This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

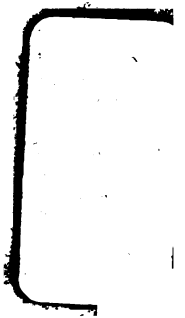
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 08248739 2



FÊTES
ET
COURTISANES
DE LA GRÈCE.
T. I.

France 1532 (Chaussard) Cote 10
BVF
Yf 9 H

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'An II de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. I. Les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. II. Leurs héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. III. Les Officiers de Paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

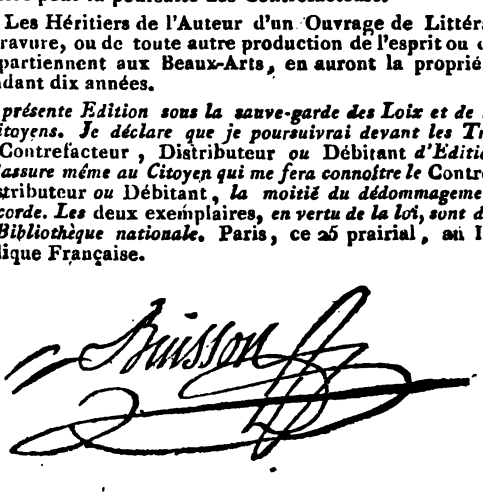
Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

Art. VI. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux Exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire; faute de quoi, il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux Beaux-Arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les* deux exemplaires, *en vertu de la loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.* Paris, ce 26 prairial, an IX de la République Française.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Garnerey del. *Michel S.*

Tu n'es plus Adonis ! Les Amours éperdus
Soupirent Adonis ! Adonis tu n'es plus !... *p. 3.*
Bion.

FÊTES
ET
COURTISANES
DE LA GRÈCE;
SUPPLÉMENT AUX VOYAGES
D'ANACHARSIS ET D'ANTENOR;

COMPRENANT

1°. La Chronique Religieuse des anciens Grecs, Tableau de leurs Mœurs publiques; 2°. La Chronique qu'aucuns nommeront scandaleuse, Tableau de leurs Mœurs privées:

Enrichi d'un Almanach athénien; de la Description des Danses grecques; de Chants anacréontiques, musique de MÉHUL; et de Gravures d'après l'autorité antique, sur les Dessins de GARNERAY, Elève de DAVID.

« On trouve presque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de » sagesse dans les loix, dans les cultes, dans les usages ».

VOLT. Mœurs des Nations, Disc. préliminaire.

Pierre Jean Baptiste Chaussard

TOME PREMIER.

STOR LIBRARY NEW-YORK

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.
MONGIE l'aîné, Lib., Galerie de bois, n°. 224;
DESENNE, Libraire, Galerie de pierres; } Palais du Tribunat.

AN IX. — 1801.

AVERTISSEMENT.

TANDIS que l'on va observer à la terre des Papoux [1], l'homme encore enveloppé des langes de la barbarie, je me suis proposé de voyager dans l'Antiquité, et d'y considérer l'individu arrivé au plus haut degré de civilisation connu, le Peuple Grec.

L'Histoire doit le présenter comme une Nation très-récente, qui a conservé et dénaturé, en les embellissant, les découvertes d'un Peuple antérieur.

La Philosophie doit en rechercher les institutions, pour constater la marche de l'esprit humain à une époque brillante, pour déterminer l'influence que la séduction de ces institutions exerce encore sur nous, et pour en arrêter ou en diriger la puissance.

Ce sujet est neuf. Les Anciens, qui sont l'objet de cet Ouvrage, n'ont pu en

[1] Voyage du capitaine Baudin à la Nouvelle-Guinée.

laisser que les Matériaux; et parmi les Modernes, nul n'avait songé à les réunir.

1°. Ce qu'on nomma long-temps la dignité de l'Histoire, en détruisit la véracité. On donna je ne sais quel caractère idéal aux Peuples qui, tels que les Grecs et les Romains, ont joué le premier rôle sur la terre : on peignit à grands traits les événemens politiques; on négligea la peinture des mœurs privées, comme des objets indignes du pinceau de l'Historien, et dont il aurait eu trop souvent à rougir.

2°. Les Historiens modernes, ainsi qu'on l'a remarqué, appartenaient pour la plupart à des castes ou à des ordres pour lesquels les préjugés étaient non-seulement une loi, mais encore un moyen d'existence.

3°. Le Gouvernement théocratique traçait, autour des Ecrivains, un cercle qu'ils ne pouvaient franchir.

4°. A cette censure qu'un petit nombre

de Philosophes éluda, se joignait une autre censure qu'ils n'ont osé braver, Montaigne seul excepté. La pudeur, ou plutôt l'hypocrisie de l'opinion, enchaîna leur plume, et ils craignirent d'accuser la nudité des mœurs. De Paw lui-même, dans ses Recherches hardies et philosophiques sur les Grecs, n'embrassa que des généralités, et négligea le piquant intérêt des habitudes sociales, ou de la morale civile et domestique.

Lassés aujourd'hui de la lecture des révolutions des Empires et de l'histoire de quelques hommes, on cherche à reconnaître, à étudier les mœurs particulières des Nations. Les Peuples attendent un Plutarque; il est temps de faire pour ces grands individus ce que l'on a fait pour quelques Héros, d'écarter le masque théâtral, de déchirer la robe pompeuse dont quelques Rhéteurs les avaient revêtus, de briser le cothurne sur lequel ils les avaient exhaussés; et après les avoir réduits aux proportions communes

de la stature humaine, d'envisager leur nudité, leurs maladies morales, qui dérivent le plus souvent de leur tempérament politique.

Nous n'avons eu jusqu'ici, qu'on me pardonne cette expression, que l'histoire extérieure des Peuples. Il devient nécessaire d'y ajouter, dans un plus grand développement, leur histoire intérieure.

Ainsi, je promets deux Chroniques grecques absolument nouvelles:

L'une est la Chronique religieuse, ou le Tableau d'une grande généralité des Mœurs;

La seconde est ce qu'aucuns appelleront la Chronique scandaleuse, qui n'est au fond, même dans ses bizarreries, qu'une particularité des Mœurs, non moins instructive, sans doute, que curieuse.

C'est sous ce point de vue qu'il faut considérer cet Ouvrage. Si quelques esprits farouches ou superstitieux nous accusaient de licence, nous les renver-

rions aux respectables autorités de Montaigne, de Charon, de Bayle, etc.[1] sur lesquelles nous nous appuyons. Tous les Voyageurs peignent avec naïveté les Mœurs les plus libres : loin de les blâmer, on recherche ces peintures; il y a plus, on les exige; elles sont des chapitres nécessaires de l'Histoire. On n'a point accusé les mœurs du respectable Bougainville, pour avoir tracé les Annales érotiques et les Loix voluptueuses d'Otaïti. Le Voyageur Anacharsis nous aurait, sans doute, révélé celles d'Athènes, s'il n'avait eu pour guide un Mentor condamné à la chasteté.

Telles sont les considérations qui ont fait donner à cet Ouvrage le titre de *Supplément aux Voyages du jeune Anacharsis.* Il n'est Supplément que sous le rapport historique; il ne peut l'être sous le rapport littéraire. Ce mérite, porté au plus haut degré de per-

[1] *Voyez* ci-après ces autorités, t. 1, p. 51, 58, 90, 137, 140, 341, 344.

fection, place Barthelemy au premier rang des Ecrivains.

Si nous n'avons pas suivi la marche dramatique d'Anacharsis, c'est que l'étendue des Nomenclatures et des différentes Périodes que nous avons embrassées, ne le permettait point.

Nous n'avons marché sur ses traces qu'en répétant avec l'Auteur de la Thébaïde :

Et longe sequere et vestigia semper adora.

Un comble modeste termine l'édifice le plus pompeux : loin de rivaliser avec l'éclat des portiques sur lesquels il s'élève, cette partie nécessaire du temple en est la plus simple.

CRITIQUE
DE CET OUVRAGE,
TENANT LIEU DE PREFACE.

Il est un exemple utile à donner, celui d'indiquer les fautes de son propre Ouvrage. Un Auteur de bonne foi fera mieux la critique de son Livre qu'un Journaliste.

On pourrait douter de sa sincérité; mais alors qu'il ne s'agit que d'un de ces écrits dont la gloire n'a jamais été réclamée, d'une compilation, par exemple, on doit croire à sa modestie et à sa franchise.

Que d'autres, pour avoir, selon l'expression de Montesquieu, vidé une bibliothèque, mis en haut ce qui était en bas, et en bas ce qui était en haut, s'enorgueillissent d'un travail qui ressemble à celui des Danaïdes : loin de nous ce charlatanisme.

Sachez, Lecteur, que tout ce qui concerne les Antiquités grecques, a été réuni, par les soins de Gronovius, en douze énormes volumes *in-folio* à deux colonnes, sous le titre de *The-*

saurus Antiquitatum Græcarum, autorités grecques et latines, rapportées dans le texte ou en marge, le tout distribué par ordre de matières, depuis l'*alpha* jusqu'à l'*oméga*, depuis le brodequin comique jusqu'à la constitution de l'Etat.

C'est là que Barthelemy a puisé à pleines mains; c'est à l'aide de cette érudition succursale, qu'on peut élever en quelques mois un Ouvrage, que l'on annonce ensuite comme le résultat de vingt années de recherches profondes.

Mais Barthelemy a imprimé à son Ouvrage la forme dramatique; c'est l'intérêt dramatique qui a soutenu le léger Antenor, lorsque ce papillon voltigea à la suite de l'aigle.

Ici, je l'avoue, il a fallu trop souvent renoncer au ressort dramatique, et ce tort est peut-être celui du sujet. En effet, comment rallier à une action des Nomenclatures trop souvent stériles? D'ailleurs, on a embrassé toutes les périodes de l'Histoire grecque, tandis que les Ecrivains précédens ont été restreints, par leurs cadres mêmes, à quelques époques importantes, mais déterminées.

Il est un reproche que l'on mérite encore: pourquoi introduire dans l'ensemble des Epi-

sodes romanesques? pour obéir à la direction de l'opinion, au goût du siècle, à la frivolité des Lecteurs.

Le principal défaut de cet Ouvrage, il faut en convenir, est le manque d'unité dans le genre; il n'est ni entièrement frivole, ni purement érudit.

Disons-le avec une humilité profonde: en fait d'érudition, combien nous sommes loin de celle de ce docte Saumaise, lequel fit deux dissertations savantes sur les pommes d'or des Hespérides, et qui, après avoir établi, par les plus doctes élucubrations, que ces pommes étaient des oranges, finit par se ranger à l'avis d'un Docteur allemand, qui tenait pour les citrons!

Que nous sommes loin de l'érudition du grave compilateur, qui fait dériver le nom d'Arlequin de celui du président Achille de Harlay! non pas à la manière de Voltaire, cela serait trop futile. Il rapporte que cet Acteur étant accueilli dans la maison du président Achille de Harlay, ses camarades l'appelèrent *Harlequino*, selon l'usage des Italiens, qui donnent souvent le nom des maîtres aux valets, et celui des patrons aux cliens. Mais, comme on l'a remarqué, le nom d'Harlequinus se trouve

dans une Lettre de Raulin, imprimée en 1521, et dans d'autres Ecrits antérieurs au règne de Henri III.

Que nous sommes loin de l'érudition de celui qui imprima, dans les *Mémoires de l'Académie :* « Auguste ne buvait que deux cyathes de vin à la fois, et sa plus grande mesure, pour tout un repas, était un setier ! On ne dit pas combien il y mêlait d'eau ».

Convenons aussi qu'à l'exemple de plus d'un Helléniste célèbre, nous nous sommes aidés quelquefois du latin pour traduire du grec. On l'a reproché au docte Massieu, même au professeur G... S'il nous est échappé quelques erreurs, consolons-nous par un illustre exemple : on sait que Méziriac avait eu la sagacité de trouver quatre mille fautes dans la traduction d'Amyot.

On doit nous reprocher encore de n'avoir donné des développemens que sur quelques Fêtes et quelques Courtisanes, et de faire parfois succéder un Catalogue sec à une Description brillantée : mais nous pouvons répondre que nous avons bâti avec les matériaux de l'Antiquité, qui nous a fourni tantôt des marbres, et tantôt de la poussière. Nous pourrions écrire sur le fronton de l'édifice : *Histoire des Ega-*

remens de l'Esprit humain ; il est là, comme ailleurs, fait de toutes pièces.

Aucuns crieront à l'athéisme. Lisez le père Mersenne, et vous apprendrez que, sous ce reproche banal, on avait mis à l'Index le livre même de *la Sagesse*, par Charon, théologien.

Mais ce fatras de passages, d'emprunts de notes sur notes....

Eh ! les compilations, les ouvrages de bibliothèque, qu'on appelle *de fond*, apparemment parce qu'ils y restent, se font-ils autrement ? Voyez sur quelle toise viennent de s'établir deux grands Ouvrages mythologiques : nous avons, dans notre procédé, suivi l'exemple des Rédacteurs de l'*Encyclopédie*, et de notre illustre Mirabeau ; nous avons eu du moins le scrupule de citer, avec une exacte religion, les sources où nous avons puisé, et cette bonne foi doit nous absoudre ; elle devient rare. En effet ici Mirabeau insère, même dans l'*Erotica Biblion*, trois pages de Montesquieu, sans en avertir le Lecteur. Là, Boulanger, dans l'*Histoire d'Alexandre*, débute par un morceau de Bossuet, dont il s'empare incognito. Ailleurs, l'Auteur d'un *nouvel Abrégé d'Histoire grecque*, s'habille à la dérobée de plusieurs lambeaux de Thomas, de Winkelman, etc. Il n'est

pas jusqu'au léger Auteur d'*Anténor*, qui ne copie le lourd Terrasson; toute l'initiation d'Orphée est extraite textuellement de Séthos, duquel il n'a sonné mot. On assure même qu'il existe en ce moment un procès entre une Société savante et l'un de ses membres, accusé de fondre dans son Journal et de s'approprier les découvertes de ses confrères, qu'il refuse de nommer.

Nous y mettons plus de loyauté; nous déclarons donc que nous avons les plus grandes obligations aux Ouvrages des savans Dupuis, Rabaut-Saint-Etienne, Court de Gébelin, Ste-Croix, Dutheil, Dansse de Villoison[1], etc. etc.

C'est à ces flambeaux immortels de l'Érudition antique, que nous avons emprunté le peu de clarté répandue sur cet Ouvrage. On ne nous reprochera, sans doute, que de ne pas les avoir assez souvent cités.

CONCLUSION.

Nous avons fait, comme tant d'autres, un Ouvrage médiocre, plus utile, moins ennuyeux peut-être que tel écrit grave et correct. C'est moins un Livre que la matière d'un bon Livre.

[1] *Voyez* page 15 et suivantes, la Liste des nombreux Auteurs que nous avons compulsés.

Il sera déchiré; plusieurs pages méritent, sans doute, de l'être.

Nous terminons en protestant que, si nous n'offrons qu'un *Opuscule* en quatre volumes, nous travaillons depuis long-temps, ainsi que se l'était proposé Montesquieu, à un Ouvrage de trente pages, sur tout ce qu'il importe de savoir.

FAUTES A CORRIGER.

Le Lecteur instruit corrigera facilement le petit nombre de Fautes typographiques qui nous sont échappées : nous nous contenterons d'indiquer les suivantes :

Tome Ier, page 14. Atossa arme Darius contre Xercès ; *lisez* Atossa fait armer Darius et Xercès.

Page 302. C'est par une erreur du Copiste que l'on a porté dans le texte des vers de Rampalle, *au lieu* des vers de Saint-Ange qui se trouvent en note.

Page 303, dernier vers ; *lisez* l'officieux gazon, etc.

Page 314, retranchez le vers :

Enfin, sollicité par la clarté de l'onde.

Page 356, Tableau du Culte solaire, première division, troisième accolade, ligne 7, Amendès ; *lisez* à Mendès.

LISTE
DES AUTEURS
Consultés ou cités dans cet Ouvrage (1).

A.

Abrégé de l'histoire grecque, *Paris*, Bernard, an VII. *in*-8°.
Accord de la philosophie avec la religion, *Paris*, Moutard, 1776.
Achilles-Tatius : de Clitophontis et Leucippes amoribus libri 8, gr. et lat. *Lipsiæ*, 1776. *in*-8°.
Ælianus : varia hist. cum notis, *Argentorati*, 1685. *in*-8°.
Æneas tacticus : commentarius poliorceticus, gr. et lat. Is. Casauboni, *Parisiis*, 1619. *in-fol.*
Æschines. Voyez *Demosthenes*.
Æschyli tragœdiæ, *Londini*, 1663. *in-fol.*
Agathemere : geographiæ libri duo, gr. et lat. apud geographos minores.
Alcée : Alcæi carmina, gr. et lat. apud poetas græcos veteres.
Alciati emblemata.
Alcibiade, enfant, jeune homme, etc. *Paris*, 1789. 4 vol. *in*-8°.
Alciphron : collectio epistolarum, gr. et lat. *Lipsiæ*, 1715. *in*-8°.
Aleander : explication de la table héliaque.
Amelot de la Houssaie : histoire du gouvernement de Venise, *Paris*, 1685. *in*-8°.
Ammianus-Marcellinus : rerum gestarum libri 18, *Parisiis*, 1681. *in-fol.*
Ammonius : vita Aristotelis, gr. et lat. apud Aristotelem.
Amyot : traduction des Œuvres de Plutarque, *Paris*, Robinot, 1645. 4 vol. *in-fol.* — Daphnis et Chloé, trad. de Longus, 1784. *in*-12.
Anacreontis carmina, gr. *Parmæ*, 1791. *in*-18.
Andocides : apud oratores græcos.
Anthologia græcorum epigrammatum, *Paris*, Henric. Steph. 1600. *in-fol.*
Antiphon : apud oratores græcos.

(1) Ce Catalogue pourra guider ceux à qui l'amour de l'Antiquité inspirerait le courage des mêmes Recherches.

Antiquæ musicæ auctores, gr. et lat. edit. Meibomii, *Amstelod.* 1652. 2 vol. *in*-4°.

Antiquités sacrées et profanes, grecques et romaines, expliquées, *La Haye*, 1726. *in-fol.*

Antonii (Liberalis) transformationum congeries, gr. et lat. *Lugd. Bat.* 1774. *in*-8°.

Apocalypse. Voyez *Bible.*

Apollodori atheniensis bibliotheces, sive de deorum origine, gr. et lat. *Amstelod.* 1688. *in*-8°.

Apollonii rhodii argonautica, gr. cum notis Brunck, *Argentorati*, 1780. *in*-8°.

Apulée : metamorphoseon libri 11, cum notis Joan. Pricæi, *Goudæ*, 1650. 2 vol. *in*-8°.

Arati phænomena et Manilii astronomicon, gr. et lat. edit. de Pingré, *Paris*, Debure, 1786. 2 vol. *in*-8°.

Archilochus apud Macrobium. *Vid.* Macrob.

Aretin : histoire des amours feintes et dissimulées de Laïs et Lamia, *Lyon*, 1599. *in*-12.

Aretino : (Pietro) opera nova, la qual scopre le astucie scelerita, fraude, etc. delle cortegiane, Elzevier, 1660. *in*-8°.

Aristeneti epistolæ, gr. et lat. *Parisiis*, 1595. *in*-8°.

Aristenète (l') français, par F. Nogaret, *Versailles*, 1797. 2 vol., gr. *in*-12.

Aristidis (Ælii) opera, gr. et lat. *Oxonii*, 1722. 2 vol. *in*-4°.

Aristophanis comœdiæ, gr. et lat. cum notis, *Lugd. Bat.* 1760. 2 vol. *in*-4°.

Aristotelis opera, gr. et lat. *Parisiis*, 1619. 2 vol. *in-fol.*

Aristoxeni harmonicorum libri tres, gr. et lat. apud antiquæ musicæ auctores.

Arnobii disputationes adversùs gentes cum emendationibus Pithæi, *Basileæ*, 1546. *in*-8°.

Athanasii collectio operum, gr. et lat. *Parisiis*, 1698. *in-fol.*

Athenæi deipnosophistarum libri 15, gr. et lat. *Lugd.* 1612. 2 vol. *in-fol.*

Athenagoræ opera, gr. et lat. *Lipsiæ*, 1685. *in*-8°.

Augustini (S.) opera, ex editione Benedictorum, *Parisiis*, 1677. 11 vol. *in-fol.*

Augustinus : (Leon) gemmæ et sculpturæ antiquæ depictæ, cum enarratione a Jacobo Gronovio, 1694. *in*-4°.

Auli-Gellii noctes atticæ, cum notis variorum, *Lugd. Bat.* 1666. 2 vol. *in*-8°.

Ausonii (magni) opera, *Parisiis*, 1730. *in*-4°.

B.

Baccarr et Veneris facetiæ, ubi agitur de generibus ebriosorum, de meretricum in suos amatores, et concubinarum in sacerdotes fide, 1617. *in*-12.

Bagavedam ou doctrine divine, ouvrage indien. *in*-8°.

Bailly : hist. de l'astronomie ancienne, *Paris*, Debure, 1781. *in*-4°.

in-4°. — Essai sur les fables et sur leur histoire, *Paris*, an VIII. 2 vol. *in*-8°.
Bannier : la mythologie ou les fables expliquées par l'histoire, *Paris*, 1738. 3 vol. *in*-4°.
Barthelemy : voyages du jeune Anacharsis en Grèce, *Paris*, Debure. 4 vol. *in*-4°.
Basilii magni collectio operum, gr. et lat. *Parisiis*, 1721. 3 vol. *in-fol.*
Basseville : mythologie expliquée, *Paris*, Deterville.
Bayle : dict. historique et critique, *Roterdam*, 1720. 4 vol. *in-fol.*
Beausobre : histoire du Manichéisme, *Amsterdam*, 1734. 2 vol. *in*-4°.
Begeri bellum et excidium trojanum, ex antiquitatum reliquiis, cum figuris æneis, *Berolini*, 1699. *in*-4°.
Bellorius : expositio symbolici Deæ Syriæ simulacri, in thesauro antiq. græc. t. 7.
Bernis : ses œuvres, *Paris*, Didot l'aîné, 1797. *in*-8°.
Bertin : dans les Mém. de l'académie des inscript. et belles-lettres.
Biblia sacra, dicta *de Richelieu*, *Paris*, 1656. *in*-12.
Bion. Voyez *Théocrite*.
Bitaubé : traduction de l'Iliade, *Paris*, 1780. 3 vol. *in*-8°.
Blacwel : lettres sur la mythologie, *Paris*, 1771. 2 vol. *in*-12.
Blaeu : atlas universel, *Amsterdam*, 1667, 12 vol. *in-fol.*
Blondel : histoire du calendrier, *in*-8°.
Bocace (contes de Jean) avec les contes et nouvelles de Marguerite de Valois, reine de Navarre, *Londres*, 1779, 10 vol. *in*-8°.
Bœttiger : mythologie.
Boileau-Despréaux : (œuvres de) *Paris*, Didot l'aîné, 1789. 2 vol. *in*-4°.
Bos (Lamberti) antiquitatum græcarum descriptio, *Lipsiæ*, 1767. *in*-8°.
Bossuet : discours sur l'Histoire Universelle, *Paris*, 1681. *in*-4°.
Bougainville. (voyages de)
Boulainvilliers : analyse du traité de Spinosa, *Londres*, 1767. *in*-8°.
Boulanger : (œuvres de) *en Suisse*, 1791, 10 vol. *in*-12.
Brissonius (Barn.) et Hottomanus, de veteri ritu nuptiarum et jure connubiorum, *Lugd. Bat.* 1641. *in*-12.
Brouerii de Niedek de populorum veterum ac recentium adorationibus dissertatio, *Amstelod.* 1713. *in*-8°.
Bruckeri (Jac.) historia critica philosophiæ, *Lipsiæ*, 1742. 6 vol. *in*-4°.
Brunings : (Christ.) compendium antiquitatum græcarum e profanis sacrarum, 1754. *in*-8°.
Bryllant : recherches sur l'histoire ancienne.
Buffon : Histoire naturelle, *Paris*, 1749. 32 vol. *in*-4°.
Bulingerus de ludis veterum, in thesauro antiq. græc. t. 7.

Burette : dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres.
Burigny : théologie païenne, *Paris*, 1764. 2 vol. *in*-12.

C.

Cæsaris : (C. J.) quæ extant, *Londini*, Tonson, 1716. *in*-8°.
Cahusac : traité de la danse, *in*-12.
Calcagninus : in thesauro ant. græc.
Callimachi hymni et epigrammata, gr. et lat. *Ultrajecti*, 1697. 2 vol. *in*-8°.
Cartarius : de imagine deorum, in thes. antiq. græc.
Casauboni de satyricâ Græcorum poesi et Romanorum satyrâ libri duo, *Paris*, 1605. *in*-8°.
Cassiodori Epistolæ. *in-fol.*
Castellanus : in thes. antiq. græc. t. 7.
Castillon : (M. L.) essais sur les erreurs et les superstitions anciennes et modernes, *Francfort*, 1766. 2 vol. *in*-8°.
Cato : opus de re rusticâ, apud rei rusticæ scriptores.
Catulli, Tibulli et Propertii opera, *Cantabrigiæ*, 1702. *in*-4°.
Caylus : recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, etc, *Paris*, 1761. 7 vol. *in*-4°.
Censorinus : de die natali, *Lugd. Bat.* 1767. *in*-8°.
Cedrenus : compendium historiarum, *Parisiis*, 1647. 2 vol. *in-fol.*
Chabanon : trad. de Pindare, *Paris*, 1772. *in*-8°.
Chandler : inscriptiones antiquæ, *Oxonii*, 1774. *in-fol.*
Charitonis aphrodisiensis de Chereâ et Callirhoe narrationum amatoriarum libri 8, gr. et lat. *Amstelod.* 1750. 2 vol. *in*-4°.
Charon : de la sagesse, *Amsterdam*, Elzeviers, 1662. *in*-12.
Chevalier : voyage dans la Troade, *Paris. in*-8°.
Chisshull : antiquitates asiaticæ, gr. et lat. *Londini*, 1728. *in-fol.*
Choiseul-Gouffier : voyage pittoresque de la Grèce, *Paris*, 1782. *in-fol.*
Chrysostomi (Joan.) opera, *Parisiis*, 1687. 6 vol. *in-fol.*
Ciceronis opera, *Parisiis*, 1740. 9 vol. *in*-4°.
Claudiani quæ extant, cum notis variorum, *Amstelod.* 1665. *in*-8°.
Clazenius : (Daniel) in thes. antiq. græc.
Clementis – Alexandrini opera, gr. et lat. cum notis Potteri, *Oxonii*, 1715. 2 vol. *in-fol.*
Columella : apud rei rusticæ scriptores.
Colutus de raptu Helenæ, gr. et lat. *Florent.* 1765. *in*-8°.
Condillac : ses œuvres, *Paris*, 1769. 23 vol. *in*-8°.
Conformité des coutumes des Indiens orientaux avec celles des Juifs et autres peuples de l'antiquité, *Bruxelles*, 1704. 2 vol. *in*-12.
Contagion (la) sacrée, ou histoire naturelle de la superstition, traduite de l'anglais, *Londres*, 1768. *in*-8°.
Contant d'Orville : voyages.
Cornutus. Voyez *Phurnutus.*
Corsini (Eddardi) fasti attici, *Florentiæ*, 1744. 4 vol. *in*-4°.

Court de Gébelin : monde primitif comparé avec le monde moderne, *Paris*, 1765, 9 vol. *in*-4°.
Cudworthi ystema intellectuale, *Lugd. Bat.* 1773. 2 vol. *in*-4°.
Cuper : lettres de critique, d'histoire et de littérature, *Amsterd.* 1742. 1 vol. *in*-4°.
Cuperi observationes in autores veteres, *Traj. ad Rhen.* 1694. 1 vol. *in*-4°.—Harpocrates et monumenta antiqua inedita, *Traject. ad Rhen.* 1687. 1 vol. *in*-4°.
Cyrillus contra Julianum.

D.

Dacier : (madame) trad. d'Anacréon, etc. *Amsterdam*, 1716. 1 vol. *in*-8°.
Damascenus : excerpta ex ejus aliorumque operibus ab Henrico Valesio, *Paris*, 1634. *in*-4°.
Dapper : (O) description des îles de l'Archipel, *Amsterd.* 1703. *in-fol.*
Defrasnay : mythologie ou recueil des fables grecques, ésopiques, etc. *Orléans*, 1750. 2 vol. *in*-12.
Demosthenis et Æschinis opera, gr. et lat. *Francofurti*, 1604. *in-fol.*
Demoustier : lettres à Emilie. 5 vol. *in*-18.
Dempsterus : Etruriæ regalis libri 7, *Florentiæ*, 1723. 2 vol. *in-fol.*
De Paw : recherches philosophiques sur les Grecs, *Berlin*, 1778. 2 vol. *in*-8°.
Desfontaines : traduction de Virgile, *Paris*, 1743. 4 vol. *in*-8°.
Desperriers : cymbalum mundi. *in*-12. Prosper Marchand.
Dicæarchi : status Græciæ, gr. et lat. apud geographos minores.
Diodori Siculi : bibliotheca historica, gr. et lat. *Amstelod.* 1746. 2 vol. *in-fol.*
Diogenis-Laertii vita illustrium philosophorum, gr. et lat. *Amstelod.* 1692. 2 vol. *in*-4°.
Dionis-Chrysostomi orationes, *Lutetiæ*, 1604. *in-fol.*
Dionysii Halicarnassensis opera, gr. et lat. *Lipsiæ*, 1744. 6 vol. *in*-8°.
Dodwel : (Henr.) de veteribus Græcorum Romanorumque cyclis, *Oxonii*, 1701. *in*-4°.
Donatii fragmenta apud Terentium.
Dorat : poëme sur la déclamation, *Paris*, *in*-8°.
Ducis : poëme sur le célibat, décad. ph., an V, n°. 2.
Dupuis : origine de tous les cultes, *Paris*, an III. 12 vol. *in*-8° et 1 vol. *in*-4° d'atlas.
Dussaulx : trad. de Juvénal, *Paris*, 1782. *in*-8°.
Dutheil : trad. de Callimaque, *Paris*, 1775. *in*-8°. — Mém. sur les thesmophories. *Voyez* Mém. de l'acad. des inscriptions.

E.

Eckel : doctrina numorum veterum, *Vindobonæ*, 1798 et ann. anter. 8 vol. *in*-4°.
Elien. Voyez *Ælianus*.
Empiricus. Voyez *Sextus Empiricus*.
Epicteti enchiridion et Cebetis tabula, gr. et lat. 1670. *in*-24.
Epiphanii opera, gr. et lat. *Paris*, 1622. 2 vol. *in-fol.*
Erasmi opuscula varia. 20 vol. *in*-12.
Eschenbachi Epigenes de poesi orphicâ, *Noribergæ*, 1702. *in*-4°.
Eschyle. Voyez *Æschylus*.
Etienne de Bysance : opus inscriptum de urbibus, gr. et lat. *Lugd. Bat.* 1694. *in-fol.*
Etymologicon magnum, gr. *Venetiis*, 1549. *in-fol.*
Eunapius Sardianus de vitis philosophorum et sophistarum, 1696. *in*-12.
Euripidis quæ extant omnia, gr. et lat. *Oxonii*, Clarendon, 1778. 4 vol. *in*-4°.
Eusebii Pamphili præparatio, demonstratio evangelica, 1628. 2 vol. *in-fol.*
Eustathii comment. in Homerum, græc. *Romæ*, 1542. 4 vol. *in-fol.*
Eustathii de Ismeniæ et Ismenes amoribus libri 11, gr. et lat. *Paris*, 1618. *in*-8°.
Evangile. Voyez *Bible*.
Ezéchiel. Voyez *Bible*.

F.

Fabri agonisticon, in thes. ant. græc.
Fasoldus, in thes. antiq. græc.
Favorinus, apud Aulugellium.
Fénélon : aventures de Télémaque, *Paris*, Didot, 1785. 2 vol. *in*-4°.
Firmicus : (J.) de erroribus. *Voyez* Minutius-Felix.
Fleury : histoire ecclésiastique, *Paris*, 1691 et suiv. 36 vol. *in*-4°.
Fontenelle : (œuvres de) *Paris*, 1766. 11 vol. *in*-12.
Fréret : œuvres complètes, *Londres*, 1775. 3 vol. *in*-8°.
Fulgentius : collectio operum, *Parisiis*, Després, 1684. *in*-4°.

G.

Galeni (Claud.) opera, gr. *Basileæ*, 1538. 5 vol. *in-fol.*
Galerie de Florence : vingt-un cahiers. *in-fol.*
Gassendi : opera omnia, *Lugd.* 1658. 6 vol. *in-fol.*
Gaya : cérémonies nuptiales de toutes les nations, *Paris*, 1680. *in*-12.
Gaza : (Jun.) in thes. antiquit. græc.
Gédoin : trad. de Pausan. *Paris*, 1731. 2 vol. *in*-4°.

Geographicæ veteris scriptores græci minores, gr. et lat. *Oxonii*, 1698. 4 vol. *in*-8°.
Gessner : thesaurus universalis omnium numismatum Græcorum et Romanorum, *Turic.* 1733. 4 vol. *in-fol.*
Gillies : histoire de l'ancienne Grèce, de ses colonies et de ses conquêtes, traduite de l'anglais par Carra, *Paris*, 1787. 6 vol. *in*-8°.
Gorii adnotationes in gemmas et alia antiquitatis monuments, *Romæ*, 1750. *in-fol.*
Goropii origines.
Gregorii Nazianzeni opera omnia, gr. et lat. *Parisiis*, 1609 et 1611. 2 vol. *in-fol.*
Gronovius : thesaurus antiquitatum græcarum. *Vid.* Thesaurus, etc.
Gruteri corpus inscriptorum, *Amstelod.* 1707. 4 vol. *in-fol.*
Guichard : funérailles et diverses manières d'ensevelir, des Grecs et des Romains, *Lyon*, 1581. *in*-4°.
Guignes : trad. d'Anbertkend.
Guis : voyage littéraire de la Grèce, *Paris*, 1783. 2 vol. *in*-4°.
Gyraldi (Lil. Greg.) opera omnia, *Lugd. Bat.* Hackius, 1696. *in-fol.*

H.

Haedi (Petri) de amoris generibus libri tres, 1492. *in*-4°.
Hancarville : antiquités étrusques, grecques et romaines, *Naples*, 1767. 4 vol. *in-fol.*
Harpocrationis (Val.) lexicon, gr. et lat., cum notis, *Lugd. Bat.* 1683. *in*-4°.
Hederich : dict. myth. *Leipsic*, 1770. *in*-8.—Dict. d'antiquités, *Berlin*, 1743. *in*-8°.
Heliodori Æthiopica, gr. et lat. *Parisiis*, 1619. *in*-8°.
Hénault : trad. de Lucrèce ; annales poétiques.
Hephæstionis Alexandrini enchiridion de metris et poemata, cum scholiis antiquis animadversionibus de Paw, *Traj. ad Rhen.* 1726. *in*-4°.
Héraut de Séchelles : trad. du Ménexène de Platon.
Herbelot : bibliothèque orientale, nouv. édit. par Desessarts, *Paris*, 6 vol. *in*-8°.
Herodiani historiarum libri octo, gr. et lat. *Edimburgi*, 1724. *in*-12.
Herodoti opera, gr. et lat. ex editione Gronovii, *Glasguæ*, 1761. 9 vol. *in*-12.
Herrenschmidt osculologia, *Wittebergæ*, 1630. *in*-18.
Hesiodi opera, gr. et lat. studio Joannis Clerici et variorum, *Amstelod.* 1701. *in*-8°.
Hesychii lexicon, cum notis Alberti, *Lugd. Bat.* 1746. 2 vol. *in-fol.*
Heynii opuscula academica, *Gottingæ*, 1785. 3 vol. *in*-8°. — Dissertations à la suite de l'histoire de l'art. *Voyez* Winkelm.
Hieronimi opera, *Parisiis*, 1693 et seq. 5 vol. *in-fol.*

Hippasus de Métapont.
Hippocratis opera, gr. et lat. *Lugd. Bat.* 1665. 2 vol. *in*-8°.
Histoire critique des mystères de l'antiquité, *Paris*, an VII. petit *in*-12.
Histoire secrète des femmes galantes de l'antiquité, *Paris*, 1732, 6 vol. *in*-12.
— des hommes, *Paris*, 1783. 48 vol. *in*-12.
— philosophique de l'Inde. *Voyez* Raynal.
— des voyages. *Voyez* Prevost.
— secrète et abrégée des initiés. *Voy.* le Tombeau de J. Molai.
Historiæ Augustæ scriptores sex, cum notis varior. *Lugd. Bat.* 1671. 2 vol. *in*-8°.
Homeri opera, gr. et lat. *Basileæ*, 1779. 2 vol. *in*-8°.
Horatii (Q.) Flacci carmina, cum notis Joannis Bond, *Aurelianis*, 1767. *in*-12.
Hori-Apollinis hieroglyphica, gr. et lat. *Vindel.* 1595. *in*-4°.
Hyde: de veteri religione Persarum, *Oxonii*, 1760. *in*-4°. — De ludis orientalibus libri II, *Oxonii*, 1694. *in*-8°.
Hygini fabulæ apud autores mythographos latinos.

I.

Iamblichi de mysteriis liber, gr. et lat. *Oxonii*, 1678. *in-fol.* — De vitâ Pythagoricâ, *Amstelodami*, 1707. *in*-4°.
Incarnation de Vischnou, manuscrit de la bibliothèque nationale, n°. 11.
Irenæi opera, *Paris*, 1710. *in-fol.*
Isæi orationes, apud oratores veteres græcos.
Isidorus, apud Photium.
Isocratis opera, gr. et lat. *Parisiis*, Didot, 1782, 3 vol. *in*-8°.
Istituzione antiquario-numismatica o sia introduzione allo studio delle antiche medaglie. *Romæ*, 1772. *in*-8°.

J.

Jablonski: Pantheon Ægyptior. *Francof.* 1750. 3 vol. *in*-8°.
Jacobi (Musée attique de Wieland).
Jean l'Evang. Voyez *Bible*.
Johannes Diaconus scol. ad Hesiod. *Voyez* Hesiod.
Josephi opera omnia, gr. et lat. *Amstelod.* 1746. 2 vol. *in-fol.*
Juliani imperatoris opera omnia, gr. et lat. cum notis Petavii et Spanhemii, *Lipsiæ*, 1696. *in-fol.*
Justini historiæ, cum variorum notis, *Lipsiæ*, Verdimannus, 1757. *in*-8°.
Juvenalis et Persii satyræ, cum notis variorum, *Amstelod.* 1684. *in*-8°.

K.

Kempius: opus poly-historicum de osculis, *Francof.* 1680. *in*-4°.
Kircheri Œdipus ægyptiacus, *Romæ*, 1652. 4 vol. *in-fol.*

L.

Libavius : quelques vers, *Paris*, an VIII.
Lacerda : comm. in Virg. *Lugd.* 1619. 3 vol. *in-fol.*
La Chau : dissert. sur les attributs de Vénus, *Paris*, 1776. *in-4.*
La Croix : dict. historique des cultes religieux. 3 v. *in-8°.*
Lactantii opera, *Parisiis*, 1748. 2 vol. *in-4°.*
La Fontaine, (œuvres complètes de) *Paris*, 8 vol. *in-12.*
Laguilletière : Athènes ancienne et nouvelle, *Paris*, 1775. *in-12.*
Lalamantius, in thesaur. antiq. græc.
Lantier : voyages d'Antenor, *Paris*, Buisson, an IX. 5 vol. *in-18.*
Larcher : mémoire sur Vénus.
Larivey. Voyez *Philosophie fabuleuse*.
Laurentius Pignorius : in thesaur. ant. gr.
Lebatteux : histoire des causes premières, *Paris*, 1769. 2 vol. *in-8°.*
Lebeau. (mémoires de)
Lebrun : histoire critique des pratiques superstitieuses, *Paris*, 1750. 4 vol. *in-12.*
Lefebvre-Villebrune : trad. d'Athénée, *Paris*, 1789, 5 vol. *in-4°.*
Lemercier : métamorphoses, *Paris*, an VII. *in-8°.*
Lemierre : poëme de la Peinture, *Amsterdam*, 1770. *in-12.*
Lenglet-Dufresnoi : tablettes chronologiques de l'histoire universelle, etc. *Paris*, 1778. 2 vol. *in-8°.*
Lenz : costume ou essai sur les habillemens et les usages de plusieurs peuples de l'antiquité, prouvé par les monumens, *Liége*, Bassompierre. 1776. *in-4°.*
Léonard : temple de Gnide, *Paris*, 1773, *in-8°.*
Leroi : ruines des plus beaux monumens de la Grèce, *Paris*, 1770. *in-fol.*
Lessing : Laocoon sur la peinture et la poésie, en allem. *Berlin*, 1766. *in-8°.*
Le Tasse : la Gerusalemme liberata, *Paris*, Prault, 1744. 2 vol. *in-12.*
Lévêque : trad. de Thucydide. 2 vol. *in-8°.*
Levesque de Gravelle : recueil de pierres gravées antiques, *Paris*, 1732 et 1737. 2 vol. *in-4°.*
Libanii : preludia oratoria et declamationes, gr. et lat. *Parisiis*, Morel, 1606. 2 vol. *in-fol.*
Longinus de sublimitate, gr. et lat. *Trajecti ad Rhen.* 1694. *in-4°.*
Longus : Pastoralia de Daphnide et Chloe, gr. et lat. *Francker*æ, 1660. *in-4°.*
Louise Labbé : ses œuvres. *Lyon*, 1556. *in-8°.*
Lucani Pharsalia, cum notis variorum, *Amstelodami*, 1669. *in-8°.*

Luchet : Essai sur les Illuminés.
Luciani opera, gr. et lat. cum notis variorum, *Amstelodami*, 1687. 2 vol. *in*-8o.
Lucretii : de rerum naturâ, cum notis Thomæ Creech, *Oxonii*, 1695. *in*-8o.
Lycophronis Alexandria, *Oxonii*, 1702. *in-fol.*
Lycoris, ou la Courtisane grecque, *Amsterd.* 1746. *in*-12.
Lycurgi opera, apud oratores græcos.
Lysiæ orat. gr. et lat. *Londini*, 1739. *in*-4o.

M.

Macrobii opera, cum notis variorum. *Londini*, 1694, *in*-8o.
Manilii astronomicon. *Voyez* Aratus.
Marot (Clément) ses œuvres, *Paris*, 1548. *in*-18.
Marsilius-Ficinus in Platonem. *Voyez* Plato.
Martialis epigrammata, cum notis variorum, *Lugd. Bat.* 1670. *in*-8o.
Martianus-Capellanus : apud antiquæ musicæ scriptores.
Martin : (D. J.) explication de div. mon. singuliers, relatifs à la religion des plus anciens peuples, *Paris*, 1739. *in*-4o.
Martyrologe romain. *Romæ. in-fol.*
Massieu : traduction de Lucien.
Maximi-Tyrii dissert. gr. et lat. studio J. Davisii. *Cantabrigiæ*, 1703. *in*-8o.
Meibomius : de usu flagrorum in re venereâ, *Francof.* 1670. *in*-12. — Antiquæ musicæ autores *Voy.* loco proprio.
Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, *Paris*, 48 vol. *in*-4o.
Menandri et Philemonis relliquiæ, gr. et lat. cum notis Grotii, *Amstelod.* 1712, *in*-8o.
Menétrier : symb. recueil d'antiq.
Mercurii Trismegisti opera, latinè, Marsilio-Ficino interprete. *Tarvisi*, 1471, *in*-4o.
Mersenne : catalogue des athées, comment. sur la Bible.
Meung : (Jean de) roman de la Rose, *Paris*, Vérard, sans date, *in-fol.* gothique.
Meursii opera, in thes. antiq. græc.
Midleton : (Congers) conformité des cérémonies modernes avec les anciennes, où l'on prouve que les cérémonies de l'église romaine sont empruntées des païens. *Amsterd.* 1744. 2 vol. *in*-12.
Millin : dictionnaire de la fable, *Paris*, an IX. 2 vol. *in*-8o.
Minutii-Felicis, Octavius et Julius Firmicus de errore, etc. *Lugd. Bat.* 1672. *in*-8o.
Mirabeau : traduction des élégies de Tibulle, *Paris*, an VI. 3 vol. *in*-8o. — Erotica Biblion, *Paris*, 1792. *in*-8o.
Mœurs des Scandinaves, trad. du sweo-gothiq. *Paris*, Maradan, an IX. 2 vol. *in*-8o.
Montaigne : ses essais, avec des remarques par Coste, *Londres*, 1724. 3 vol. *in*-4o.

Montesquieu : ses œuvres, *Amsterdam*, 1758. 3 vol. *in*-4°.
Montfaucon : antiquité expliquée, *Paris*, 1719. — Supplément, 1757. 15 vol. *in-fol.*—Paleographia græca, *Paris*, 1708. *in-fol.*
Monumens du culte secret des dames romaines, 1 vol. *in*-8°. avec figures.
Moritz : (Charl. Phil.) antiquités romaines, fête des Romains ; en allem. *Berlin*, 1791. 1 vol. in-8°.
Moschopulus : scholia gr. in Hesiodum, 1603. *in*-4°.
Muret : traité des festins, *Paris*, 1682. *in*-12. — Cérémonies funèbres de toutes les nations, *Paris*, 1679 *in*-12.
Musæi de Herone et Leandro carmen, gr. et lat. *Lugd. Bat.* 1737. *in*-8°.
Musonius : de luxu veterum in thesauro antiq. græc.
Mythographici autores latini, cum notis variorum, *Amstelod.* 1681. *in*-8°.

N.

Natalis-Comes : mythol.
Navarre : (reine de) Contes. *Voyez* Bocace.
Nemesiani : eclogæ.
Nicephorius : versus oneirocritice seu de divinatione per somnia, etc. *Parisiis*, 1603. *in*-4°.
Nicephorus-Gregorus : historia Byzantina, *Parisiis*, 1702. 2 vol. *in-fol.*
Nicolaï : de Græcorum luctu, 1697. *in*-12.
Nobody : messe de Gnide, *à Gnide*, *in*-18.
Noctes Granzovianæ.
Noël : dictionnaire mythologique, *Paris*, Lenormand, an IX. 2 vol. *in*-8°.
Nonni dionysiaca, gr. et lat. *Hanoviæ*, 1610. *in*-8°.

O.

Ocellus-Lucanus en grec et en français, avec des dissertations par le marquis d'Argens, *Berlin*, 1762. *in*-12.
Olearius : dissertatio de poetriis græcis, *Hamburgi*, 1734. *in*-4°.
Onosandri strategicus, sive de imperatoris institutione, gr. et lat.
Oppiani de venatione et piscatu carmina, gr. et lat. *Argentorati*, 1776. *in*-8°.
Opuscula mythologica, physica et ethica, gr. et lat. *Amstelod.* 1688. *in*-8°.
Oratores græci, cum notis, *Lipsiæ*, 1772. 12 vol. *in*-8°.
Origenis opera, gr. et lat.
Orphei argonautica, hymni et de lapidibus, *Traj. ad Rhen.* 1689. *in*-12.
Outramus : de sacrificiis Judæorum et gentium profanarum, *Londini*, 1677. *in*-4°.
Ovidii Nasonis opera, cum notis variorum, *Amstelod.* 1727. 4 vol. *in*-4°.

P.

Pachymeris (Georgii) historia Byzantina, *Romæ*, 1669. *in-fol.*

Palæphatus de incredibilibus, gr. et lat. in opusculis mythologicis.

Palmerii Græciæ descriptio, *Lugd. Bat.* 1678. *in-4°.*

Pantheum mythicum, aut. Fr. Pomey, *Ultrajecti*, 1697. *in-12.*

Parthenius : de amatoriis affectionibus, interprete Cornario, *Basileæ*, 1531. *in-8°.*

Paulini opera, *Paris*, 1685. 2 vol. *in-4°.*

Pausaniæ Græciæ descriptio, gr. et lat. *Lipsiæ*, 1696. *in-fol.*

Peloutier : hist. des Celtes, des Gaulois et des Germains, etc. *Paris*, 1770. 8 vol. *in-12.*

Perneti : (dom) fables égyptiennes et grecques dévoilées, *Paris*, 1758. 2 vol. *in-8°.*

Perse : sat. *Voyez* Juvénal.

Petavius : de doctrinâ temporum, *Parisiis*, 1703. 3 vol. *in-fol.*

Petit : (Samuel) leges atticæ, *Paris*, 1635. *in-fol.*

Petronii satyricon, cum notis variorum, *Amstelod.* 1743. 2 vol. *in-4°.*

Philonis opera, gr. et lat. *Lutetiis*, 1640. *in-fol.*

Philosophie fabuleuse : deux livres extraits de M. Ange Firenzuola et de Sandebar, philosophe indien, par Larivey, *Lyon*, 1579. *in-18.*

Philostratorum opera omnia, gr. et lat. cum notis Olearii, *Lipsiæ*, 1709. *in-fol.*

Photii bibliotheca, gr. et lat. *Rhotomagi*, 1653. *in-fol.*

Phryné (lettres de) à Xénocrate le philosophe, *Amsterdam*, 1769. *in-8°.*

Phurnutus : de naturâ deor., gr. et lat. in opusculis mythologicis.

Pierii Valeriani amorum libri V, *in Venetiâ*, Giolito de Ferrariis, 1549. *in-8°.*

Pindari opera, gr. et lat. *Londini*, 1755. *in-12.*

Platonis : opera, gr. et lat. interprete Marsilio-Ficino, *Francofurti*, 1602. *in-fol.*

Plauti comediæ, cum notis variorum, *Amstelodami*, 1684. *in-8°.*

Plinii historia naturalis, ex editione Harduini, *Parisiis*, 1723. 3 vol. *in-fol.*

Plotini collectio operum, lat. a Marsilio-Ficinoe dita, *Florent.* 1492. *in-fol.*

Pluche : histoire du ciel, *Paris*, 1739. 2 vol. *in-12.*

Plutarchi opera omnia, gr. et lat. ex edit. Roberti Stephani, *Parisiis*, 1578. 13 vol. *in-8°.*

Poetæ minores græci, gr. et lat. *Cantabrigiæ*, 1684. *in-8°.*

Poinsinet de Sivry : Anacréon, Sapho, etc. traduits du grec, *Paris*, an V. petit *in-12.*

Polemonis Himerii sophistæ et aliorum quorumdam declamationes græcæ, Henricus Stephanus, 1567. *in-4°.*

Policeni strategemata, gr. et lat. *Lugd. Bat.* 1690. *in*-8°.
Politiani (Aug.) omnia opera, *Venetiis*, 1498. *in-fol.*
Pollucis onomasticon, gr. et lat. *Amstelod.* 1706. 2 vol. *in-fol.*
Polybii historiæ, gr. et lat. *Paris*, 1609. *in-fol.*
Polyphile, (discours du songe de) etc. *Paris*, 1561. *in-fol.*
Polythéisme analysé. *Voyez* Prolégomènes Sabéiques.
Pomponii Melæ de situ orbis libri tres, cum notis variorum, *Lugd. Bat.* 1722. *in*-8°.
Pontani : opera poetica, *Venetiis*, Aldus, 1518. *in*-8°.
Pornoboscodidascalus : de lenonum, lenarum, conciliatricum dolis, etc. *Francof.* 1624. *in*-8°.
Pornodidascalus : seu colloquium muliebre Petri Aretini, trad. à Casp. Barthio, *Cygneæ*, 1660. *in*-8°.
Pornographe (le) ou idées sur un projet de réglement pour les prostituées, *Londres*, 1770. *in*-8°.
Porphyrius : de antro nympharum, gr. et lat. *Traj. ad Rhen.* 1765. *in*-4°.
Postellus : de magistratibus Atheniensium, *Paris*, Vascosan, 1551. *in*-4°.
Potteri : (J.) archæologia græca, *Lugd. Bat.* 1702. *in-fol.*
Poullé : trad. du Bagavédan.
Prévot, *Querlon* et *Surgi* : histoire générale des voyages, *Paris*, 1746-1770, 19 vol. *in*-4°.
Priapeia, sive diversorum poetarum in Priapum lusus, *Patavii*, 1664. *in*-8°.
Prideaux : histoire des Juifs et des peuples voisins, *Amsterdam*, 1755. 2 vol. *in*-4°.
Probus, ad Virgilium.
Proclus, in Timæum, in rempublicam Platonis, *G. Basil.* 1534. *in-fol.*
Programme du voyage du capitaine Baudin, dans les Mémoires des observateurs de l'homme.
Prolégomènes Sabéiques, *Paris*, Crapart, *in*-8°.
Propertii carmina. *Vid.* Catulle.
Prudentii opera omnia, *Daventriæ*, 1472. *in*-4°.
Ptolémée : Ephestion cité par Photius.
Put.... (le) de Rome, ou le conclave général des put.... de cette ville, *Cologne*, *in*-12. Le même en italien, 1668. *in*-12.
Pythagoræ aurea carmina, apud poetas minores gr.

Q.

Quilleti Callipedia, *Londini*, 1708. *in*-8°.
Quinti - Curtii de rebus gestis Alexandri magni libri supersites, 1724. 2 vol. *in*-4°.
Quintiliani opera, cum notis variorum, *Lugd. Bat.* 1665. 2 vol. *in*-8°.

R.

Rabaut-Saint-Etienne : lettres à Bailly sur la mythologie, 1787. vol. *in*-8°.
Racine : ses œuvres, *Paris*, 1760. 3 vol. *in*-4°.
Ramirez de Prado : notes sur Martial, *Paris*, 1607.
Rampalle, (idylles de) *Paris*, 1688. *in*-4°.
Raulin : (Fr. Joan.) epistolæ, *Lut. Paris*, 1521. *in*-4°.
Raynal, histoire philosophique des deux Indes, *Genève*, 1780, 4 vol. *in*-4.
Reyrac : hymne au soleil. *in*-8°.
Rhetores antiqui, *Venetiis*, 1508. 2 vol. *in-fol.*
Rhetorica delle Put.... *in Villa-Franca*, 1673, *in*-12.
Ridolphii de mysteriis venereis dissertatio apud Etruscas.
Rollin : histoire ancienne, *Paris*, 1740. 6 vol. *in*-4°.
Rome amoureuse, ou la doctrine des courtisanes romaines, *Amsterdam*, 1690. *in*-12.
Roucher : poëme des mois, *Paris*, 1779. 2 vol. *in*-4°.
Rousseau : (J.-B.) ses œuvres diverses, *Londres*, 1723. 2 vol. *in*-4°.
Rousseau : (J.-J.) ses œuvres, *Genève*, 12 vol. *in*-4°.
Ruins of Athens with Remains and other valuables antiquities in Græce, *London*, 1759. *in-fol.*

S.

Sabatier : dict. pour l'intelligence des auteurs classiques, *Paris*, 1767-1781. 29 vol. *in*-8°. — Mœurs, coutumes et usages des anciens peuples, *Paris*, 1770. *in*-4°.
Saint-Ange : trad. des métamorphoses d'Ovide, *Paris*, Deterville, an IX. 2 vol. *in*-8°.
Sainte-Croix : recherches sur les mystères, *Londres*, 1 vol. *in*-8°.
Saint-Lambert : poëme des saisons, *Amsterdam*, 1775. *in*-8°.
Sallustе le philosophe : traité des dieux et du monde, gr. et franç. *Berlin*, 1748. *in*-12.
Salmasii Plinianæ exercitationes in Solinum. — De annis climactericis et antiquâ astrologiâ diatribæ, *Lugd. Bat.* Elzevirii, 1648. *in*-8°.
Sanchoniaton, apud Eusebium.
Sapphûs : fragmenta et elogia, stud. Wolfii, *Hamb.* 1733. *in*-4°.
Saubert : (Joan.) de sacrificiis veterum collectanea, *Lugd. Bat.* 1699. *in*-8°.
Savary : lettres sur l'Egypte, *Paris*, 1785. 2 vol. *in*-8°; — sur la Grèce, *Paris*, 1788. *in*-8°.
Scaliger : de emendatione temporum, *Genevæ*, 1629. *in-fol.*
Schoppius in Priapeia. *Vid.* Priapeia.
Scoliastes variorum autorum. *Vide* loco proprio.
Scriptores rei rusticæ veteres latini, *Lipsiæ*, 1735. 2 vol. *in*-4.
Secundi (Joan.) poemata, *Lugd. Bat.* 1631. *in*-12.
Seldenus : de Diis Syriis, *Amstelod.* 1680. *in*-12.

Senecæ (L.) philosophi et Senecæ rhetoris opera omnia, cum notis Gronovii, *Amstelod.* Elzevirii, 1659. 4 vol. *in*-12.
Senecæ (L. A.) tragœdiæ, cum notis variorum, *Amstelod.* 1682. *in*-8°.
Sept-Chênes : essai sur la religion des anciens Grecs. *in*-8°.
Servii comment. in Virg. *Florentiæ*, 1472. *in-fol.*
Sevin, dans les mém. de l'acad.
Sexti Empirici opera, gr. et lat. edit. Fabricii, *Lipsiæ*, 1718. *in-fol.*
Sidonii-Appollinaris carmina.
Silii Italici Punicorum libri VII, cum notis variorum, *Traj. ad Rhen.* 1717, *in*-4°.
Simonides, in anthologia.
Simplicii comment. in Epictet, gr. et lat. *Vid.* Epictet.
Solini (C. Jul.) Poly-histor ex veteribus libris emendatus, *Ultrajecti*, 1689. 2 vol. *in-fol.*
Sonnerat : voyages de l'Inde.
Sopatris rhetoris quæstiones, ap. rhetores græcos.
Sophoclis tragœdiæ, gr. et lat. *Parisiis*, 1781. 2 vol. *in*-4°.
Souveraineté des peuples dans leurs fêtes nationales, *Paris*, Prudhomme, an VI.
Spon : recherches curieuses sur l'antiquité, *Lyon*, 1683. *in*-4°.
Spon : miscellanea antiquitatis, de marmoribus, statuis, etc. *Lugd.* 1685. *in-fol.*
Stanleius : historia philosophiæ, *Venetiis*, 3 vol. *in*-4°.
Statii Papinii opera, *Lugduni*, Gryphius, 1547. *in*-18.
Stephanus : de urbibus, *Amstelod.* 1678. *in-fol.*
Stobæi sententiæ et eclogæ, gr. et lat. *Aureliæ Allob.* 1609. *in-fol.*
Stosch : pierres antiques gravées, *Amsterd.* 1724. *in-fol.*
Strabonis de situ orbis libri XVII, gr. et lat. *Lut.* 1620. *in-fol.*
Suetonius Tranquillus, *Parisiis*, e typ. reg. 1644. *in*-12.
Struchtmeyeri (Jo. Chr.) de origine Tartari et Elysei libri V, *Hagœ Comit*, 1753. *in*-8°.
Stuard : the antiquities of Athens, *London*, 1761. *in-fol.*
Suidæ lexicon, gr. et lat. *Coloniæ Allobrog.* 1619. 2 vol. *in-fol.*
Supplément à l'antiquité expliquée. *Voyez* Montfaucon.
Syncelli chronographia, gr. et lat. *Parisiis*, 1652. *in-fol.*
Synesii, Cyrenæi episcopi, opera, gr. et lat. *Parisiis*, 1612. *in-fol.*

T.

Taciti (C. Corn.) opera, cum notis variorum, *Amstelod.* 1672. 4 vol. *in*-8°.
Tatiani oratio ad Græcos, gr. et lat. *Oxon.* 1700. *in*-8°.
Temples anciens et modernes, *Paris*, 1774. 2 vol. *in*-8°.
Terentii comœdiæ, cum notis variorum, *Amstelod.* 1686. *in*-8°.
Terrasson : Sethos. 3 vol. *in*-12.
Tertulliani apologeticon.

Théâtre d'amour. *in*-4o. *fig.*
Themistii orationes, gr. et lat. *Parisiis*, 1684. *in-fol.*
Theocriti, Moschi, Bionis et Simii quæ extant, gr. et lat. *Parmæ*, stamperia reale, 1780. 2 vol. *in*-4o.
Theodoreti therapeutica.
Theodori Prodromi Rhodantes et Dosiclis amorum libri IX, gr. et lat. *Parisiis*, 1625. *in*-8o.
Theonis scolia ad Arati phænomena et prognostica.
Theophili, episcopi Antiocheni, libri tres ad Autolycum, gr. et lat. *Hamburg.* 1724. *in*-8o.
Theophrasti opera omnia, gr. et lat. *Lugd. Batav.* 1613. *in-fol.*
Thesaurus antiquitatum græcarum, ed. Jac. Gronov. *Lugd. Batav.* Pet. Vander-Aa, 1697. 13 vol. *in-fol.*
Thomas : ses œuvres, *Paris*, 1773. 4 vol. *in*-8o.
Thomas Gale : opus mythologicum.
Thomas Morus : Utopia, *Amstelod.* Janson, 1631. *in*-24.
Thucydidis opera, gr. et lat. *Glasguæ*, 1759. 8 vol. *in*-12.
Tibulle. Voyez *Catulle.*
Timée de Locres, en gr. et en fr. par le marquis d'Argens, *Berlin*, 1763. *in*-12.
Tischbein : suite des vases étrusques d'Hamilton, *Lond.* 4 vol. *in-fol.*
Titi-Livii historiarum libri XXXV recens J.-B.-L. Crevier, *Paris*, 1735. 6 vol. *in*-4o.
Tolandi pantheisticon, sive formula celebranda sodalitatis Socraticæ, *Cosmopoli*, 1720. *in*-8o.
Tombeau de Jacq. Molai, grand maître des Templiers, par C. G., *Paris*, Desenne. in-12.
Turnebii adversaria.
Tzetzès. (Joannes)

U.

Ulpianus, in corp. jur. civil.

V.

Valeriani hieroglyphica, *Basileæ*, 1556. *in-fol.*
Valerii Flacci argonauticon libri VIII, *Leidæ*, 1724. *in*-4o.
Valerius Maximus, cum notis variorum, *Leidæ*, 1726. *in*-4o.
Valkenari diatribe in Euripidis perditorum dramatum reliquias. *Lugd. Bat.* 1767. *in*-4o.
Van-Dale : (Ant.) dissertationes de origine et progressu idololatriæ, *Amstelod.* 1696. *in*-4o.
Varronis (Terentii) opera, 1581. *in*-8o.
Vaugelas : trad. de Q.-Curce, *La Haye*, 1727. 2 vol. *in*-12.
Vénus populaire, ou apologie des maisons de joie, *Lond.* 1727. *in*-12.

Vers sibyllins *ou* sibyllina oracula, gr. et lat. *Paris*, 1599. *in*-8o.
Vigenère : (Blaise de) tableaux de plate peinture, trad. du grec de Philostrate, *Paris*, 1637. *in-fol.*
Vignier : fastes des anciens. 1 vol. *in*-8o.
Villoison : (Dansse de) de triplici theologiâ veterum.
Virgilii opera, cum notis variorum, *Lugd. Batav.* 1680. *in*-8o.
Visconti : Musæum Clementinum. *in-fol.*
Vitruvius : de architectura libri 10, *Amstelod.* Elzev. 1649. *in-fol.*
Volney : les ruines, ou méditations sur les révolutions des empires, *Paris*, 1791. *in*-8o.
Voltaire : ses œuvres, édition de Beaumarchais, 70 vol. *in*-8o.
Vossius : de origine et progressu idololatriæ, etc. opera omnia, *Amstelod.* Blaeu, 1701. 6 vol. *in-fol.*
Voyages de Pythagore, *Paris*, Deterville, an VIII. 5 vol. *in*-8o.

W.

Warburton : dissertation sur l'union de la religion, de la morale et de la politique, *Lond.* 1742. 2 vol. *in*-12. — Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens, *Paris*, 1744. 2 vol. *in*-12.
Wheler a journey into Greece. *London.* 1682. *in-fol.*—Voyage de Dalmatie, de la Grèce et du Levant, *Amsterdam*, 1680. 2 vol. *in*-12.
Winkelmann : histoire de l'art chez les anciens, *Paris*, Jansen, an II. 2 vol. *in*-4o.

X.

Xenophontis Ephesii de Anthiâ et Abrocome l. V, gr. et lat. *Vindobonæ*, 1796. *in*-4o.
Xenophontis opera, gr. et lat. *Parisiis*, 1625. 2 vol. *in-fol.*

Z.

Zend-Avesta : ouvrage de Zoroastre, par Anquetil, *Paris*, Tillard, 3 vol. *in*-4o.
Zenobii centuriæ proverbiorum, gr. et lat. *Antuerpiæ*, 1612. *in*-4o.

FIN DE LA LISTE DES AUTEURS CONSULTÉS.

AVIS AU RELIEUR.

Il faut placer les quatre Vignettes en face du Frontispice de chaque Volume indiqué.

FÊTES
ET
COURTISANES
DE LA GRÈCE.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE LETTRE.

DU DESSEIN DE CET OUVRAGE, ET DU GÉNIE DE L'ANTIQUITÉ.

La Mythologie est la sagesse de l'Antiquité.
BACON.

SORTEZ de ce siècle, mon cher M.... Venez; réfugions-nous dans ceux de l'antiquité. Votre goût délicat et frivole s'offenserait d'une dissertation sur la constitution des Crétois, sur la législation de Lycurgue, ou sur la république de Platon : vous préférez des fables riantes à

ces graves romans, et l'école d'Aspasie à celle de Socrate. Je cède à la douce violence que vous faites à ma raison ; quittons les bancs du lycée et du portique, et entrons dans les jardins d'Epicure.

Les fêtes et les courtisanes de la Grèce règnent encore par leurs charmes sur l'imagination des hommes sensibles. Le goût prend ses objets de comparaison et ses expressions dans les tableaux des fêtes athéniennes, comme la volupté choisit ses images et ses modèles parmi ses courtisanes.

Ce sujet semble briller et sourire dans la foule de ceux que présente l'antiquité, comme Vénus au milieu du cercle des dieux.

La fraîcheur et la magie de ces tableaux devaient tenter le pinceau de Barthelemy ; mais la mollesse de ces touches aurait contrasté avec le dessin pur et sévère de l'ensemble. Sage Mentor, il n'a pas osé conduire le sage Anacharsis dans le temple des voluptés. Resserré par le cercle même qu'il avait tracé, il n'a pu embrasser le système complet des fêtes, et il n'a point dû publier l'histoire des courtisanes.

Le caractère, la profession de l'auteur, le sentiment des convenances, celui de ses rapports, et peut-être, oserai-je le dire, sa faiblesse

physique et morale, la gravité du sujet, tout lui fit une loi d'épaissir le voile que sa pudeur a laissé retomber sur la piquante nudité de ces objets. A l'exemple de Socrate, il donna une ceinture aux Grâces.

L'écrivain aimable auquel on doit les *Voyages d'Anténor*, secoua le premier le joug de ces pusillanimes bienséances, et dessina les mœurs grecques à nu, mais de fantaisie. Conteur charmant, il mit les fictions dans l'histoire; mais léger dans son érudition comme dans son style, mêlant tout, confondant les temps, les lieux et les physionomies, il forma de ces portraits la plus brillante et la plus chimérique des syrènes. Il trouva le succès dans ses défauts même; et il est peut-être aussi difficile d'enlever une rose à Anténor, qu'une branche de laurier à Anacharsis.

Je glane où ils ont moissonné, j'assortis quelques brins d'herbe pour lier leurs bouquets. Ce sujet brillera de sa seule fraîcheur qui ne peut s'effacer entièrement sous une main indiscrète et profane. Telle est la sublimité du génie de l'antiquité : celui de ses orateurs et de ses poètes transpire à travers les traductions les plus insipides, comme celui de ses statuaires se manifeste dans la

copie même la plus informe de leurs chef-d'œuvres. On se colore en se promenant au soleil, disait Cicéron. Heureux celui dont la tête s'échauffe, dont le cœur s'embrase au feu de l'antiquité.

O divine antiquité! d'autres établiront la supériorité de ton génie, développeront l'énergie morale de tes institutions politiques, indiqueront comment tu relevas la dignité et le caractère de l'espèce humaine : moi, je retracerai tes usages pleins de fraîcheur, tes mœurs élégantes; je rechercherai comment tu accordas les grâces et la force, l'austérité et la mollesse, la volupté et la vertu.

Tu étais plus rapprochée que nous de la nature; tu suivis ses inspirations, tu écoutas sa douce voix, et ton heureux génie fut docile à toutes ses leçons.

Les institutions de la Grèce tendirent à exciter et à développer la sensibilité de l'homme. De-là cette religion, ou plutôt cette féerie brillante qui animait toutes les parties de la nature, qui donnait la vie à la matière, qui revêtait tous les corps de sentiment, qui peuplait les sphères, les élémens, les cieux, la terre, les eaux, les montagnes, les bois, les prairies, d'intelligences invisibles et protectrices; qui

rattachait au cœur de l'homme la chaîne sensible de tous les êtres, pour le rapprocher lui-même de ses semblables, et lui apprendre que la première loi, comme le premier dieu de la nature, est l'amour; cette ame universelle, ce lien des sociétés, dont il est à la fois le créateur et le conservateur; cet amour éternel, le terme et l'expression du bonheur des dieux, dont s'approche le rare mortel assez sage pour lui consacrer toute sa vie, assez heureux pour l'inspirer toujours.

De-là ces vers de Roucher, pleins d'incorrection et de sentiment :

Combien l'antiquité, politique plus sage,
Du suprême pouvoir fit un plus noble usage!
Pour mieux enchaîner l'homme à ses champs paternels,
Par un culte riant, par des jeux solennels,
Elle eut soin d'embellir le cercle de l'année.
Près des eaux, sous un bois, de festons couronnée,
La foule des colons chantait les immortels,
Et trouvait le plaisir jusqu'aux pieds des autels.
La danse, les concerts, un aimable tumulte,
Les jeux, le tendre amour, se mêlaient à ce culte :
L'homme alors ranimé par des jours de repos,
En aimait plus ses bois, ses champs et ses troupeaux.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Alors l'illusion, pour consoler la terre,
Offrait des dieux amis à l'homme solitaire;
Des dieux qui, comme lui, citoyens des hameaux,
Avaient connu long-temps ses plaisirs et ses maux.
Ces pins religieux, ces vénérables hêtres
Etaient l'asile aimé des déités champêtres.

. . . . . .

Le raisin n'était pas un fruit inanimé,
C'était Bacchus lui-même, en grappe transformé,
Sur la jeune Érigone étendant son feuillage.
L'amant que trahissait une amante volage,
Couché languissamment sur un lit de roseaux,
Contait son infortune à la nymphe des eaux....
Et le bruissement de la vague tremblante
Etait alors pour lui cette voix consolante
Dont l'amitié fidelle assoupit nos douleurs;
Et l'amant consolé laissait tomber des pleurs [1].

Un passage de S...., enlevé trop tôt aux lettres, développe toute la pensée du poète.

Les nymphes sont nées avec les chênes, dit Callimaque. « Les nymphes du moins » se réjouissent quand la rosée ranime les » chênes, et les nymphes pleurent quand ils » dépouillent leur feuillage ». Un dieu résidait à la source des fleuves, et sa voix s'exhalait en doux murmures. Le vieux Océan lui-même avait dans son palais des grottes humides, où

[1] Roucher, poëme des Mois.

les filles de Nérée composaient sa cour. Tout portait l'empreinte du merveilleux. Là, ce rocher contre lequel les vagues venaient se briser, conservait encore la figure du malheureux Lychas. La Jacinthe rappelait la mort funeste de l'ami d'Apollon. Plus loin, on entendait la triste Echo se plaindre de Narcisse. Les poètes chantaient ces métamorphoses, et leurs fictions ingénieuses contribuaient à entretenir l'illusion. On alla jusqu'à donner une existence aux êtres moraux. Psyché était l'ame; de son union avec l'Amour, naquit la tendre Volupté. Les Grâces se tenant entr'elles par la main; la Renommée, ce monstre composé d'yeux, de bouches et d'oreilles, qui, touchant la terre de ses pieds, va cacher sa tête dans les nues; les attributs qu'on donnait à la Fortune; ceux par lesquels la Sagesse, le Courage, la Force étaient désignés, montrent jusqu'où s'étendait l'empire de l'allégorie. Ce ne fut pas assez d'avoir peint les vertus; les vices furent aussi personnifiés. La faim, la discorde, la haine, la vengeance eurent des autels; et les braves Spartiates eux-mêmes sacrifièrent à la peur [1].

Combien nos misérables conventions, et ces préjugés factices que chacun préconise comme

[1] Essai sur la religion des anciens Grecs.

règles de conduite, sans les adopter pour la sienne; combien la sécheresse de nos mœurs modernes, dont tout le calcul consiste à mettre l'hypocrisie dans la dépravation, sont loin de la simplicité touchante des mœurs antiques!

Les objets inanimés cessaient de l'être. Tout, dans la nature, semblait prendre une voix et du sentiment. Alors un voyageur se prosternait sur la terre hospitalière, il touchait religieusement les portes [1] de la ville, il saluait l'Hermès [2] protecteur, aux pieds de la statue duquel la bienfaisance, transformée en piété, avait déposé des alimens; il attachait une couronne à l'entrée des lieux témoins d'un bonheur secret [3]; il adorait les dieux du foyer domestique....

Douces et ravissantes illusions de la reconnaissance! malheur à l'esprit aride, à la raison étroite qui vous repousserait!

Oui, j'aime à le penser, l'intention des phi-

[1] Tum portas propter, ahena
Signa manus dextras ostendunt attenuari
Sæpe salutantum tractu præterque meantum.
LUCR. l. I.

Amplexæque tenent postes atque oscula figunt.
VIRG. Én. l. II.

[2] Suidas, p. 325.

[3] Poet. passim.

losophes qui présidèrent aux institutions de la Grèce, fut d'exalter la sensibilité de l'homme.

Ils divinisèrent ici le monde physique et moral, toutes les parties de l'univers; et l'homme fut mis en rapport avec la nature : là, tous les modes du sentiment; et l'homme fut mis en rapport avec les autres et avec lui-même.

Je ne considérerai qu'une partie de ces institutions, les fêtes générales et particulières.

Ce système comprend deux grandes divisions : les fêtes religieuses se rapportent à la première; la seconde embrasse les fêtes politiques et morales. Ce dernier caractère devint par la suite celui de toutes les fêtes.

Vous apercevrez les traits du dessin philosophique, à travers la broderie brillante du canevas (*a*) *.

Enoncerai-je ici l'influence que ce système exerça sur les mœurs? Celles des Athéniens lui dûrent cette expression particulière, qui est devenue celle du dernier degré de la politesse [1] et de l'élégance.

« Athènes, dit Bossuet, voulait le plaisir : la vie de Lacédémone était laborieuse..... Son

* Les notes marquées avec des lettres, se trouvent à la fin du volume.

[1] L'atticisme. *Vid.* Cic. de orator. Quint. c. x, l. xii.

empire était dur : on remarquait dans son peuple je ne sais quoi de farouche.

» Les Athéniens étaient naturellement plus doux. Il n'y avait rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les festins et les jeux étaient perpétuels, où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles.... ».

De tous les peuples, l'Athénien fut le moins cruel : sans doute ses passions l'égarèrent quelquefois ; mais il les expia par le plus solennel repentir.

Athènes, la première, érigea des autels à la pitié.

C'est là que le peuple, apprenant que les Argiens avaient massacré quinze cents de leurs concitoyens, fit apporter sur la place publique les sacrifices expiatoires [1], afin qu'il plût aux dieux de détourner du cœur des Athéniens une si cruelle pensée.

C'est là que, sur la proposition d'introduire, à l'exemple des Romains, les jeux sanglans des gladiateurs, le philosophe Démonax se leva [2], en s'écriant : « Athéniens, renversez donc les » autels de la pitié et de la miséricorde ».

[1] Plutarq.

[2] Athénée. Musonius.

C'est là qu'on célèbre, par des chants, les triomphes sur les barbares ; mais, par des pleurs et des lamentations [1], les victoires remportées sur les Grecs.

Un dieu farouche, Mars, guida les Romains; une louve allaita leurs premiers héros : la divinité qui préside aux arts, est le génie tutélaire des Athéniens; et l'olivier, par la douceur de ses fruits, devient l'emblême de celle de leurs mœurs.

Je termine par une dernière observation. Cette bonté de caractère et cette douce simplicité se retrouvent jusque chez les écrivains imitateurs de ceux de l'antiquité. Racine, La Fontaine et Fénélon ont cherché et trouvé leurs succès dans la peinture des sentimens tendres. Leur physionomie littéraire est aussi remarquable dans la foule, que celle d'un buste antique au milieu d'une galerie moderne.

Serait-ce donc ici le lieu de rapporter cette observation de Winkelmann, qui établit que généralement les figures grecques sont reconnaissables par le calme et la sérénité de leurs traits, par une expression de générosité et de bienveillance; tandis que presque toutes les

[1] Plutarq.

physionomies modernes n'expriment que des passions sombres et outrées, le mépris ironique, ou le dédain superbe?

Cela ne viendrait-il pas de la différence des religions et des gouvernemens? Mais que fais-je? irai-je mêler les pavots d'une dissertation aux roses de mon sujet? J'ai promis d'être plus frivole. Abordons les courtisanes.

Nées sous un ciel de feu, avec des organes que la caressante Volupté avait formés pour son culte; entourées des images du plaisir, des poètes qui le chantaient, des héros qui tombaient à leurs pieds, des philosophes qui composaient leur cour, les femmes grecques, rivales de la belle Vénus, imitèrent cette divinité, objet des hommages universels.

Les femmes, leurs amours et les passions qu'elles allumèrent, ont troublé l'univers et la Grèce [1]. Homère peint les cieux et la terre ébranlés, les dieux et les héros divisés pour la cause d'Hélène [2].

Si Apollon lance ses flèches et la peste sur le camp des Grecs, c'est pour venger le rapt de la fille de Chrysès.

[1] Athénée, l. XIII. Musonius.

[2] Iliade, passim.

L'enlèvement de Briséis est le sujet de la colère d'Achille, de toute l'Iliade.

Les guerres sanglantes de Mégare et du Péloponèse n'eurent pas une autre origine. Au milieu d'une orgie, dit Aristophane [1], des jeunes gens d'Athènes vantent les charmes de la courtisane Simoëthe : ils volent à Mégare; ils l'enlèvent. Irrités, les habitans de cette ville usent de représailles et ravissent deux femmes d'Aspasie. Une querelle de débauchés allume ainsi une des guerres les plus fatales à la Grèce. Périclès tonne, voilà tout le Péloponèse en feu. Il lança des décrets dont le style ressemblait à des chansons : s'il le pouvait, Mégare s'écroulerait de fond en comble pour satisfaire quelques courtisanes...

La guerre sacrée, qui dura dix ans entre les Thébains et les Phocéens, ne fut-elle pas suscitée par l'enlèvement de la thébaine Théano [2]? et celui de Mégiste n'alluma-t-il pas une guerre semblable entre les Phocéens et les Cyrrhéens?

Deux femmes, Olympias et Euridice [3], secouèrent les flambeaux de la discorde chez les Thesprotes.

[1] Arist. Acharn.

[2] Athénée, l. XIII. Muson. ph.

[3] *Id.* Douris de Samos.

Vous retrouvez, dans tous les grands événemens, la présence et l'influence des femmes. Le songe d'une femme soulève l'Asie contre la Grèce [1]. Atossa arme Darius contre Xercès. Alors les courtisanes de Corinthe se rendent au temple de Vénus [2]; et, les cheveux épars, élevant vers le ciel ces yeux et ces bras charmans consacrés à la volupté, elles implorent l'amante de Mars, et lui demandent à genoux la liberté de la Grèce. Une femme, Artemise, vient balancer et augmenter le triomphe de Thémistocle à Salamine [3]. Une femme conjure avec Harmodius et Aristogiton [4]. Digne amante de ces héros, elle sait conspirer, se taire et mourir avec eux. Athènes lui érige une statue. Ces êtres délicats et faibles, après avoir figuré sur le théâtre de l'héroïsme, règnent sur les écoles de la philosophie. Aspasie l'enseigne à Socrate, et conduit, en souriant, Périclès aux sommets de la politique : elle ouvre une école de plaisirs et d'éloquence. Hipparète tient le compas d'Euclide, et Léontium trace avec Épicure le code des voluptés.

[1] Hérodote.
[2] *Id.* Athénée.
[3] Plutarque.
[4] Meursius, *Pisist. Cécrop.* Lactance.

Tout est sublime dans l'histoire de la Grèce ; tout participe à ce degré d'élévation morale qui ne consiste point dans l'asservissement à de puériles préjugés, mais dans l'élan des passions généreuses. Le législateur n'a pas songé à comprimer ces passions : il a donné à ces énergiques ressorts une direction brillante et utile. Le commerce des femmes, leur insatiable désir de plaire, leur inextinguible vanité, leur soif de la parure, cette coquetterie qui leur tient lieu d'ame, leur enfance éternelle, leur mobile sensibilité, leurs désirs vagues ou effrénés, tout servit d'instrument à la politique et à la morale elle-même. Les mœurs se polirent, le courage cessa d'être farouche, les cœurs s'ouvrirent à des sentimens tendres, et tous les sentimens généreux en découlèrent ; ce besoin de plaire se communiqua : semblable aux premiers rayons du jour, il s'étendit en éclairant tous les objets, en les revêtant de formes et de couleurs brillantes ; la nuit des préjugés et de la barbarie fit place à l'aurore du goût, et les arts naquirent. De-là cette langue harmonieuse et riche de ces expressions qui peignent les nuances les plus délicates, qui déterminent les transitions les plus imperceptibles, qui dévoilent les mou-

vemens les plus secrets, qui fixent les formes les plus volatiles de la pensée; cette langue, qui paraît être le miroir de l'esprit et l'écho du cœur. De-là ces chef-d'œuvres de la peinture et de la statuaire, que l'on peut regarder comme des hymnes inspirés par la beauté, dont la lyre, le pinceau et le ciseau éternisaient les charmes; car Winkelmann [1] l'a observé avec raison: le culte rendu à la beauté en imprima le sentiment et l'image sur toutes les productions du génie. Cette beauté, dont la nature libérale fit présent aux habitans de ces heureuses latitudes, conserva son type et son caractère sous un gouvernement qui, loin de la flétrir, à l'exemple de notre Europe gothique et barbare par des loix ridicules et ineptes, en divinisa l'empire. Le commerce, que sa situation commandait à Athènes, y gagna, et ses rapports avec l'Orient voluptueux augmentèrent ses richesses. Athènes, après avoir occupé l'Orient de sa gloire, le remplit de ses plaisirs. Les courtisanes et les artistes de la Grèce le consolèrent d'avoir été vaincu par ses héros. Athènes, désarmant les peuples par de plus douces conquêtes, étendait ainsi les progrès de cette civilisation, qui, malgré quelques

[1] Vid. Platon et Winkelm.

moralistes

moralistes farouches, est le terme nécessaire que doit atteindre la perfectibilité de l'homme : le voile de la barbarie se repliait, et les ténèbres disparaissaient de la face de la terre. Les étrangers se rendaient en foule à Athènes : Athènes était le temple de l'industrie et des arts, le sanctuaire des voluptés, l'oracle de la philosophie, le théâtre du goût et l'école du monde.

Opposez à ces mœurs faciles et libres, il est vrai, mais brillantes, celui de la dépravation moderne. Nous ne savons ni être vicieux avec grâce, ni mettre de la dignité dans nos faiblesses. Dépouiller quelques fripons bien vils, se livrer sans passion et par calcul, circuler entre l'ineptie et la frivolité, amante d'un jour, que dis-je ? d'une heure, d'un moment; flétrir la tendre volupté, rechercher avec fureur le scandale et le bruit, s'envelopper de basses intrigues, croire les cacher en multipliant leur nombre, partager, alimenter, exciter la corruption publique, recevoir dans ses bras des êtres qui n'y apportent et n'y puisent aucune vertu : voilà le portrait de vos courtisanes, sans caractère, sans dévouement, et dont le cœur vide de sentimens et de passions généreuses, est mort et stérile. En France, trois femmes de cette classe sont les seules qui retracèrent dans

leurs mœurs quelques traits de celles de l'antiquité : telles furent la tendre Gaussin, Louise Labbé poète, et Ninon philosophe (*b*).

Le génie, le talent et l'héroïsme avaient les premiers et toujours part à leurs faveurs ; elles étaient le prix de la supériorité sur les autres : cet orgueil était noble, ces jouissances étaient épurées ; il y avait dans cet abandon de soi du respect pour soi-même ; ce commerce des sens était préparé, embelli et soutenu par celui de l'esprit et du cœur : cette alliance du génie et de la beauté obtint le sourire de la nature, et dut forcer les suffrages de la société.

Nous avons vu les courtisanes grecques inspirer et suivre les héros au milieu des combats, invoquer Vénus dans les dangers et couper leur chevelure : vous les verrez dans la paix s'honorer par un luxe national, consacrer leurs richesses à embellir les lieux qui les avaient vu naître, les lieux où elles aimèrent, où elles furent aimées... (*c*) Ainsi Rhodope éleva, dit-on, une pyramide ; ainsi Laïs embellit Corinthe d'édifices magnifiques ; ainsi Phryné ne désira le plus bel ouvrage de Praxitèle que pour en faire un don à sa patrie, qui le déposa sur un autel : Phryné proposait de rebâtir Thèbes

à ses dépens, et d'y attacher cette inscription superbe :

ALEXANDRE DÉTRUISIT THÈBES;
PHRYNÉ L'A REBATIE.

De Paw [1] attribue à la différence d'éducation celle qui existait entre les courtisanes et les femmes grecques. « Les courtisanes, dit-il, qui fréquentaient les écoles des philosophes étaient infiniment mieux élevées et plus instruites que le reste des femmes qui ne parlaient peut-être pas même exactement la langue grecque..... Quel devait être le jargon des femmes qui n'étaient pas encore sorties d'un appartement aussi inaccessible que le parthénon ou le logement des vierges ? Rien ne perdit davantage les mœurs que cette supériorité que les courtisanes d'Athènes avaient acquise sur les personnes honnêtes, mais dont l'éducation avait été tellement négligée, que les Grâces fuyaient à leur aspect. Et parce qu'elles n'ont pas cueilli, disait Sapho, les roses des muses, on ne parlera point d'elles durant leur vie, on ne se souviendra pas d'elles après leur mort, et elles passeront de l'obscurité dans le néant du tombeau, comme

[1] De Paw, tom. VI, p. 173.

ces ombres et ces fantômes qui errent dans la nuit et qui disparaissent aux rayons de l'aurore » !..... [1]

On peut ajouter à cette opinion, adoptée par l'auteur des Voyages d'Anacharsis, qu'il faut lier cette révolution dans les mœurs a l'époque où le luxe et la mollesse de l'Orient passèrent dans la Grèce; qu'ainsi cette révolution se rapporte à cet âge brillant où la république athénienne, semblable à un flambeau prêt à s'éteindre, projeta par intervalle les plus vives clartés.

[1] Fragment de Sapho conservé par Stobée.

SUITE ET FIN
DE
L'INTRODUCTION.

SECONDE LETTRE.

SUR LA DIVISION GÉNÉRALE DES FÊTES, ET SUR LEUR SYSTÈME.

Les fêtes ont été, dans tous les temps et dans tous les lieux, le besoin de la multitude passionnée; et ce besoin prend sa source d'abord dans celui des sensations, et dans cet instinct précieux de la sociabilité, qui porte les hommes à se réunir, à se communiquer leurs craintes ou leurs espérances, leurs peines ou leurs plaisirs; ensuite dans cette curiosité mobile et inquiète, à laquelle il faut sans cesse de nouveaux alimens; enfin dans ce principe d'imitation, qui nous porte à réfléchir toutes les impressions. Depuis le sauvage qui danse en poussant des hurlemens autour des victimes de son abominable barbarie, jusqu'à l'homme civilisé qui va pleurer ou sourire au théâtre, tout obéit à ces irrésistibles impressions : une seule loi, semblable

à celle de l'attraction, meut tous les individus; c'est le besoin de sensations, et de sensations communiquées.

Ce besoin réunit les hordes errantes du désert, comme il groupe les cercles de nos sociétés : mais là, il se repaît de spectacles atroces; ici, il recherche des images plus douces.

Chez les peuples guerriers, vous retrouvez les scènes du courage : les barbares, en défiant l'héroïsme de leurs prisonniers, semblent entretenir et exalter leur propre courage. C'est aux peuples guerriers, ou plutôt destructeurs, qu'il faut attribuer l'horrible invention des sacrifices humains. La civilisation n'adoucit point ces mœurs féroces. Le Romain amolli, mais toujours cruel, se plaisait à voir couler, dans les cirques, le sang des hommes sous le poignard des gladiateurs et sous la dent des tigres et des lions.

Mais chez les peuples pasteurs, ainsi que chez les peuples agriculteurs, les fêtes prennent le caractère de leurs innocentes mœurs : c'est là que naquit la Reconnaissance; c'est là que, comblés des bienfaits de la nature, on les divinisa; c'est là que le père du Jour et de la Fécondité, qui ramène le Printemps sur son char; que le flambeau pâle et mélancolique des

Nuits, dont les révolutions servent à mesurer celles du temps ; que les astres qui indiquent celui des travaux ; que la terre prodigue et de fleurs et de fruits ; que la montagne sourcilleuse d'où s'épanchent les eaux ; que l'arbre hospitalier, que la grotte mystérieuse devinrent des dieux, des autels et des temples. C'est là que, dans des sacrifices innocens et purs, on offrit des épis et des roses, on épancha le lait et le miel : c'est là qu'aux sons de la flûte bocagère, et sous la feuillée, on forma d'abord avec abandon, ensuite avec art, des chants et des pas cadencés.

Chez les peuples livrés au commerce, où la civilisation a introduit le luxe, les fêtes acquièrent de la grandeur et de l'élégance. Toute la magie des arts est déployée ; la politique les dirige, la volupté les suit. On recherche des jouissances délicates et épurées ; les nobles plaisirs de l'esprit et du cœur se mêlent à ceux des sens. La langue et les signes brillans de l'imagination ont à la fois plus de force et de finesse. Tel fut le caractère général des fêtes chez les Athéniens.

A Athènes, chaque jour [1] est un jour de fête.

[1] Xénophon, de rep. ath.

Leur pompe est une espèce de représentation théâtrale [1] : on consacra d'abord à ces dépenses les biens [2] des trente tyrans ; on fit de ces dépenses un ressort de la démocratie [3] ; les riches et la puissance supportaient le fardeau brillant et coûteux des fêtes publiques.

Une loi expresse [4] commande alors la joie, ferme les tribunaux, suspend toute espèce de travaux, et indique l'ordre des jeux ; la tristesse est bannie des discours et des actions ; les ris se mêlent dans les pleurs mêmes [5].

Ces fêtes furent religieuses ou politiques.

Les fêtes religieuses étaient, en général, remarquables par deux caractères opposés ; l'un sombre et sévère, l'autre riant et gracieux.

On trouve l'explication de ce contraste, dans celui que présente l'objet de ce culte, la Nature elle-même ; dans l'opposition et le retour de la lumière et des ténèbres, dans les périodiques vicissitudes des saisons, dans l'alternative constante de leurs bienfaits et de leurs rigueurs.

C'est ainsi que le tableau général des fêtes

[1] Castellan. Athénée.
[2] Philochorus. Harpocration.
[3] Aristote, l. v. Polit. c. VIII. Xénophon, de rep.
[4] Démosth. cont. Timocr.
[5] Pétrone.

religieuses se compose du *dessin philosophique* et du *coloris poétique*.

Le dessin philosophique appartient à une époque de la civilisation, antérieure à celle où parurent les Grecs. Leur imagination brillante coloria ce dessin, et en altéra les traits et les contours, en le revêtissant de la draperie des fictions.

Quelques savans ont écarté ce voile, et rétabli la physionomie primitive d'un système dont plusieurs détails révélaient l'ensemble, au milieu même des altérations qui semblaient le détruire.

Parmi les anciens, Chérémon, Macrobe, Plutarque, Synésius, Porphyre, etc. etc.

Parmi les modernes, Boulanger, qui n'a aperçu qu'une des faces de l'objet; Court de Gébelin, qui en a découvert plusieurs; Dupuis, qui les a vu toutes, ont donné la clef de ce système.

J'emprunterai à la philosophie l'ordre et la distribution des matériaux pour le plan du temple : mais j'irai demander aux poètes et aux historiens de la Grèce les tableaux qui l'embellissent, parce qu'ils caractérisent le génie particulier du peuple dont les usages, les mœurs et les arts ont le plus marqué dans les progrès

de la civilisation, et le plus influé sur celle des âges suivans ; parce que les chants de ses poètes et les monumens de ses artistes, en leur imprimant du charme et de la grandeur, les ont mis de moitié dans l'immortalité de leurs chef-d'œuvres ; enfin, parce qu'ils forment une des pages les plus brillantes de l'histoire de l'esprit humain, et particulièrement de celui des Grecs. Ces fictions sont aujourd'hui consacrées par le goût et par le génie ; elles forment une partie de l'expression des beaux-arts ; elles sont, pour ainsi dire, la langue de l'imagination, qui ne voit plus les objets qu'à travers ce prisme.

« Savante antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monumens du génie, heureuses fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle :
Vous savez animer l'air, la terre et les mers ;
Vous embellissez l'univers !
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts,
C'est Atys aimé de Cybèle ;
La précoce hyacinthe est le tendre mignon
Que sur ces prés fleuris caressait Apollon.
Flore avec le Zéphire a peint ces jeunes roses
De l'éclat de leur vermillon.
Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloses.
Ces montagnes, ces bois qui bornent l'horizon,

Sont couverts de métamorphoses.
Ce cerf, aux pieds légers, est le jeune Actéon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
C'est la fille de Pandion,
C'est Philomèle gémissante.
Si le Soleil se couche, il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me présente Andromède et Persée;
Leurs amours éternels échauffent de leurs feux
Les éternels frimats de la zone glacée;
Tout l'Olympe est peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux! séduisante magie!
Qu'Hésiode me plaît dans sa théologie,
Quand il me peint l'Amour débrouillant le chaos,
S'élançant dans les airs et planant sur les flots ».

VOLTAIRE.

On a voulu, mais en vain, proscrire ce langage, dont le sévère Boileau a pris lui-même la défense.

Tous les esprits dans lesquels il n'y a ni sensibilité ni grâce, rejettent aujourd'hui ces fictions; mais leur charme survit à l'abus même et à la profanation de ces formes charmantes; mais leur fraîcheur se renouvelle comme celle de la nature qui leur servit de modèle; mais l'homme a besoin de signes éloquens et sensibles, et la raison même, pour lui plaire, est obligée de s'adresser à l'imagination....

Eh ! *quelle langue plus éloquente que celle où tous les sentimens sont revêtus d'images !*

Telle est la mythologie grecque. Sans doute, dans cet âge de raison, il convient de percer cette enveloppe, de ressaisir sous les fables une ordonnance savante, en un mot, de montrer les philosophes derrière les poètes et les artistes.

Mais j'ai observé que les ouvrages de ce genre tombaient, ou dans le faste et l'ennui d'une érudition pénible, ou dans la sécheresse d'une dissertation aride.

Le savant Dupuis me disait : « Si mon ouvrage n'est point le temple même ; il est du moins la carrière où l'on ira chercher les marbres que l'on taillera en colonnes, et dont les dieux seront formés une seconde fois ».

Il était un autre écueil, un piége brillant dans lequel ont donné des esprits faciles, et auxquels je ne reproche que l'abus du talent. Ils n'ont vu, dans les nobles productions et dans les savantes institutions de l'antiquité, que le cachet de la grâce, qui s'y trouve toujours combinée avec la force ; et cette grâce même, qui leur paraissait trop simple et trop naïve, ils l'ont dénaturée à force de recherche et de parure [1]. Rien n'est plus loin de la grâce antique

[1] Lettres à Émilie sur la Mythologie.

que la manière française ; elles diffèrent, comme une statue grecque et un dessin de Boucher.

Je me suis proposé pour modèle, dans la composition de cet ouvrage, la scrupuleuse exactitude de Barthelemy, sa religion pour les textes de l'antiquité, que j'ai conservés dans toute leur pureté.

A son exemple, j'ai puisé les détails dans les écrivains de la Grèce ; j'ai assemblé leurs phrases éparses, et j'ai cité toutes les autorités dont je m'appuyais.

Il m'a semblé que ce sujet devait être émaillé de citations, qu'il appelait sans cesse les fragmens des poètes et les passages des historiens : j'y ai ajouté les réflexions des auteurs modernes qui se sont occupés avec succès de ces recherches ; et comme l'érudition était ici commandée par le sujet, comme elle ne faisait que reproduire et grouper des images aimables, comme toutes les couleurs de ce tableau, consacré en grande partie à la volupté, étaient riantes, je les ai prises par-tout où je les ai trouvées ; elles se sont fondues naturellement dans l'ouvrage, et alors j'ai moins redouté l'appareil d'une érudition qui ne s'exerçait que sur la fleur des objets les plus attrayans.

Quoique cette esquisse soit un supplément

nécessaire d'Anacharsis, parce qu'elle complète le tableau des mœurs et des usages de l'antiquité, je n'ai point suivi la marche de l'élégant Barthelemy; ce n'est plus Anacharsis qui parle.

Je puis bien suppléer à son silence, mais je ne puis continuer son discours. J'ai adopté la forme modeste d'une correspondance épistolaire et de chapitres détachés.

Ils furent, dans l'origine, adressés à un ami qui unit à des connaissances profondes dans les sciences, le goût des lettres et des arts, la simplicité des mœurs, et l'esprit philosophique qui ont établi nos rapports.

J'écrivais auprès de deux femmes aimables et sensibles : si la bienséance m'a défendu de leur offrir cet ouvrage, du moins je leur ai dû le charme et l'inspiration des tableaux que peuvent avouer les grâces décentes. Le reste n'a été écrit que pour le philosophe, et ne peut être lu que par lui.

En effet, j'ai pensé que, pour connaître l'antiquité, il fallait la considérer sans voile comme ses statues.

On doit renoncer à être historien, lorsqu'on n'a point le courage de tout dire : les anciens n'avaient point notre fausse pudeur; on a même

remarqué que moins il y en avait dans les écrits, et plus il régnait d'honnêteté dans les mœurs. Ainsi la Bible oppose aux images patriarchales et du bonheur des champs, les tableaux licencieux de la corruption des villes. Suétone n'a point passé pour un homme vicieux, parce que sa plume fidelle a dévoilé les horreurs de Caprée. Virgile, qui a placé dans ses églogues deux traits que je rougirais de traduire, mérita le surnom de *Vierge*. Bayle (*d*) a réfuté, depuis long-temps, le reproche odieux que l'on colporte contre les peintres trop fidèles de la nature et des mœurs.

J'ai démontré d'ailleurs que l'antiquité n'attacha, dans le principe, aucune idée de licence aux signes et aux cérémonies qui semblent en caractériser le plus effréné développement; le temps amena les excès, et la politique, qui marche à la suite de la philosophie, toléra nécessairement ces excès, pour en prévenir de plus grands. Peut-être serait-ce ici le lieu de faire voir comment, sous prétexte d'élever l'homme à une perfection morale imaginaire, et de lui inspirer une abnégation de désirs et de passions que ses sens et la nature ne peuvent consentir, on a ôté à ses facultés un ressort, et à la société un mobile.

Il me reste à parler de la disposition et du plan de cet ouvrage : j'ai ordonné les différentes parties du système religieux, d'après celui du célèbre Dupuis.

Ce savant daigna m'initier, il y a quinze ans, dans le secret de sa théorie ; j'étudiais alors sous lui l'éloquence : je dus à ses leçons, sinon des talens, du moins une raison ferme, indépendante et affranchie de préjugés. Ce professeur illustre a présidé en quelque sorte à deux écoles : de sa classe d'éloquence sont sortis des talens brillans et aimables, Colin-d'Harleville, Demoustier, Richard, Cauchy, Legouvé. On a vu se réunir à l'école philosophique, dont il est le fondateur, les chefs même de la philosophie, Volney, Rabaut-Saint-Etienne, Delaunay, l'auteur du Polythéisme analysé, etc. Ils ont adopté le système de l'auteur de l'Origine des Cultes, et leurs écrits ont répandu les principes qu'il eut la double gloire de signaler et de développer.

Je puiserai à mon tour dans cette source féconde.

Je place au bas des pages les notes de renvoi, nécessaires à ceux qui recherchent des détails, des développemens et des autorités.

Ainsi cet opuscule, qui, dans l'origine, fut destiné

destiné à répandre, parmi les gens du monde, des notions exactes et saines sur le système des institutions de l'antiquité, en déguisant l'instruction sous le voile de la frivolité, en jetant au milieu des salons et des boudoirs les découvertes et les résultats ensevelis dans la poussière des cabinets, pourra peut-être, grâce à l'exactitude, à l'étendue des citations, et au nombre des autorités philosophiques qu'il rassemble, s'élever par la suite au rang de manuel classique ou de dictionnaire, sur une des parties les plus importantes du culte et des mœurs de l'antiquité.

Il ne faut pas perdre de vue que, m'étant proposé de terminer la peinture des usages et des mœurs de la Grèce, j'ai dû, lorsque je reconnaissais dans ces usages les institutions d'un autre peuple, mais altérées, en indiquer le premier caractère, sans briser cependant le cachet qui sert à faire reconnaître le génie grec.

Mais ici je retrouvais la marche de la raison, et là celle de l'imagination. Comment concilier et fondre ensemble deux résultats opposés?

Je ne sentis cette difficulté qu'après avoir rassemblé tous les matériaux de cet essai : je pensai qu'il n'existait qu'un seul moyen de la

résoudre; c'était de placer l'analyse philosophique dans la distribution, dans l'ordonnance générale des parties de l'ensemble, et de laisser briller et se jouer, pour ainsi dire, dans les détails, tous les caprices, tous les charmes de la poésie, qui les embellit de la magie des fables.

Ainsi, en parcourant la route charmante des fictions, je marquai et j'élevai, de distance en distance, des signaux de départ et de retour: ces jalons philosophiques furent disposés comme ces termes qui, placés à la tête des carrefours, indiquent au voyageur le nom et la direction du chemin.

Il fut d'autant plus nécessaire d'établir ces distinctions, qu'elles ont été oubliées par Barthelemy. Prenant pour la science même l'état des connaissances mythologiques à l'époque où il parut, cet écrivain, si estimable sous tant d'autres rapports, a négligé d'approfondir celui-ci; il a adopté de confiance l'opinion de Bannier, qui n'aperçut dans tous les êtres allégoriques que des princes ou des princesses; en un mot, qui ne vit dans la nature que l'histoire des hommes.

Ainsi Bannier admet sérieusement le roi *Temps*, le prince *Ciel*, la princesse *Terre*, les capitaines *Titans* et *Taureau*.

Ainsi l'on trouve dans Barthelemy [1] cette singulière explication du sphinx.

« Sphynge, fille naturelle de Laïus, s'étant associée à des brigands, ravageait la plaine, arrêtait les voyageurs par des questions captieuses, et les égarait dans les détours du mont Phycée, pour les livrer à ses perfides compagnons.... »

Cette manière d'expliquer les fables, n'est plus recevable aujourd'hui.

Arrivé aux bornes du chaos des fêtes religieuses, je trouvai une terre nouvelle; mais la politique et la morale s'offrirent à moi pour me guider.

Je distinguai d'abord les fêtes communes à la grande république grecque, et fondées sur les besoins de l'association politique, et sur les rapports du commerce général [2] ou de l'industrie particulière, deux pivots qui remplacèrent par la suite les bases des fêtes religieuses, que l'intérêt seul sanctifia.

Les fêtes particulières aux différens peuples, se présentèrent ensuite sous deux aspects :

[1] Premier vol. introduct. p. 46. Je pourrais étendre ces remarques.

[2] L'intérêt du commerce a fait naître celui des fêtes de la Grèce. CONDILLAC.

je distinguai les fêtes publiques, et les fêtes privées ou domestiques.

Comparées aux fêtes des anciens, combien celles de nos jours étaient indigentes, étroites, mesquines, dénuées de magie : c'est qu'elles n'ont point été liées à des institutions primitives et consolidées; c'est que trop souvent on improvisa l'apothéose; c'est qu'on éleva leur fragile édifice sur le sable mouvant des opinions, que les orages des partis effaçaient le lendemain : en un mot, c'est qu'une fête rappelle nécessairement les images de paix, d'abondance, d'union, de bonheur, et que rien n'est plus effroyable que l'aspect de la misère ou du désespoir qui chante et qui danse.

FÊTES
DE LA NATURE.

CHAPITRE PREMIER.

FÊTES DU CRÉATEUR, OU DE L'AMOUR[1].

« Amour, désir inné! ame de la nature! principe inépuisable d'existence! puissance souveraine, qui peux tout, et contre laquelle rien ne peut; par qui tout agit, tout respire et tout se renouvelle! divine flamme! germe de perpétuité répandu dans tout avec le souffle de la vie! précieux sentiment, qui peux seul adoucir les cœurs féroces et glacés, en les pénétrant d'une douce chaleur! cause première de tout bien, de toute société, qui réunis sans contrainte et par tes seuls attraits les natures sauvages et dispersées! source unique et féconde de tout plaisir, de toute volupté! Amour, comment ne t'aurait-on pas divinisé »?

BUFFON.

J'AI été affligé de ne trouver, dans les Voyages du jeune Anacharsis, que ce peu de mots sur

[1] *Erotia, Erotika, Erotidia.* — Origine des cultes, t. I, p. 424-426; t. IV, p. 105, 581. — Voltaire, dictionnaire philosophique. — Hésiode, commenté par Tzetzès, théog. v. 120. — Platon, banq. dial. — Plutarque, sur l'Amour. — Sapho. Anacréon. Horace. Ovide, *poetæ passim.* Antiquité expliquée, t. I, p. 36.

le culte du plus puissant des dieux [1]. « On parut étonné de ce que les Grecs n'avaient point élevé de temples à l'Amitié. Je le suis bien plus, dit Lysis, de ce qu'ils n'en ont jamais consacré à l'Amour. Quoi ! point de fêtes ni de sacrifices pour le plus ancien et le plus beau des dieux ! Alors s'ouvrit une carrière immense que l'on parcourut plusieurs fois. On rapportait sur la nature de l'amour les traditions anciennes, les opinions des modernes. On n'en reconnaissait qu'un, on en distinguait plusieurs, on n'en admettait que deux; l'un, céleste et pur, l'autre, terrestre et grossier : on donnait ce nom au principe qui ordonna les parties de la matière agitée dans le chaos, à l'harmonie qui règne dans l'univers, aux sentimens qui rapprochent les hommes. Fatigué de tant de savoir et d'obscurités, je priai les combattans de réduire cette longue dispute à un point unique. Regardez-vous, leur dis-je, l'Amour comme un dieu ? Non, répondit Stratonicus; c'est un pauvre qui demande l'aumône. Il commençait à développer sa pensée, lorsqu'un effroi mortel s'empara de

Galerie de Florence. Pierres gravées. Mémoires de l'académie des inscr. t. I, p. 73; t. III, p. 12; t. XVI, p. 38; t. XVIII, p. 2, 33.

[1] Tom. VIII, p. 137.

lui : le vent soufflait avec violence, et notre pilote épuisait vainement toutes les ressources de son art, etc ».

Je prouverai, contre l'opinion de Barthelemy, par celle d'Athénée, de Plutarque et de tous les écrivains de l'antiquité, que l'Amour obtint dans la Grèce un temple, des statues et un culte.

Les Athéniens avaient dédié l'académie à Minerve : ils y placèrent la statue de l'Amour. Il partageait avec la déesse les sacrifices. Ainsi ils rapprochèrent, par une fiction charmante, la volupté et la sagesse dans le temple des muses.

« Je ne vois, dit Montagne, aucunes déités qui s'adviennent mieux, ni qui s'entre-doivent plus. Qui ôtera aux muses les imaginations amoureuses, leur dérobera le plus bel entretien qu'elles aient et la plus noble matière de leur ouvrage ; et qui fera perdre à l'amour la communication et service de la poësie, l'affoiblira de ses meilleures armes [1] ».

Pisistrate [2], l'amant de Garinus, éleva à Cupidon une statue au milieu de l'académie, et dans la course des flambeaux, c'est à celui du Dieu qu'ils s'allument [3].

[1] Ess. tom. III, p. 98.

[2] Plut. in Sol.

[3] Selon d'autres auteurs, ce fut Charmus, l'amant

bonheur trop fugitif : Amour, je le voue à ton culte ; tu présidas à sa naissance, préside aujourd'hui à sa destinée ! Puisse-t-il être plus heureux que sa mère...» !

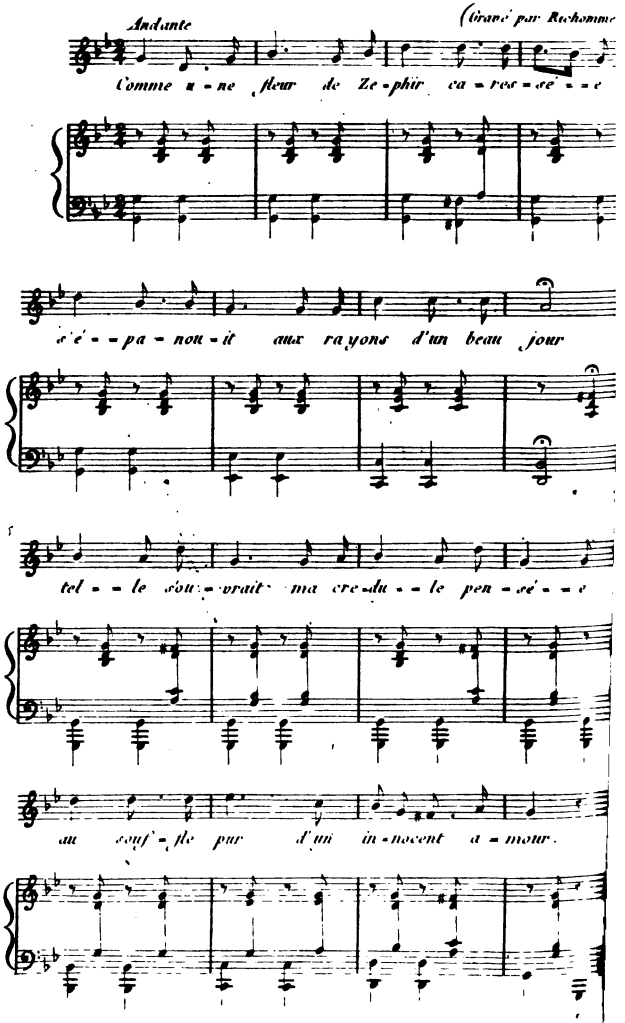
Dyphile voulut parler, et la parole expira sur ses lèvres ; il voulut s'élancer, et ses genoux tremblans chancelèrent : il tomba sans connaissance et sans mouvement entre les bras de ses amis.

Le grand-prêtre s'avança, et plaça sur la tête de l'enfant une couronne de roses.

Cydippe versa des larmes ; et s'adressant alors à l'image des muses : « Et vous déesses, vous qui révélez aux faibles mortels le langage des dieux, vous qui répandez sur les discours de ceux que vous chérissez un charme inexprimable et invincible, ah ! je ne viens pas vous demander d'augmenter ou de diminuer mon amour et de faire descendre dans mon cœur une consolation que je fuis..... Je ne veux ni ne puis cesser de souffrir ; je viens vous dire : Éclairez mon esprit qui s'ignore et qui n'a jamais cherché à plaire.... Tout mon art est d'aimer.... Daignez, ô déesses ! me combler de vos dons. Prêtez-moi cet ascendant qui subjugue les cœurs rebelles ; prêtez à ma douleur l'éloquence, non du reproche, mais de la plainte.... Je cherche

Chant d'Amour et de Douleur.

MUSIQUE DE MÉHUL.



un nouvel attrait pour en essayer le pouvoir; parez mon esprit de vos fleurs, et que leur parfum attire à vos autels l'ingrat qui me sera toujours cher. Consacrée à votre culte, je veillerai sur mon fils; que cette jeune plante croisse et s'élève à l'ombre de votre sanctuaire : remplissez de lumières cette ame que l'amour remplira de sentimens ».

Ses larmes coulèrent de nouveau : après un instant de silence, elle détacha une lyre d'or suspendue à un laurier qui croît auprès de la statue des muses : les prêtresses étoient rangées en cercle autour d'elle. Sa plainte commence :

CHANT D'AMOUR ET DE DOULEUR.

Comme une fleur, de Zéphir caressée,
S'épanouit aux rayons d'un beau jour,
Telle s'ouvrait ma crédule pensée
Au souffle pur d'un innocent amour.

Je vis l'objet que je croyais attendre;
Il vint, régna sur mon cœur éperdu.
Il a souri.... mon ame a cru l'entendre.
Il va parler!... J'ai déjà répondu.

Il attesta, l'ingrat, mes faibles charmes,
Mes yeux, ma bouche, enflammés de désir:
Je souriais en répandant des larmes,
Ivre à la fois de trouble et de plaisir.

Qu'il est aisé de tromper une amante!
Dans ses discours je retrouvais mes vœux.
Fatale erreur! confiance imprudente!
Par tous les miens je croyais à ses feux.

A nos Phryné prodiguant le parjure,
Un vain caprice égare au loin son cœur;
Il n'entend plus la voix de la nature,
Il prend l'orgueil, hélas! pour le bonheur.

De sa tendresse un fils était le gage;
Avec mon fils, l'ingrat fut mon trésor;
Je l'attendais chaque soir sous l'ombrage;
Il ne vient plus, et je l'attends encor.

Cependant Dyphile s'est ranimé aux accens de cette voix touchante : il s'émeut; son fils qui l'aperçoit, l'appelle et lui tend les bras : Dyphile a volé dans ceux de Cydippe. Son repentir a tout expié.... Il invoquait son pardon : Cydippe lui présente et sa main et son fils.

D'autres groupes leur succédèrent.

Euridice supplia le dieu de lui enseigner un nouveau moyen de plaire au sensible Théagène. Le dieu lui répondit : « Sacrifie aux Grâces modestes et simples ».

Nise venait d'embrasser leurs autels ; en touchant ceux de l'Amour, elle crut prendre un nouvel être : elle acquit les attraits de la volupté sans perdre les charmes de l'innocence.

Arsinoé descendit de son char. Sa robe était de pourpre et rehaussée de perles : l'or et les feux des pierres précieuses étincelaient sur sa tête. L'Amour allait rejeter son offrande; cependant il eut pitié de la superbe Arsinoé : il lui montra le tableau où Pâris présente la pomme à la beauté ; le berger foule aux pieds les richesses de l'orgueilleuse Junon ; il tombe aux genoux de l'aimable Vénus, qui n'est parée que de sa longue chevelure.

Arsinoé l'entendit : depuis ce jour on la voit briller dans les fêtes avec une tunique simple, mais d'une blancheur éclatante, avec une guirlande de violettes, qui serpente négligemment sur ses blonds cheveux.

L'efféminé Atys parut à son tour. Son sexe semblait indécis. Ses vœux étaient d'un homme; sa parure et ses discours étaient d'une femme. Ses sourcils et ses joues avaient emprunté un éclat artificiel. Sa démarche ressemblait à l'ivresse languissante d'Érigone, et ses yeux mourans et chargés d'une expression affectée, s'ouvraient avec peine à la clarté du jour. Il balbutiait, d'une voix faible et entrecoupée, quelques mots sans suite et sans valeur.

Dans ce moment, un bruit de trompettes annonça les athlètes qui revenaient vainqueurs.

Le laurier ombrageait leurs fronts couverts d'une sueur généreuse. L'élite des beautés de la Grèce leur présentait des palmes : Atys rougit ; il se ressouvint d'Alcibiade ; et après avoir imité la mollesse de ce grand homme, il se proposa d'imiter sa magnanimité : l'Amour sourit.

« Ah ! j'ai cessé de plaire, s'écriait amèrement Leucothoé ». Le dieu lui répondit : « Vous avez cessé de vous occuper de plaire : il faut plus de soins pour conserver sa conquête que pour l'obtenir. Les soins fixent les grâces ; les soins font même oublier les années ».

« Grand dieu ! disait Alcimédon, un sombre nuage s'est répandu sur ma vie ; une mélancolie profonde altère mon humeur et me rend odieux aux autres et à moi-même. — Alcimédon, aimez. — Mon cœur n'aime plus. — Loin de mon sanctuaire, profane ». Il s'éloignait. La jeune Lygdamé venait placer des roses sur l'autel du dieu. Le distrait Alcimédon s'embarrassa dans ses guirlandes : Lygdamé, en souriant, les replia trois fois autour du sage. Il leva alors ses yeux vers la nymphe : il reconnut celle qui rejeta ses premiers soupirs ; ses soupirs s'échappèrent de nouveau et le trahirent. Cependant la folâtre Lygdamé l'avait ramené,

chargé de ces chaînes de fleurs, jusqu'aux pieds des autels : elle-même croyait ne suivre qu'un facile caprice ; elle obéissait à un sentiment impérieux : alors, par un échange charmant, Alcimédon eut en partage le sourire de Lygdamé, et Lygdamé emprunta la rêverie d'Alcimédon.

Sans cesse une foule nouvelle assiégeait les portiques. L'amour, toujours indulgent, pardonnait aux volages et aux coquettes. Il les avait punis par le malheur, il les ramenait par la douce et facile indulgence. Mais, s'il excusait la faiblesse, il était inexorable envers celui qui se jouait du parjure, envers celles qui se plaisaient à outrager la tendresse : il dévouait aux furies et les cœurs arides et glacés, qui ne se sont jamais ouverts au sentiment, qui se livrent à prix d'or, qui profanent les caresses de la volupté ; et ceux qui mettent leur orgueil à séduire des êtres faibles qu'ils abandonnent au malheur et au mépris, et celles qui se donnent sans ivresse et par un froid calcul. Le dieu déchaînait sur leurs pas l'ennui, l'ennui vengeur : leur cœur toujours vide s'agitait dans un néant affreux. Semblables aux fantômes du délire ou de la nuit, des images fantastiques erraient sans cesse autour de leur imagination enflammée ; les malheureux s'élançaient à la poursuite de ces trésors imaginaires,

et retombaient dans un désert où tout fuyait devant eux. Ils restaient seuls devant eux-mêmes, dans toute leur nudité, dans toute leur faiblesse, sans parens, sans amis ; on ne les plaignait pas. De quel droit, après avoir foulé aux pieds la sensibilité, l'auraient-ils invoquée pour eux ?

Ils apercevaient alors combien ils s'étaient trompés. Ils contemplaient d'un œil jaloux ces êtres heureux et simples que la nature et l'amour ont comblés de leurs bienfaits : ils les voyaient puiser dans cette source vivifiante une existence toujours nouvelle, toujours embellie par des charmes renaissans. Ils les voyaient étendre autour d'eux le bonheur et accroître leur félicité par celle des autres, prévenir le vœu ou la plainte d'un ami, sécher les larmes de l'infortune ou faire couler celles du sentiment, car le véritable amour est le père de toutes les affections généreuses. Ils les voyaient revivre dans les enfans qui resserraient leurs nœuds, et qui occupaient et charmaient leurs derniers instans; ils le voyaient; et ils sentaient que ces jouissances ineffables ne pouvaient plus pénétrer dans leur ame flétrie et desséchée : ils contemplaient ce bonheur, comme les fantômes errans sur les rives

rives désolées du tartare, envient celui des ombres qui reposent dans les bosquets de l'élysée.

La solennité de ces fêtes revenait tous les cinq ans.

On voit à Samos[1] un gymnase dédié à l'Amour; sa fête est unie à celle de la liberté de la Grèce; c'est de ce dieu qu'Athènes l'a obtenue.

En effet, c'est l'Amour, dit Athénée, qui entretient les liens de la paix et des traités entre les nations; c'est l'Amour qui conserve les cités; c'est à l'Amour que sacrifient, avant le combat, les Crétois et les Lacédémoniens qui confondent sa flamme avec celle de l'héroïsme; c'est l'Amour[2] qui précipite dans les sentiers de la gloire le bataillon sacré des Thébains.

De-là cette fable ingénieuse, qui fait naître l'harmonie[3], des amours de Mars et de Vénus.

Achevons de parcourir la Grèce.

A Élis[4], dans le temple de Neptune, on voit l'Amour ouvrant ses bras à Vénus, qui vient de naître au sein des flots, et sur la tête de la-

[1] Erxias. Muson. de lux. gr.

[2] Plut. Vie de Pélop.

[3] Harmonie était la déesse tutélaire de Thèbes.

[4] Pausan.

quelle Peytho, ou la déesse de la persuasion, balance une couronne.

Par-tout la statue de l'amour s'élève à côté de celle de la beauté.

La beauté, selon les Phéniciens, fit naître le désir et l'amour [1].

L'amour, selon Hésiode [2], est l'ame et le créateur du monde.

C'est, dit Orphée [3], le fils du Temps.

Le système égyptien [4] et l'allégorie grecque [5] admettent deux Amours, et placent le berceau de l'un dans le ciel, et celui de l'autre sur la terre.

Écoutez, dit celui-ci [6] : il est descendu de l'éther dans les flancs de la nuit.

Non, répondent quelques poètes [7]; la changeante Iris et le léger Zéphire lui donnèrent le jour. Vous vous trompez, s'écrie Alcée, un souffle l'alluma au sein de la discorde. Connais-

[1] Pothos et Eros.

[2] Théog. v. 120.

[3] Hymn.

[4] Plutarq. érot.

[5] Platon, pass. Sapho, hymn. Cicéron, de nat. deor. l. III.

[6] Acusilaüs.

[7] Plut, érot. Note de Mirab. Tib.

sez mieux son origine, prononce Platon à son tour; c'est le vil enfant de l'intérêt [1].

Plutarque a repoussé avec éloquence le blasphême de quelques écrivains (*e*) qui ont refusé des autels à l'Amour. J'emprunterai la traduction d'Amiot, dont le vieux style a des grâces nouvelles [2].

« Et quelle différence y a-t-il de révoquer en doute et rendre incertaine la puissance de Jupiter ou celle de l'Amour? car il ne commence pas de cette heure à demander des autels et des sacrifices, et n'est point un dieu étranger....

» Hésiode, naturellement à mon avis, fait l'Amour le plus ancien des dieux, afin que tout le demeurant prenne naissance par lui.

» Quoi donc! la partie militaire et guerrière aura une déité pour la régir, et celle qui est aimable, sociable et pacifique, sera sans aucune divinité! Et il y aura un dieu belliqueux et guerrier, qui aura la sur-intendance et présidence des hommes tuans et tués, des armes, des traits, des assauts, des villes, des pillages; et il n'y aura dieu quelconque qui soit témoin, guide, ni conducteur de l'affection nuptiale qui

[1] Banquet de Plat.

[2] Plut. de l'Amour, t. II, p. 630, *in-fol.*

se termine en union et concorde! Il y aura quelque dieu sauvage qui aidera aux veneurs à courir et crier après les chevreuils, les cerfs et les lièvres, et ceux qui attrapent les loups et les ours avec fosses et piéges; et de celui qui étudie à la plus belle chasse du monde pour prendre une amitié, il n'y aura ni dieu ni ange qui adresse, ni qui favorise son intention...? Il y a des nymphes dryades qui ont la durée de leur vie égale à celle de l'arbre, et disent que Bacchus est celui qui fait croître les arbres et la sainte beauté des fruits, ainsi que parle Pindare; et la nourriture et la croissance des jeunes enfans qui se forment et se dressent en leur fleur et beauté, n'appartiendra et ne conviendra à pas un des dieux ni demi-dieux.... ! Et toutefois il y a en ces autres administrations-là plusieurs choses fâcheuses et hideuses; ici, au contraire, on ne sauroit dire entremise plus sainte, ni vacation, ni sollicitude plus favorable à un dieu, que d'avoir l'œil à ordonner et régir les désirs et poursuites des jeunes amoureux qui sont en fleur et en vigueur d'âge et de beauté... Il n'est autre dieu pour guide, maître et conducteur, que l'Amour, qui est le compagnon des Muses, des Grâces et de Vénus.

» Le ravissement d'amour est le plus chaud et

le plus véhément transport d'entendement qui soit entre tous....

» Depuis que la fureur d'amour a atteint l'homme au vif, à bon escient, il n'y a plus musique, ni charme, ni changement de lieu, ni chant lénitif[1] qui puisse l'arrêter, parce que les amoureux aiment les présens et regrettent les absens : de jour, ils pourchassent ; de nuit, ils veillent ; sobres et à jeun, ils réclament et invoquent leurs amours ; après boire, ils les chantent.... parlent et devisent à leurs objets absens comme s'ils étoient présens, les caressent et se complaignent à eux encore qu'ils ne les voyent point, pour ce qu'il semble que la vue peigne en l'entendement les autres appréhensions et imaginations avec des couleurs liquides, lesquelles s'effacent incontinent, et s'écoulent hors de l'ame ; mais les imaginations des amoureux étant imprimées et peintes à huile avec brûlure de feu, laissent en leur mémoire ces images vives et engravées, lesquelles se

[1] Quid juvenis cui durus amor sub pectore versat,
Ille natat noctu serus freta, quem super ingens
Porta tonat cœli, scopulisque illisa reclamant
Æquora, nec miseri possunt revocare parentes,
Nec moritura super crudeli funere virgo.

VIRGILE.

meuvent, vivent et parlent et y demeurent toujours.... Non, ce ravissement et enthousiasme des amans n'est point sans divinité; et il n'y a autre dieu qui le guide et gouverne, que celui dont nous solennisons aujourd'hui la fête.....

»Voyez-vous en fait d'armes combien l'amour y a de pouvoir? car l'honneur rempli d'amour n'a que faire de l'assistance de Mars pour combattre les ennemis; mais ayant son dieu quant et soi, qui lui assiste, il est prêt de passer à travers le feu, à travers les mers et les tempêtes de l'air pour son ami, quoi que ce soit qu'il lui commande : de tous les enfans, tant fils que filles de Niobé, qui en la tragédie de Sophocle sont tués et tirés à coups de flèches, il n'y en a pas un qui appelle à son secours, en mourant, autre défenseur ni protecteur que son amoureux..... Les hommes quelquefois abandonnent bien au péril ceux de leurs lignées, leurs parens et alliés, voire leurs propres pères et leurs enfans; mais il n'y eut jamais ennemi qui échappât ni qui passât à travers un aimant[1] et un aimé.... Aussi le voyons-nous chez les nations et peuples qui ont été les plus belliqueux,

[1] *Vid.* Plut. loc. cit. *Id.* vie de Pélopidas. Montagne, t. 1, p. 243. Montesquieu, esp. des loix, t. 1.

comme les Béotiens, les Lacédémoniens et les Candiots, et aussi chez les anciens princes et capitaines, comme Méléager, Achille, Aristomène, Cimon et Épaminondas, lequel avoit deux jeunes hommes qu'il aimoit, Asopicus et Zéphiodorus, qui mourut quant et lui à Mantinée, et est enterré tout auprès de lui.... [1]

» .... Pluton même n'obéit à autre dieu et ne fait ce qui lui est commandé par autre que par amour.... Il porte respect aux amoureux et envers ceux-là seuls se montre gracieux, et non pas rigoureux et inflexible....

» Après avoir discouru de la force et puissance de l'Amour qui est si grande, je viens mainte-

[1] Il faut rappeler à ceux qui ont calomnié cette amitié sublime et épurée, le mot de Philippe, rapporté par Plutarque.

« Le bataillon sacré jamais n'avoit été rompu ni défait jusqu'à la bataille de Chéronée, après laquelle Philippe, regardant la défaite des morts, s'arrêta à l'endroit où étoient les quatre cents hommes de cette compagnie, gisans en terre, serrés près les uns des autres, tous percés de grands coups de piques à travers l'estomac, dont il s'émerveilla grandement; et entendant que c'étoit la bande des amans, il s'en prit à larmoyer de pitié, en disant que mal puisse-t-il prendre à ceux qui soupçonnent que telles gens fissent ou souffrissent rien de déshonnête ».

nant à examiner sa largesse et libéralité envers les hommes, non pas s'il fait beaucoup de biens à ceux qui sont aimés, parce qu'ils sont cognus à tout le monde; mais s'il porte encore plus de profit à ceux mêmes qui aiment.... On peut dire qu'il rend habile celui qui fut lourdaut auparavant; qu'il le fait hardi et vaillant, encore qu'il fût auparavant lâche et couard, comme ceux qui brûlent et mettent au feu le bois, le rendent ferme et dur, au lieu qu'il étoit mol auparavant.... Aussi tout amoureux devient libéral et magnifique.... L'amour rend les personnes qui autrement étoient mélancoliques, sévères et chagrines, plus gentilles, plus douces et gracieuses à ceux qui les fréquentent... Mais, par toutes les Grâces, n'est-ce pas un effet de cause divine que celui qui est épris d'amour méprise presque toutes autres choses, je ne dis pas seulement ses familiers, ses amis et domestiques, mais aussi les loix et magistrats, les princes et les rois; il ne craint, n'estime, ni n'admire rien; mais est si hardi qu'il se présenteroit devant la foudre même pénétrante, guerrière; et toutefois sitôt qu'il voit ses amours, son audace lui tombe, la gayeté de son ame, auparavant si élevée, se ravale... Je te prie, remets nous en mémoire les vers de

la belle Sapho, où elle dit que quand son amie se présentoit devant elle, elle perdoit la voix et la parole; son corps fondoit en sueur froide; elle devenoit pâle, et un éblouissement et évanouissement la surprenoit....

» N'est-ce donc pas, je vous prie, un saisissement et ravissement divin tout manifeste? n'est-ce pas là une céleste émotion de l'ame? quelle passion si grande saisit jamais la Pythie sur le trépied?

» Les trois ligues des opinions sur les dieux donnant leur voix les uns d'un côté, les autres de l'autre, s'accordent en un et unanimement reçoivent et admettent Amour en la liste des dieux. Les plus excellens poètes, les meilleurs législateurs et les plus excellens philosophes le louent hautement par leurs écrits: et comme Alcéus dit que tous les Mytiléniens d'un accord et consentement élurent Pittacus pour leur prince, aussi Hésiode, Platon et Solon, amènent et conduisent Amour de la ville d'Hélicon en l'académie pour notre roi, notre prince et gouverneur, couronné de chapeaux de fleurs, honoré et accompagné de plusieurs couples d'amitié et de société, non pas les attachant d'une pesante et froide chaîne, qui

est le besoin et la nécessité, mais d'une autre liaison qui, avec des ailes, les ravit et emporte aux plus belles et divines choses qui soient au monde.... »

CHAPITRE II.

FÊTES DE LA VIERGE MINERVE, OU DE LA LUMIÈRE.

Tablettes d'un Grec de la Confrérie de la Vierge.

Diogenes Babylonius in eo libro qui inscribitur de Minervâ, partum Jovis, ortumque Virginis ad physiologiam traducens, disjungit à fabulâ.

Cic. de nat. deor. l. I, c. XIV.

Ce chapitre a deux parties : l'une présente une des clefs de la science mythologique, et la seconde offre le tableau si commun de la superstitieuse crédulité.

Vous reconnaîtrez ce cercle d'erreurs dans lequel l'esprit humain tourne depuis si long-temps sans s'arrêter.

Les Grecs vont vous donner ce spectacle que nous donnerons un jour à nos descendans, qui souriront, à leur tour, sans doute, au récit de nos fables religieuses, de nos institutions, et peut-être de nos usages et de nos mœurs.

« Les anciens, analysant dans le feu éternel deux propriétés principales, celle d'échauffer et celle d'éclairer, en firent deux divinités, ou une divinité masculo-féminine ; l'une capable d'engendrer, et l'autre toujours vierge. Le feu, en tant qu'il échauffe et brûle, est mâle dans

le système religieux des Egyptiens, ; en tant qu'il éclaire, il est du sexe féminin [1].

Le feu générateur porte le nom de *Phta* ou de Vulcain ; la lumière prend celui de *Neith* ou Minerve [2].

Minerve est cette substance pure et lumineuse, toujours vierge, en ce qu'elle ne produit, n'organise rien, et que, toujours séparée de la matière génératrice, elle nous en montre simplement les formes, pour me servir des expressions de Proclus [3].

Cette vierge [4] *est la mère du Soleil :* cette inscription est placée sur la porte de son temple à Saïs [5]. Elle est la substance pure dont il emprunte sa lumière, qui jaillit de la partie la plus élevée de l'éther [6].

Cette conclusion une fois admise, tout s'explique dans l'histoire mythologique de Minerve, ses attributs, l'objet de ses fêtes, etc.

On voit pourquoi il y avait une illumination

[1] Senec. quæst. nat. l. III, c. XIV.

[2] Horus-Apol. l. I, c. XII.

[3] Hæc dea specierum irradiat generationes. In Tim. p. 30.

[4] Minerve est reconnue pour Isis, honorée à Saïs sous le nom de *Neith*, c'est-à-dire ancienne. Hérodote, l. II, c. LIX. Plat. in Tim. Arnob. l. IV.

[5] Hérodote. Cic. de nat. deor. l. III.

[6] Macrob. saturn. l. I, c. XVII. Arnob. cont. gent. l. III.

générale en Égypte le jour de sa fête [1], que rappelle la Chandeleur des chrétiens; pourquoi, dans son temple à Athènes, on tenait une lampe perpétuellement allumée; pourquoi on institua en son honneur la course aux flambeaux; pourquoi les lampes et l'huile, aliment naturel de la lumière, et l'olivier qui produit le fruit dont on exprime cette liqueur, lui furent consacrés, ainsi que la chouette [2], le seul des oiseaux qui est à lui-même sa lumière au sein des ténèbres.

Mais la physique ne peut pas seule nous expliquer toute la nature de cette divinité, ni la raison de ses fonctions et de ses attributs, si nous n'y joignons le secours de la métaphysique, et sur-tout de l'astronomie sacrée.

La lumière, dans la théologie ancienne, était non-seulement une substance pure et vierge, mais encore une substance intelligente [3], la source et le principe des autres intelligences.

De-là le *logos* des platoniciens et le *verbe*

[1] Hérodote, l. II, c. LXI.

[2] *Sa face à ligne droite s'éloigne* moins de la face humaine, que celle des autres animaux. Voilà pourquoi elle parut propre, ainsi que la face de l'éléphant, à indiquer l'intelligence.

[3] Plotin, ennead. 2, l. IX, c. 1, 11. Marsil. Ficin ad ennead. 4, l. III, c. XVII. Athénagore. Orphée. Iamblique, c. XXXIX. Proclus.

des chrétiens, cette lumière qui illumine tout homme venant au monde [1].

Minerve, considérée comme la lumière intelligente, présida à tous les ouvrages qui supposent l'intelligence, aux arts, aux sciences, aux sages conseils, et elle exerça sur la lumière de l'esprit le même empire qu'elle exerçait sur la lumière physique.

Il reste à la considérer sous le rapport astronomique.

Le siége de Minerve fut placé dans le belier, au signe équinoxial du printemps [2].

De-là le *culte de la vierge uni à celui de l'agneau qui porte sur ses flancs le triangle boréal.*

C'est pour cette raison que l'animal porte-laine et l'art de travailler la laine furent, par suite, sous la protection de Minerve.

Si nous portons maintenant nos regards sur les constellations qui avoisinent le belier, nous verrons qu'elles ont fourni à Minerve ses principaux attributs. Les deux constellations placées sur le belier sont : Persée aux talonnières,

[1] Evangile de Jean.

[2] Hor. Apoll. l. I, c. XII. Proclus, in Timæum, l. I, p. 30. Kircher. Œdip. t. II, part. II, p. 206. Eusthat. in Iliad. A. Scaliger, notæ ad Manilium, p. 336. Manilius, l. II. Calendrier romain.

qui porte la tête de Méduse, et le cocher qui tient entre ses mains la chèvre Amalthée. Or, tout le monde sait que la tête de Méduse et l'égide formée de la peau de la chèvre Amalthée, composaient la parure de Minerve. Comme le cocher céleste, elle passa pour l'inventeur des chars [1].

Non-seulement le ciel des fixes lui donna son belier, sa gorgone, son égide, mais elle emprunta aussi du ciel planétaire une parure toute nouvelle et presqu'étrangère à sa première nature. Le belier céleste, où elle fixa son siége, était le domicile de la planète de Mars. Minerve, unie à Mars, prit le casque et la pique du dieu des combats, et sortit toute armée [2] du sommet de l'éther [3] ».

[1] Cicér. de nat. deor. l. III, c. XXIII.

[2] Les Perses armèrent ainsi Mithras. Porphyre, de antr. nymph.

[3] Extrait d'une lettre de Dupuis sur Minerve, insérée au journal des savans.

On peut aussi consulter, sur l'identité d'Isis et de Minerve, le mémoire sur les attributs de Minerve, par Sainte-Croix, et couronné par l'académie des belles-lettres; et le parallèle d'Isis et de Minerve, inséré dans les Recherches sur les mystères du paganisme, p. 513. Parmi les anciens, Hérodot. l. II, c. LIX, c. VI. Plat. in Timæum. Arnob. l. IV.

Il reste à vous entretenir des différentes fêtes de cette divinité : on a trouvé, dans un ancien tombeau, un rouleau antique qui contenait les détails suivans :

Tablettes d'un Grec de la Confrérie de la Vierge, ou de Minerve.

Au mois hécatombæon, à la lune qui suit le solstice d'été, je dois sanctifier le commencement de l'année en assistant à la solennité des panathénées. Je revêtirai une tunique blanche, symbole de la lumière et de la pureté ; je fermerai la marche de la procession. Nous partirons du Céramique, et nous irons jusqu'à Éleusis [1].

Je n'oublierai pas la fête pompeuse et annuelle de l'élévation [2] ou de l'*assomption de la Vierge* [3]. Cette fête se célèbre à Cos.

Je verrai à Corinthe les *hellotia* [4], les jeux et les courses aux flambeaux [5].

[1] *Voyez*, plus bas, la description des panathénées.

[2] Rabdou analepsis.

[3] Hippocrate, epist. ad S. P. abd.

[4] *Hellotis* signifie une *vierge* en langue phénicienne. *Voyez* la fête d'Europe.

[5] Pindare, scol. ad olymp. 13. La Chandeleur.

J'assisterai

J'assisterai aux fêtes militaires que les Arcadiens, que les Tégéâtes célèbrent en l'honneur de la déesse, les premières nommées *alotia* [1], les secondes, *alaia* [2].

Je me ferai initier en Chypre aux mystères d'Agraule, surnom de Minerve, ou de l'une de ses prêtresses.

O déesse! je frémis en me rappelant l'horrible sacrifice que tu recevais dans les premiers temps.

Des jeunes gens traînaient, en courant autour de l'autel, une victime humaine : trois fois ils en font le tour. Le sacrificateur frappe à la gorge la victime ; on la jette sanglante sur un bûcher où elle est brûlée vive [3].

On sacrifia ainsi à Diomède, dont le temple est compris dans la même enceinte que celui d'Agraule [4] et de Minerve.

Mais ces horreurs, si communes parmi les

[1] Pausanias, Aread. Cette fête éternise le souvenir de la victoire remportée par les Arcadiens sur les fiers Spartiates.

[2] *Aleaia.* Pausan. *ibid.* Pindare, olymp. od. 7.

[3] Athenag. in leg. Pausanias, in Attic. Porphyre, de abst. l. II. Cyrillus, cont. Jul. l. IV.

[4] Aglaure ; radical : *Agla-ora*, la saison brillante. Court de Gébelin.

barbares, devaient être bientôt inconnues chez un peuple aussi doux que les Athéniens. Grâces te soient rendues, ô Diphilus ! le premier tu abolis cet exécrable usage. On immole aujourd'hui un bœuf.

Skeira, *Skira*[1], double fête. Minerve se manifeste aux peuples de l'Attique : ce même jour éclaira la victoire de Mantinée. Ce fut le 12 du mois scyrophorion.

Je saluerai le soleil[2] porté sous le dais; ô déesse tutélaire de la brillante Athènes ! Alors on conduit en pompe ta statue : on croit voir une reine adorée de son peuple; tout fléchit le genou devant la divinité (*f*).

Je veux paraître dans cette pompe en tenant à la main une branche de vigne chargée de fruits[3].

C'est ainsi que j'ai vu dans l'Arcadie promener, sous un dais superbe, la statue du divin Bacchus couronné de rayons ; mais je ne pus expliquer le sens de cet oracle impertinent, qui prescrivit d'y donner la discipline aux dévotes[4].

Eh comment, ô déesse ! le lieu où l'on adore

[1] Harpocrat. Hésychius.

[2] Cette fête répond à la Fête-Dieu des catholiques.

[3] *Voyez* Oschophories.

[4] Oracle de Delphes. C. de Geb. hist. du calend. p. 441. *Voyez* plus bas, article *Flagellations*.

la chaste divinité, est-il le théâtre de la plus affreuse débauche ! Les joueurs ont préféré à tout autre le séjour de Scyros. De-là cette expression : « Il est de Scyros », pour exprimer un fourbe ou un homme dissolu. Les courtisanes peuplent l'enceinte du temple d'une vierge. O puissante Minerve ! mets ton voile sur mes yeux, et sauve-moi de ces syrènes, près desquelles ma faible vertu fit trop souvent un triste naufrage !

Je descendrai, après le sacrifice au bénin [1] Jupiter, chez le sacrificateur et le porte-flambeau [2]. Je dois leur acheter les peaux des victimes qu'ils ont le privilége de se réserver.

Callyntéries [3]. On les célèbre dans la brillante saison du printemps : on pare, on décore les temples. J'y porterai des fleurs.

Plynthéries [4], octave des Callyntéries. On détache, on lave les vêtemens de la déesse. Elle est nue ; et pour ne pas offenser sa pudeur, on renferme sa statue.

Ce jour est néfaste, c'est-à-dire malheu-

[1] Meïlichius.

[2] Le Dadouque.

[3] Rad. *Kalluno*, rendre beau.

[4] Rad. *Plyno*, blanchir. Etymol. aut. Plutarq. Alcib. Xénophon. Pollux, l. VIII, c. XII. Pausan. Attic.

reux. Lorsqu'on vit arriver en ce jour Alcibiade à Athènes, on en tira un mauvais augure ; on dit que la déesse s'éloignait de lui.

On étend une corde autour du temple : on porte une corbeille de figues, soit parce qu'elles commencent à mûrir, soit parce que le figuier offrit le premier aux hommes la plus douce nourriture [1]. En effet, Cérès, dit-on, donna la première figue à Phytalus [2] : les Athéniens ont consacré le lieu où naquit cet arbre fortuné [3].

ARRHEPHORIA [4]. ERREPHORIA. ERSEPHORIA [5].

La plus jeune de mes filles n'a que sept ans ; je la ferai inscrire au nombre des vierges (*g*) qui doivent porter, dans des corbeilles voilées, les objets des mystères [6].

[1] Athénée, l. III.

[2] Trad. lat. d'une épig. gr. assez insipide.

Hic Cererem tectis Phytalus susceperat heros,
Cùm primum sacri largita est semina pomi
Quam mortale genus ficum vocat : illius ergo
Muneris æterno Phytali gens gaudet honore.

[3] *Voyez* Élien, l. III, var. hist. c. XXXVIII et XXXIX.

[4] Rad. *arrêta* : choses ineffables.

[5] A *hersè*.

[6] Etymol. aut. Suidas. Harpocrat. Hésychius. Aristoph. Lysist. Athénée, l. IX. Plut. in Isocr. Lysias, apol.

On ne reçoit ces vierges que depuis sept ans jusqu'à onze, et au nombre de quatre : deux d'entr'elles, choisies parmi les familles les plus distinguées, doivent avoir l'honneur de broder, sous les regards des prêtres, le voile sacré de la déesse.

Le vêtement de ma chère Aglaé sera blanc et rehaussé d'or : tel est l'usage.

Pour moi, j'irai voir offrir les pains bénis [1], ou j'assisterai aux jeux, à la palestre, près de la citadelle.

Eudamas est, à son tour, et d'après la loi, chargé des frais de la fête : Eudamas est mon ami, il fera recevoir ma fille, et j'espère être placé aux premiers rangs.

Panathénées [2]. O Minerve ! chaste et puissante déesse, appesantis ton bras sur l'impie

[1] *Megalartos ampliphanès*. Hesychius. Meursius.

[2] On distinguait les grandes et les petites panathénées : les petites se célébraient toutes les années. C'était la même fête que les quinquatres des Romains. Denys d'Halicarnasse et Pline rendent ces deux noms l'un par l'autre. Corsini, à la vérité, place les panathénées, grandes et petites, dans le même mois, en juillet ; mais Meursius prouve très-bien que les petites se célébraient en juin, d'abord après les *bendidées ;* ce qui les rapproche de bien plus des quinquatres romains, sur-tout des anciens, qui se célébraient en juin ; ce que Meur-

dont la bouche vient de vomir ces blasphêmes! Mes oreilles furent effrayées de l'entendre, et ma plume et ma main refusent de les retracer. Il me disait que ta fête est relative au renouvellement de l'année, au triomphe de la lumière [1], qui vient d'atteindre son apogée. Thésée [2] lui-même institua ces jeux : eh bien! il nie que ce héros ait jamais existé, et il ne voit en lui qu'un personnage allégorique, le père des saisons. Je l'ai cependant conduit dans ce temple, où l'on montre encore la pierre sacrée sous laquelle Thésée retrouva l'épée de son père. Je lui ai fait remarquer le voile de la déesse, sur lequel on a brodé sa victoire et la chute des titans [3]; et ce vaisseau miraculeux qui vogue

sius paraît avoir ignoré. Les grandes panathénées se célébraient en juillet, le 23 du mois hécatombæon.

COURT DE GÉBELIN.

Mœurs. — Panath. — Castell. — Corsin, fast. att. — Aristoph. et ejusd. scol. in nub. — Athénée, l. IV. — Xénoph. symp. *Id.* de re equest. — Demosth. de coron. — Hésychius. — Philostrat. etc.

[1] *Voyez* le commencement de ce chapitre.

[2] Dupuis, origine des cultes, t. II, p. 565-632.

[3] Les combats des géans ne sont que des allégories physiques. On peut réduire au nombre de quatre les phénomènes physiques figurés par les géans : les volcans, les inondations, les exhalaisons pestilentielles,

sur la terre [1], et qu'une foule de spectateurs religieux entoure au moment où, lancé par une machine, et gouverné par une infinité de rameurs, il traverse nos places publiques. Voyez, lui disais-je, ces monumens; la piété de nos pères, et celle de leurs descendans, déposent contre vous. La pompe de la patrie se mêle à celle de la religion. C'est alors qu'on célèbre la réunion des peuples de l'Attique, dont le grand Thésée [2] a formé un seul peuple. On confond, dans cette fête, celle de l'affranchissement d'Athènes; la reconnaissance unit les noms des héros et des dieux : c'est alors qu'on prononce

et l'hiver avec ses frimats. Ces idées, comme l'observe Plutarque (*de Iside*), étaient la base de toutes les fables sacrées débitées dans les mystères. On les retrouve dans toutes les religions. *Vid.* Dionysiac. l. 1. — Nonn. — Lact. instit. l. II. — Zend-Avest. t. II. — Boundesh. — Apocalyp. passim. *Voyez* plus bas, FÊTE DES TITANS.

[1] Emblème du vaisseau astronomique qui représentait le monde; il monte dans les cieux après le lever de la vierge. Parmi les constellations, il porte le nom du navire Argo: il figure dans tous les cultes au nombre des signes adorés et religieux. Chez les Egyptiens et les Germains, il est consacré à Isis; chez les Grecs, à Minerve : il appartient tour-à-tour à Jason et à Jésus, à Janus et à S. Pierre, à Osiris et à Noé.

[2] Plutarq. vie de Thésée.

l'éloge de ce Trasybule [1] qui chassa les trente tyrans ; que l'hymne de la liberté résonne sur la lyre, et que tous les Grecs, remplis de son enthousiasme, répètent en chœur la scolie d'Alcée, en l'honneur d'Harmodius et d'Aristogiton, qui immolèrent un des fils de Pisistrate. — La politique, ajouta l'impie, a trouvé ainsi le moyen de donner à ces solennités un véritable intérêt. Le nom d'Harmodius m'est plus cher que celui de Minerve. Le voile de la déesse ne vaut pas l'épée du guerrier ; et l'image d'*Jou*, représenté dans toute sa majesté sur ce voile blanc et rehaussé d'or, attire beaucoup moins les regards, malgré son foudre inutile, que le portrait de Trasybule, dont le front majestueux est paré des lauriers de la victoire et des palmes de la reconnaissance. Alors il se mit à chanter la scolie d'Alcée [2] :

Sous le rameau sacré du myrte favorable,
Cachons, ô mes amis ! le glaive inexorable.
Tel Aristogiton, et tel Harmodius
Frappèrent un tyran de coups inattendus.

1 *Vid.* loc. prop. FÊTES DE LA LIBERTÉ.

2 SCHOLION ALKAIOU. En murtou kladi to xiphos phoreesd êsper Armodios kai Aristogeitôn..... etc.

De la Nause en a donné la traduction littérale dans les mem. de l'acad. des belles-lettres, t. IX, p. 337.

Leur bras sut relever la liberté flétrie,
Et d'un sceptre oppresseur délivra ma patrie.

Harmodius, salut! intrépide héros!
Tranquille, tu jouis d'un auguste repos.
Sous les ombrages verts de ces îles heureuses,
Où planent des héros les ombres généreuses:
Assis auprès d'Achille et de ces morts fameux
Qui domptèrent la Parque et vivent après eux.

Sous le rameau sacré du myrte favorable,
Cachons, ô mes amis! le glaive inexorable.
Tel Aristogiton, et tel Harmodius
Frappèrent un tyran de coups inattendus!
O Minerve! qu'alors ta fête fut sublime!
Le tyran à tes pieds vint tomber en victime!
O cher Harmodius, cher Aristogiton,
Que vous méritez bien un éternel renom!
Votre bras releva la liberté flétrie,
Et d'un sceptre oppresseur délivra ma patrie.

En quittant cet enthousiaste fanatique, je me suis purifié. O déesse! que tes cérémonies sont imposantes! Elles me pénètrent d'un saint respect. J'assiste à ces combats, où l'on donne en spectacle la guerre des titans que tu précipitas de l'olympe qu'ils envahissaient. J'assiste à ces jeux où se déploie la force[1] de nos athlètes:

[1] Le second jour de la fête était destiné aux jeux gymnastiques, sur les bords de l'Ilissus. On appelait le combat *evandria*.

c'est là que l'on dispute le prix du courage qui élève les héros jusqu'à toi. J'assiste à de plus doux combats. La flûte qui s'anima autrefois par ton souffle divin, la lyre [1] dont Apollon fut l'inventeur, remplissent les airs d'une harmonie éclatante; et la mélodie des chants d'Homère, que l'on déclame, surpasse la douceur de leurs accords. Les vainqueurs reçoivent une couronne d'olivier, et un vase rempli de la liqueur qu'on en exprime. Tous ces objets m'ont frappé d'une terreur sacrée : je me crois transporté dans l'olympe, au milieu des chœurs célestes, lorsque je contemple l'éclat de tes céré-

[1] On lisait des vers formant quatre drames, dont le dernier devait être satyrique : on y voyait aussi des chœurs ronds, qui coûtaient 300 drachmes; ces chœurs ronds étaient, sans doute, des ballets chantans, accompagnés de danses rondes, sur le modèle desquelles ont été formées nos ballades, nos virelais, nos rondeaux. Quant au drame satyrique qui terminait les poëmes chantés ou lus à ces jeux, on peut les comparer à nos farces ou petites pièces qui se jouent après les grandes. Le mot *satyre*, dans l'origine, ne présentait pas strictement le sens que nous y attachons actuellement; il désignait des poëmes qui avaient pour objets la campagne, ses travaux, ses beautés, les mœurs de ses habitans, leurs bons mots.

COURT DE GÉBELIN.

monies, la marche imposante de cette procession solennelle, que tes regards conduisent.

Semblables aux quatre saisons, que les artistes représentent groupées avec ordre autour du char d'Apollon, les quatre âges s'avancent dans tes fêtes. Ici, de jeunes enfans, semblables à des boutons de rose; là, des vierges [1] ingénues, dont les mains et la tête soutiennent des corbeilles mystiques, et que l'on prendrait pour les nymphes qui dansent à la suite de Flore; des esclaves étrangères s'avancent sur leurs pas, et leur offrent tour-à-tour un parasol pour les défendre des ardeurs du jour, et un pliant pour se reposer. D'autres portent les vases destinés aux libations. Là, des adolescens [2] chantent des hymnes; plus loin,

[1] *Vid.* Arréphories.

[2] Ils portaient seuls un vêtement de couleur amaranthe, en mémoire de la mort de Kopréus. C'est ici une allégorie fondée sur quelque jeu de mots. Kopréus signifie l'*homme au fumier*, ou un scarabée.

Le scarabée entrait dans les mystères de l'Egypte; et dans son langage allégorique, il désignait le soleil: on portait le deuil de celui-ci dans les fêtes d'Isis, la même que Minerve; c'est, sans doute, ce à quoi on faisait allusion. Hérode Atticus, à qui cette couleur déplaisait, ordonna qu'on aurait des habits blancs pen-

des guerriers agitent la lance et le bouclier. Enfin on voit paraître des vieillards aux cheveux blancs, aux traits majestueux, à la marche lente et solennelle. Une foule innombrable et parée les accompagne, les suit ou les précède, les palmes dans les mains, et les fleurs sur la tête. Des chœurs de musiciens, de rhapsodes et d'athlètes, développent leurs talens rivaux : le vaisseau mystérieux marche, ou plutôt glisse comme un trait au milieu de la foule étonnée. Les nomophylaces [1], le front ceint de bandelettes blanches, président à la pompe, qui se dirige depuis le quartier du Céramique jusqu'à Eleusis. C'est alors, ô que la véritable piété est respectable ! c'est alors que l'on délivre les prisonniers ; ils offrent à la déesse les fers qui tombent de leurs mains. La joie qu'ils éprouvent au sortir d'une longue captivité, les larmes, les caresses de leurs familles, ne sont pas la scène la moins intéressante de ce spectacle religieux.

Si je parais à cette fête, je ne porterai point de vêtemens teints ou de couleur, car ils sont défendus ; je prendrai un long manteau de lin,

dant cette fête, sans s'embarrasser de Kopréus, ni de l'ancien usage. COURT DE GÉBELIN.

[1] Gardiens des loix.

dont la blancheur égale l'éclat de la lumière. L'étranger Iarbas, mon ami, veut y paraître; il faudra qu'il se précautionne d'un vase fait en forme de navire. Mais pourquoi m'arrêter? déjà le héraut annonce la fête; déjà je vois passer les victimes, ces taureaux couronnés de fleurs, que chaque peuple de l'Attique doit y conduire.

CHAPITRE III.

FÊTES DU FEU.

A Vulcain, artiste universel, époux de la Nature féconde. — Conversation de Solon avec un prêtre égyptien.

Ephaïstos o tôn théôn patêr *.
Vulcain est le père des dieux.
(Inscr. d'un obél. égypt.)

On sait qu'un prêtre égyptien, interrogé par Solon, lui répondit : « O Solon ! les Grecs ne sont que des enfans ». Je suppose que la conversation a continué ainsi entre le prêtre et le philosophe. — Nous avons embelli vos graves allégories. Les Egyptiens ont consacré, dans un langage savant et mystérieux, les résultats d'une science, ou plutôt d'une observation profonde. Les Grecs vous admirent, mais vous comprennent peu. Vos figures grossières et sans art, ces ébauches informes du ciseau, où les sexes, les contours et les extrémités sont à peine indiqués [1], ces monstres, ces panthées, ces attributs bizarres de vos divinités au corps d'homme,

* Traduc. grecq. : Grand obélisque transporté à Rome par les soins de Sixte-Quint.

[1] Winkelmann. Caylus. Montfaucon.

à la tête d'Anubis, ont effrayé le goût délicat de nos Athéniens. Ils ont poli vos monumens; à ces lignes droites, monotones et sans expression variée, ils ont substitué des contours ondoyans : le mouvement a succédé à leur roideur, la grâce à leur âpreté. Alors, revêtue de dignité et d'élégance, la figure des dieux a commandé l'hommage. — C'est-à-dire que vous avez altéré la valeur des signes, en les frappant au coin de l'imagination. Nos signes n'étaient point, comme votre statuaire, une imitation matérielle; ces signes étaient un langage composé de formules qui avaient un exact rapport avec tous ceux de l'objet que nous voulions définir. Il y a donc, entre votre manière d'exprimer et la nôtre, cette différence qui existe entre la définition complète de toutes les faces sensibles et rationelles d'un objet, et la peinture incomplète de quelques-unes de ses faces superficielles. Votre statue n'est qu'une statue, elle ne dit qu'un mot; mais notre emblême est une phrase, est un discours. Pesez maintenant l'acquisition de l'art. En donnant plus aux yeux, il a donné moins à l'esprit. — Les avantages de l'écriture alphabétique ont détruit ceux de votre écriture hiéroglyphique[1]. Tandis que cette dé-

[1] *Voyez* la note (a) à la fin du volume. Dissertation sur le langage allégorique, par Rabaut-St.-Etienne.

couverte répandait les bienfaits de la pensée et de la raison, l'imagination s'emparait des arts comme de signes sensibles, à l'aide desquels on pouvait faire passer dans le cœur de l'homme des émotions, des plaisirs et des leçons. La divinité ne s'étant jamais manifestée à nos regards, et notre imagination ne pouvant que combiner des formes connues, nous fîmes les dieux à l'image de l'homme; mais nous embellîmes ses traits, et nous ajoutâmes de la grandeur à l'ensemble, par le choix épuré et par la noble disposition des parties. Nous avions remarqué d'ailleurs que les formes extérieures captivent nécessairement la multitude, et que des images agréables sont plus puissantes que des signes mystérieux. Nous vous laissâmes donc vos anubis, vos sphinx, vos panthées, votre Isis et son voile, votre Osiris et son épervier, toutes ces représentations lugubres, mélancoliques, inintelligibles : le ciseau enfanta un nouveau peuple; ce fut aux sons de la lyre des poètes que l'olympe fut bâti : à peine ses portes d'or et d'azur s'entrouvrirent, que des trônes animés s'élevèrent pour recevoir douze divinités. Au milieu d'elles domine le grand Jupiter. On le reconnaît à son front auguste, au jet de ses cheveux ondoyans, disposés comme la crinière

crinière du lion [1], à l'orbe de ses yeux, à l'ombrage de leurs sourcils, dont le mouvement ébranle l'univers. La foudre est dans sa main. Un aigle déploie ses ailes sous ses pieds. Près de lui est le plus parfait des dieux, Apollon, dont les formes brillantes et empruntées de l'adolescence, étincellent comme l'éclat naissant des beaux jours qu'il dispense. Il s'arme tour-à-tour de la lyre harmonieuse, ou d'un arc terrible. Tantôt il préside au milieu du chœur des muses, qui répètent ses chants immortels; tantôt il s'élance dans les cieux sur un char enflammé et traîné par quatre coursiers, qui font un pas et touchent aux bornes du monde; les Heures forment un cercle autour de lui, et l'escortent en dansant; l'Aurore le précède, en répandant des larmes et des roses; Phébé le suit d'un pas inégal : pâle souveraine des nuits, elle verse la mélancolie et le demi-jour de la rêverie sur la Nature qui repose en silence.

» Remontons dans l'olympe, et assistons au banquet des dieux. La jeunesse, sous les traits d'Hébé, leur verse le nectar; Vénus les enivre d'un sourire et de ces baisers qu'envient les hommes et les immortels, Vénus qu'accompagnent toujours le désir et les grâces, Vénus

[1] Winkelmann.

dont la ceinture renferme les attraits décevans, les désirs enflammés, les plaisirs folâtres, les discours séduisans et furtifs, les ruses innocentes, et les caprices charmans.... (*h*)—Je reconnais ici l'Athénien, dont l'adolescence a sacrifié aux muses et à Vénus. — Mes cheveux blanchis ne les effraient point, et elles daignent me sourire encore. — Ainsi le sage.... — Le fou est le véritable sage. L'homme est naturellement avide de plaisirs : il faut que, par les soins du législateur, il les trouve rassemblés en foule autour de lui; il en aimera mieux la patrie qui les lui donne, et dans l'occasion il saura mieux la défendre. Votre religion fait de l'homme un être faible et triste; la mienne en fait un être aimable, plein de grâces et de courage. Tel est l'Athénien. — Je vous l'ai dit, Solon, vous êtes des enfans : les enfans sont toujours aimables. Je n'entreprendrai point ici d'examiner les principes et les résultats de votre constitution politique; elle chancelle, et vous-même vous survivrez, peut-être, à votre ouvrage. Je ne défendrai, contre votre éloquence, que le système de nos fables. Vous prétendez que vous les avez embellies, et moi j'assure que vous les avez dégradées. Votre Vénus n'est qu'une courtisane, notre Isis était l'emblème sacré de la nature;

nous avons jeté un voile pudique sur son front.

Par exemple, l'hymen de Vénus et de Vulcain était une allégorie physique et exacte : nous avions voulu exprimer l'action du feu céleste, qui pénètre et anime le sein humide de la terre féconde. Ici, Vénus est l'emblème de la nature; Vulcain est celui du feu créateur. Vous avez substitué à cette belle allégorie une fable inepte. Vulcain, selon vous, n'est plus que le dieu des forgerons ; il prépare, au fond des volcans, les foudres [1] de Jupiter : laid, boiteux [2], il devient le ridicule mari de la plus belle et de la plus infidelle des femmes. — Vous piquez ma curiosité, et je désirerais connaître les bases de votre théorie sur le culte du feu. Achevez d'écarter le bandeau qui couvre mes yeux; je suis venu de la terre des illusions dans celle de la vérité, je la cherche en la redoutant ».

Le prêtre sourit; et après avoir fait, avec Solon, quelques pas en silence, il le fit asseoir près de lui, sur une large pierre qui servait de base à la statue de Knef. Une lampe lugubre

[1] Vulcain, ou le dieu du feu, est alors le soleil d'été, ou de la saison des orages.

[2] A cette époque, il est le soleil d'automne; temps d'une fécondité trop fugitive, et où la marche des jours est inégale.

éclairait l'entrée du souterrain, dont ils avaient franchi les premières profondeurs. Ce fut à cette mystérieuse clarté, et après s'être recueilli un instant, que le pontife continua en ces termes :

« La flamme éthérée fut, selon les anciens philosophes [1], le principe des êtres et l'ame du monde.

» Tout dormait dans la nuit du chaos; une étincelle brilla [2] à sa surface, et la nature s'anima.

» Le feu existe et pénètre dans tous les corps [3]; c'est lui qui leur imprime la forme, la couleur, le mouvement.

» Dans notre langue, la flamme est le synonyme de la vie, qu'on lui attribue et qu'on lui compare.

» Le feu naît et s'alimente de lui-même. Eternel dans le sein et sur le front des astres, roi de l'univers, il semble contempler comme un dieu puissant, et du haut d'un trône, l'immensité

[1] Sanchoniaton. Hermès. Zoroastre. Diodore, c. VIII. Aristote. Pythagore. Héraclite. Hippasus de Métapont. Plutarq. de plac. ph. Stobée, écl. ph. l. I, c. XIII. Diogène Laërce, l. VII, p. 519. Varron, orig. l. VIII, c. VI.

[2] *Protôgonos Phaetôn.* Poésies orphiques.

[3] Proclus in Tim. Pline, l. II, c. CVII.

de l'espace, qu'il remplit de torrens de vie et de clarté : le monde est un vaste théâtre de sa puissance, où la matière qu'il colore et qu'il échauffe subit des métamorphoses sans nombre, qui ne doivent s'éteindre que dans lui ; car, semblable au temps, la flamme céleste dévore ses propres créations : cet univers est menacé de périr [1] dans les feux (*i*) qui l'ont animé.

» Non-seulement on dut au feu tous les phénomènes de l'organisation et de la vie, mais encore tous les moyens d'existence.

» Le feu fut l'occasion qui réunit les premiers hommes [2] en société. De tous les animaux, l'homme est le seul [3] qui sache faire usage du feu : lorsque le législateur voulut séparer à jamais de la société un membre coupable, il lui fit interdire le feu et l'eau [4], ces principes de la

[1] Vers sibyllins. Ovid. métam. l. 1, fig. IX. Sénèque. Lucain. Lucrèce.

[2] Vitruve.

[3] S. Pierre.

[4] Deux principes, dit Varron, concourent à former tous les êtres ; le feu, qui, comme le mâle, anime le germe, et l'eau, qui, semblable à la femelle, le développe et le nourrit. C'est ce que les anciens ont voulu désigner, en feignant que Vénus était sortie des eaux. De-là cet hymen mystérieux de Vénus et de Vulcain. *Polyth. anal.*

vie, et cette peine équivalait à une sentence de mort.

» Soit donc que l'on considère le feu comme la substance de l'éther et des astres, aux phénomènes desquels se lient ceux des saisons, qui rendent la terre habitable et fertile ; soit qu'on examine sa brillante émanation, le feu élémentaire qui se retrouve dans tout et par-tout, dont l'analogie avec la vie est si marquée que la présence de sa chaleur en forme le caractère, de la même manière que son absence ou le froid établit celui de la mort ; soit qu'on ne regarde dans les bienfaits de cet agent universel, que ceux qui sont journaliers et qui se rapportent à la conservation de la société qu'il a créée, tout justifie l'universalité de son culte.

» Tous les peuples ont adoré le feu : ses temples s'élevèrent sur les montagnes du Perse [1], et dans les profondeurs des forêts qui s'étendent au-delà d'un océan inconnu [2]. Ce n'est pas seulement sur les pyrées de l'Indostan [3], et sur les trépieds de Delphes et d'Athènes [4], dans

[1] Hyd. de rel. pers. Zend-Avesta, t. 1, p. 2, 86. Anquet. Monumens du culte mithriaque.

[2] Ces. de morib. Germ. Peloutier.

[3] Hyde.

[4] Eusthat. iliad. l. VI. Xénoph. de rep. Laced. c. XIII.

les sanctuaires d'Isis [1], et dans les pagodes de l'Inde, qu'il brille d'un éclat éternel; il se répand jusque dans les antres et sous les rochers des peuples du Nord [2].

» En Orient, des mages veillent sur le feu sacré; en Occident, il est confié à des vierges.

» C'est pour en éterniser l'image et le culte, que nous avons dressé des colonnes, et [3] élevé des obélisques et des pyramides.

» C'est pour retracer le mouvement et la circulation éternelle de ce principe de la vie, que les Grecs instituèrent la course aux flambeaux, qui a lieu dans la fête de Vulcain, dans celle de Prométhée, et dans les solennités de Minerve [4]. — Selon les dogmes égyptiens [5], Vulcain est le feu, et Minerve [6] est la lumière. — On choisit,

[1] Diodore. Eusèbe, prép. év. l. I, c. VI, IX, XI.

[2] Clem. in protrept. Herod. l. IV, c. CXXVII.

[3] De Paw.

[4] *Lampas*, *Lampado-phoriai*, *Lampado-dromicos*, *Dadis*, *Hephaisteia*, *Prometheia*, *Kalkeia* (fête commune avec Minerve), *Inunia* (mystères à Lemnos). Andocides. orat. in alc. Arien. Æn. tact. pol. c. XVII. Isæus. Inscript. vet. Xénophon. Pollux, l. VIII, c. IX.

[5] Diod. c. VIII, p. 15. Dans la théologie égyptienne, Vulcain est le premier des dieux et des rois. Le soleil est son fils.

[6] *Vid.* Dupuis.

pour le théâtre de la course, un lieu élevé et hors de la ville, le Céramique [1], où se tient l'académie; dans les panathénées, la scène se passe au Pyrée [2].

» Dans le Céramique s'élèvent les statues de Prométhée [3] et de Vulcain. Prométhée s'offre le premier sous les traits d'un vieillard; il tient un sceptre dans sa main : Vulcain le suit : tous ses traits ont l'éclat d'une jeunesse éternelle. — Symboles du soleil, qui meurt pour renaître. — On y voit aussi l'image de l'Amour [4]. On confond ainsi les symboles, on rapproche les divinités qui président à la flamme et à la vie. — Vous sacrifiez aux génies du feu et de la lumière, à l'harmonie universelle, c'est-à-dire à Vulcain, à Minerve [5] et à Pan [6]. — Les flambeaux s'allument à celui de Prométhée ou de l'Amour. La course commence. On doit faire

[1] Pausan. Att.

[2] Platon.

[3] Pausan.

[4] Plut. sol.

[5] Scol. Arist. in ran. Harpocration. Hérodote, l. VIII. Themistius, decl. th.

[6] Libanius, decl. XV. Hérodot. l. VI. Apoll. ap. scol. Soph. Œdip. col.

circuler de main en main les flambeaux, sans les éteindre et sans interrompre la course.

» De-là cette belle image d'un poète : les âges se succèdent, les générations se renouvellent, et se transmettent, en courant [1], le flambeau de la vie.

» Dans cette fête, les concurrens sont à pied : on les vit, dans les panathénées, monter sur des chevaux [2].

» On frappe du plat de la main l'athlète qui reste en arrière ; on le pousse en riant [3] : le vainqueur reçoit le nom de *lampadophore* [4]. Des officiers publics président aux jeux : il en est un suprême, qui prend le nom de *roi* [5]. — O Solon, ainsi les jours se succèdent et se poussent comme des flots ; ainsi le dieu qui les dispense règne seul au milieu du peuple des astres. Convenez que cette allégorie, qui renferme quelques traits du grand tableau de la nature, est préférable au roman scandaleux qui fait de

[1] Inque brevi spatio mutantur secla animantum,
Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.
Lucrèce.

[2] Platon de rep.

[3] Hésych. Scol. Arist. ad ran.

[4] Porte-flambeau.

[5] Pollux, l. VIII, c. IX, §. 3.

l'autel des dieux mêmes le piédestal de la licence; à ces fictions qui importunent la raison, et qui blessent la morale. — La morale, dit Solon, ne consiste pas dans une perfection à laquelle l'homme ne peut atteindre. Soyons indulgens pour les faiblesses; à l'exemple des dieux, que la philosophie descende jusqu'aux hommes, pour les élever jusqu'à elle. Ne cherchons pas le meilleur; contentons-nous de ce qui convient. Ma philosophie est, comme ma législation, accommodée à la nature des choses : je place dans les milieux le bonheur et la vertu. Je fais une grande part aux défauts; ils sont inévitables : il ne faut aux trois quarts des humains qu'un demi-jour; leurs yeux ne pourraient supporter une lumière plus vive. Sage pontife, je ne révélerai cette explication qu'à ceux qui sont dignes de la recevoir. La multitude n'obéit qu'à ses passions; il faut lui parler son langage pour en être entendu. L'imagination des poètes gouvernera les peuples plus long-temps que la raison des philosophes. — Vous revenez à vos hochets. — Il est plus facile de jouer avec ces hochets que de les briser ».

La nuit s'était prolongée dans cet entretien : déjà la flamme livide de la lampe suspendue à l'entrée du souterrain, ne donnait plus qu'un

jour douteux, et semblable aux mélancoliques rayons d'Hécate, ensevelie sous les nuages qui roulent autour de son char pendant une nuit orageuse ; déjà se faisait entendre, dans un obscur lointain, le bruit des pas des ministres subalternes qui doivent, à la troisième heure de la nuit, interrompre le calme de ces retraites profondes par des chants religieux ; déjà l'on pouvait apercevoir leurs robes longues et flottantes, formées d'un lin éblouissant : à la blancheur de ces vêtemens, à leur démarche lente et mystérieuse, on aurait pu les prendre pour ces fantômes, qu'une imagination poétique ou malade fait planer autour des tombeaux.

L'hiérophante de Memphis et le législateur d'Athènes se levèrent, et sortirent en silence.

CHAPITRE IV.

FÊTE DU SOLEIL DU PRINTEMPS.

Suite de la conversation du législateur d'Athènes, et de l'hiérophante de Memphis. — Phénomène. — Révélations.

L'univers à sa présence
Semble sortir du néant;
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.

J.-B. ROUSSEAU.

LES prêtres venaient d'annoncer au peuple de l'Egypte l'époque de l'équinoxe du printemps : je ne peindrai point les cérémonies de cette fête et l'ivresse universelle ; je me hâte de fixer votre attention sur un des plus brillans prestiges du génie de l'antiquité.

Une foule immense devant laquelle se développait le cortége sacré, remplissait de ses flots tumultueux, de sa joie et de ses chants, les plaines qui s'étendent aux pieds de la grande pyramide. Vers le milieu du jour, le phénomène eut lieu ; un grand cri perça les airs : Osiris est de retour ; il brille ; il s'arrête pour contempler son empire : « Arrête, ô dieu puis-

sant! et dans quels lieux serais-tu donc honoré d'un culte plus pur! Arrête! et jouis au moins de notre reconnaissance et de tes bienfaits»! Tel était le sens de l'hymne religieux que mille bouches faisaient retentir dans les airs au bruit des sistres sacrés et des harpes harmonieuses: les prêtres élevèrent les mains, et le peuple se prosterna.

En effet, étincelant au milieu de sa course et semblable à un triomphateur, dont le char, au centre de la pompe, se ralentit majestueusement, le soleil passait à midi sur le sommet de la pyramide [1]: son disque, pendant quelques instans, placé comme sur un piédestal, paraissait s'y reposer aux yeux des adorateurs.

Solon admira ce phénomène; et lorsque la cérémonie fut terminée, il accompagna le prêtre dans l'intérieur; et s'étant assis avec lui près du tombeau d'Osiris, ils reprirent, en ces termes, leur conversation. — « Ainsi ces constructions que j'avais regardées comme bizarres dans leurs formes, comme extraordinaires non moins par le goût que par leur dimension, enfin, comme des prodiges de patience plutôt que de génie, les pyramides ont été érigées

[1] *Vid.* Amm. Marcellin. Solin. Cassiodore. De Paw et Dupuis; et la note (*j*) à la fin.

d'après des calculs savans, sur un dessin hardi et philosophique. — N'en doutez pas : il en est de ce dessin comme de celui de notre doctrine : un examen profond en confirme la sagesse, que ne peut soupçonner l'observateur léger et superficiel. Nos divinités, les seules divinités dignes d'hommages, sont la Nature, mère universelle, et le principe créateur qui la féconde. Nous appelons la Nature, et la lune, qui est considérée comme son emblème, *Isis*. Ce principe qui la féconde, ce divin époux qui meurt et renaît dans ses embrassemens, qui semble perdre sa force pour la retrouver encore, c'est le soleil, c'est Osiris.

» Nous avons voulu consacrer les phénomènes de son retour et de son éloignement, mais de manière que l'objet fût lié au signe qui le rappelle, et que le dieu fût lui-même acteur dans cette représentation solennelle et sacrée. Nous avons donc orienté cette pyramide après l'avoir inscrite dans la moitié d'une sphère, et assise sur des triangles équilatéraux : nous avons combiné ses rapports et ses dimensions avec un tel artifice, que le soleil semble s'y reposer à midi, quatorze jours avant l'équinoxe du printemps, et quatorze jours après l'équinoxe d'automne. Ainsi l'ombre disparaît à midi de dessus

toutes les faces de la pyramide [1], tant que le soleil doit séjourner dans l'hémisphère lumineux, lorsqu'il ramène les fleurs, les fruits, l'espérance et l'abondance, les saisons de la vie : mais au moment où cet astre commence à s'éloigner, lorsque la nuit étend son empire sur les jours, l'ombre obscurcit toute la face boréale de la pyramide ; c'est alors qu'Osiris entre au tombeau : pendant six mois, ce monument qui lui est consacré, est investi par les ténèbres ; elles s'effacent de nouveau alors que le soleil s'élance vainqueur de la nuit des hivers et de la saison de mort, pour dispenser ses feux et l'existence. — Sage pontife, vous ressemblez à votre dieu : vous répandez la lumière sur tous les objets. Continuez. — Je viens de vous révéler, en peu de mots, le secret de toutes les fables. — Et de toutes les religions. — Le besoin et la reconnaissance ont divinisé la Nature, le Soleil et ses bienfaits. — C'est un culte filial. Si je vous ai bien entendu, vous distinguez deux puissances dans l'univers. — L'une active et l'autre passive ; c'est-à-dire l'époux et l'épouse, ou l'acteur et le théâtre. — Vous l'avez dit : le Soleil créateur, et la Nature féconde. Je vois pourquoi vous avez lié à la fête que vous

[1] Dupuis, t. II.

donne la nature au printemps, celle où vous célébrez ses promesses et vos espérances ; comment encore se mêlent à ces images celles d'une résurrection, d'une vie nouvelle, d'un passage dans les palais de l'olympe ou dans les bosquets d'un heureux élysée ; et comment, au contraire, se rapportent à la désolation de l'hiver, ce tombeau que vous érigez, ces pleurs que vous versez sur un dieu qui doit renaître : mais j'ai peine à expliquer ces attributs bizarres, ces cornes, ces serpens placés sur sa tête, repliés autour de sa statue. — Ces attributs sont empruntés des figures qu'étalent les signes du zodiaque, que le soleil semble parcourir. Ainsi nous représentons cet astre lorsqu'il préside au printemps, sous la figure du taureau céleste, le premier des signes de l'année. Le serpent annonce le soleil d'automne et d'hiver, parce qu'alors la constellation du grand serpentaire se lève et vient dominer sur le deuil de la nature expirante. Ces types gigantesques de la fécondité, ces phallus qui, sous toutes les formes et sous toutes les dimensions, offensent les regards dans vos temples, sur vos autels, et dans la pompe de vos fêtes. — Sont l'expression et l'image sacrée de sa force divine. — Et cette licence effrénée, ces scènes

scènes de débauche, ces prostitutions solennelles. — Sont des hommages. — Pontife, voilà ce qui déshonore votre culte, que j'ai admiré jusqu'à ce moment. Ne voyez-vous pas l'écueil de votre système ? il s'élèvera des hommes austères ou d'un tempérament mélancolique, qui diront : La débauche, que nous avions reléguée dans les quartiers les plus obscurs de nos cités, règne sur l'autel. Quoi ! vous divinisez ce que vos courtisanes adorent ! Malheureux humains ! faut-il donc vous dégrader pour mieux imiter l'objet de votre culte ! Ils le diront ; et forts de ces abus, entraînant un peuple avide de nouveautés, ils le précipiteront dans un autre extrême. Vous accordez tout aux passions, ils leur ôteront tout : vous ne présentez au peuple que des objets matériels et sensibles, ils élèveront, ou plutôt ils perdront ses idées dans je ne sais quelle sphère d'abstractions et de spiritualité ; vous flattez les sens, ils les éteindront ; vous éclairez l'homme, ils l'abrutiront ; vous remplissez son esprit d'images et son cœur de sentimens, ils l'assiégeront de fantômes et de craintes.

» Tel est le caractère d'une révolution que j'entrevois dans un avenir éloigné, mais qui me paraît inévitable, parce que le caractère pri-

mitif de vos institutions sera dénaturé, parce que ces institutions ne flattent peut-être pas assez ce penchant au merveilleux, qui entraîne et subjugue l'imagination. — Dites parce que le besoin de tromper les hommes sera peut-être un jour érigé en maximes, lorsque de vils tyrans auront besoin d'esclaves plus vils encore. Pour nous, nous avons cherché à profiter des passions mêmes de l'homme pour le ramener quelquefois à la nature, dont il est retiré à chaque instant par des institutions factices. —

» Le problême social consiste à accorder les loix de la nature avec celles de la civilisation. —

» Je l'avouerai avec vous, déjà la corruption s'est emparée de notre culte; déjà une foule insensée imite, dans ses lascifs emportemens, l'animal[1] sacré qui reçoit nos hommages au printemps, dont il annonce dans les cieux le retour, dont il rappelle sur la terre l'énergie féconde. Ces erreurs sont celles de la multitude[2]:

[1] Le bouc de Mendès.

[2] Sainte-Croix assure 1°. que les prêtres ne révélaient point au peuple le sens des mystères; 2°. que, parmi les prêtres eux-mêmes, cette connaissance n'était point donnée à ceux d'un ordre inférieur; 3°. qu'enfin la langue hiéroglyphique devint un chiffre, dont la valeur et le secret ne furent plus connus que d'un petit nombre d'hommes. (*Recherch. sur les myst.*)

nous les autorisons en rougissant : mais l'abus ne prouve rien contre un principe; le nôtre fut pur. Il fallait au peuple une religion sensible : la science la plus profonde a présidé à ce système que nous lui avons présenté. Il fallait des fables aux esprits faibles et crédules : nos fables ont été l'enveloppe de la vérité. Les romans mythologiques sont l'histoire physique de l'univers.

» Les aspects du ciel et de la terre, leurs bienfaits, les révolutions des saisons, la marche du soleil, celle de la planète qui réfléchit sa lumière, leurs rapports entr'eux et avec les autres constellations, fournirent le canevas, sur le fond duquel furent semées ces fictions brillantes, qui ont passé de l'Orient dans l'Égypte [1], et de l'Égypte dans l'Occident.

» Résumons [2]. Telles sont les principales bases de ce système. L'univers est divisé en deux principes; l'un actif et céleste; l'autre passif et terrestre [3]; de leur union naît la vie universelle.

[1] Quelques philosophes ont regardé l'Egypte comme une colonie d'Indiens, descendus dans le Delta par la mer Rouge.

[2] *Voyez*, pour les développemens, la note (*k*), à la fin du volume.

[3] L'Osiris et l'Isis, qui rappellent le *Chang-ti* et le

» Après avoir analysé les propriétés du feu, nous avons considéré les différens degrés de sa lumière et de sa chaleur. Ainsi le soleil est peint tour-à-tour sous les traits de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge mûr et de la vieillesse.

» Nous avons ensuite lié à son adolescence ou à sa décrépitude apparente, la renaissance ou la mort de la nature.

» Cherchant enfin à expliquer ces phénomènes, tantôt nous avons supposé que le dieu bienfaisant était vaincu par un génie ennemi, par la puissance des ténèbres que ramène l'hiver; tantôt nous avons cru qu'il descendait dans le tartare, irrité contre les hommes, pour lesquels il renaissait bientôt sous les traits d'un dieu consolateur.

» De-là ces fables sur le mal et sur le bien, sur le tartare et sur l'élysée, sur la lumière et les ténèbres, sur la vie et la mort.

» Tout s'explique ainsi par le tableau physique de l'univers.

Tai-ki des Chinois; ainsi l'on retrouve chez les Scythes le *Papæus* (le Ciel-père), et l'*Apia* (la Terre-mère). Consult. Chérémon. Horus-Apoll. Iamblique. Porphyre. Mercure-Trismég. Pæmand. ouvrage supposé, mais où se trouvent les bases de la doctrine égyptienne.

» Les courses de vos héros sont celles du soleil ou des astres ; leurs exploits se rapportent à son passage dans les signes du zodiaque ; leur parure est empruntée de celle des animaux qui figurent au centre de ces signes ; leurs aventures naissent de leurs conjonctions, de leurs rapports avec l'astre qui se couche ou se lève devant eux. Votre Hercule est le soleil considéré dans sa course zodiacale [1].

» Le soleil du printemps est Apis, Apollon, Esculape, le dieu sauveur : il préside à l'été ; à la saison orageuse, sous le nom de Jupiter armé de la foudre : Dieu de l'automne, de la saison de la fécondité, il prend les noms d'Osiris, de Bacchus, d'Atys et d'Adonis, de Pan, de Priape.

» Enfin, dans la saison de la mort et des ténèbres, dans l'hiver, il est Sérapis ou le noir Pluton.

» Tels sont les noms et les fonctions du principe actif.

» A son tour, le principe passif, la terre, ce récipient universel, et la matrice des êtres, est Isis, Vénus, Athir, Astarté ; et ces noms ex-

[1] Macrobe. Cuppen. Dupuis. Court de Gébelin : Roucher sur le poëme des Mois. *Voyez* la note (*l*), à la fin du volume.

priment la puissance génératrice : celui de Vesta convient à son activité sans cesse renaissante, dont la flamme est le symbole.

» Son éternelle fécondité lui a fait donner le titre de *mère* : elle est Cybèle et Cérès [1].

—» Plusieurs de nos usages confirment votre théorie. Je me contenterai de rappeler quelques-unes des fêtes d'Apollon.

» Celle que nous appelons *daphnéphorie* ou fête des lauriers, est célébrée tous les neuf ans.

» Le ministre, choisi pour y présider, doit réunir à une naissance illustre [2], une force éprouvée et une beauté rare. Il est chargé du laurier sacré.

» On porte en pompe l'olivier de Pallas : sa tige est couronnée de lauriers et parée de guirlandes ; elle est surmontée d'un globe d'airain, auquel sont appendues des sphères plus petites. Le centre soutient des couronnes couleur de pourpre ; à sa base serpentent des bandelettes, dont les couleurs rappellent celles de l'aurore.

» Le premier globe est le symbole du soleil ; le second, et les sphères qui le suivent, figurent l'ordre de la lune et des planètes : le nom-

[1] Polythéisme anal.

[2] Pausan. Bæot.

bre des couronnes est égal à celui des jours de l'année [1].

» Deux adolescens s'avancent : l'un préside aux daphnéphories ; il doit compter vivans les auteurs de ses jours ; l'autre marche aux côtés de son ami : sa main soutient la tige sacrée.

» Le daphnéphore paraît : il balance une branche de laurier. Sa libre chevelure se répand en ondes sur ses belles épaules : sa robe superbe est longue et traînante : à ses pieds brillent des brodequins d'une forme légère [2].

» Des chœurs de vierges et de jeunes adolescens chantent des hymnes en l'honneur du dieu [3].

» Le chœur des vierges ferme le cortége : elles mesurent, au son de cette musique religieuse, leurs pas et l'agitation cadencée des rameaux qu'elles balancent.

» Le temple d'Apollon isménien [4] s'ouvre et reçoit leurs offrandes.

[1] Cette manière de peindre n'est pas la plus savante, et elle appartient au second genre de l'écriture sacrée.

[2] Ces brodequins sont ceux auxquels on donna ensuite le nom d'*Iphicrate*. *Voyez* Diod. de Sic. l. xv. Pollux. Suidas.

[3] *Voyez* les hymnes d'Orphée et de Callimaque, trad. de Dutheil ; et le poëme sécul. d'Horace.

[4] Et Galaxien.

» Cette cérémonie est relative au renouvellement des lauriers sur les autels du dieu, auxquels leur verdure éternelle, symbole du principe qui l'entretient, est consacrée. — Dans les *apollonies* [1], vous attendez le retour d'Apollon, de même que nous attendons celui d'Osiris. Vous cherchez Apollon et Diane, et le nombre mystérieux des acteurs égale celui des jours d'une révolution lunaire [2]. Tout indique l'esprit cyclique [3] de cet usage.

» Cet esprit se retrace par-tout dans vos distributions politiques et religieuses, dans vos fêtes, dans vos processions, dans vos mystères, dans l'ordonnance et la décoration de vos temples, dans les statues et les images symboliques de vos dieux, dans vos hymnes et dans vos chants sacrés; enfin, dans vos danses, dans vos jeux et jusque sur vos théâtres. — En effet, quelques écrivains retrouvent, dans le jeu inventé par Palamède, le tableau de l'univers et de ses principales divisions [4]; d'autres prétendent que la marche des chœurs au théâtre représente les mouvemens du ciel et des planètes [5],

[1] Fête à Sicyone.

[2] Le nombre 7.

[3] Boulanger, antiq. dév. t II, l. IV.

[4] Cedrenus.

[5] Kircher, Œdip. t. I.

et que la strophe et l'antistrophe [1] sont une imitation du mouvement des astres.

» Ainsi le poète étale l'univers sur le bouclier d'Achille. Sa forme orbiculaire retrace celle du monde : le mélange des métaux est analogue à la nature des élémens qu'il représente : on y admire les flots de l'Océan et les feux du soleil, autour duquel sont rangées les constellations [2]. — Ouvrez les yeux, et ne cherchez plus vos divinités hors de la nature ».

L'heure de la prière publique était arrivée ; le prêtre et le législateur se séparèrent. L'hiérophante monta au temple d'Isis, Solon se plongea dans les rêveries et se perdit dans la foule.

[1] Aristoxène.

[2] Philostrate, icon. Heracl. Pont. opus mytholog.

CHAPITRE V.

FÊTES DU SOLEIL DU PRINTEMPS.

Drame mélangé de tristesse et de joie. — Mort et résurrection d'Adonis. — Tombeau d'Hyacinthe. — Passion d'Atys.

Veuve de son amant, la terre gémissante
Implore en vain les traits de sa lumière absente :
L'hiver usurpateur, déchaînant les frimats,
Sur un char paresseux engourdira ses pas.
Il s'éteint, et Vénus sans attraits, sans ceinture,
Des guérets dépouillés pleure la chevelure.
De l'antique chaos l'affreuse nuit s'étend.
Le stérile univers languit sans mouvement.
Mais enfin, de retour aux barrières du monde,
Le soleil apparaît dans sa pompe féconde.
Son amante s'émeut : les germes éthérés
Descendent à longs traits dans ses flancs enivrés;
Et dans l'humide sein de l'herbe renaissante
Déjà court en torrens une sève brûlante :
La couronne des fleurs émaille ces tapis
Où Vénus semble encore enlacer Adonis.

Imitation (m) de Pontanus.

Le contraste est à la fois une loi et une beauté de la nature.

Les fêtes que nous allons parcourir présentent ce caractère mixte et ce double intérêt.

Ici l'art ou le caprice, la superstition ou la philosophie, l'imagination ou la raison, rappro-

chent les tombeaux et le lit de la volupté, les cyprès et les roses, l'olympe et les enfers, la vie et la mort, tout ce qui charme et épouvante.

C'est ainsi que l'initié, avant de reposer dans les bosquets enchantés de l'élysée, errait, pendant quelque temps, dans une obscurité profonde, assiégé de spectres, de monstres, qui se dissipaient bientôt aux rayons de la lumière la plus pure.

La Grèce entière célébra le culte d'Adonis [1]; il rappelle celui d'Osiris.

Chaque printemps [2] ramène ces solennités pompeuses, ces jours de joie et de douleur pour la belle Vénus [3].

[1] Fable phénicienne sur le soleil. *Voyez* Dupuis, origine des cultes, t. I, p. 14; t. II, p. 90; t. III, p. 471-492, 788; t. IV, p. 165-181, 415, 582-588, 750-760; t. V, p. 150, 206-219, 348. *Id.* 161, 233; t. VI, p. 54, 90, 175. Polythéisme analysé, préf. p. 37; disc. p. 26, 28, 87. Sabatier, dict. t. I, p. 203. — Montfaucon, t. I, p. 171; t. II, p. 207-265. Mémoires de l'acad. des inscr. t. III, p. 98; t. XVI, p. 50; t. XVII, p. 51. *Myth.* Bannier, t. III, p. 12-21. Auteurs anciens. — Pausanias, p. 121. Macrob. saturn. l. I, c. XXI. Lucien, de deâ syriâ.... Musæus. Aristoph. in pac. Cratinus. Hésychius.

[2] Corsini, fast. att. En Chypre, on les célèbre au mois de juin. Hieron. ad Ezech. c. VIII.

[3] Ovid. met. l. X. Aug. de civ. l. VI.

La nature semble se couvrir du crêpe de l'hiver. Les champs attristés, les cités gémissantes, tout présente l'image d'une désolation profonde.

On entend rouler un char lugubre : il promène en pompe les simulacres de Vénus et d'Adonis, d'Adonis [1] brillant encore sous les ombres du trépas, et qui, vainqueur, sait charmer l'enfer même.

Mornes, éplorées, sanglantes, les prêtresses de Vénus, les femmes éperdues, se frappent le sein, s'arrachent les cheveux, déchirent leurs ornemens [2]. A leurs cris aigus se mêlent les accens sauvages des cistres et des buccines [3].

Les gémissemens des hymnes funèbres sont suivis d'un silence affreux : bientôt une voix lamentable, immense, universelle, perce les airs : les échos émus soupirent ces mots consacrés : Hélas ! hélas Adonis [4] !

Cependant on dépose ces symboles inanimés sur une estrade [5], brillante du luxe de la piété

[1] Theoc. idyl. 15.

[2] Plutarq. in Alc. in Nic.

[3] Hésych. fest. Athénée. *Gingriai*, flebile et luctuosum obstrepentes. Die traver, Schalmeyen. Pollux.

[4] Aristoph. Bion.

[5] Bion. Theoc. idyll.

et des guirlandes du printemps. A l'entour, des vases disposés avec art [1], recèlent une végétation artificielle et précoce. Ils présentent à l'œil enchanté les hâtives richesses de Flore, et ses premiers présens, des grappes odorantes, des arbustes verdoyans, dont les tiges amoureuses s'enlacent, se quittent, se reprennent, et semblent recomposer, par une magie secrète, ces bosquets témoins de tendresse et de bonheur [2].

On étale, dans des corbeilles, les germes ou les dons de la fécondité, des graines et des fruits [3].

La laitue, le fenouil, les gazons, figurent parmi ces offrandes. Adonis foula les uns dans son bonheur : il fut étendu sur l'autre après sa mort. Les uns étaient le symbole de la vie, et l'autre, celui de la froide insensibilité [4].

[1] Hésych. Theophrast. hist. pl. l. VI, c XXVII. Plutarq. de ser. num. vind. Diogenianus, cent. 1, prov. 14. Suidas. Aristote. Phis. l. v. Platon in Phædr.

[2] On les appelle *jardins d'Adonis*. On donnait aussi ce nom à des champs semés de blé et d'orge, dans les faubourgs de la ville. Scol. Theocr.

[3] Macr. l. I. sat. c. XXI. Scol. de Théocr. v. 112, idyl. 15.

[4] Hésychius. Callimaque. Athénée. Eubule. Théocrite. Suidas. Eusth.

Soupirent Adonis! Adonis, tu n'es plus!...
Le sang de ce héros s'épanche en noires ondes :
Tes blessures, Vénus, sont encor plus profondes!
De sa meute fidelle on voit couler les pleurs,
Et les nymphes des bois lamentent ses malheurs.
L'œil éteint, le pied nu, la tête échevelée,
Cypris vole aux forêts, dans leur nuit désolée
Se plonge; en vain la ronce offre de toutes parts
A ses pas offensés la pointe de ses dards.
De vallons en vallons sa plainte au loin errante
L'appelle.... Echo s'attriste à sa voix gémissante,
Adonis! Adonis! et le bois attendri
Prolonge, en soupirant, ce lamentable cri.
Des attraits, cependant, que Vénus idolâtre,
Le sang, à flots pressés, couvre et noircit l'albâtre.
Hélas! hélas Vénus! soupirent les Amours.
Alors que le bonheur a couronné ses jours,
Adonis t'embellit d'une grâce nouvelle.
Il expire.... et Vénus a cessé d'être belle!
Hélas! Vénus! les monts et les chênes émus
Murmurent tristement, hélas! hélas Vénus!
Le rocher est voilé d'une horreur taciturne :
De l'obscure naïade on entend gémir l'urne.
La tristesse a noirci l'émail brillant des fleurs,
Et toute la nature a répandu des pleurs.
Aux rochers, aux forêts, à leur ombre fidelle,
Cette amante redit sa douleur éternelle.
Tu n'es plus, Adonis! aux antres éperdus
L'écho va réciter : Adonis, tu n'es plus!
Vénus! qui ne ressent ton indicible peine!
O Vénus! quand tes yeux, interrogeant la plaine.

Revirent

Revirent Adonis sanglant, inanimé,
Tendant soudain les bras à cet objet aimé...
« O mon cher Adonis, entends ma voix plaintive;
Laisse-moi retenir ton ame fugitive!...
Adonis, attends-moi! qu'un long embrassement
Unisse dans la mort et l'amante et l'amant.
Confondons nos baisers! que ta bouche charmante
S'éveille au sentiment sous ma bouche brûlante....
Rends-moi, cruel, rends-moi ce baiser et ses feux!
Le baiser vit encor dans ton souffle amoureux....
Ah! donne-moi ce souffle, et qu'errant dans mon ame,
A mon ame mêlé, m'enivrant de ta flamme,
Il devienne ma vie, et charme de mes jours,
Qu'il me soit Adonis, qui me fuit pour toujours....
Tu me fuis! et déjà sur les rivages sombres,
Tu cherches, loin de moi, le froid palais des ombres!
Et je ne te suis pas!... Triste divinité,
Je suis donc asservie à l'immortalité!
De l'avare Achéron souveraine terrible,
Ouvre à mon Adonis un bocage paisible,
Proserpine! astre affreux, je t'implore et te hais!
La beauté, dans sa fleur, expire sous tes traits!...
Malheureuse! où porter mon amour et mes larmes!...
Songe trop fugitif et trop rempli de charmes!...
Veuf de tous ses plaisirs, mon cœur désenchanté
Dans la nuit du néant retombe épouvanté!
Adonis! Adonis! j'ai perdu ma parure,
Mon pouvoir, mon orgueil, ma grâce, ma ceinture...
Je te perds! Ah! pourquoi ton courage indompté
Aux monstres du désert livrait-il ta beauté »!
Vénus en longs regrets traîne une voix éteinte,

Les Amours vont mêlant leurs plaintes à sa plainte.
La terre, avec douleur, boit les flots réunis
Des larmes de Vénus et du sang d'Adonis:
D'une rose soudain la terre se couronne;
Et près d'elle s'élève une pâle anemone.
Hélas! Vénus, hélas! les Amours éperdus
Soupirent Adonis, Adonis, tu n'es plus!
Abandonne des bois la ténébreuse enceinte,
Vénus! ton Adonis, sous une voûte sainte,
Dans la pourpre étendu, repose mollement.
Sa beauté lui survit, et sur ce front charmant
Luit un pâle rayon de sa grâce première;
Un doux sommeil enchaîne à regret sa paupière:
Viens, approche, Vénus, reconnais Adonis;
Viens, d'une main pieuse, étendre ces tapis,
Cette mousse, témoin de plus doux sacrifices,
Et de tous vos baisers ces longs voiles complices....
Apporte une couronne, effeuille aussi des fleurs!
Mais la fleur attristée a perdu ses couleurs!...
Epanche le nectar, et dans l'onde embaumée,
Plonge, de ce beau corps, la pâleur ranimée....
Périssent les parfums quand Adonis n'est plus,
Adonis, le nectar, le parfum de Vénus!
Cependant, sous un dais de pourpre orientale,
S'élève d'Adonis la pompe sépulcrale:
Le peuple des Amours soupire son malheur.
Tous, de leurs blonds cheveux, ont dépouillé l'honneur:
Ils brisent leur carquois; leurs mains désespérées
Dispersent les débris de leurs flèches dorées.
L'un enlève au héros son cothurne sanglant;
L'autre épanche dans l'or le cristal écumant;

Et cet autre, étendant ses caressantes ailes,
Eveille des zéphyrs les haleines fidelles.
Rejetant ses flambeaux expirés sur le seuil,
J'entends gémir l'hymen en longs habits de deuil.
Il n'est plus d'hyménée!... Au lieu de ses cantiques,
Une plainte importune attriste les portiques.
Il n'est plus d'hyménée!... hélas! hymen, hélas!
Adieu! je te salue, ô fils de Cyniras!
Au plus beau des mortels donnant aussi des larmes,
Les trois Grâces ont dit: Nous perdons tous nos charmes.
La Parque a ressenti les communes douleurs:
Ses inflexibles yeux laissent tomber des pleurs.
C'en est fait: des enfers le gouffre inexorable
Ne rend point à nos chants ce héros trop aimable!...
C'est assez: l'œil du monde, en son cours éternel,
Ramenera l'année et ce deuil solennel.

Trois jours s'écoulent ainsi dans les larmes[1]; l'allégresse succède. Adonis a brisé les portes du trépas; il s'échappe des embrassemens de la froide déesse des ombres.

On dépose alors, auprès de sa statue qui semble se ranimer, tous les présens, tous les symboles de la jeunesse et de la fécondité de la nature, des fleurs, des fruits[2], des gâteaux pétris de farine, d'huile et de miel, des oiseaux, des animaux consacrés.

[1] Plutarque. Théocrite.

[2] Hésychius. Suidas. Théoph. hist. ps. scol. Théocr. idyll. 15, v 112. Macrob. saturn. l. 1, c. XXI.

On place à ses côtés, sur un lit voluptueux, son amante embellie par le bonheur.

Le signal est donné par le plaisir; on se baigne dans des essences parfumées : on se couronne de fleurs; on remplit les coupes d'un vin délicieux : la beauté saisit la lyre et chante son triomphe.

« Les cheveux épars, le sein découvert, la robe flottante, entonnons l'hymne mélodieux:

» Cher Adonis, tu quittes les bords du pâle Achéron, tu revois la lumière; nul des demi-dieux n'obtint cet avantage.... Cher Adonis, sois-nous propice....

» Lorsque tu reviendras, jette sur nous un regard favorable.... Adonis, je te salue, reviens, fais briller encore la joie parmi nous[1] ».

Les Grâces forment des chœurs voluptueux, et dansent à demi-nues sous la feuillée, aux rayons pâles de la lune; le désir enflammé s'élance et s'égare sur leurs pas : il les atteint; il lutte; il les entraîne sous des ombrages voluptueux. C'est là que Vénus elle-même a répandu un secret enchantement. Attiré par un charme invincible, tout soupire, se rapproche, s'enlace, les zéphyrs, les oiseaux, les fleurs, les dieux et les nymphes, la beauté et la jeunesse.

[1] Théocr. idyll. 15.

Rien ne peut mieux faire sentir la différence du génie grec et du génie oriental, que le rapprochement des cérémonies bizarres et des monumens monstrueux de la Syrie. —

Ce contraste est aussi frappant que celui qui vous saisit en comparant les formes divines de l'Apollon du Belvédère, et l'ébauche grossière d'un Osiris à tête d'épervier.

Vénus portait en Assyrie le nom de *Mylitta génératrice*, et d'*Uranie* [1] *céleste*.

Adonis prenait celui de *Thammutz* [2].

Vénus, pleurant Adonis, s'appelait *Salambó* [3].

Laissant de côté ces vaines recherches, qui ne peuvent intéresser que les étymologistes, je rappellerai quelques cérémonies phéniciennes.

On pleurait, à Biblos [4], Adonis pendant sept jours, nombre mystérieux, le terme d'une révolution lunaire.

On se rasait la tête à la manière des adorateurs du soleil [5].

[1] Hérodot. l. I, c. XCIX. Hésychius.

[2] Ezéchiel, c. VIII, v. 14.

[3] Larcher, mém. sur Vénus.

[4] *Voyez* l'auteur du traité sur la déesse de Syrie; traité faussement attribué à Lucien, si l'on en croit le savant Villoison.

[5] *Ibid.*

Les femmes pouvaient racheter leur chevelure par le sacrifice de leur pudeur.

Le nombre des prêtres égalait celui des jours de l'année, et leur chef portait la pourpre et la tiare. Les initiés immolaient un agneau[1].

Dans la cour du temple du Soleil, on rassemblait des lions, des aigles, des sangliers et des taureaux; ces animaux consacrés rappelaient ceux qui figurent dans les signes et les constellations, et aux quatre points cardinaux de la sphère[2].

C'est là que l'emblème du phallus était d'une exagération véritablement orientale.

Un monument, sous la forme du phallus, s'élevait à trois cents orgyes de haut. On y enfermait, deux fois dans l'année, un homme qui devait y séjourner pendant sept jours.

A l'entrée du temple, on admirait un nain supportant un phallus gigantesque.

Par-tout le phallus s'offrait aux regards sous les formes les plus bizarres, et quelquefois chargé de petites figures humaines.

Tout, dans ces climats de feu, prend une

[1] Signe du printemps, dans lequel le soleil renaissant venait réparer la nature flétrie.

[2] Les quatre animaux des évangélistes et de l'apocalypse. *Vid.* Dup.

physionomie extraordinaire, et le caractère de la superstition y est plus exalté qu'ailleurs.

C'est là qu'on retrouve les mutilations [1]; c'est là, que dans un solennel sacrifice, où la piété barbare brûlait en pompe d'innocens animaux : on voyait s'avancer un prêtre fanatique, l'œil hagard et la main armée d'un couteau.

Égaré, il anéantissait les marques de son sexe, saisissait cette dépouille sanglante, s'enfuyait, la jetait dans la première maison ouverte; et abjurant le titre d'homme, il cachait sa honte sous des habits de femme [2].

[1] Ces mutilations se faisaient en honneur, en commémoration de celles d'Osiris, de Mithras, d'Adonis, d'Atys, d'Esmun, de Bacchus sauveur, par lesquelles on avait exprimé, dans le langage allégorique, la cessation de l'action féconde du soleil à l'équinoxe d'automne.

A ces mutilations que l'on retrouve encore dans l'Orient, ont succédé dans l'Occident les macérations, les flagellations, les jeûnes, etc. etc. Les religions, sans en excepter celle de la Nature, ont rendu l'homme stupide et cruel.

[2] *Voyez* la note qui précède. De-là ces fables d'Hercule et d'Achille, cachés long-temps sous les habits d'un autre sexe.

TOMBEAU D'HYACINTHE *.

C'EST une des fêtes les plus solennelles à Lacédémone ** et chez les habitans d'Amyclée, où s'élève un temple *** consacré à Apollon.

On y remarque un autel, où l'apothéose d'Hyacinthe est tracée : on aperçoit, sur la base, la déesse des moissons auprès du sombre Pluton. Au-dessus planent les Heures et les Parques. Un groupe de déesses, Diane, Minerve et Vénus, ramènent au ciel le bel adolescent ****.

Hyacinthe revit dans les fleurs et dans les vers d'Ovide.

J'emprunte la traduction de Saint-Ange.

HYACINTHE EN FLEUR,

Fable du dixième livre des Métamorphoses d'Ovide.

Et toi, fils d'Amycla, le dieu des vers qui t'aime,
Dans le ciel, à son tour, t'aurait placé toi-même,
S'il eût pu te sauver de ton destin cruel!
Du moins, autant qu'il peut, il te rend immortel.
Sitôt que du Belier l'étoile radieuse
Efface des Poissons l'écaille pluvieuse,
Tous les ans, dans les prés, tu renais, tu fleuris.
Pour toi, de quel amour Apollon fut épris!

* *Hyakinthia*. Barthelemy n'a point exactement rapporté tous les détails de cette fête.

** Thucyd. l. v. Hérodot. l. IX. Plut. vie d'Aristote.

*** Xénophon, hist. grec. l. IV. Strabon, l. VI.

**** Pausan. Lacon.

Dans son temple désert Delphes le redemande,
Tandis que de ses vœux il t'adresse l'offrande;
Tandis qu'aux champs de Sparte, aux bords de l'Eurotas,
Ce dieu, comme un esclave, accompagne tes pas.
Occupé de toi seul, dans son délire extrême,
Il oublie et son arc, et sa lyre, et lui-même.
Il ne dédaigne pas de hanter les forêts,
De conduire tes chiens, de tendre tes filets,
De gravir sur tes pas la roche la plus rude:
Te plaire est son besoin, sa plus douce habitude.
A l'heure où le soleil, plus pur et plus serein,
S'éloigne également du soir et du matin,
L'un et l'autre, ennemis d'une mollesse oisive,
Quittent leurs vêtemens, et des sucs de l'olive
Impreignant à flots d'or leur corps souple et nerveux,
Au jeu du pesant disque ils s'exercent tous deux.
Apollon, le premier, lance à perte de vue
Le poids qui, dans les airs, s'élève et fend la nue.
Le disque, dans les cieux, perdu quelques instans,
Retombe sur la terre, et prouve en même temps
Du bras qui l'a lancé la vigueur et l'adresse.
Déjà, pour le saisir, son émule s'empresse:
Mais, ô coup imprévu! le disque en ce moment
Bondit, et va frapper son visage charmant.
Il pâlit: Apollon, plus pâle encor de crainte,
Dans ses bras, qu'il lui tend, reçoit son Hyacinthe.
Il cherche à rappeler son ame qui s'enfuit;
Il exprime les sucs que la plante produit:
Mais il emploie en vain leur vertu naturelle;
Les sucs sont impuissans, la blessure est mortelle.
Comme dans un jardin où l'on voit des pavots

Pour le plaisir des yeux nouvellement éclos
Par le pied des passans si la tige est blessée,
Sous le poids de la fleur languissante, affaissée,
Elle s'incline, tombe, et meurt sur le gazon :
Tel pâle et renversé dans les bras d'Apollon,
Hyacinthe succombe; et sa tête penchée
Languit sur son épaule, abattue et couchée.
« Tu meurs, dit Apollon, moissonné dans ta fleur!
Ta blessure est, hélas! mon crime et ma douleur!
Tu causes mes regrets, et j'ai causé ta perte!
C'est par moi que trop tôt ta tombe fut ouverte!
Quel fut pourtant mon crime? un jeu qui t'a charmé.
Quel fut mon crime, hélas! que de t'avoir aimé?
Que ne puis-je mourir pour te rendre à la vie,
Ou pour fuir la clarté que la mort t'a ravie!
Mais puisque le destin m'enchaîne sous sa loi,
Si je suis immortel, tu le seras par moi.
Tu vivras dans mes vers; tu vivras sur ma lyre.
C'est peu que dans mon cœur ton image respire :
Tu seras désormais une nouvelle fleur;
On y lira gravé le cri de ma douleur.
Il viendra même un temps qu'un héros mémorable
Sera changé lui-même en une fleur semblable;
Et sa feuille offrira l'emblème de son nom,
Fragile monument d'un immortel renom ».
Tandis qu'il parle encor, le sang qui rougit l'herbe
N'est déjà plus du sang : c'est une fleur superbe.
Son calice a du lis la forme et la beauté;
Mais l'hyacinthe * est pourpre, et le lis argenté.

* La jacinthe est bleue. Ce vers d'Ovide démontre que la fleur rouge ou ferrugineuse qu'il désigne, est le lis-martagon. — *Note du traducteur.*

Apollon veut encor que le cri de sa plainte
S'inscrive en lettres d'or sur la fleur d'hyacinthe.
Sparte, qui l'a vu naître, ajoute à ces honneurs;
Et de nos jours encore on y voit des lutteurs,
Dans des jeux annuels consacrés à sa gloire,
De l'ami d'Apollon célébrer la mémoire.

Cette fête a lieu au mois [1] hécatombæon.

On sacrifie d'abord au jeune Hyacinthe [2]; on épanche le vin et le lait sur l'autel qui figure son tombeau [3] : on se couronne de lierre, comme dans les fêtes de Bacchus [4].

La fête est annuelle, et ni les revers publics, ni les calamités particulières ne peuvent en suspendre la solennité [5].

Elle dure trois jours. Le premier est marqué par la tristesse; ceux qui suivent amènent les transports de la joie.

Le premier jour, on pleure Hyacinthe. On se met à table sans couronne; on ne sert point de pain, mais des gâteaux légers : on ne chante aucun hymne; on se sépare dans un ordre religieux et en silence.

[1] Hésychius. Corsini, fast.
[2] Pausan. Lacon.
[3] Xenoph. in Ages.
[4] Macrob. saturn. l. I.
[5] Hérod. l. IX.

Le lendemain offre un spectacle nouveau et imposant. Des jeunes gens s'avancent, revêtus de longues tuniques ; ils chantent au son des flûtes ; ils tiennent la lyre et récitent des anapestes sur un ton aigu ; d'autres traversent à cheval le théâtre. Des chœurs de poètes se répandent dans ces groupes : un chorége les met en ordre.

Des danseurs les suivent.

Des jeunes filles, montées sur des chars superbes, embellissent la pompe, la suivent ou la contemplent.

L'air se parfume d'encens et retentit des hymnes et des cris de la joie : par-tout elle éclate ; par-tout les habitans accourent en foule. D'innombrables victimes tombent aux pieds des autels. La même table réunit les citoyens et les esclaves [1].

La fête est terminée par des jeux agonistiques [2], où le vainqueur reçoit une cuirasse d'airain.

PASSION D'ATYS ou D'ATTA [3].

L'ALLÉGORIE des amours et des malheurs

[1] Athénée, l. IV. Philostrate, l. VI, c. X. Théodoret, thérap. 8. Nicéph. Grég. l. VIII, hist.

[2] Scoliast. Pindar. isthm. od. 7.

[3] *Hilaria*, fable phrygienne sur le soleil. Origine

d'Atys [1], a un rapport marqué avec ceux d'Adonis.

Il est adoré d'une déesse ; il expire en perdant les formes mâles qui le faisaient chérir : il renaît à la vie et à l'amour.

des cultes, Dupuis, t. IV, p. 131, 226, 229, 669; t. V, p. 183, 224, 232; t. VI, p. 90, 265. Polythéisme analysé, p. 26-28, §. II. Court de Gébelin. Boulanger. Hérodote, l. II, c. II. Lucian. de deâ syriâ. Mart. Capel. Nupt. Philol. Hygin. Lucain. Apulée. Herodian. Fulventius. Plutarq. t. I. Pausanias. Ach. Strabon, l. x. Julien, imp. 2, 6. Macrob. saturn. l. I, c. XXI. Diodore de Sicile, l. III, c. LVIII. Servius in æn. l. IX. Catull. de Berecynth. Ovid. fast. l. IV, metam. l. X. Lucrèce, l. II. Varron. Porphyre. August. de civ. Eusèb. prép. év. l. I, c. I. Tertull. apol. c. XV. Minut. Felix. in Oct. Tatian. cont. gent. Damasc. vit. Isid. ap. Phot. p. 1074. Theophyl. ad Autol. Jul. Firmic. de prof. err. rel. Athanas. cont. gent. 27, 28. Arnob. l. V. Prudence. Vinc. Cartar. in lib. de imag. deor. Laurent. Pignorius. Thés. ant. gr. l. VII. Gyrald. syntagm. l. IV. Vossius. Mythol. Banier, t. IV. Mémoires de l'acad. des insc. t. II, p. 448, 458; t. V, p. 232; t. XII, p. 13; t. XVI, p. 76. Sabatier, dict. verb. *Atys*, t. V, p. 381. Roucher. Ste.-Croix, mém. sur l'hist. de la rel. secr. des anc. art. 4. p. 57. Fréret, acad. des inscr. t. 5, etc. Mirabeau, notes sur Tibulle, t. I, p. 258.

[1] Cette fable est le type de plusieurs : je ne citerai que l'Esmun des Phéniciens, et Arsinoë, Combabus et Stratonice, Phèdre et Hippolyte.

Tel est le canevas de ce roman physique (*n*), dont le fond est le même chez tous les écrivains de l'antiquité, mais dont les détails, singulièrement variés, ont revêtu la physionomie la plus bizarre.

« Quand on est dans le pays des fictions, dit Barthelemy, il est difficile de n'en pas emprunter le langage ».

N'oublions pas que d'abord ces tableaux ont été dessinés dans les contrées qui furent le berceau de l'apologue [1] et la patrie des fables, et qu'ensuite ils ont été coloriés par l'imagination des poètes ou par l'artifice des prêtres [2], et qu'enfin ils ont été obscurcis par l'ignorance, et altérés par le temps.

Parcourons cette galerie de fictions. Vous croirez entendre un conte des Mille et une nuits.

Jupiter, disent les Galates, fut agité d'un songe impur. La terre reçut la semence immortelle et enfanta un hermaphrodite accompli : son nom est Agdistis. Les dieux ne lui laissent que le sexe féminin ; il perd le sceptre de la virilité.

L'organe, jeté sur la terre, y prend racine,

[1] La Phrygie.

[2] J'ai appris, par mes observations en Arcadie, dit Pausanias, que chez les anciens Grecs les prêtres n'exprimaient leur science que par énigme.

se change en amandier [1] et se couronne de fruits.

Une des filles du fleuve Sangaris cueille de ces fruits et devient grosse.

L'enfant est exposé [2] et nourri par une chèvre [3]. On le nomme Atys. Sa beauté se développe et charme sa mère.

Cependant il va être uni à la fille du roi de Pessinonte. Déjà l'air retentissait des chants d'hyménée; on voit paraître Agdistis, semblable à un génie malfaisant : Atys, au désespoir, se dépouille des organes de la virilité. On dit que l'auteur de son infortune, revenant à la pitié, obtint l'immortalité pour l'objet de sa passion. Écoutons Hermésianax :

Atys, prêtre de Cybèle, excita l'amour de la déesse et la jalousie de Jupiter. Un sanglier [4],

[1] Cette allégorie enveloppe une expression très-libertine.

[2] « Rien de plus commun que ces expositions dans les contes orientaux : Jupiter, Persée, Moïse, Bacchus, etc. ont été exposés ». Dupuis, t. IV, p. 250.

[3] La chèvre céleste préside à la naissance de l'année et du soleil. *Atys dictus, quia Phryges hircos*, atagos *nuncupant.* Greg. Gyr.

[4] L'ourse, ou plutôt le sanglier d'Erymanthe, constellation, monte dans les cieux au moment où le soleil d'automne, passant dans les signes inférieurs, perd sa force et cesse de féconder la nature.

ministre de la fureur du dieu, s'élance dans la Lydie, et sur Atys qu'il déchire; la source des plaisirs est tarie.

Selon d'autres écrivains, ici, c'est une reine dédaignée, c'est l'antique Cybèle, sacrifiée à une rivale, et qui exerce elle-même sur son amant cette horrible vengeance.

Là, ce bel adolescent est mutilé par un roi puissant dont il a séduit la fille, ou par un prince dont la passion effrénée ne peut réussir à violer sa pudeur.

Selon Julien, ce berger descend dans une grotte, où il a commerce avec les nymphes. La jalousie de la mère des dieux l'y poursuit; le tragique dénouement est l'ouvrage d'Atys, égaré par son désespoir.

On célèbre les mystères d'Atys à l'équinoxe[1] du printemps. Les prêtres bercent les initiés d'illusions et d'espérances : on leur promet un autre univers, une vie nouvelle[2].

Ces mystères furent, dans l'origine, marqués par les pratiques d'une abstinence et d'une chasteté superstitieuse.

On y donne la représentation de la passion d'Atys; on le pleure; on le voit d'abord au

[1] Macrob. sat. l. I. *Vid.* Greg. Gyr. p. 134.

[2] August. de civ. l. VII, c. XXIV.

fond

fond d'un autre, ensuite attaché au tronc d'un pin que l'on a coupé et consacré au pied de l'arbre qui figure le belier céleste ou l'agneau [1]. Près du dieu sont les emblèmes de la puissance solaire et de l'harmonie des sphères, la verge et la flûte aux sept tuyaux.

Le premier jour est un jour de larmes.

Le second jour donne le signal du bruit. Les trompettes retentissent; leurs sons aigus se mêlent au roulement sourd des tambours : on agite les bruyantes crotales.

Atys sommeille, disent les Phrygiens, il doit se réveiller avec la nature.

Le troisième jour rappelle la mutilation.

Enfin la joie éclate et se manifeste par des scènes de délire.

C'est alors que l'on voit errer les bandes frénétiques des prêtres de Cybèle [2]. L'œil hagard, la tête échevelée, semblables à des troupeaux de bacchantes ou à la pythie écumante, ils agitent d'une main le couteau sacré, et de l'autre

[1] Julian. imp. orat. 5. Clem. Alex. protrept. L'époque de ces mystères répond à celle des hilaries romaines, de la pâque des chrétiens, et de la fête d'Apollon, vainqueur du serpent Python.

[2] Macrob. l. 5. Ovid. in *ib. Id.* fast. l. 4. Tibull. eleg. l. 1. Catull. de Aty.

les brandons d'un pin embrasé ; ils s'enfoncent dans la profondeur des bois et des vallées, gravissent les rochers et les montagnes en poussant des hurlemens féroces. Un breuvage [1] enivrant a porté le trouble dans tous leurs sens. Ils tournent sur eux-mêmes leurs mains égarées ; ils se frappent entr'eux avec de pesantes chaînes : ils dansent et regardent avec joie le sang qui coule de leurs corps, et les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes [2] ; ils se percent, se flagellent, se mutilent, en l'honneur du dieu qu'ils attendent. Ils l'appellent en lui offrant leurs horribles blessures, et les abominables dépouilles de leur virilité [3].

C'est au bruit des instrumens les plus sauvages accordés sur le mode le plus aigu [4], au son des cymbales d'airain, des cornets, des buccines et des tambours, que s'exécutent ces scènes d'horreurs. Le peuple, muet de curiosité

[1] Mixtionné avec les eaux du fleuve Gallus.

Amnis et insanâ, nomine Gallus, aquâ.
Qui bibit inde furit. OVIDE.

Les médecins ont donné à une espèce de frénésie le nom de *corybanthiasme*.

[2] Lucrèce, trad. de la Gr. l. 2.

[3] L'évangile a dit : « Faites-vous eunuque pour mériter le royaume des cieux ». Un des pères de l'église, Origène, prit ce conseil à la lettre.

[4] Le mode phrygien.

et d'épouvante, les contemple avec mépris.

Ces prêtres eunuques sont revêtus d'habits de femme.

Catulle nous a laissé, sur Atys, un poëme qui, suivant l'expression d'un des traducteurs, respire l'énergie dont le principal acteur fut privé. Nous avons imprimé à cette nouvelle traduction, la marche dithyrambique, qui nous a paru être celle du sujet même.

SUPPLICE D'ATYS.

D'Atys impatient la rame vagabonde
Des blanchissantes mers fend la plaine profonde.
Bientôt de la Phrygie il voit le triste bord.
Dans la nuit des forêts son aveugle transport
S'égare.... il a frappé! Victime volontaire,
De l'homme qui n'est plus, l'organe roule à terre.
A peine, ô terreur!
L'offrande sanglante
Frappe avec horreur
La terre tremblante,
Le monstre se relève, et sa fureur bruyante
A fait frémir le fifre et tonner le tambour.
A son roulement sourd
Se mêle, en cris aigus, sa voix retentissante:
«Vous dont le sexe informe aux voluptés est mort,
Qui, comme Atys, vous abjurant vous-mêmes,
Respirez mes fureurs extrêmes,
Compagnes* de mon sort,

* C'est par ce changement de genre, que Catulle exprime la dégradation des compagnons d'Atys.

Vous avez su braver et l'exil et Neptune;
Que le bois s'ébranle à nos cris,
Et que notre ivresse importune
Le sommeil de Cypris!
Volez et bondissez, troupeaux de Dyndimène*!
Salut, auguste souveraine!
Bois antiques, noircis d'une sainte terreur,
Où vole échevelée
La menade troublée
D'une prophétique fureur.
Mêlons nos voix à cet horrible chœur.
Entendez-vous, de colline en colline,
Rouler en longs mugissemens
L'éclat de leurs clairons, le cri de la buccine
Et leurs saints hurlemens »?
Ainsi parla cette bacchante:
Par les plus horribles concerts
Soudain la foule obéissante
Epouvante les airs:
Les thyrses s'unissent,
Les flûtes gémissent,
Et des cors
Les accords
Retentissent;
Les roulemens
Des grondantes timbales
Vont se mêler aux accens
Frémissans
Des sinistres cymbales **.

* Surnom de Cybèle.

** On a essayé de peindre l'effet des différens instrumens, non-seulement par l'*harmonie des sons*, mais encore par les *changemens du rythme*.

Mais Atys balançant des thyrses effrénés,
Franchit du mont Ida les sommets étonnés;
Furieuse *, éperdue, incertaine, tremblante,
Elle presse, interrompt sa course haletante.
Telle au joug échappée Io vague et sans loix,
Dans ses mille détours interroge les bois:
A pas impétueux la cohorte mystique
Parcourt de ces forêts la solitude antique.
Ces thyrses, ces flambeaux qu'agite la Terreur,
Du bois épouvanté semble augmenter l'horreur.
Par l'excès des besoins leur marche est ralentie,
Ils tombent, et, charmant leur rage appesantie,
Sur la troupe Morphée épanche le sommeil.
Cependant Apollon au sourire vermeil,
Chasse la sombre nuit, et de clartés fécondes,
Illumine les cieux et la terre et les ondes.
Atys s'éveille alors, l'indulgente Vénus
Semble encore apparaître à ses yeux éperdus;
Il est calme, abaissant une faible paupière,
Il se cherche, rougit..... accuse la lumière.....
Il se lève, et, les yeux égarés sur les flots,
Laisse en sons convulsifs échapper ces sanglots:
« O ma douce patrie! ô terre idolâtrée!
Lieux sacrés qu'abjura ma jeunesse égarée;
Je ne vous verrai plus! ces antres ténébreux,
Et ces monts dont l'hiver ceint le front orageux;
Voilà donc ma patrie! aux monstres solitaires
Je dispute aujourd'hui ces horribles repaires.
O champs que j'ai foulés dans mes jeux innocens,
Ah! je vous cherche en vain de mes regards mourans

* *Furibunda*..., Cat.

Adieu, palais, amis! adieu, triste famille!
Stade, palestre antique, où ma couronne brille;
Je ne vous verrai plus!... Malheureux! malheureux!
Moi, jadis couronné d'un laurier belliqueux,
Moi, paré de ma gloire et de la fleur de l'âge,
De charmes, de succès, éclatant assemblage!
Moi! je vais donc traîner des jours pleins de mépris,
Menade, et de moi-même exécrable débris!
Nouveau monstre d'Ida! servante de Cybèle!...»
Cybèle l'entendit; et, d'un lion fidèle,
Irritant, à ces mots, le docile courroux:
« Que ta rage s'égale à mon transport jaloux.
Terrible, hérissant ta crinière sanglante,
Ouvre l'abîme affreux de ta gueule écumante;
Que ta queue, à longs flots, gronde autour de tes flancs,
Epouvante les airs de tes rugissemens ».
Elle dit: aussitôt, ministre de vengeance,
Le monstre impatient d'un bond léger s'élance:
Rien n'arrête son choc, et des arbres brisés
Il disperse en courant les rameaux fracassés.
Il voit la faible * Atys sur l'arène expirante;
Il rugit dans sa joie horrible, dévorante! ...
Soudain Atys se lève, et d'un pied léger fuit;
Sur les monts, dans les bois le monstre le poursuit.
De l'inconstance Atys fut le modèle.
Cybèle, mère auguste, ô déesse éternelle!
Cette victime vous suffit.
Epargnez à tout infidèle
L'état où vous l'avez réduit.

* Teneramque vidit Atyn. CATUL.

CHAPITRE VI.

FÊTES DU SOLEIL DU PRINTEMPS.

Les Dionysiaques, ou les fêtes de Bacchus. — Les fêtes de Cotys, et en rapprochement celles de la bonne Déesse. — Scènes d'ivresse et de lasciveté.

« Pourquoi donc chose si honteuse, si tant naturelle »?
CHARRON, de la Sagesse.

J'AI peint l'amour céleste et ses jouissances épurées; je vous ai conduit au berceau de la douce volupté : la muse pudique a seule guidé mes pinceaux. Pourquoi faut-il que j'emprunte ceux du cynisme? Mais le sujet commande. Si je tirais le rideau sur ces tableaux, la galerie que nous allons parcourir ne paraîtrait pas terminée. Je ne suis ici qu'un historien; je vous dois compte de toutes les pensées de l'antiquité, et je vais l'évoquer devant vous sans art et sans voile.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que cette grave antiquité attachait une idée religieuse, ou plutôt philosophique, aux signes qui nous semblent aujourd'hui obscènes ou ridicules.

Les types brillans de la fécondité étaient quelque chose de sacré.

« Les Orientaux [1] avaient des dogmes simples, une religion auguste ; aux objets de leur culte étaient liées de grandes idées ; les phénomènes de la nature servaient de base à leurs allégories, dont le texte était sous la garantie de la religion et de la philosophie. Chez les Grecs, les poètes furent les théologiens ; leur imagination joua avec ces idées religieuses, qui, en y gagnant de la grâce, perdirent de la dignité ».

« Toutes les fois [2], dit le savant Dupuis, que les fêtes ou les images des divinités retraceront quelque chose d'obscène, c'est au printemps qu'il faut le reporter. C'est au printemps qu'Osiris, selon les Égyptiens, fécondait la nature [3] ; c'est au printemps que le ciel s'unit à la terre ».

« La terre amoureuse, dit Virgile, demande alors au ciel le principe vivifiant, qui doit féconder son sein ».

Telle est l'origine du culte de Priape et des divinités qui portent ses attributs...

[1] Polythéisme analysé, p. 24.

[2] Origine de tous les cultes, t. I, p. 472. *Id.* t. I, p. 473 ; t. II, p. 652 ; t. IV, p. 170-171.

[3] Vere tument terræ et genitalia semina poscunt.
Tum pater omnipotens fœcundis imbribus æther
Conjugis in gremium lætæ descendit et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore fœtus. VIRG.

Voilà pourquoi le soleil ou ses images, à l'époque du printemps, offrent les caractères de la plus énergique virilité.

Ainsi Pan, ou le dieu qui empruntait les attributs de la chèvre et des chevreaux, déploie les organes de la fécondité la plus mâle, et reçoit les hommages des femmes à Mendès, comme la *chèvre céleste* les recevait en Grèce, chez les Phliassiens, à Rome, dans les temples de la bonne Déesse, au premier mai, au lever même de cette constellation.

Telle est l'allégorie rappelée dans les fêtes ityphalliques, dans les mystères de la bonne Déesse, dans ceux de Cotys, etc. et par le culte et les symboles du dieu des jardins [1].

Notre fausse délicatesse rejette ces images, qui alors étaient divinisées.

« Et pourquoi donc, s'écrie le sage Charron, pourquoi chose tant honteuse, si tant naturelle [2] » ?

Et Montaigne [3] : « Tout le mouvement de ce monde se résout et tend à cet accouplage : c'est une matière infuse par-tout ; c'est un centre où toutes choses regardent. On voit encore des

[1] Théodor. thérap. Prudent. cont. Symm.

[2] Charron, de la sagesse.

[3] Montaigne, ess. l. III, p. 113, 114, 147, 328.

ordonnances de la vieille et sage Rome faites pour le service de l'amour, et les préceptes de Socrate à instruire les courtisanes....

» Cinquante déités étoient au temps passé asservies à cet office, et s'est trouvé nation, où, pour endormir la concupiscence de ceux qui venoient à la dévotion, on tenoit aux temples des G.... à jouir, et étoit acte de cérémonie de s'en servir avant de venir à l'office [1].

» En la plupart du monde, cette partie de notre corps étoit déifiée [2]; en même province, les uns se l'écorchoient pour en offrir et consacrer un lopin; les autres offroient et consacroient leur semence : en une autre, les jeunes hommes se le perçoient publiquement.... estimés peu vigoureux et peu chastes, s'ils venoient à s'étonner par la force de cette cruelle douleur. Ailleurs, le plus sacré magistrat étoit révéré et recognu par ces parties-là; et en plusieurs cérémonies, l'effigie en étoit portée en pompe à l'honneur des diverses divinités. Les dames égyptiennes, en la fête des bacchanales, en portoient au cou un de bois exquisément formé,

[1] Nimirum propter incontinentiam incontinentia necessaria est incendium ignibus restinguitur.

[2] On retrouve ce symbole chez les Scythes et les peuples septentrionaux, comme chez les Orientaux et les Egyptiens.

grand et pesant, chascun selon sa force : oultre que la statue de leur dieu en représentoit un, qui surpassoit en mesure le reste du corps. Les femmes mariées ici près en forgent, de leur couvre-chef, une figure sur leur front, pour se glorifier de la jouissance qu'elles en ont, et venant à être veuves, le couchent en arrière et ensevelissent sous leur coiffure. Les plus sages matrones à Rome estoient honorées d'offrir des fleurs et des couronnes au dieu Priapus; et sur ses parties moins honnêtes faisoit-on seoir, les vierges au jour de leurs nopces....

» Chascun fuit à voir naître l'homme, chascun court à le voir mourir. Pour le détruire, on cherche un champ spacieux et en pleine lumière ; pour le construire, on se musse en un creux ténébreux et le plus contraint qu'il se peut. C'est le devoir de se cacher pour le faire, et c'est gloire, et naissent plusieurs vertus, de le savoir défaire....

» A quoi bon faire ces pointes de la philosophie, sur lesquelles aucun être humain ne se peut rasseoir, et ces règles qui excèdent notre usage et notre force? Je vois souvent qu'on nous propose des images de vie, lesquels ni le proposant, ni les auditeurs, n'ont aucune espérance de suivre, ni, qui plus est, envie. De ce

même papier dont il vient d'écrire l'arrêt de condamnation contre un adultère, le juge en dérobe un lopin, pour en faire un poulet à la femme de son compaignon.

» Celle à qui vous viendrez de vous frotter illicitement, criera plus asprement, tantôt en votre présence, même à l'encontre d'une pareille faute de sa compaigne, que ne feroit Porcia : et tel condamne un homme à mourir pour des crimes qu'il n'estime pas fautes....

» En toutes les chambrées de la philosophie ancienne, ceci se trouvera, qu'un même ouvrier y publie des règles de tempérance, et publie ensemble des écrits d'amour et débauche.

» Xénophon, au giron de Clinias, écrivit contre la vertu aristippique ».

LES DIONYSIAQUES [1], OU LES FÊTES DE BACCHUS.

UNE fête de Bacchus rappelle toutes les images de la double ivresse du vin et de la volupté.

[1] Barthelemy n'a publié qu'une esquisse. *Voyez* Athénée, l. v, Lilius Gyraldus, Natalis-Comes, Dempsterus ad Rosinum, l. II, c. II, Phornutus in bacch. desc. Pausanias in Corinth. Euripides in bacch. Catullus in nupt. Pel. Virg. l. VII æn. Valer.-Fl. l. II, arg. Senec. in Œdip. Strab. l. XIV. Palmerius, eortolog. Prideaux, exercit. p. 617. Sainte-Croix, p. 427. Athénée, l. VII, Eusthat. ad odyss. Ph. Dupuis, passim. Polyth. anal. *id.*

Un culte profane semble l'avilir; c'est par le sacrifice de sa raison qu'on l'honore; c'est en dégradant l'homme qu'on s'élève à la divinité.

Les Grecs ont parodié la mythologie : ainsi le feu créateur, l'artiste universel, Vulcain, démon boiteux, est le chef enfumé des cyclopes et des forgerons; ainsi le satellite du dieu de la lumière, Mercure, devint le génie des voleurs, et Bacchus, le dieu de la lumière, l'Osiris des Grecs, ne fut plus que le patron des ivrognes.

« L'établissement de ce culte jusque dans l'Inde et dans l'Arabie dès les temps les plus reculés, tout annonce que Bacchus est une divinité orientale, dont les Grecs adoptèrent le culte fort tard. Porté par plusieurs mystagogues, il se trouve, en plusieurs endroits, reproduit sous plusieurs formes. Tantôt ce n'est qu'une secte, une confrérie obscure, qui honore en secret les mystères de ce dieu; tantôt ce sont les fêtes publiques de tout un peuple qui, à certaines époques de l'année, invoque le dieu qui féconde les campagnes au printemps, et qui mûrit les raisins en automne.

» Ici, les fêtes rurales ont un ton de simplicité, qui annonce les mœurs naïves des premiers

habitans des campagnes. Là, des mystères plus compliqués, sous des formes monstrueuses et bizarres, décèlent une origine plus savante et étrangère au peuple qui les célèbre, puisque lui-même ignore le sens des mots qu'il prononce, et celui des emblèmes qu'il révère[1] ».

Les *dionysies* sont le nom commun des fêtes de Bacchus.

On distingue les anciennes, les nouvelles, les grandes, les petites, les urbaines, les rurales, celles du printemps, celles de l'automne, et celles qu'éclaire le jour, et celles que voile la nuit. Quelques-unes sont communes et publiques, d'autres sont particulières. Celles-ci ont une dénomination générale, et celles-là en portent une singulière.

Ainsi le culte de Bacchus semble embrasser à la fois tous les temps, tous les lieux, se reproduit, comme la nature, sous cent formes diverses, et compose, à lui seul, le plus grand cercle du système religieux de l'antiquité.

Il faut marcher à l'explication de ces fêtes, entre le silence des anciens et les déclamations des chrétiens.

Les plus anciennes se célébraient dans les champs avant le printemps, le douze du mois anthestérion, à Lymnée.

[1] Dupuis.

Les grandes dionysiaques [1] sont les mêmes que les anciennes : elles ont lieu au printemps. C'est l'époque où les alliés des Athéniens leur paient un tribut.

C'est au printemps que l'on célèbre aussi les urbaines [2] tous les trois ans, et quelquefois tous les cinq ans [3]. La nuit couvre ces mystères de son ombre religieuse, et le silence en épaissit les voiles.

Les étrangers sont bannis de ces fêtes [4].

Les dionysiaques ordinaires sont la préparation et comme la scène d'ouverture ou d'exposition du drame. Elles ne diffèrent point des dionysiaques rustiques.

Les fêtes lénéennes appartiennent à l'automne, et se rapportent, selon les uns, à l'invention du pressoir [5]; selon les autres, à l'en-

[1] Lorsque les auteurs anciens écrivent *dionysies*, sans y ajouter une autre particule, il faut l'entendre des grandes dionysiaques.

Les petites dionysiaques sont renfermées dans la ville, et tombent au mois posidéon.

[2] Liberalia urbana.

[3] Interp. Aristoph. in av. Virg. IV æn. Serv. Lucan. scol. Arist. in pac. Euripid. in bacch. Pausan. Att.

[4] Scol. com. Demosth. in Nic.

[5] Scol. com.

trée du soleil dans le signe du capricorne [1].

Il faut distinguer encore les *théoïnies*, fameuses par le sacrifice qu'offrent les citoyens tirés au sort dans les sections de tribu [2].

Les *brauronies* licencieuses, où l'on traîne des courtisanes ivres [3].

Les *omophagies*, dans lesquelles on voit paraître des mystes échauffés, le corps et les bras ceints de serpens qui se replient autour d'eux, et qui sifflent sur leurs têtes : furieux, ils déchirent, ils dévorent des chairs crues et fumantes ; le sang coule de leur bouche hideuse, et tombe à longs sillons sur leurs horribles vêtemens [4].

Les *orgies*, nom particulier aux fêtes de Bacchus, et qui exprime la fureur dont les bacchantes étaient saisies [5].

Les *bacchanales* [6], dont l'origine est égyptienne [7].

[1] Proclus ad Hesiod.

[2] Hésych.

[3] Scol. com.

[4] Arnob. l. v. Eurip. in bacch. Clemens Alex. in protrept. Catull. in nupt. Pel.

[5] Serv. loc. cit.

[6] Dans les dionysies, on sacrifie un porc; dans les bacchanales, un bouc. — Hérodot. l. II, c. XLVIII.

[7] Hérod. l. II. Plutarq. de Is.

Revenons.

Revenons. Les *dionysiaques* furent, chez les Athéniens, dans les premiers temps, une des plus importantes solennités. On les voit alors supputer les intervalles du temps par l'époque des dionysiaques [1].

Le prêtre de Bacchus a la première place au théâtre [2], et l'archonte doit présider et ordonner la fête [3].

Après avoir ainsi exposé l'origine, la dignité, et assigné les différens genres des fêtes dionysiaques, il reste à parler de la pompe, de l'ordre des cérémonies, du culte et des mystères.

Dans l'origine, le culte fut simple et populaire; il n'eut d'éclat que par la simplicité, et par la joie agreste et naïve.

On y voyait une cruche de vin, un cep, un bouc paré de festons, une corbeille remplie de figues, un phallus. Aujourd'hui il faut des vases d'or, des robes éclatantes, des masques, des chars pompeux [4].

D'abord s'avancent les *mystes* et les offrandes.

Les mystes comprennent les bacchantes et

[1] Suidas.
[2] Comment. com. in ran.
[3] Pollux, l. VIII.
[4] Plutarq. Phil. Plaut.

mées d'un phallus [1] de la même proportion, qui se meut par ressort. Une trompette les précède : elles marchent en invoquant Bacchus.

Ces cérémonies anciennes, instituées en honneur du principe actif de la génération universelle, que l'on retrouve jusqu'aux Indes dans le culte du lingam [2], passèrent de la Grèce en Italie ; et nulle part les hommes ne crurent blesser les mœurs, en rendant des honneurs à l'emblème le plus simple et le plus expressif de l'énergie active de la divinité [3].

Enfin paraît le van mystique [4] : il est posé sur la tête d'une prêtresse nommée *lycnophore*.

La marche est fermée par les ithyphalles, vêtus d'habits de femme [5].

[1] Le phallus des dionysiaques était de bois de figuier. Le figuier rappelait aux initiés une aventure très-scandaleuse de Bacchus. De-là toutes les fables sacrées sur le figuier. *Vid.* Clem. Alex. protr. Hygin. poet. astr. l. II, c. v. Plut. de Is. et Osir. §. XXXVI.

[2] Le Chib, ou Routren des Indiens, et dont le lingam est le symbole, a de grands rapports avec le Bacchus des Grecs.

[3] Dupuis.

[4] Et mystica vannus Iacchi. Virg.

[5] Athén. l. XIV.

Des hymnes phalliques retentissent de toutes parts, et célèbrent la vertu de la divinité [1]. Toute la ville est plongée dans l'ivresse [2].

Le temple s'ouvre : les portes sacrées qui conduisent à l'initiation, sont fermées le reste de l'année. Des matrones vénérables président aux cérémonies [3]. Ces ministres des mystères sont au nombre de quatorze [4].

Elles sont choisies par le roi des sacrifices [5], l'archonte roi, secondé dans cette fonction par les épimelètes, ou par des commissaires de l'administration publique. Sa femme, à laquelle on donne le nom de reine [6], distribue les objets sacrés, dont la vue est interdite à l'œil des hommes.

Le roi des sacrifices est un citoyen d'une sagesse et d'une probité éprouvées : la reine n'est pas moins recommandable par les vertus

[1] Aristoph. Acharn.

[2] Plat. l. 1 de leg.

[3] Harpocrat. Hésychius.

[4] Nombre mystérieux : le 7 redoublé.

[5] Demosth. in Neær.

[6] Le roi représente le soleil : cette reine représente la lune, ou la clarté nouvelle. On lui adressait cette formule, rapportée par Firmicus : *Salut, épouse! salut, nouvelle lumière!*

de son sexe. Elle doit avoir épousé, vierge et citoyenne, un citoyen d'Athènes.

Les loix qui règlent ces formalités, sont gravées sur une colonne dans le temple.

Alors cette prêtresse recevait de ses compagnes le serment qu'elles prêtaient devant l'autel et les vases sacrés, avant que d'y pouvoir porter la main.

Telle était la formule du serment : « Chaste et pure, n'ayant souffert l'approche d'aucun homme, exempte de toutes souillures, je célèbre, dans le temps prescrit, et suivant la loi de mon pays, les saints mystères [1] de Bacchus ».

Un dadouque avertit les initiés d'invoquer la divinité tutélaire [2].

Les hymnes retentissent [3].

Un dernier prêtre s'avance, et procède à purifier les initiés.

C'est dans l'air qu'ils sont purifiés [4].

Sous les colonnes, un phallus de fleurs est

[1] Les dionysies, les iobacchies.

[2] Scol. Arist. ran. ad v. 299.

[3] *Ibid.* v. 482.

[4] Aere ventilantur quod erat in sacris Liberi. — *Serv.* ad æneid. l. VI, v. 740.

suspendu [1] à la sommité d'un pin : l'initié doit s'élancer et le saisir au bond. C'est ainsi que, dans le *ballet de Páris*, l'élégant et léger *Vestris* détache, en sautant, une rose que le zéphyr balance sur sa tête.

On donne, dans ces mystères, la représentation de *la passion de Bacchus*, mort, descendu aux enfers et ressuscité, à l'imitation de celle d'Osiris, dont on faisait la commémoration à Saïs, au rapport d'Hérodote.

C'est là aussi que se fait la *créophonie*, ou la distribution du corps du dieu [2], que l'on mangeait; cérémonie dont l'eucharistie des chrétiens est une ombre. On distribuait réellement aux assistans une viande crue, qu'ils devaient manger en mémoire de Bacchus mis en pièces par les titans [3], et dont la passion (*o*) était

[1] Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinu.

VIRG. georg. l. II, v. 389.

Oscilla.... membra virilia de floribus facta quæ suspendebantur per intercolumnia ita ut in ea homines acceptis clausis personis impingerent et ea ore cillerent, ad risum populo commovendum.... sacra liberi patris.... — *Servius*, in 4 l.

[2] Clemens protr. Eurip. Bacc. v. 139.

[3] Allégorie qui rappelle les révolutions physiques. Essai sur la relig. des anc. Gr. Ste.-Croix, recherch. sur les myst.

renouvelée tous les ans à Chio et à Ténédos, par l'immolation d'un homme.

On coule un serpent d'or dans le sein des initiés. On leur expliquait alors ces mots hiéroglyphiques : « Le taureau a engendré un dragon ; le dragon à son tour a engendré le taureau, qui est devenu Bacchus, fils de Proserpine ».

Allusion à deux constellations de ce nom, qui sont en opposition de manière que l'une à son coucher fait lever l'autre, et réciproquement : allusion au soleil, qui abandonne les signes inférieurs, l'hémisphère obscur, pour s'unir et briller dans le signe du taureau, qui ouvre l'année. C'est par le même principe, ou plutôt par les mêmes observations, qu'on leur révélait le sens attaché à l'emblème du serpent.

Ces initiés, entr'autres ceux connus sous le nom d'*orphiques*, affectèrent des mœurs simples et une vie pure [1]. On retrouve dans leur conduite et dans leurs principes, une partie du système et du régime que Pythagore rapporta des sanctuaires d'Isis, ou des pagodes de l'Inde.

[1] Mémoires de l'acad. des inscr. t. v, p. 117. Mémoire sur la vie orphique. Hérodot. l. II, c. LXXXI. Euripid. Hippol. v. 948-54. *Voyez* Fréret, mém. sur le culte de Bacchus, acad. des inscr. t. XXIII, p. 262.

Ils croient s'élever à la vue intime et au commerce des dieux [1].

Ainsi nos Paschal, nos Mallebranche étaient de vrais orphiques. Ainsi on retrouve les mêmes folies à Athènes, à Bénarès et à Paris. Le lamisme a fait le tour du globe. Par-tout crédule, superstitieux, le peuple a adopté les rêveries de quelques spiritualistes, qui n'ont pas même eu le mérite de l'invention, et dont l'imagination, égarée dans des abîmes, s'est reposée sur les mêmes absurdités.

Dans la suite, ces mystères furent le théâtre de la prostitution [2].

Maxime de Tyr assurait [3] que tout, dans les mystères de Bacchus, rappelait l'abandon de la volupté, ou l'ivresse de la débauche.

[1] Cette secte enfanta celle des éclectiques, adorateurs de Phanès. On retrouve dans le culte de Phanès l'œuf symbolique, la triade métaphysique, le dieu triforme, multiforme, etc. *Voyez* Sainte-Croix, recherches sur les mystères.

[2] Le célèbre Warburton attribue la dégradation des mystères à trois causes :

A la représentation obscène du membre viril;

A la licence des allégories;

Aux scandales de la nuit.

[3] Diss. 3, édit. Dav.

En Italie, où le culte de Bacchus[1] fut transporté par les colonies grecques, les excès montèrent à leur comble. On vit les femmes se couronner de phallus [2].

Tite-Live[3] nous a laissé le récit de la licence et de l'anéantissement des bacchanales dans le Latium. Nous transcrivons, en l'abrégeant, ce récit éloquent.

« Hispala Fecenia, célèbre courtisane, détourne un jeune romain, nommé Ebutius, de se faire initier aux nouveaux sacrifices des bacchantes, où sa mère et son beau-père voulaient le faire recevoir pour le perdre, et où Hispala elle-même avait été initiée avant d'être affranchie. Ebutius, épouvanté du récit que lui fait Hispala, et chassé par sa mère pour ne point vouloir consentir à ce qu'elle exige de lui, va découvrir au consul les abominations de ces assemblées nocturnes. Hispala, interrogée en présence du consul par Sulpitia, belle-mère de ce dernier, lui révéla tout le mystère de ces sacrifices, en les reprenant dès leur première origine.

[1] *Vid.* les fêtes de Bacchus à l'époque de l'automne.

[2] Sainte-Croix, recherches sur les mystères des ana August. de civ. Dei, l. VII, c. XXI.

[3] Liv. XXXIX, c. XV, XVI.

» D'abord ils avaient été confiés à des femmes, sans qu'on y admît aucun homme. On consacrait alors trois jours dans l'année à l'initiation de celles qui se présentaient pour être admises aux orgies. Les matrones parvenaient à la prêtrise chacune à leur tour; mais Paculla Minia, de Capoue, élevée à cette dignité, avait introduit dans ces cérémonies des nouveautés qu'elle prétendait lui avoir été inspirées par les dieux. C'était elle qui y avait admis les premiers hommes; savoir, ses deux fils, Minius et Herennius, de la famille des Cerrinius. Elle avait voulu que ces sacrifices se célébrassent la nuit, et non le jour; et au lieu des trois jours consacrés chaque année aux initiations, elle en avait établi cinq par mois. Depuis que les hommes y avaient été confondus avec les femmes, et que les ténèbres de la nuit avaient amené une licence inconnue à la lumière du jour, il n'y avait sorte de crimes, d'infamies et d'abominations auxquelles on ne se fût abandonné sans scrupule; la débauche hideuse des hommes entr'eux surpassait encore celle des femmes. Ceux qui témoignaient de la répugnance à subir ou à proposer ces indignités, étaient immolés en victimes. Le caractère de leur religion était de se croire tout permis. Agités de

mouvemens convulsifs, fanatiques en délire, les hommes jouaient l'inspiré, et prédisaient l'avenir. Les femmes, travesties en bacchantes, et les cheveux épars, couraient aux bords du Tibre, plongeant dans ses eaux des torches ardentes; elles les en retiraient tout allumées, et présentaient comme un miracle ce qui n'était que l'effet du soufre et de la chaux combinés. Précipitant dans le fond des abîmes ceux dont ils voulaient se défaire, ils publiaient que les dieux les avaient enlevés. Ils traitaient ainsi ceux qui refusaient d'entrer dans la conjuration, de participer à leurs forfaits, ou de souffrir les prostitutions. La secte était déjà si nombreuse, qu'elle composait à Rome un second peuple, dont plusieurs personnes illustres, de l'un et l'autre sexe, faisaient partie. Depuis deux ans, on avait arrêté de ne recevoir personne au-dessus de vingt ans, parce qu'on recherchait l'âge le plus convenable à l'erreur et à la prostitution.

» Le consul s'étant assuré des deux dénonciateurs, Ebutius et Hispala, informa le sénat de toute cette intrigue. Lorsqu'il eut exposé avec ordre, et ce qui lui avait été rapporté par d'autres, et ce qu'il avait découvert par lui-même, le sénat craignit pour la république les

suites d'un si épouvantable rassemblement; il ordonna que le consul serait remercié des soins qu'il avait pris de découvrir, sans éclat, ce foyer de conjurations, et le chargea, lui et son collègue, d'informer extraordinairement contre les ministres de ces cérémonies nocturnes, et contre leurs complices et adhérens. On donna ordre d'arrêter, non-seulement à Rome, mais encore dans tous les autres bourgs et villes circonvoisines, les prêtres ou prêtresses qui présidaient à ces sacrifices. On défendit à tous ceux ou celles qui s'étaient fait initier parmi les bacchantes, de s'assembler pour en célébrer les mystères. Avant tout, on devait agir contre ceux qui s'étaient associés pour attenter à l'honneur ou à la vie des citoyens. Tel fut le résultat de la délibération du sénat.

» Toutes les mesures ayant été prises pour s'assurer des initiés, le sénat rendit un arrêt qui défendait de célébrer à l'avenir les bacchanales, ni à Rome, ni dans l'Italie. Ce culte se releva dans la suite sous le règne des empereurs ».

FÊTES DE COTYS[1] (*Kotuttia*).

La déesse Cotytto préside à la débauche :

[1] Nom thrace. Ce culte passa de la Thrace en Grece et en Italie. — Orig. des cultes, t. IV, p. 156, 163, 753.

ses mystères, marqués par la licence la plus effrénée, passèrent de la Thrace à Athènes; ils sont célébrés à Chio, et particulièrement à Corinthe [1].

On dit vulgairement d'un homme efféminé : Il est initié aux mystères de Cotys [2].

On trouve, dans Juvénal, quelques détails sur ces cérémonies impures [3].

Les hommes se rassemblaient en secret : leur tête est ornée de bandelettes dorées; des colliers serpentent sur leur cou; ils affectent la parure et l'attitude des femmes [4]; ils relèvent, ils parfument leur chevelure; ils peignent leurs sourcils et leur visage. Ils immolent la femelle d'un sanglier, et versent sur l'autel des libations de vin. On éloigne les femmes. Cependant l'orgie commence : la liqueur de Bacchus est épanchée à grands flots; on la reçoit, on la boit dans un priape de verre. Juvénal les peint d'un seul

[1] Hésychius. Pausanias, Corinth. Suidas. Strab. l. x. Hor. epod. 17.

[2] Synésius. Calv. enc. Hephæst. enchir. Lact. l. i.

[3] Juvénal, sat. ii, v. 92. Sabatier, t. xii, p. 273. Bannier, t. v, p. 117.

[4] Il paraît que, dans le culte astrologique, on changeait de costume à raison du sexe des divinités qu'on adorait. — Dupuis, t. iv, p. 163.

trait : ils fatiguent la déesse de la débauche elle-même.

Cette divinité est surnommée *Thias ;* c'est, en hébreu, le nom du bouc [1].

On voit s'élever à Epidaure un ancien portique [2] qui lui est consacré.

Alcibiade était initié : le poète Eupolis joua les mystères de Cotytto dans une comédie intitulée *les Baptes* [3] ; il en fut la victime : on prétend qu'ils le précipitèrent dans la mer.

FÊTES DE LA BONNE DÉESSE [4].

Matres caper hircus inito....
Ovid. Fast.

Les femmes célèbrent [5] ces fêtes en secret.

On éloigne les hommes [6] ; on écarte même les animaux mâles ; on voile leurs images.

[1] Buxtorf. p. 856.

[2] Macrob. sat. l. I, c. XII.

[3] Les baptes d'aujourd'hui, les baptisés, disait Potitien, ne sont guère plus tolérans. D.

[4] *Damia*, pour *démia*, dialect. doriq. en usage à Tarente. *Demêtria. Mousia.* Pausan. Achaïc. Phurn. Dupuis, orig. des cultes, t. II, t. IV. Polyth. analysé. Mirab. trad. de Tibul. t. I, p. 258.

[5] Hésych. Festus. Philoxenus. Gloss. lat. græc.

[6] Plut. vit. Ces. et Cic.

Cependant la lubricité la plus effrénée règne au fond du sanctuaire....

« Nous savons, dit Juvénal [1], ce qui se passe au fond de ces sanctuaires quand la trompette agite ces menades, et, lorsqu'étourdies par les sons et enivrées de vin, elles font voler leurs cheveux épars, et hurlent à l'envi le nom de Priape. Quelle fureur! Saufella, tenant en main une couronne, provoque les plus viles courtisanes, et remporte le prix de la lubricité; mais, à son tour, elle rend hommage aux ardeurs fougueuses de Médulline. Celle qui triomphe dans ces assauts lubriques, passe pour la plus noble athlète. Rien n'est feint; les attitudes y sont d'une telle énergie, qu'elles auraient enflammé le vieux Priam, et Nestor affaibli par ses longues années. Déjà les désirs veulent être assouvis; déjà chaque femme reconnaît qu'elle ne tient dans ses bras qu'une femme, et le sanctuaire retentit de ces cris unanimes: Il est temps d'introduire les hommes. Mon amant dormirait-il? qu'on l'éveille. Point d'amant, je me livre aux esclaves; point d'esclave, qu'on appelle un manœuvre: à son défaut, l'approche d'une brute ne l'effraierait pas ».

[1] Juvén. sat. VI, v. 314, trad. Dul.

Les

Les initiés se frappent de verges [1].

Le grand-prêtre devait être choisi dans la famille des Péménides.

Les fêtes durent sept jours. Le troisième jour, on bannit du temple les hommes et les chiens mâles. Les femmes, restées seules, consomment dans la nuit les sacrifices et les mystères.

Le lendemain, les deux sexes se rapprochent, et se lancent réciproquement les bons mots, les sarcasmes et les mauvaises plaisanteries.

P. S. Vid. *Eleusinia ; Thesmophoria.*

LES FLAGELLATIONS.

Dans les démétries (fêtes de Cérès), on se flagelle avec des écorces d'arbre [2].

En Arcadie, les enfans frappent de verges [3] la statue du dieu Pan.

Ainsi à Délos on battait l'autel même du dieu.

[1] Allusion à l'aventure de la déesse fustigée par Myrto. « C'est ainsi, dit le célèbre Villoison, qu'Abélard écrit à Héloïse : *Te nolentem et pro ut poteras reluctantem.... sæpius minis ac* flagellis *ad consensum trahebam....* Verbera *dabat amor, non furor; gratia, non ira* ». *Voyez* le traité de Meïbomius de us. flagr. in re ven.

[2] Hésychius.

[3] Theocrit. scol. *Arkadikê éortê.*

En Sicile, les jeunes gens combattent avec des squilles, et le plus vigoureux athlète reçoit pour prix un taureau [1].

On connaît les lupercales des Romains, empruntées des Grecs, et dans lesquelles des prêtres nus fustigeaient, avec des lanières de peau de bouc, les femmes qu'ils rencontraient sur leurs pas. Les femmes s'y précipitaient en foule, dans l'espoir de devenir fécondes [2].

A Delphes, les femmes se flagellent pendant les fêtes de Bacchus [3].

De ces cérémonies bizarres, la plus cruelle et la plus célèbre est la flagellation des Spartiates.

(*Voyez* les fêtes de Diane, *loc. propr.*)

PRIAPÉES.

Matronæ procul hinc abite castæ,
Turpe est vos legere impudica verba.
Non assis faciunt, euntque recta.
Nimirum sapiunt, videntque magnam
Matronæ quoque mentulam libenter.

Ce fils de Vénus et de Bacchus a un grand-prêtre, des mystères, des initiés, un signe ca-

[1] Scol. Theocr. idyl. 7.
[2] Pausan. Arcad.
[3] *Sciéra.* ibid.

ractéristique [1]. Ce signe, ce mystère, ces attributs, sont les emblèmes naïfs de la force qui vivifie la nature. On désigna, par l'organe même de la génération, le créateur de ces générations innombrables et multiformes, qui, dans leur succession éternelle, embellissent le théâtre de l'univers. La simplicité de ce type et de cette allégorie porte évidemment l'empreinte du caractère égyptien. En effet, aux bords du Nil, Horus ou le soleil était représenté sous la figure d'un homme tenant un sceptre de la main droite, et appuyant la gauche sur l'organe viril entièrement développé. Le dieu porte des ailes au dos. Ce sceptre indique le maître puissant de la terre et des ondes; l'organe viril, le père de la fécondité universelle; et ses ailes, la rapidité avec laquelle il semble, dans sa course, se multiplier, et être à la fois dans tous les lieux [2].

La constellation qui se lève au retour du printemps, semble présider à l'hymen du Soleil et de la Terre, célébré par tous les poètes de l'antiquité. Le bouc céleste prêta à l'époux son attribut caractéristique; voilà pourquoi on confondit souvent cet attribut avec la corne d'abon-

[1] Théodoret, thérap. Prudent. cont. Symmach.

[2] Lucien. Gregor. Gyrald. syntagm. VIII, p. 281. Suidas.

dance [1]; voilà pourquoi Priape, ou le régénérateur de la nature, fut appelé le *dieu sauveur*, le *bon génie* [2]. Ainsi s'explique l'épithète de *premier créateur* que lui donne Orphée [3]. On voit pourquoi on plaçait souvent sur son sein, et entre ses bras, une corbeille remplie de fleurs et de fruits; pourquoi sa statue s'élevait au milieu des jardins, qui semblaient lui devoir leur parure; pourquoi les blés et la vigne étaient sous sa protection; pourquoi il tenait dans la main droite un sceptre ou une Arpe, symbole de la puissance; pourquoi on teignait ses statues ou ses attributs en rouge, qui est la couleur de la flamme et de la vie [4]; pourquoi, dieu de l'agriculture, il recevait tour-à-tour les traits ou les hommages du laboureur [5]; pourquoi enfin il était regardé comme le fils d'Adonis et de Vénus, c'est-à-dire du Soleil et de la Nature [6].

[1] Phurnutus.

[2] Id. *Agathôdaimon. Technitees* et *Sôteer.*

[3] Orph. hymn. *Protôgonon.*

[4] Suidas. Servius in Virg. Strabon. Phurnutus. Hérodote. Diodore. Lucien. Iambl. de myst. c. II. Clem. protrep. Arnobe. August. de civ. Dei. *Mythol. passim.*

[5] Gregor. Gyrald. Tibull.

[6] Les différens soleils des saisons, et même des an-

Les Grecs substituèrent des contes légers à ces graves allégories. Ils supposent que Vénus enceinte s'arrête avec Bacchus à Lampsaque; Junon, la jalouse Junon [1], se présente sous les traits de Lucine, répand autour d'elle les enchantemens, et sa malice ou sa vengeance dote l'enfant de l'instrument gigantesque : il croît; la force lui tient lieu de la grâce, et il plaît à toutes les lampsaciennes [2].

Les époux désolés et humiliés à la fois, condamnent, d'une voix unanime, le géant à l'exil. La désolation est au comble dans Lampsaque; les femmes implorent les dieux et leur bonté, ou leur vengeance. Cette dernière se développe avec un caractère terrible; ces époux, sans égards, sont affligés d'une maladie honteuse [3].

nées, étaient considérés tour-à-tour, dans le système mythologique, comme pères ou enfans les uns des autres.

[1] Les différentes lunes des mois, des saisons, des années, sont présentées, par suite du même système, comme des rivales, tour-à-tour vierges ravies, épouses fécondées, et veuves solitaires.

[2] Strabon. Apollonii interp. Diodore. Pétron. Ovid. Apulée.

[3] Fuit autem morbus ille quem hodie gallicum vocamus. — Gasp. Schopp. in Priap.

On implore le redoutable Priape ; il s'appaise, et il consent à rentrer dans les lieux d'où les ingrats l'avaient exilé. De-là ce culte solennel qu'il obtint à Lampsaque.

Ce culte est à la fois le plus universel et le plus ancien ; ses attributs figurent sur les premiers monumens ; on en trouve la grossière ébauche sur la base des hermès. L'âne lui était consacré. Ovide a fait de ce sacrifice le sujet d'un épisode charmant des Fastes ; nous en présentons l'esquisse :

« La Grèce en fête célébrait celle du dieu couronné de lierre ; elle a lieu tous les trois ans, à l'approche de l'automne brumeux. On vit paraître les dieux cultivateurs qui habitent les froids sommets du Lycée. Une foule joyeuse les suit ; les faunes, les égypans, et la folâtre et licencieuse famille des satyres, et les nymphes des eaux, et celles des prairies, et Silène chancelant sur sa monture indocile, et le dieu dont l'arme ridicule et enflammée épouvante les oiseaux. Un bois offre, pour le repas champêtre, un délicieux théâtre, et des lits de mousse et de gazon. Bacchus épanche le vin ; un ruisseau qui coule auprès, offre une onde qu'on néglige. Tous les convives étaient couronnés de fleurs. Le chœur des naïades a pris place ; les unes

abandonnent aux vents les tresses flottantes d'une chevelure, que d'autres ont relevée avec art. Celle-ci, au-dessous d'une robe dont elle rappelle les plis, fait briller une jambe élégante ; celle-là étale les trésors éblouissans d'une gorge d'albâtre. Ici, se montre une épaule accomplie ; plus loin, cette robe s'entr'ouvre et tombe. Leurs pieds charmans sont dégagés des nœuds du brodequin ; les satyres sont mis à la plus douce des tortures. Silène lui-même sent quelques étincelles d'un feu qui se réveille ; une malice charmante ne lui permet pas d'être vieillard. L'honneur et l'appui des jardins, l'enflammé Priape ne voit au milieu des nymphes que Lotis ; c'est elle qu'il désire, c'est elle qu'il recherche, c'est elle qui anime ses soupirs : il prodigue les signes d'intelligence, il voudrait s'en faire entendre et l'attirer. Les belles sont dédaigneuses, et l'orgueil suit les charmes. Lotis le regarde avec un mépris superbe. Cependant la nuit approche ; Bacchus sollicite au sommeil ; on se sépare, et chacun s'abandonne au repos. Lotis, que les jeux ont fatiguée, cherche, sous un arbre hospitalier et sur l'herbe touffue, un repos perfide. Son amant se lève mystérieusement, et, d'un pied furtif et suspendu, il s'avance en retenant son haleine ; il craint qu'un

souffle ne le trahisse ; il touche au lit heureux et secret où repose la nymphe charmante. Déjà il effleurait la pointe du gazon qui la touche, il la voit plongée dans un sommeil profond. Enivré d'espérance et de joie, il écarte une robe importune ; il est sur la route de ses vœux. Voilà que la monture du vieux Silène fait retentir tout le bois d'une intempestive harmonie. La nymphe effrayée se réveille en sursaut ; ses deux mains ont repoussé Priape ; elle fuit, et réveille toute la forêt. On accourt, et le rire éclate à la vue du dieu surpris au clair de la lune dans sa nudité, et dans la ridicule exagération de son transport. Le chanteur importun fut puni de mort ; et c'est depuis ce temps que l'on immole un âne au dieu de Lampsaque ».

Tel est le récit d'Ovide [1]. Nous croyons qu'avec moins de grâce, peut-être, mais avec plus de vérité, Voltaire a donné le sens de cette allégorie, dans des vers [2] qu'on nous dispensera de citer.

[1] Ovid. fast. l. 1, v. 393 ad 440.

[2] Pucelle, chant de l'âne. Priape, suivant une autre tradition, tua cet âne par rivalité. Il figure, parmi les étoiles de la constellation du cancer, au point le plus élevé de la course du soleil, qui triomphe alors porté sur un âne. Hygin. Hor.-Apol.

On épanchait sur les autels du dieu le vin et le lait; on lui offrait de l'orge grillé et les prémices des fruits. On le couronnait de roses au printemps, d'épis en été, de pampres en automne, d'olivier en hiver [1]. La piété plaçait souvent ces couronnes autre part que sur sa tête [2]. Ces attributs divinisés étaient tour-à-tour portés en pompe dans les cérémonies publiques, ou adorés en secret dans l'intérieur domestique. On imprimait cette forme à des vases, et même à des coupes d'or, d'ivoire, ou de verre. Les femmes enveloppaient ces instrumens sacrés dans des langes de lin et de soie. On prétend qu'ils servaient alors *de malheureux supplément* [3] *aux faveurs enivrantes de la volupté* [4].

Les courtisanes, et par fois des matrones, consacraient au dieu de grotesques *ex voto*, dont le nombre exprimait celui des sacrifices offerts en secret [5], ou dont le volume indiquait

[1] Virg. Tibulle.

[2] Cingit inauratâ pœnem tibi, sancte, coronâ. — *Carm.* 40.

[3] Greg. Gyrald. Phurnutus. Schopp.

[4] Expressions de J.-J. Confessions.

[5] Puella quædam, quot viros unâ nocte experta fuerat, tot verpas salignas Priapo dedicat. *Carm.* 34.

les espérances, les désirs, les jouissances, les regrets [1].

On sait que le dieu avait droit aux prémices des vierges; soit piété, soit précaution, soit hypocrisie, les nouvelles mariées ne manquaient pas de s'asseoir douloureusement sur la statue du dieu [2].

On trouvera les détails des fêtes de Priape, à l'article de celles de Bacchus.

Nous avons rassemblé, dans une note rejetée à la fin du volume, les poésies légères que le génie un peu libertin de l'antiquité nous a laissées sur la religion du dieu de Lampsaque. Le sujet de ces poëmes est tantôt un hymne plaisant; tantôt la prière naïve d'une jeune fille ou d'un paysan; tantôt l'exclamation d'étonnement qui échappe au voyageur : le plus souvent le dieu parle, et menace ou conseille les adultères; le plus souvent il se plaint des oiseaux, des voleurs, de la situation fatigante et

[1] Pro sanato fascino suo, quidam tabellam votivam in Priapi sacello suspendit. *Carm.* 37. *Vid.* Schopp.

[2] Quid hoc dicam? cùm ibi sit et Priapus, nimium masculus, super cujus immanissimum et turpissimum fascinum sedere nova nupta jubebatur, more honestissimo et religiosissimo matronarum. — August. de civitate Dei.

de l'expression incommode que le sculpteur lui a donnée, quelquefois des visites lascives et des caresses bizarres qu'il reçoit, etc. etc. etc.

Les amateurs pourront réunir cette collection, qui a occupé sérieusement *Scaliger*, *Gyraldus* et *Schoppius*, à celle qu'un professeur universitaire et diplomate vient, dans ses heureux loisirs, de publier[1] pour l'instruction de la jeunesse.

[1] Priapeia apud....

CHAPITRE VII.

SUITE DES FÊTES DU PRINTEMPS.

Le retour de l'Hirondelle [1].

Voici revenir l'hirondelle,
La messagère du printemps....

TELLE était la chanson des enfans au retour du zéphyr. Ils parcouraient en tumulte les rues de la ville, et s'arrêtaient devant les portes des maisons : on les accueillait, et chaque famille faisait un présent aux chanteurs.

Cet usage, qui avait lieu à Rhodes, se retrouve dans nos contrées. « Ainsi, dit Gébelin, le premier jour de mai, les jeunes filles du midi de la France vont de maison en maison chanter la chanson du printemps. On les appelle *mayes* ou *mayences*, et chacun leur donne ».

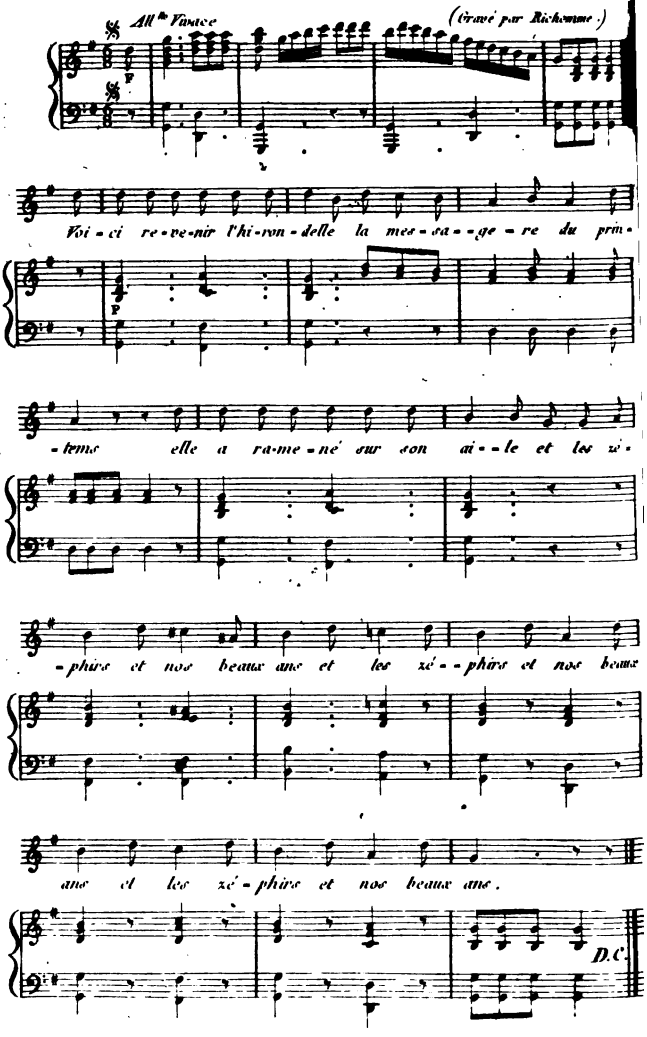
Roucher indique, dans une note, ces jeux aimables, ces coutumes riantes, que le retour du mois de mai ramène dans toute l'Europe.

Alors les Grecs suspendent des guirlandes de fleurs aux portes de leurs maîtresses. La

[1] *Chelidonia.*

Le Retour de l'Hirondelle. Chanson.

MUSIQUE DE MÉHUL.



nuit retentit de chants passionnés, et la beauté sourit aux hymnes qu'elle inspire.

Les Romains se rassemblent sur les bords délicieux de la fontaine d'Égérie; sur ces bords romantiques, où naissent en tout temps les vers et les fleurs. Au nord, des fêtes charmantes et prolongées dans la nuit, rappellent ces veillées célèbres en l'honneur de Vénus. Au midi, la beauté est placée sur un trône; des myrtes ou des roses forment sa couronne, une palme ou un lis est son sceptre : elle est vêtue d'une robe blanche, des couleurs de l'innocence et de la virginité; des filles ingénues, ses compagnes modestes, l'environnent : l'amour et le désir déposent à leurs pieds un tribut.

La chanson sur le retour des hirondelles est de Cléobule; on la trouve dans Athénée : je l'ai imitée dans ces vers :

CHŒUR D'ENFANS A LA PORTE DES MAISONS.

La chanson de l'Hirondelle.

Voici revenir l'hirondelle,
La messagère du printemps;
Elle a ramené sur son aile
Et les zéphyrs et nos beaux ans.

A cette gentille hirondelle
Portez de rustiques présens;

Le miel pur, la figue nouvelle,
Un lait doux et des fruits naissans.

Elle unit, la vive hirondelle,
L'ébène à l'albâtre éclatant.
Mais elle plaît sans être belle :
Bonté vaut plumage élégant.

Donnez à la gente hirondelle,
Jeune fille au regard charmant;
Conservez bien ma pastourelle,
Et sa simplesse, et votre amant.

Amans, donnez à l'hirondelle :
Goûtez la leçon de ses chants.
L'oiseau revient au nid fidèle;
Imitez-le, soyez constans.

Donnez, donnez à l'hirondelle,
Ma mère, au nom de vos vieux ans.
Rappelez-vous votre modèle :
Le souvenir est un printemps.

Bonheur, santé, joie éternelle
A tous les passans obligeans !
Donnez, donnez à l'hirondelle;
Donnez à ces bons jeunes gens.

CHAPITRE VIII.

SUITE DES FÊTES DU PRINTEMPS.

Fêtes de Vénus. — Prix décerné à la beauté.

INVOCATION A VÉNUS*.

Déesse, dont le sang a formé nos aïeux;
Toi qui fais le plaisir des hommes et des dieux,
Qui par un doux pouvoir régnant sur tout le monde,
Rends et la mer peuplée et la terre féconde,
Je t'invoque, ô Vénus, ô mère de l'Amour!
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour;
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre ramène,
Les zéphyrs font sentir leur amoureuse haleine;
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance,
Par mille tons lascifs célébrer ta présence.
Pour la belle génisse on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux;
Enfin les habitans des bois et des montagnes,
Des fleuves et des mers, et des vertes campagnes,
Brillant à ton aspect d'amour et de désir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir:
Tant on aime à te suivre, et ce charmant empire
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire!

* *Lucrèce, trad. de Hénault.*

Donc, puisque la nature est toute sous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi,
Que sans toi rien n'est beau, rien n'aime et n'est aimable;
Vénus, deviens ma muse, et sois-moi favorable!...
Cependant des mortels arrête les terreurs,
Ecarte loin de nous la guerre et ses horreurs:
Tu peux tout mettre en paix et sur mer et sur terre;
Car que ne peux-tu point sur le dieu de la guerre?
Souvent ce dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
Et l'Amour tient son ame à ta bouche attachée.
Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Parle pour les Romains dans ces momens si doux;
Nous demandons la paix, demande-la pour nous.

FÊTES DE VÉNUS [1].

Je vais continuer de suppléer au silence de l'auteur des *Voyages d'Anacharsis*. Les Grâces

[1] *Aphrodisia. Voyez* Sabatier, t. III, p. 291. Montfaucon, t. II, p. 210. Bannier, t. I, p. 522. Dupuis, t. I, p. 17, 57, 70, 107, 113, 184, 218, 234, 252, 262, 424, 432; t. III, p. 19, 424, 472, 473, 479, 482, 484, 711; t. IV, p. 54, 71, 84, 90, 95, 100, 105, 163, 172, 202, 205, 219, 301, 758; t. V, p. 164, 168, 170, 202, 209, 214, 223, 239, 301, 309, 597, 761; t. VI, p. 112, 113. Prolégomènes sabéiques, introd. p. 27; c. I, p. 6; c. III, *ibid.* §. VIII, p. 80. Plutarq. erot. p. 643. *Ibid.* 131.

ont

ont souri à Barthelemy, et cependant il n'a point parlé de Vénus.

Le culte de Vénus est universel; mais elle est particulièrement adorée à Athènes [1], à Paphos [2], à Amathonte, à Corinthe, et dans l'île de Chypre [3].

A Athènes, les polémarques étaient chargés, à la fin de leur magistrature, de la célébration [4] de ces fêtes.

On accourt en foule aux solennités de Paphos. L'ancienne ville, séparée de la nouvelle par soixante stades, est le théâtre des mystères. On s'y rend dans un ordre religieux [5].

On sacrifie, dans Amathonte, à la belle et facile Vénus [6]; l'heureux initié sort en s'écriant: *J'ai cueilli la rose!*

[1] Athénée, l. III, l. IV. Alciphron. epist. lam. ad Dem.

[2] Athénée, l. XIII.

Ipsa Paphum sublimis abit sedesque revisit,
Læta suas ubi templum illi centumque sabæo
Thure calent aræ....

ÆNEID. l. I.

[3] Hésychius.

[4] Xénophon, hell. l. V.

[5] Strabon, l. XIV.

[6] Hésychius.

A Corinthe, les brillantes prêtresses de son culte l'honorent entr'elles [1].

Dans l'île de Chypre, le sacerdoce est confié aux descendans [2] de Cyniras [3].

Chypre est célèbre par ses mystères et ses initiations [4].

L'initié reçoit un grain de sel, et le symbole de la force [5] fécondante de la nature : une pièce de monnaie est son offrande à Vénus facile [6].

La statue de la déesse porte les marques des deux sexes [7] : elle est nue, et l'artiste, par singularité, a dérobé ses joues sous une barbe épaisse.

[1] Athénée, l. XIII.

[2] Pindar. pythion. od. 2.

[3] Dictus *Agêtor.*

[4] *Vid.* de mysteriis Ridolph. Ven. dissertat. inter Etruscas.

Et Ovide :

Condita si non sunt Veneris mysteria cistis,
Nec cava vesanis ictibus æra sonant,
Attamen inter nos medio versantur in usu,
Sic tamen inter nos ut latuisse velint.

[5] Phallus. *Vid.* Clem. in protrept. Arnobius, l. v. Firmicus de error.

[6] Veneri meretrici.

[7] Macrobe, l. III, c. VIII.

Les hommes sacrifient en habits de femme, les femmes en habits d'homme [1].

Fénélon a tracé une description des fêtes de l'île de Chypre.

« Nous arrivâmes dans cette île au mois du printemps, qui est consacré à Vénus : cette saison, disaient les Cypriens, convient à cette déesse ; car elle semble animer toute la nature, et faire naître les plaisirs comme les fleurs. En arrivant dans l'île, je sentis un air doux, qui rendait les corps lâches et paresseux, mais qui inspirait une humeur enjouée et folâtre.... Je vis de tous côtés des femmes et de jeunes filles qui allaient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple : la beauté, les grâces, la joie, les plaisirs, éclataient également sur leurs visages : mais les grâces y étaient trop affectées ; on n'y voyait point une noble simplicité, une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté....

» On me conduisit au temple de la déesse.... A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime ; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graisse des génisses et des taureaux ;

[1] Larcher, mém. sur Vénus.

on n'y répand jamais leur sang; on présente seulement devant l'autel les victimes, et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche et sans tache. On les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorées et ornées de bouquets de fleurs odoriférantes...

» On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour sur les autels les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils forment un nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons, tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or; un bois sacré de myrtes environne le temple. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté, qui puissent présenter les victimes aux prêtres, et qui osent allumer le feu des autels... [1] ».

Jeune encore, et lorsque la déesse recevait mes premiers sacrifices, j'osai esquisser la description suivante :

« On voit à Mitylène un temple consacré à Vénus....

» Le temple est d'une architecture simple,

[1] Télémaque, l. II, p. 64.

mais élégante. Un péristile de douze colonnes d'ordre ionique en forme le vestibule. La légéreté svelte et dégagée de leurs proportions, semble retracer une image de celle des Grâces.

» L'intérieur du temple est une rotonde, et représente par sa forme le globe du monde.

» Ceux qui ont partagé la souveraineté de cet univers entre trois dieux, se sont trompés; une seule divinité y préside, et cette divinité c'est la belle Vénus.

» Le ciseau d'Athénodore et le pinceau de Théagène l'avaient représentée au sein des mers. L'œil apercevait sa conque de rose s'élever sur les flots d'azur; les monstres marins bondissaient autour d'elle; les Amours, métamorphosés en tritons, poursuivaient les folâtres néréides; et Neptune, contemplant d'un œil enflammé les charmes demi-nus de la déesse, laissait tomber à ses pieds son superbe trident.

» On la voyait souveraine de l'olympe, et assise entre les trois Grâces. L'artiste avait donné aux autres déesses un air sombre, aux dieux un air inquiet et troublé....

» On la voyait ensuite habiter la terre. Les mortels, dans ses bras, paraissaient des dieux: on distinguait le bel Adonis. Vénus, les cheveux épars, poursuivait à ses côtés les bêtes

féroces. Ses pieds délicats revêtaient le brodequin, et les Amours lui prêtaient leurs carquois et leurs flèches. On l'eût prise alors pour Diane; et Diane, qui gagnait au parallèle, se cachait dans l'ombre des forêts.

» On la voyait enfin aux enfers, présentant la fille de Cérès au roi du ténébreux empire : mais l'horreur de ces lieux semblait adoucie par sa présence. Pour la première fois le farouche Pluton souriait, les mégères éteignaient leurs flambeaux, et celui de l'Amour, éclairant ces gouffres épouvantables, laissait voir les Grâces à côté des furies; des bosquets de myrtes sur des gouffres brûlans, et le trône du plaisir au milieu du tartare.

» Ainsi les élémens, la nature entière, la terre, les mers, le ciel, les enfers, tout obéit à Vénus.

» Les jours destinés à célébrer les fêtes de la déesse étaient arrivés.... Tous les ans les mères amènent dans le temple leurs enfans. Le sort décide du choix de la déesse. On ne les reçoit qu'à l'âge de quinze ans, et l'on choisit, pour cette cérémonie, le temps de la naissance des roses. Ainsi l'on unit au printemps de l'année le printemps de la vie; temps heureux où l'aurore des plaisirs vient colorer de ses premiers

feux notre existence, et nous révèle tous ses charmes, en dissipant la nuit dont l'enveloppa l'ignorance.

» Peindrai-je les mères parant leurs filles avec une tendre inquiétude, et l'embarras timide et expressif des jeunes filles? Déjà les hiérophantes ont donné le signal de la cérémonie sacrée. Les enfans des deux sexes, partagés en deux chœurs, sont couronnés de myrtes. L'éclat de leur teint, qu'une pudeur ingénue colore, le dispute à celui des fleurs. Là, des cheveux blonds roulent et se déploient en ondes sur des épaules charmantes. Ici, les tresses flottantes d'une noire chevelure font ressortir l'albâtre d'un cou ravissant. Là, c'est la grâce; plus loin, la majesté. Celle-ci, à l'œil étincelant, à la démarche de bacchante, semble appeler le plaisir. Celle-là, craintive et timide, l'œil demi-voilé de larmes, promet une lente volupté. L'autre, plus farouche et sauvage, annonce qu'elle luttera contre son vainqueur, et lui assure tous les plaisirs de la résistance.

» Les jeunes gens accourus à ces fêtes, ivres de désirs, contemplent d'un regard avide et enflammé ce cercle de beautés, et marquent de l'œil celle qui sera leur proie. Les jeunes nym-

phes jettent sur eux un regard furtif, mais concerté.

» Sans doute, en ce moment les dieux leur sourient avec complaisance : le plus bel ouvrage des dieux, c'est la jeunesse et la beauté ».

En général, le culte de l'Amour rappelait celui du sentiment ; le culte de Vénus, celui de la volupté. L'amour était ce feu céleste (*p*), épuré, l'ame du monde et de la matière : Vénus, fille de l'onde et d'une écume impure, préside à l'union du corps. On a observé [1] que Racine, le poète qui connaissait le mieux l'antiquité, place le nom de Vénus [2] dans la bouche de Phèdre, et le nom de l'Amour dans celle d'Hippolyte et d'Aricie.

Le caractère de Vénus respire tout entier dans ces images charmantes, que le ciseau et

[1] Trad. des Amours d'Abrocome et d'Anthia, note, page 49.

[2] Vénus, par votre orgueil si long-temps méprisée!...
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés?...
Je reconnois Vénus et ses feux redoutables....
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée!...
O toi qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue!...

Ainsi Horace :

In nos tota ruens Venus Cyprum deseruit....

le pinceau avaient multipliées de tous côtés.

« On voit à Thèbes, dit Pausanias [1], trois statues de Vénus. La première représente Vénus céleste, ou Uranie; la seconde, Vénus populaire, ou Pandémos; et la troisième, Vénus préservatrice ».

La Vénus populaire, ou Pandémos, était figurée par une femme assise sur un bouc. On voyait sa statue à Elis : elle est l'ouvrage du célèbre Scopas.

Vénus populaire a un temple à Athènes : c'est là que les courtisanes l'adorent.

Vénus pudique [2] a pour symbole une tortue. Le plus souvent elle tient dans ses mains la pomme de la beauté : l'Amour est à ses côtés. Le myrte et la rose lui sont consacrés, ornent sa tête, ou croissent sur ses pas. Son char est attelé par des zéphyrs, des cygnes, des moineaux, des papillons ou des colombes [3].

La Vénus de Gnide, sculptée par Praxitèle, est célèbre. « Nous entrâmes, dit Lucien, dans

[1] Bæot.

[2] Telle est la Vénus de la Villa-Borghese.

[3] *Voyez* la dissertation du professeur Heyne, sur les différentes manières de représenter Vénus dans les ouvrages de l'art, t. 1, p. 19 du Recueil de pièces intéressantes concernant l'antiquité et les beaux-arts.

le temple : au centre s'élève, en marbre de Paros, la statue de la belle Vénus. L'art en a fait un chef-d'œuvre. La déesse paraît sourire : rien ne dérobe les contours de ce corps charmant. Sa main, sa main timide voile seulement [1] ce que sa pudeur voudrait cacher (*q*). Ce marbre semble avoir la mollesse des chairs ».

Telle est la Vénus antique, qui porte le nom de *Médicis* [2].

« La Vénus de Médicis, dit Winkelmann, est semblable à la rose que vient d'épanouir une belle aurore. Elle entre dans cet âge où les membres commencent à prendre une forme, et où le sein se développe. Quand je la contemple dans son attitude, je me représente cette Laïs qu'Apelles instruisit dans les mystères de l'amour : je me figure la voir telle qu'elle parut lorsqu'elle se vit obligée, pour la première fois, d'ôter ses vêtemens, et de se présenter nue aux regards de l'artiste extasié... ».

L'une et l'autre Vénus ont des yeux pleins de douceur, avec un regard languissant et amou-

[1] Ipsa Venus pubem quoties velamina ponit,
Protegitur lævâ semi reducta manu.
OVID.

[2] Ce nom lui a été donné, parce qu'elle a appartenu à Côme de Médicis.

reux, que les Grecs nommaient *ugron*. Ce regard toutefois est bien éloigné des traits lascifs par lesquels certains sculpteurs modernes ont prétendu caractériser leurs Vénus; car, dans l'antiquité, l'Amour a été regardé par les artistes, ainsi que par les philosophes, comme le compagnon de la sagesse [1].

Telle est encore la Vénus Anadyomène [2], chef-d'œuvre d'Apelles : mais écoutons Caylus. « La Vénus d'Apelles, ainsi que nous l'apprend l'épigramme de l'Anthologie, est représentée à mi-corps et dans le moment qu'elle paraît au jour : elle est dans l'ignorance de ses charmes, et ne témoigne aucune surprise; elle n'a besoin ni d'efforts, ni de mouvement : déesse et sans passion, l'ingénuité l'accompagne, et la curiosité ne la peut animer. Mais son premier soin est de plaire, et de paraître à son avantage. Dès-lors elle est occupée de sa parure naturelle; elle arrange et dispose ses cheveux : le soin qu'elle apporte pour les essuyer, annonce qu'elle vient de sortir de l'eau; et tout ce qui rappelle une action précédente, est une preuve aussi rare que constante du génie des artistes. Que de parties muettes et possibles, dans le

[1] *Tes sophia paredrous erôtas.* Euripid. Med. v. 843.

[2] Mémoire sur la Vénus d'Apelles, par Caylus.

même instant, faut-il réunir avec sagesse et convenance, pour les faire concourir à l'impression d'un objet fixe et immuable, tel qu'il est pour la peinture! Ainsi l'attitude qu'Apelles a préférée est savante sans le paraître, fine par une action convenable au sexe et à l'âge, agréable parce qu'elle est dans la nature, que l'œil le plus sévère ne peut y remarquer la moindre affectation, et qu'enfin, sous l'enveloppe la plus simple et la plus juste, l'esprit charmé n'a nul besoin de sous-entendre et de démêler ».

J'ai cité ces deux passages, pour rappeler le caractère que l'antiquité donnait à Vénus, et qu'aucun des peintres [1] modernes n'a saisi.

Je terminais ce chapitre; je reçois de l'auteur [2] d'un ouvrage anacréontique, intitulé *la Messe de Gnide*, la permission de l'insérer dans mes recherches profanes.

Ce titre effarouchera des ames pieuses, mais

[1] *Voyez* la Vénus du Guide, celle du Guerchin, etc.

[2] Sa modestie, aussi rare que son talent, m'a défendu de le nommer: en indiquant, du moins, que cet aimable badinage est tombé de la plume du plus fidèle et du plus élégant traducteur de Wiéland, d'un écrivain dont le commerce est aussi sûr que son goût, j'aurai presque trahi son secret; mais j'aurai du moins acquitté la dette de l'estime, dans le moment où il gémit sous le poids de la plus absurde injustice.

plaira à toutes les ames tendres ; il mécontentera quelques fidèles, mais il fera sourire les Grâces, et ceux qu'elles favorisent en secret.

Peut-être quelques desservans sentiront ranimer leur zèle en parcourant ces préceptes édifians ; ils s'empresseront d'embrasser les autels de la divinité avec plus de ferveur, et de mériter ses faveurs suprêmes.

Je désirerais que le génie des Orphées qui se sont exercés avec succès sur nos liturgies, s'emparât de ce rituel consacré à la belle Aphrodise, et mît en musique cette messe de Gnide.

Ce mot de *messe* est fort ancien : celle des chrétiens en est la parodie. Il existe un savant traité sur l'idolâtrie de la messe.

Environ cinq heures après le lever du soleil, le son réuni des flûtes, des lyres et des cymbales, annonce au peuple le moment du sacrifice. Un jeune desservant, nu et couronné de myrtes, s'avance au pied des gradins. Une jeune fille, aussi sans vêtemens, et couronnée de roses, va se placer à ses côtés, et ils commencent en ces termes :

INTROÏT.

LE PRÊTRE ET LA PRÊTRESSE.

Au nom de l'Amour, de sa mère,

LE PRÊTRE.

Et de la beauté qui m'est chère,

LA PRÊTRESSE.

Et de l'amant que je préfère,

LE PRÊTRE.

J'entrerai dans le sanctuaire
Du dieu qui parle à tous mes sens.

LA PRÊTRESSE.

J'irai vers ce dieu tutélaire
Qui réjouit le matin de mes ans.

LE PRÊTRE.

Dieu des cœurs, juge-moi sur le rapport des belles;
Distingue-moi des infidèles,
Et des avantageux et des indifférens.
Délivre-moi des piéges de l'envie,
Et fais que mes rivaux, quels que soient leurs talens,
Ne m'effacent jamais du cœur de mon amie.

LA PRÊTRESSE.

Amour, je ne puis rien sans toi:
Pourquoi m'avoir si long-temps repoussée?
Pourquoi me laisses-tu, de chagrins oppressée,
Au pouvoir des jaloux qui s'arment contre moi?

LE PRÊTRE.

Fais briller ta lumière à ma vue incertaine,
Et conduis-moi sans danger
Au plus joli des monts placés dans ton domaine,
A ce mont d'albâtre et d'ébène,
Où tu prends plaisir à siéger.

LA PRÊTRESSE.

J'entrerai dans le sanctuaire
Du dieu qui parle à tous mes sens;
Je m'offrirai moi-même à ce dieu tutélaire
Qui réjouit le matin de mes ans.

LE PRÊTRE.

Sur mon luth, accordé par la volupté même,
Je chanterai l'Amour et ses faveurs;
Mais je tremble, j'éprouve un embarras extrême.
O mon ame! pourquoi ce trouble, ces frayeurs?

LA PRÊTRESSE.

Espérez en l'Amour; c'est en lui que j'espère.
L'Amour qui nous appelle à ses jeux enchanteurs,
Vous fera surmonter la crainte de déplaire,
Emoussera pour moi l'aiguillon des douleurs.

LE PRÊTRE.

Gloire à l'Amour; gloire à Vénus sa mère!

LA PRÊTRESSE.

Qu'ils soient glorifiés maintenant, à jamais,
Ainsi qu'aux premiers jours du monde,
Où leur activité féconde
Triompha du chaos épais!

LE PRÊTRE.

J'entrerai dans le sanctuaire
Du dieu qui parle à tous mes sens.

LA PRÊTRESSE.

Je m'offrirai moi-même à ce dieu tutélaire
Qui réjouit le matin de mes ans.

LE PRÊTRE.

Son nom me rend hardi :

LA PRÊTRESSE.

Son nom me rend docile.

LE PRÊTRE.

Dieu bienfaisant, aimable dieu,
De nos fautes reçois l'aveu.

LE CHŒUR.

Qu'à vous les pardonner il se montre facile,
Et tous deux à la fois puissiez-vous parvenir
Au suprême bonheur, à l'excès du plaisir.

LA CONFESSION.

LE PRÊTRE.

Je me confesse à Vénus, toujours belle,
Au dieu d'Amour, le plus fêté des dieux,
A l'Hyménée, à ce trio fidèle
De qui Vénus se fait suivre en tous lieux.
Je me confesse aux ombres amoureuses
Du jeune Hylas, d'Anchise, d'Adonis,
Ainsi qu'à vous, amantes malheureuses,
Phèdre, Hypsiphile, Ariadne, Biblis!
Je me confesse au courageux Léandre,
A Pénélope, à tous les vrais amans;
A vous enfin, l'objet de mes sermens,
Le digne objet de l'ardeur la plus tendre.
Si quelquefois j'ai péché contre vous,
Envers l'Amour si je devins coupable,

C'est

C'est par ma faute,
C'est par ma faute, } et j'implore à genoux,
C'est par ma faute,
Non-seulement le bonheur d'être absous,
Mais du pardon le gage inestimable.
Priez pour moi, vous tous que j'ai nommés,
Et vous aussi, vous apôtres de Gnide,
Anacréon, Sapho, doux Simonide,
Bion, Moschus, mes auteurs bien-aimés.
(*Le Prêtre monte à l'autel.*)

LE PRÊTRE.

Descends, Amour, descends embellir notre vie.

LA PRÊTRESSE.

Descends, et tu verras la terre réjouie.

LE PRÊTRE.

Amour, répands sur nous tes biens!

LA PRÊTRESSE.

Vénus, remplis-nous de ta flamme!

LE PRÊTRE.

Amour, entends mes vœux!

LA PRÊTRESSE.

Vénus, souris aux miens!

LE PRÊTRE.

L'Amour soit avec vous.

LA PRÊTRESSE.

Qu'il règne dans votre ame.

ENSEMBLE.

Vivez pour bénir ses liens.

LE PRÊTRE, *en s'inclinant sur le lit.*

Au nom des baisers innombrables
Qu'a vu donner ce lit voluptueux;
Au nom des plaisirs ineffables
Que mes prédécesseurs ont goûté dans ces lieux
Vénus, Amour, soyez-nous favorables!
Divinités des plaisirs,
Regardez-nous sans colère.

LE CHŒUR.

Divinités, etc.

LE PRÊTRE.

Vous entendez nos soupirs
Des bocages de Cythère.

LA PRÊTRESSE.

Venez, d'un couple sincère,
Favoriser les désirs.

LE CHŒUR.

Divinités, etc.

LE PRÊTRE ET LA PRÊTRESSE.

Si jamais, dieux des plaisirs,
Vous éprouvez la colère,
Gardez-la pour l'homme austère
Qui met un frein aux désirs.

LE CHŒUR.

Divinités, etc.

LE PRÊTRE.

Une frayeur téméraire
Ne cause point nos soupirs;

LA PRÊTRESSE.

Notre hommage est volontaire,

LE PRÊTRE.

Et nos loix sont vos désirs.

LE CHŒUR.

Divinités, etc.

LE CHŒUR *continue.*

(*Pendant l'hymne suivant, le Prêtre et la Prêtresse, se tenant par la main, sont assis aux deux extrémités du lit mystique, le corps à demi-tourné vers l'autel.*)

Gloire à Vénus dans la cour éthérée!
Paix sur la terre aux fidèles amans!
Nous te louons, ô belle Cythérée!
Nous bénissons tes triomphes charmans:
A t'honorer nous travaillons sans cesse;
Nous adorons ta douce volonté;
Des plaisirs de notre jeunesse
Nous remercions ta bonté.
Fils de Vénus, dieu puissant, dieu propice,
Dont la présence efface nos ennuis,
Etends sur nous une aile protectrice.
Fils de Vénus, dans la longueur des nuits,
Si par fois nous cédons au sommeil qui nous presse,
Pardonne, hélas! à l'humaine faiblesse.

Fils de Vénus, à ses côtés assis,
Partage notre encens et la gloire avec elle.
C'est à vous deux que le monde est soumis;
Sois toujours le plus grand, comme elle est la plus belle.

(*Le Prêtre et la Prêtresse se lèvent.*)

LE PRÊTRE.

L'Amour soit avec vous.

LA PRÊTRESSE.

Reposez sous son aile.

COLLECTE.

LE PRÊTRE.

Je te rends grâce, Amour, des plaisirs de ma nuit;
De ma vigueur, de mon ivresse,
Du sommeil bienfaisant qui n'en a point détruit
L'impression enchanteresse.
Je te rends grâce encor d'avoir, loin de mes yeux,
Ecarté les songes sinistres,
Qui, pour persécuter l'avare et l'envieux,
Les tyrans, leurs lâches ministres,
Des morts ensanglantés revêtent les lambeaux,
Marchent accompagnés d'orages,
Et parmi les poignards, les débris, le chaos,
Hurlent d'effroyables présages.
Au lever de l'astre du jour,
Quand toute la nature émue
Le félicite à son retour,
Je m'éveille, et pense à l'Amour;
Il est l'astre que je salue.

Amour, je t'adore aujourd'hui
Comme j'ai fait toute ma vie.
Et toi que j'ai toujours servie,
Vénus, je t'adore avec lui.
Au sentiment, gloire immortelle!
Hommage insigne à la beauté!
Que leur pouvoir soit exalté
Par la louange universelle!
Et si leur douce autorité
Trouve ici-bas un seul rebelle,
Puisse-t-il, en voyant mon zèle,
Abjurer son impiété!

Accueille les sermens de mon ame embrasée,
Amour, je t'asservis mes sens et ma pensée.
Je me dévoue à ton culte, à ta loi;
Je veux n'appartenir qu'à toi.
Couvre mes yeux d'ombres impénétrables,
Si je daigne entr'ouvrir ces livres méprisables
Qui de tes jeux ne m'entretiendraient pas.
Ma volonté n'adressera mes pas
Que vers ton temple, aux réduits solitaires,
Ou désignés, ou faits pour tes mystères;
Sur tes commandemens je réglerai toujours
Mes travaux, mes plaisirs, mes vœux et mes discours.

LA PRÊTRESSE.

(*Elle met sous les yeux du Prêtre un livre qui renferme l'histoire et la doctrine du dieu d'Amour.*)

Lisez, pénétrez-vous de la loi de Cythère,
Des exemples divins que tout amant révère.

LE PRÊTRE.

(*Il ouvre le livre, et le baise.*)

Alors que l'univers, enveloppé d'horreur,
N'était qu'un vil monceau de vapeurs et de fange,
Dieu d'Amour, ton flambeau vainqueur
Des élémens confus épura le mélange.
Viens de même épurer mes lèvres et mon cœur.
Puissé-je dignement annoncer tes oracles,
Parcourir avec fruit ce livre fortuné,
Monument de ta loi, dépôt de tes miracles,
Et n'être jamais condamné
A l'éternel remords de l'avoir profané.

(*Le Prêtre lit.*)

LES BÉATITUDES DES AMANS.

En ce temps-là le jeune Amour
Quitta le fortuné séjour
Où des dieux la splendeur réside.
Au sommet d'un coteau riant,
Qui termine vers l'orient
Le beau paysage de Gnide,
Apparut le céleste enfant.
Soudain pour le voir, pour l'entendre,
Le peuple accourut à grands flots;
Et bientôt sa voix douce et tendre
Dans tous les cœurs grava ces mots :

Bienheureux le mortel qui de l'aimable enfance
Conserve la simplicité!
Il jouira d'une félicité
Dont les plus grands esprits n'ont pas l'expérience.

Bienheureux qui sait pardonner
Les rigueurs, l'injustice, et même l'inconstance!
Il aura droit à l'indulgence
Si dans quelques erreurs il se laisse entraîner.

Bienheureux qui verse des larmes,
Fût-ce sur le tombeau d'un objet adoré!
Sa douleur, ses regrets, ses plaintes ont leurs charmes,
Et lui-même il sera pleuré.

Bienheureux l'amant qui désire
Par sentiment, et non par vanité!
Au comble de la volupté,
Les mêmes feux et le même délire
Vivront encor dans son cœur transporté.

Bienheureux les amans qui, d'un tuteur avare,
D'un rival envieux, d'un ennemi barbare,
Souffrent les persécutions!
Je récompenserai leurs tribulations;
C'est moi qui réunis ce que l'homme sépare.

Bienheureux l'ami de la paix,
Qui des amans assoupit les querelles!
Le prix de ses efforts, et son premier succès
Sera d'être chéri des bergers et des belles.

Heureux, cent fois heureux les cœurs exempts de fiel,
Au bon plaisir d'autrui toujours prêts à souscrire!
Je leur réserve tout le miel,
Toutes les fleurs de l'amoureux empire.

(*Le Prêtre referme le livre en le baisant de nouveau; et s'avançant au milieu du lit, il entonne le premier vers du symbole qu'on va lire. Le chœur chante le reste.*)

SYMBOLE DES AMANS.

Je crois au dieu qui fait aimer;
Je crois à sa toute-puissance.
Je consens à le proclamer
Principe de toute existence;
Vainqueur de l'horrible chaos,
Où dormait jadis la nature;
Réparateur de tous les maux
Dont on souffre ici-bas l'injure.
Je crois à la belle Vénus,
A sa merveilleuse ceinture,
A la victoire, toujours sûre,
De ses charmes voilés ou nus.
Je crois à l'enfer des parjures,
Au purgatoire des jaloux,
Au paradis des ames pures.
Je crois au bonheur des époux;
Je crois aux loyales tendresses,
A la sainteté des promesses,
A l'importance des faveurs,
Au doux langage des caresses,
Au langage plus doux des cœurs.

(*La Prêtresse va querir de l'eau préparée dans un vase de vermeil; elle en verse sur les mains du Prêtre.*)

LE PRÊTRE.

Amour, je laverai mes mains
A la fontaine d'innocence,
Pour entrer avec confiance
Dans tes tabernacles divins;

Et pour oser toucher sans crime
L'offrande que je dois placer sur ton autel,
Les pains du sacrifice, et la tendre victime
Qui du saint couteau attend le coup mortel.
J'ai de tout temps chéri le sanctuaire
Où tu te plais, d'où partent tous tes feux.
Encor porté dans les bras de ma mère,
Avec plaisir je m'appuyais sur eux,
Et j'attachais un œil religieux
Sur les appas qu'idolâtrait mon père.
Il est de vils profanateurs
Qui, méprisant tes loix et tes cérémonies,
Emportent d'assaut les faveurs,
Pressent un sein tremblant de leurs lèvres haïes,
S'indigneraient d'attendre et de solliciter,
Et pillent des trésors qu'il faudrait mériter.
Ta vengeance leur est promise;
Mais que ton œil me juge, et ne confonde pas
Ma religieuse entreprise
Avec leurs lâches attentats.

Un jour, un jour quelque vulgaire amante,
Une furie, un monstre, ou même une Laïs,
Punira ces forfaits, leur rendra ces mépris,
Et leur fera porter une chaîne accablante.
On les verra trembler, presser, prier, gémir;
Les bourses pleines d'or, les présens magnifiques
Brilleront dans leurs mains iniques;
Mais ils s'appauvriront pour ne rien obtenir.

Je viens à toi, d'un cœur simple et timide,
Où l'audace et l'orgueil ne trouvent point d'accès,

Je viens comme un enfant que l'innocence guide,
Qui veut, parmi les tiens, te bénir à jamais,
Et non comme un profane insolemment avide.

Demandez, ô mortels! qu'on dit nés pour souffrir,
Le pouvoir et le temps, et l'esprit de jouir.

(*Il passe un bras autour de la Prêtresse, et dit, en la soulevant un peu :*)

Reçois, Amour, cette oblation pure;
Reçois-la comme enfant, en mémoire des pleurs
Qu'en certain jour te causa la piqûre
D'un monstre ailé, nourri du suc des fleurs.
Laisse-nous, comme dieu, te l'offrir en mémoire
D'un plus beau jour, de ce jour glorieux
Où tu rentras dans les palais des dieux,
Accompagné du bruit de ta victoire
Sur la déesse, habitante des bois,
De qui l'orgueil osait braver tes loix.
Amour, nous te l'offrons encore
En mémoire des feux dont Vénus a brûlé,
Du charme qui fait qu'on l'adore,
Du lait qui de son sein dans ta bouche a coulé.
(*Il se tourne du côté du peuple.*)
O mes frères, priez que ce doux sacrifice
A nos timides vœux rende l'Amour propice!

LA PRÊTRESSE.

Veuillent sa mère et lui l'accepter de vos mains
Pour leur gloire, pour vous, et pour tous les humains.

LE PRÊTRE.

Cyprine, Dioné, Cythérée, Aphrodise,

Sous quelque nom chéri qu'il faille t'implorer,
Jusqu'au dernier soupir fais-nous persévérer
Dans les purs sentimens de l'amoureuse église.

SECRÈTE.

Amour, puissant Amour, viens ranimer nos feux,
Viens pénétrer les cœurs de tes sujets fidèles,
Marquer ce nouveau jour de voluptés nouvelles,
Et goûter le bonheur en faisant des heureux.
Que ton souffle embaumé remplisse la nature
Des émanations de ton essence pure,
Et que tes douces loix, en dépit des méchans,
Ramènent l'âge d'or et les goûts innocens!

PRÉFACE.

Que nos rites sacrés fleurissent d'âge en âge!

LE CHŒUR.

Que notre dieu reçoive un éternel hommage!

LE PRÊTRE.

Ne songez qu'à l'Amour.

LE CHŒUR.

Nous sommes pleins de lui.

LE PRÊTRE.

Rendons-lui grâces à l'envi
Des biens qu'il nous promet, et de ceux qu'il nous donne.

LE CHŒUR.

Le plaisir le conseille, et l'équité l'ordonne.

LE PRÊTRE.

Oui, certes. L'équité, le devoir, le plaisir,
Tout nous impose, Amour, la loi de te bénir,
De te bénir sans fin, sans repos, sans mesure,
Au nom du vif attrait qui maintient la nature,
Au nom de ces désirs, de cette volupté,
Fruit d'un sixième sens à nos sens ajouté.
Vénus, modèle heureux de la beauté suprême,
Ta gloire est son ouvrage, il t'embellit toi-même;
C'est par lui que les dieux, encensés des mortels,
Font brûler, à leur tour, l'encens sur tes autels;
Que les fiers conquérans à tes pieds s'humilient,
Que les graves Zénons auprès de toi s'oublient,
Que les pasteurs d'Enna, sans maîtres, sans besoins,
Du soin de t'adorer composent tous leurs soins;
Qu'en tout temps, en tous lieux, la voix de tous les êtres
S'unit, pour te louer, à celle de tes prêtres.
Permets qu'avec les dieux, les héros, les bergers,
Les enfans d'Apollon, les chantres bocagers,
Le lion rugissant, la brebis pacifique,
Notre zèle, à ton fils, adresse ce cantique :

Saint, saint, saint, trois fois saint l'Amour,
Le dieu de paix et de délices!
Quels dieux de l'immortelle cour,
Autant que lui grands et propices,
Sont, par autant de sacrifices,
Honorés la nuit et le jour?
Louange au fils de Cythérée!
Que les plaintes de la pudeur,
Des baisers le bruit enchanteur,
Et les cris, les chants du bonheur

S'élevant de chaque contrée,
Se confondent en son honneur
Dans la région éthérée,
Et qu'ils aillent frapper en chœur
Les voûtes d'or de l'empyrée!

CANON.

LE PRÊTRE.

Si, d'aventure, un coin de l'univers
Recèle encor, dans ce siècle pervers,
Un couple d'amis véritables,
D'une triple moisson que leurs champs soient couverts!
Que les étés ingrats, les perfides hivers
Leur soient constamment favorables!

LA PRÊTRESSE.

Ainsi soit-il!

LE PRÊTRE.

Mais, inutiles vœux!
Où trouver maintenant ce couple généreux?
Ah! les amis! le bonheur les assemble;
Tout disparaît au signal des revers.
Tels nos acteurs, dans leurs rôles divers,
Frères, époux, ils composent, ce semble,
Une famille où l'on est transplanté:
La toile tombe, adieu la parenté!
Il n'en est point ainsi dans ton empire,
Charmant Amour; par-tout de jeunes cœurs
Que la volupté seule attire,
Sentent vivement tes ardeurs.

Le parjure et l'hypocrisie
Ne souillent jamais leurs plaisirs,
Et du vil intérêt la sombre frénésie
N'a rien qui flatte leurs désirs.

(*Il s'assied à côté de la Prêtresse, et la contemple amoureusement.*)

Il est temps que mon œil dévore,
Que ma main parcoure à loisir
Ces charmes que pour moi l'amour a fait éclore,
Ces charmes adorés qui vont m'appartenir!

COMMÉMORATION DES VIVANS.

Couples heureux, couples fidèles,
Participez en ce moment,
Par vos caresses mutuelles,
Au sacrifice peu sanglant
Dont je vais prononcer les phrases solennelles,
Et consommer le mystère charmant.
Nymphes, amours, grâces, génies,
Vous tous qui prolongez, sans trouble ni langueur,
Vos jouissances infinies,
Participez à mon bonheur.
Et vous qu'ici je représente,
Habitans fortunés de ce riant séjour,
Sauvez de vos désirs la fougue impatiente,
Fêtez aussi, fêtez le dieu d'Amour.
Accomplissez la loi qu'il daigna vous prescrire,
Alors que mollement couché
Auprès de la tendre Psyché,
Dans un voluptueux délire,
Il ceignit son beau corps de ses bras caressans,

Et fit à son oreille entendre ces accens :
Ce beau corps et le mien ne forment qu'un seul être.
O vous tous, de ma loi prosélytes fervens,
Répétez à l'envi, jusqu'à la fin des temps,
Cette leçon de votre maître !
Reçois, dit-il encore, après quelques instans,
En jets de feu reçois mon être.
O vous tous, de ma loi prosélytes fervens,
Répétez à l'envi, jusqu'à la fin des temps,
Ces deux leçons de votre maître !

(*Les rideaux du lit sacré se ferment sur le Prêtre et sur la Prêtresse. Intervalle de silence, qui n'est interrompu que par le bruit de soupirs et de baisers.*)

LE CHŒUR.

Répétons à l'envi, dans nos embrassemens,
Cette double leçon de notre divin maître.

LE PRÊTRE.

Ce beau corps et le mien ne forment qu'un seul être.

(*Pause.*)

En jets de feu reçois mon être.

LE CHŒUR.

O vous tous, fortunés amans,
Répétez à l'envi, jusqu'à la fin des temps,
Cette double leçon de notre divin maître !

COMMEMORATION DES MORTS.

LE PRÊTRE.

Mânes prédestinés, favoris des Amours,
Priez que toujours j'aime, et qu'on m'aime toujours.

Allié de la cour suprême,
Epoux qu'il suffit de nommer
Pour dire à qui défend d'aimer :
On s'égale aux dieux quand on aime;
Noble époux de Thétis, ombre chère aux Amours,
Priez que toujours j'aime, et qu'on m'aime toujours.

Vieillard fameux par tes prouesses,
Savant prophète, qui reçus
La communion de Vénus
Tour-à-tour sous les deux espèces;
Sage Tirésias, ombre chère aux Amours,
Obtiens que toujours j'aime, et qu'on m'aime toujours.

Vous qui, traversant à la nage
Une mer qu'agitaient les vents,
Mourûtes loin des yeux charmans
Pour qui vous affrontiez l'orage,
Infortuné Léandre, ombre chère aux Amours,
Priez que toujours j'aime, et qu'on m'aime toujours.

O toi qui, pour ta belle-mère,
D'un secret amour dévoré,
Pensas, martyr prématuré,
Mourir d'une fièvre exemplaire,
Aimable Antiochus, ombre chère aux Amours,
Obtiens que toujours j'aime, et qu'on m'aime toujours.

Bel

Bel Adonis, pieux Anchise,
Céphale, Endymion, Pâris,
Tendre et malheureuse Biblis,
Pauvre Io, fidelle Artemise,
Manes prédestinés, favoris des Amours,
Priez que toujours j'aime, et qu'on m'aime toujours.

Andromède, Atalante, Hélène,
Calisto, Mitra, Pholoé,
Œnone, Europe, Danaé,
Et toi, l'honneur de Mitylène,
Manes prédestinés, favoris des Amours,
Priez que toujours j'aime, et qu'on m'aime toujours.

L'ORAISON DOMINICALE.

Divin Amour, père de tous les êtres!
Qu'en ce jour fortuné, les dieux et les humains
Deviennent pour jamais tes vassaux et tes prêtres.
Que ton nom, célébré par des cantiques saints,
Au pied de chaque autel, et dans chaque idiome,
Résonne en même temps aux bords les plus lointains.
Que la terre et les cieux s'appellent ton royaume.
Verse aujourd'hui sur nous tes dons accoutumés;
Et comme en pardonnant nous sommes mieux aimés,
Deviens plus cher au monde à force d'indulgence.
Aux piéges des tentations
Ne livre pas notre constance;
Mais épargne à nos cœurs le tourment des soupçons.
L'Amour soit avec vous!

LA PRÊTRESSE.

L'Amour vous récompense!

LE PRÊTRE.

Adorable Vénus, qui seule réunis
La beauté sans défaut et la grâce accomplie,
L'Amour est avec toi; soyez tous deux bénis!
Si vous délaissiez l'homme, il maudirait la vie.

(*A la Prêtresse.*)

Jeune et caressante brebis,
Ornement de ces pâturages,
Je ne veux d'autre paradis
Que les liens où tu m'engages.

Douce et complaisante brebis,
Ornement de ces pâturages,
Sois toujours à mes sens ravis
Ce que Zéphire est aux herbages.

Jeune et caressante brebis,
Ornement de ces pâturages,
Il n'est point d'autre paradis
Que les liens où tu m'engages.

Puissans maîtres des cœurs, écartez loin de nous
Les poignards de la calomnie,
Les sombres visions de la mélancolie,
Les fureurs de la haine, et les soupçons jaloux!

Dieu d'Amour, dans ton sanctuaire
Je n'étais pas digne d'entrer;
Tu m'as permis d'y pénétrer,
Et tu sais si j'ai dû m'y plaire.

Dieu d'Amour, dans ton sanctuaire
Je n'étais pas digne d'entrer;

Tu m'as permis d'y pénétrer,
Et tu sais si j'ai dû m'y plaire.

Dieu d'Amour, dans ton sanctuaire
Je n'étais pas digne d'entrer;
Tu m'as permis d'y pénétrer,
Et tu sais si j'ai dû m'y plaire.

Que rendrai-je à l'Amour, que rendrai-je à sa mère
Pour de telles faveurs?
Tout ce que peut leur rendre un enfant de la terre:
Je leur paierai sans cesse un tribut volontaire
De respects, d'encens et de fleurs;
Et je surpasserai, par mon zèle sincère,
Leurs plus fidèles serviteurs.

(*La Prêtresse offre au Prêtre des vêtemens légers et gracieux qu'elle va chercher à droite de l'autel, avec ses propres atours qu'elle y a déposés avant le sacrifice.*)

LE PRÊTRE, *en s'habillant.*

Puissent ces vêtemens qu'exige la décence,
Disposés avec grâce, avec goût assortis,
Sans gêner mes contours, leur être assujettis,
Unir la propreté, la souplesse et l'aisance,
Irriter les désirs sans les effaroucher,
Ombrager la nature, et non pas la cacher.
Je vous chéris, couleurs dont je me pare,
Nuances qui plaisez à l'objet de mes feux.
Je veux que tout en moi déclare
La conformité douce et rare
Des ames, des penchans que nous tenons des cieux.

Répétez-lui sans cesse, ô couleurs préférées,
Que mon choix, en tout temps, est dicté par le sien;
Pour flatter ses regards s'il ne vous manque rien,
Il m'importera peu de vous voir censurées;
Mais peut-on censurer ce qui lui paraît bien?

(*Il se tourne du côté des assistans.*)

Retournez folâtrer dans vos rians bocages;
Le sacrifice est consommé.

LE CHŒUR.

Retournons folâtrer dans nos rians bocages;
Mais que ton temple, Amour, soit ouvert ou fermé,
A toute heure, en tous lieux, compte sur nos hommages.

LE PRÊTRE.

Avant la naissance des temps,
L'Amour existait par lui-même.
Tous les principes agissans
Formaient son essence suprême.
L'ordre et la vie étaient dans lui;
Lui-même était l'ordre et la vie.
Ame, dieu, lumière, harmonie,
Sans émule dans l'infini.
Des êtres la famille immense
Eclose à sa douce chaleur,
Maintient par lui son existence,
Doit sa beauté, doit son bonheur
A son éternelle influence.
Plus d'une fois il est venu
Dans ce monde, à l'erreur vendu,
Propager sa pure doctrine;
Mais l'homme a toujours méconnu

Sa voix, sa présence divine.
Nos pères disent avoir vu
Des mortels, pleins de sa vertu,
Dont l'ame était son plus beau temple,
Prêcher de parole et d'exemple
Leur siècle aveugle et corrompu.
On n'entendit pas leur langage;
Et le généreux témoignage
Qu'ils rendaient à la vérité,
Leur valut, pour tout héritage,
Un vain renom, trop acheté
Par le funeste apprentissage
Des pleurs et de l'adversité.
Pour nous, qui fêtons leur mémoire
En gémissant sur leur destin,
Dieu d'Amour, dieu des dieux, salut du genre humain,
Nous serons toujours prêts à confesser ta gloire.

PRIX DÉCERNÉ A LA BEAUTÉ [1].

La beauté assurait l'immortalité. Les poètes, semblables aux romanciers, relèvent cette qualité dans leurs héros. Les artistes décernent le prix de la beauté, et jouissent de la vue de ses charmes; douce récompense des talens qui nous transmettent ses traits.

Les historiens la désignent à notre admiration. Le souvenir de la beauté survit à celui des empires les plus florissans.

[1] Fête lesbienne. *Kalistheia*.

Les politiques instituent des jeux où l'on dispute le prix de la beauté : ils crurent en favoriser la transmission et le développement.

Ces jeux antiques furent institués par Cypsélus, roi d'Arcadie, du temps des Héraclides, près du fleuve Alphée, dans l'Élide.

A la fête d'Apollon de Philésie, on décerne un prix à celui des jeunes gens qui a su donner le plus doux baiser [1]. Cet usage se pratiquait sous l'inspection d'un juge, et avait lieu à Mégare, près du tombeau de Dioclès.

A Sparte, à Lesbos, dans le temple de Junon, ainsi que chez les Parrhasiens, les femmes disputent le prix de la beauté [2].

Les hommes l'envient, et cherchent à l'obtenir. Le vainqueur reçoit des armes; il les consacre à Minerve : ses amis le couronnent de myrte et de bandelettes sacrées.

Montesquieu sacrifia, comme Solon, à la philosophie et aux Grâces : en dictant le code des loix, il se montra digne de tracer celui de la volupté. Il a laissé la description charmante d'une fête où les femmes rivalisent d'attraits, et déploient toute la variété des moyens de

[1] Lutat. ad Stat. thebaïd. l. VIII, v. 198. Barth. t. III.

[2] Suidas, antholog. l. VI, c. VIII. Athénée, l. XIII.

séduction qu'elles tiennent de la nature ou de l'art. Cette description appartient trop à mon sujet pour la négliger : dans une guirlande de fleurs, on mêle à celle des champs les plus brillans produits de l'art et de la culture.

« Il y a, à Gnide, des jeux sacrés qui se renouvellent tous les ans. Les femmes y viennent de toutes parts disputer le prix de la beauté. Là, les bergères sont confondues avec les filles des rois; car la beauté seule y porte les marques de l'empire. Vénus y préside elle-même; elle décide sans balancer; elle sait bien quelle est la mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

» Hélène remporta ce prix plusieurs fois : elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam; elle triompha enfin lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas, après dix ans d'espérances. Ainsi ce prince, au jugement de Vénus même, se vit aussi heureux époux, que Thésée et Pâris avaient été heureux amans.

» Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tombaient à grosses boucles sur leurs épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avaient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'île de Lesbos; et

elles se disaient l'une à l'autre : « Je me sens tout émue ; il n'y a rien de si charmant que vous : si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers ».

» Il vint cinquante femmes de Milet : rien n'approchait de la blancheur de leur teint, et de la régularité de leurs traits ; tout faisait voir, ou promettait un beau corps ; et les dieux qui les formèrent n'auraient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avaient plus cherché à leur donner des perfections que des grâces.

» Il vint cent femmes de l'île de Chypre. « Nous avons, disaient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus ; nous lui avons consacré notre virginité, et notre pudeur même : nous ne rougissons point de nos charmes ; nos manières, quelquefois hardies et toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'alarme sans cesse ».

» Je vis les filles de la superbe Lacédémone : leur robe était ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la manière la plus immodeste ; et cependant elles faisaient les prudes, et soutenaient qu'elles ne violaient la pudeur que par amour pour la patrie.

» Mer, fameuse par tant de naufrages, vous

savez conserver les dépôts précieux! Vous vous calmâtes, lorsque le navire Argo porta la toison d'or sur votre plaine liquide; et lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos, et se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

» Je vis aussi Oriane, semblable aux déesses. Toutes les beautés de Lydie entouraient leur reine. Elle avait envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avaient présenté à Vénus une offrande de cent talens. Candaule était venu lui-même, plus distingué par son amour que par la pourpre royale : il passait les jours et les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane; ses yeux erraient sur son beau corps, et ses yeux ne se lassaient jamais. « Hélas! disait-il, je suis heureux; mais c'est une chose qui n'est sue que de Vénus et de moi : mon bonheur serait plus grand s'il donnait de l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornemens; faites tomber cette toile importune; montrez-vous à l'univers; laissez le prix de la beauté, et demandez des autels ».

» Auprès de là étaient vingt babyloniennes : elles avaient des robes de pourpre brodées d'or; elles croyaient que leur luxe augmentait leur prix. Il y en avait qui portaient, pour preuves

de leur beauté, les richesses qu'elle leur avait fait acquérir.

» Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avaient les yeux et les cheveux noirs. Leurs maris étaient auprès d'elles, et ils disaient : « Les loix nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis ; mais votre beauté a sur nous un empire plus fort que celui des loix ; nous vous obéissons avec le même plaisir que l'on obéit aux dieux ; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers. Le devoir vous répond de notre fidélité ; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre. Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquérez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison auprès d'un mari, qui, pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre, dans le sein de votre famille, le cœur que vous lui rapportez ».

» Il vint des femmes de cette ville puissante qui envoie ses vaisseaux au bout de l'univers. Les ornemens fatiguaient leur tête superbe ; toutes les parties du monde semblaient avoir contribué à leur parure.

» Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour : elles étaient filles de l'Aurore ; et, pour la voir, elles se levaient tous les jours avant

elle. Elles se plaignaient du soleil, qui faisait disparaître leur mère ; elles se plaignaient de leur mère, qui ne se montrait à elles que comme au reste des mortels.

» Je vis, sous une tente, une reine d'un peuple des Indes : elle était entourée de ses filles, qui déjà faisaient espérer les charmes de leur mère ; des eunuques la servaient, et leurs yeux regardaient la terre ; car, depuis qu'ils avaient respiré l'air de Gnide, ils avaient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

» Les femmes de Cadis, qui sont aux extrémités de la terre, disputèrent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers, où une belle ne reçoive des hommages ; mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

» Les filles de Gnide parurent ensuite : belles sans ornemens, elles avaient des grâces, au lieu de perles et de rubis. On ne voyait sur leur tête que les présens de Flore ; mais ils y étaient plus dignes des embrassemens de Zéphire. Leur robe n'avait d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante, et d'avoir été filée de leurs propres mains.

» Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille. Elle avait dit : « Je ne veux point

disputer le prix de la beauté; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle ».

» Diane rendait ces jeux célèbres par sa présence : elle n'y venait point disputer le prix; car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle était belle comme Vénus; je la vis auprès de Vénus, elle n'était plus que Diane.

» Il n'y eut jamais un si grand spectacle : les peuples étaient séparés des peuples; les yeux erraient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore : il semblait que Gnide fût tout l'univers.

» Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là, on voyait la fière beauté de Pallas; ici, la grandeur et la majesté de Junon; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Grâces, et quelquefois le sourire de Vénus.

» Il semblait que chaque peuple eût une manière particulière d'exprimer sa pudeur, et que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux. Les unes découvraient la gorge et cachaient leurs épaules; les autres montraient les épaules et couvraient la gorge : celles qui vous dérobaient le pied, vous payaient par d'autres

charmes ; et là, on rougissait de ce qu'ici on appelait bienséance.

» Les dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage : de toutes les déesses, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, et que les dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

» Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ses rivales ; elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle ; elle appela les Grâces : « Allez la couronner, leur dit-elle : de toutes les beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble ».

CHAPITRE IX.

SUITE DES FÊTES DE VÉNUS.

L'Anagogie, ou les Danses.-L'Ustérie, ou le Sacrifice du Sanglier. — La première Feuille du Printemps, ou la Veillée. — Les Fleurs.

« Certainement, Vénus est l'ouvrière de la con-» corde et bienveillance mutuelle qui est entre les » hommes et les femmes, mêlant ensemble, par » le moyen de la volupté, les ames et les corps ».

Plut. Banq. t. 1, p. 403.

Vénus a un temple célèbre à Eryce en Sicile.

Une tradition religieuse annonce que tous les ans la déesse passe de la Sicile en Lybie [1].

On implore son retour par des chants et des sacrifices : les colombes se sont éloignées [2].

Cette fête est celle des amans. On lit dans les Amours d'Isménias [3] : « Pleins de joie et de bonheur, ils le célèbrent par des anagogies, par des sacrifices et par des chants ».

[1] Athén. l. IX.

[2] Ælian. var. hist. l. I, c. XV.

[3] *Anagogia.* Eusth. de am. Ismen. l. X.

SACRIFICE DU SANGLIER [1].

On immole le monstre à Vénus, inconsolable de la perte d'Adonis [2]. Théocrite nous a laissé un tableau charmant sur ce sujet.

« Dès que la belle Vénus vit Adonis expiré, ses joues couvertes des ombres de la mort, et sa longue chevelure souillée de poussière, elle ordonna aux Amours d'amener à ses pieds le monstre assassin.

» Les Amours se répandent comme des oiseaux dans les bois; ils aperçoivent le sombre sanglier, l'entourent et le chargent de liens redoublés. L'un traîne le captif en lesse; un autre, l'arc en main, le suit, le frappe, et presse sa marche. L'animal s'avance tristement; il redoute le courroux de Vénus. — « O la plus » affreuse des bêtes féroces! as-tu donc déchiré » ce beau corps? as-tu donc frappé mon époux »? — Ainsi parlait Vénus.

« Ah! Vénus, par tes charmes, par cet » époux, par ces liens, par ces Amours et leurs » chaînes, je jure que mon dessein n'était point » de blesser ton bel Adonis : je n'ai vu que ses » charmes. Insensé, brûlant d'amour, je me

[1] *Usteeria.*

[2] Athénée, fête argienne, l. III.

» suis élancé : dans mon ivresse, j'ai voulu im-
» primer un baiser de flamme sur ces contours
» charmans et à demi-nus ; je me suis frappé
» moi-même. Ces défenses homicides et cou-
» pables, je te les livre, ô Vénus ! punis-les,
» arrache-les ; ôte-moi ces armes que l'amour
» rendit cruelles ; et, si ce n'est pas assez, écrase
» cette hure détestable ».

» Vénus en eut pitié ; et dit aux Amours : Déliez ce pauvre animal. Depuis ce temps, attaché aux pas de Vénus, il la suit, il abandonne les bois [1] ».

Ce tableau de Théocrite est charmant, et a, sans doute, fourni à La Fontaine les couleurs de la fable du *lion amoureux*.

Un naïf et moral commentateur ne voit, dans cette image voluptueuse, qu'une leçon de la sagesse [2].

C'est à l'astronomie qu'il appartient d'expliquer cette fable charmante. En quittant l'hémisphère lumineux, dont la dernière station, comme la première, était affectée à Vénus, le soleil [3] passait au signe inférieur du scorpion,

[1] Théocrit. idyl. XXXI.

[2] Scoliast. poet. min. t. II, p. 223.

[3] Chez les Phéniciens, le soleil est appelé *Adonis*, *Adonaï*. Macrob. saturn. l. I, c. XXI. Lucianus, de dea

domicile

domicile de Mars, qui, suivant la fable, avait fait périr Adonis, en suscitant contre lui un énorme sanglier. « On voit aisément, écrit Dupuis, l'origine de la fiction, quand on se rappelle que le scorpion a, pour paranatellon, le fameux sanglier d'Érymanthe, l'ourse céleste ».

Ce monstre qui tue Adonis, ou le signe d'hiver, sous lequel le soleil semble mourir et s'éteindre, se retrouve dans toutes les fables anciennes, et jusque dans les fictions sacrées des Siamois [1].

Cette fable semble, comme l'objet qu'elle rappelle, faire le tour du monde.

LA PREMIÈRE FEUILLE DU PRINTEMPS, OU LA VEILLÉE [2].

Le printemps est le mois de Vénus.

On sacrifie sous la feuillée. Il nous reste un poëme charmant, attribué, tour-à-tour à Catulle, à Horace; mais qui paraît appartenir à l'historien Florus. Il a exercé la patience des commentateurs. C'est aux soins du

syriâ. Auson. épigr. Martian.-Capell. hymn. sur la polyonimie du soleil. Orphée; hymne à Adonis.

[1] Dupuis, t. II, p. 477 et 491.

[2] *Thulla.*

célèbre Politien, et du jésuite Sanadon, que l'on en doit les éditions les plus correctes. Il a été traduit par La Baume, avec une brillante facilité : la volupté même semble avoir tracé ce tableau. Ces images sont fraîches comme la fleur des objets qu'elles reproduisent.

LA VEILLÉE DE VÉNUS.

Aime demain qui n'a jamais aimé;
Qui fut amant, demain le redevienne!

Gloire au printemps! il revient, il ramène
Des jeunes fleurs le cortége embaumé,
Les jours sereins, la gaieté, l'harmonie,
L'amour enfin, ce nectar de la vie.
Jadis le monde au printemps fut formé;
En revoyant son jour anniversaire,
De quelle joie il paraît animé!
Demain, demain, cet heureux jour l'éclaire.
Demain le ciel tranquille, radieux,
Ne voit qu'amour et baisers chez les dieux,
Ne voit qu'amour et baisers sur la terre.
Demain Vénus, entre les arbrisseaux,
Où l'eau du ciel se résout en feuillages,
Vient enlacer de verdoyans réseaux,
Pour recevoir et cacher nos hommages.
Demain Vénus, au monde ranimé,
Dicte ses loix, et parle en souveraine.
Aime demain qui n'a jamais aimé;
Qui fut amant, demain le redevienne!

Demain les cieux reverront ce grand jour
Où, s'élevant parmi l'onde écumante,
Parmi les dieux de l'humide séjour,
Vénus parut dans sa beauté naissante.
Ce jour brillant fut le premier de mai,
Et c'est demain qu'il faut qu'on s'en souvienne.
Aime demain qui n'a jamais aimé;
Qui fut amant, demain le redevienne!

Vénus émaille et dispose les fleurs
Pour nuancer la robe de l'année;
Aux frais boutons dont leur tige est ornée,
Elle conduit les sucs générateurs,
Et des zéphyrs l'haleine fortunée.
Elle y retient ces fécondes vapeurs
Qui, de l'éther, pendant la nuit, descendent,
Et qui, du jour divisant les couleurs,
A chaque feuille en perles se suspendent.
Vous qu'Adonis a teinte de son sang,
Et le soleil de sa pourpre éclatante,
Qui des baisers de Vénus gémissante
Gardez toujours le parfum ravissant,
Vous, jeune rose, humide et vierge encore,
Soyez unie au zéphyr du matin;
Que vos appas ne tardent plus d'éclore;
Développez l'éclat de votre sein:
Est-il pudeur, crainte ou raison qui tienne
Contre les vœux d'un époux enflammé?
Aime demain qui n'a jamais aimé;
Qui fut amant, demain le redevienne!

Vénus a dit aux nymphes de sa cour
De folâtrer dans le bois solitaire.
L'Amour les suit. Plus d'une fois l'Amour,
En se jouant, osa blesser sa mère.
Elle a voulu qu'il posât son flambeau,
Et son carquois et son arc téméraire.
L'Amour est nu. Ah! nymphes! qu'il est beau!
Ne dites pas : la défiance est vaine;
Plus il est nu, et mieux il est armé.
Aime demain qui n'a jamais aimé;
Qui fut amant, demain le redevienne!

Sœur d'Apollon, Vénus auprès de toi
Laisse languir tes compagnes sévères.
Puisque Vénus a respecté ta loi,
Daigne, ô Cynthie! exaucer nos prières!
Deviens sensible; accorde, par pitié,
Un jour de trève aux biches innocentes.
Vénus pour toi n'a point d'inimitié,
Et dans ses jeux t'eût mise de moitié,
S'ils convenaient à des vierges décentes.
Pourrais-tu voir mille couples heureux,
Tantôt mêler leurs chants voluptueux,
Tantôt se perdre au sein de la feuillée?
Que dirais-tu des concerts amoureux,
Des passe-temps qui charment la veillée?
Le dieu du Pinde, et Bacchus et Cérès,
Et des sylvains la troupe émerveillée,
Placent Vénus au trône des forêts.
Toi, dont la gloire est de braver la sienne,

Exile-toi de leur sol embaumé.
Aime demain qui n'a jamais aimé ;
Qui fut amant, demain le redevienne !

Dans un vallon des campagnes d'Enna,
Vénus, demain, des Grâces entourée,
Sur des gazons, en pompe siégera.
Belle Aréthuse, et vous, fertile Hybla,
Jonchez de fleurs cette heureuse contrée.
Là, se rendront les nymphes des côteaux,
Celles des bois, et des prés, et des eaux.
Veillez sur vous, leur dira Cythérée,
En leur montrant l'aveugle de Paphos ;
Qu'en l'approchant la frayeur vous retienne ;
Il est terrible, encor que désarmé.
Aime demain qui n'a jamais aimé ;
Qui fut amant, demain le redevienne !

Terre, obéis au signal des Amours.
Ne parais plus sous les traits de Cybèle ;
De ta jeunesse emprunte les atours ;
Le dieu de l'air vient, en époux fidèle,
Te faire part de ses nouveaux trésors.
Il vient sceller votre union première,
Et dans ton sein, dans tout ton vaste corps,
Verser des flots de séve nourricière.
Un nouvel an, produit par vos baisers,
Va, le front ceint de nuages légers,
En souriant commencer sa carrière.
Déjà Vénus, ardente à l'embellir,
Du haut des cieux, jusqu'au centre de l'onde,
Fait circuler dans les veines du monde

Le sentiment, la vie et le plaisir.
Que l'univers cède à sa loi féconde,
En ce grand jour, par Vénus ranimé;
A Vénus seule il faut qu'il appartienne.
Aime demain qui n'a jamais aimé;
Qui fut amant, demain le redevienne!

La volupté fertilise les champs;
Sur eux l'Amour étend son influence,
Moins par bonté que par reconnaissance.
Fille de l'onde, au sortir de tes flancs
Il respira leur exhalaison pure.
Des rossignols il entendit les chants,
Et son berceau fut un lit de verdure.
Les jeunes fleurs, au calice embaumé,
Le caressaient avec leur douce haleine.
Aime demain qui n'a jamais aimé;
Qui fut amant, demain le redevienne!

Déjà couchés parmi l'or des genêts,
Heureux d'avance et certains du succès,
Les fiers taureaux attendent leurs compagnes.
Déjà le cri des amoureux béliers
Va retentir à l'écho des montagnes.
Tous les oiseaux accourent par milliers,
Des voluptés chômer la douce fête:
Les francs moineaux, les pinçons, les ramiers
Se becquetant sur les jeunes rosiers,
Ou dans les airs poursuivant leur conquête,
Mêlent en chœur les sons de leurs gosiers.
Déjà le cygne, Amphion plus habile,
Rase, en chantant, la surface immobile

De ce beau lac qu'il fait seul ondoyer;
Mais l'harmonie est dans ce peuplier,
Dans le manoir qu'a choisi Philomèle.
A ses ennuis est-elle encor fidelle?
Pendant l'hiver muette de douleur,
Est-ce au printemps la douleur qu'elle chante?
Non : cette voix si pure, si touchante,
Doit à l'amour son charme et sa douceur.
J'écoute, hélas! cette voix qui m'enchante,
Et je me tais. Quand viendra mon printemps?
Oh! quand viendra la saison de mes chants?
J'ai trop long-temps laissé dormir ma veine;
Le dieu des vers m'en fait porter la peine.
Viens donc, Amour, viens. Mon cœur enflammé
Quitte sa loi pour embrasser la tienne.
Aime demain qui n'a jamais aimé;
Qui fut amant, demain le redevienne!

LES FLEURS [1].

Fête célébrée en l'honneur de Proserpine, qui, au printemps, reçoit le nom et les honneurs décernés à Vénus [2].

Les jeunes vierges, à l'exemple de Proserpine, rivales des fleurs dont elles tressent des guirlandes, se répandent dans les campagnes d'Enna. L'Etna, pour les contempler, lève sa tête verdoyante : il appelle le Zéphire, assis

[1] *Erosantheia.* Hésych.

[2] *Vid.* loc. prop. Fêtes de Proserpine.

dans ces fécondes vallées. « O père du printemps ! Zéphire ! toi dont les ailes lascives et vagabondes caressent ces prairies, fais éclore de nouvelles fleurs sous tes baisers. Que les forêts embaumées, où croît l'encens, exhalent de moins doux parfums, que ceux dont ta douce haleine enivre les airs et remplit mon sein. Prodigue, sous les pas de la beauté, des fleurs dignes de sa présence, de ses regards et de son choix ». Il dit ; et le Zéphire docile secoue, en riant, ses ailes chargées de nectar. Les germes croissent et se développent sous cette rosée féconde. Il vole ; le printemps le suit ; il colore, il embellit la nature. Des tapis de gazon revêtissent la plaine. Les rubis des roses, et les saphirs des violettes, brillent sur ce fond d'émeraudes. La beauté du site est encore au-dessus de cet enchantement. Une vallée délicieuse s'étend aux pieds d'une colline pittoresque ; des sources gazouillantes s'échappent des flancs du rocher, et embrassent l'émail des prairies de leurs ondes fugitives et caressantes.

Plus loin, un ombrage profond, solitaire, impénétrable aux rayons du soleil, offre un asile voluptueux qu'habite la fraîcheur. Un lac s'étend à ses pieds ; les arbres se penchent et se mirent dans le pâle cristal de ses eaux, dont

l'œil mesure sans obstacle la limpide profondeur. C'est là que les groupes folâtres, et les essaims charmans des jeunes nymphes, aiment à voltiger comme les abeilles, qui, au premier rayon du matin, se disputent les premières perles des fleurs [1].

[1] Imit. Claud. de rapt. Proserp. l. II.

CHAPITRE X.

FÊTE DE LA LUNE DU PRINTEMPS.

Les Phéniciens et les plus anciens habitans de l'Egypte, reconnaissaient deux grandes divinités premières et éternelles; le soleil et la lune (Osiris et Isis).

Diod. de Sic. l. 1.

Fragmens des lettres d'Ératosthène, astronome d'Alexandrie, à Xénophane, sophiste d'Athènes.

PREMIERE LETTRE[1].

La nuit délicieuse dont je respire la fraîcheur; ce silence universel, qui n'est troublé que par le bruit des vagues mourantes et brisées sur le

[1] On découvrira, sans doute, beaucoup d'autres trésors de l'antiquité, ensevelis dans les cloîtres. Ces fragmens sont tirés d'un vieux manuscrit de l'abbé Trithème, et trouvé dans l'abbaye de Tongres. Il paraît que l'abbé avait été possesseur de ces fragmens d'Ératosthène, dont l'original ne se trouve plus au nombre des ouvrages que le grec nous a laissés.

Je ne ferai qu'une remarque sur le style de ces fragmens. On voit que le séjour de l'auteur en Egypte lui a fait abandonner la simplicité grecque, pour cette emphase que l'on retrouve dans tous les écrivains qui naquirent ou séjournèrent à Alexandrie, tels que Claudien, l'auteur de l'*Histoire éthiopique*, etc.

rivage ; ce léger réseau de vapeurs transparentes, qui semble envelopper l'horizon mélancolique ; ces clartés scintillantes sur la voûte céleste, comme ces diamans que Junon a semés sur le plumage de l'oiseau qui lui est consacré : tandis que, souveraine paisible des ombres, la sœur, l'amante et l'épouse du soleil, verse sur toute la nature une lumière argentée, tout me rappelle, mon cher Xénophane, cette promenade philosophique que nous fîmes, par la plus belle nuit d'été, sur les bords romantiques de l'Ilyssus. Je vous faisais remarquer alors la disposition et l'harmonie des corps célestes ; car vous ne vous bornez point à cultiver une éloquence frivole, vous ornez votre esprit de connaissances utiles, et vous voulez qu'il porte des fruits avec des fleurs. Là, vous disais-je, sorti, en quelque sorte, des flancs du père de la lumière, un astre consolateur vient nous sourire, et continuer, en quelque sorte, le jour [1].

La flamme de cette lampe suspendue entre le ciel et la terre, croît et décroît alternativement, selon la mesure de l'aliment que lui dispensent les rayons du soleil : elle semble s'éteindre chaque matin devant lui.

On a observé, ajoutais-je, ces changemens ;

[1] Aratus. Théon. Manilius, astron. passim.

et comme ils s'accomplissaient dans des retours précis, leur mesure a servi à déterminer celle du temps [1]. On remarqua encore le cercle dans lequel cet astre, par un mouvement oblique et en sens inverse de son mouvement journalier, circule dans une route semée de signes [2].

A ces signes, aux génies qui les habitent, furent attribués les phénomènes des saisons auxquelles ils président, mais qui dépendent de ces révolutions, dans lesquelles le soleil semble s'approcher ou s'éloigner des points équinoxiaux. L'astre des nuits suivit les pas de l'astre du jour, dont il mesurait la course; il partageait ses feux, son théâtre et son empire; il fut associé, par la reconnaissance des hommes, à son culte et à sa puissance [3].

[1] Chaque phase de la lune donna la division septénaire de la semaine, et la révolution de ses quatre phases donna la division d'un mois de 28 jours.

[2] Eratosth. Hygin. Lucian. de astrol. Plut. de Isid.

[3] Les Grecs appelaient le soleil *helios*; ils nommèrent la lune *helénè*. Ainsi les Egyptiens adoraient Osiris et Isis. Chez les Romains, ces astres prirent le nom de *Janus* et de *Jana*. On observe que, chez beaucoup de peuples, le nom de la lune est le même que celui du soleil, mais avec une terminaison féminine: *irrhée, irrha; man, mana; ies, ia; iou, iouna*, etc. *Voyez* Court de Gébelin.

On confondit leurs emblèmes. Apollon fut coiffé de cornes, et le croissant fut placé sur la tête de Diane [1] : tous deux empruntèrent cette parure au signe du printemps, au taureau [2], qui ouvrait l'année.

Je me rappelle, mon cher Xénophane, votre long étonnement à cette dernière assertion. Vous n'aviez vu jusqu'alors, dans la religion populaire, qu'un tissu de fables absurdes que repoussait votre jugement éclairé. Je continuai de vous expliquer le sens de ces allégories peu connues, et votre raison s'affligea de nouveau, en trouvant des motifs pour respecter des autels contre lesquels elle s'élevait naguère.

Et qu'importe, répondiez-vous, de présenter à la multitude des vérités qu'elle repousse. Malheureux humains, il vous faut des erreurs ! Il faut un éternel aliment à vos passions [3] ! Vous

[1] Plutarch. de Isid.

[2] Candidus auratis aperit cum cornibus annum.
VIRG.
Diogen.-Laërt. Proem. Suid. Macrob. Eusèb. prép. évang.

[3] Theologi passim. Varro de religionibus loquens, multa esse varia dixit quæ non modo vulgo scire non sit utile, sed etiam tam et si false sint, aliter existimare populum expediat. — August. de civ. Dei, l. IV.

adorerez plutôt la pierre brute et l'animal immonde, que de consentir à abjurer des préjugés puériles, et à faire usage de votre intelligence. Si la nature n'est plus pour vous que la nature, c'est-à-dire une mère bienfaisante, indulgente et facile, elle ne sera plus rien à vos yeux. Il faut, pour obtenir, pour forcer vos hommages, qu'elle se montre sous les traits de la terreur et du courroux, comme une puissance aveugle, sourde, inexorable, armée de menaces et de supplices. Eh quoi! verrai-je toujours la mort entourer les autels? verrai-je toujours égorger, avec pompe et solennité, de timides animaux; leur sang, et même le sang des hommes [1], ruisseler à longs flots dans le parvis; leurs entrailles déchirées et interrogées par le prêtre, pendant que les fleurs et l'encens parfument les airs, et que la foule fanatique chante des hymnes? Ne viendra-t-il pas ce temps, où le dôme de l'éther formera la voûte du temple de la nature, où les montagnes et les vallées en seront le théâtre; où, tantôt sur le bord des fleuves, tantôt sur le gazon des prairies et sous l'ombrage des forêts antiques, les peuplades des hameaux, rassemblées dans des fêtes fraternelles, offriront à la

[1] Sur les sacrifices sanglans de l'antiquité. *Voyez* antiq. grecq. l. VII, p. 128. Daniel Clazénius.

nature, en actions de reconnaissance et de grâces, leur joie et leur plaisir, épancheront le vin et le lait; alors que les coupes circuleront à la ronde, alors qu'une piété mieux entendue placera des couronnes de feuillage, de roses et d'épis sur le front de l'amante ingénue, de l'épouse vertueuse, du père de famille respectable, du bon fils et du bon citoyen [1]? Vaine chimère! songes trop chéris qu'embrasse une imagination philanthropique, et que la dépravation de nos sociétés semble empêcher de se réaliser jamais.

Vous savez, ô mon cher Xénophane, qu'en adoptant vos principes, je n'adopte point cette espèce de découragement où vous jette la disposition particulière de votre tempérament, et qui est encore renforcée par la connaissance funeste que vous avez des hommes, de leurs vices et de leur bassesse : vous les avez trop aimés, pour n'en être pas souvent trompé.

Pour moi, voué par sentiment et par réflexion à la culture des sciences mathématiques, parce qu'elles satisfont ma raison, et parce qu'elles me donnent le moyen de répandre des

[1] *Voyez* les différentes *utopies*, depuis celle de Platon chez les anciens, de Thomas Morus chez les modernes, jusqu'à la nôtre.

vérités utiles et fécondes [1], sans alarmer ceux qui gouvernent les peuples, et profitent de leur erreur; moi qui, renfermé ici dans la plus riche bibliothèque de l'univers, y trouve les moyens d'ajouter à mes connaissances, en conservant cette obscurité qui m'est si chère, et que le philosophe doit toujours rechercher, j'ai achevé d'y puiser et d'y mettre en ordre les matériaux du système dont je vous entretenais. Vous le publierez après ma mort; car je veux, pendant ma vie, être en paix avec les desservans d'Isis. Je le lègue au courage et à l'amitié.

De toutes les conquêtes, celle de la vérité me paraît à la fois la plus honorable, la plus utile, et la moins sujette aux remords et aux revers.

J'ai toujours pensé, d'ailleurs, que l'homme le plus heureux était l'homme vertueux, et que le plus vertueux était l'homme le plus éclairé [2].

P. S. Dans ma première lettre, je continuerai de vous expliquer quelques-uns des points

[1] Doctrine secrète des philosophes. *Tullius apud Lactantium monet non esse quædam vulgò disputanda, ne susceptas publicè religiones disputatio talis extinguat.* Lact. instit. div. l. II, c. III.

[2] Maxime développée dans les mystères d'Éleusis. Eusèbe, prépar. évang. De orphicâ doctr. doctr. eclect. Julian. imp. serm. Cicer. dialog. etc.

de

de cette religion de la nature, et je poursuivrai ma dissertation sur l'astre des nuits, puisqu'en brillant sur ma tête, il vient de me rappeler mon cher Xénophane. Si j'avais mieux profité des leçons trop fugitives que vous m'avez données, je vous dirais poétiquement que, depuis qu'il m'a offert votre souvenir, il s'est embelli d'une lumière douce comme la pensée qui me ramène à nos entretiens, et que ce demi-jour, semblable aux pâles clartés de l'élysée, si favorable à la volupté des sens, ne l'est pas moins aux plaisirs innocens des ames pures, qui s'entendent et se pénètrent, pour ainsi dire, malgré la distance qui les sépare.

Suite de la correspondance entre Ératosthène et Xénophane.

DEUXIEME LETTRE.

Je descends du phare d'Alexandrie, où j'achevais quelques observations astronomiques. Mes regards, perdus dans l'immensité, semblaient suivre ma pensée et vous chercher, mon cher Xénophane. Les rapports physiques que j'observais entre les corps célestes, me conduisirent à réfléchir sur les rapports moraux; et au milieu de cette harmonie universelle, je n'ai

pu m'empêcher de gémir sur l'espèce de trouble que la nécessité introduit dans les destinées humaines, en séparant l'un de l'autre, et en éparpillant, pour ainsi dire, dans l'univers, des hommes dont les goûts et les sentimens tendaient à se réunir et à se confondre.

Je viens à l'objet de ma dernière lettre [1]. J'adoucirai pour vous la sécheresse de la langue astronomique ; mais il faudra cependant me pardonner quelques termes de l'art, qui peuvent blesser une oreille harmonieuse. Mon style est comme ces vins que l'art ne peut corriger, et qui conservent un goût de terroir, quoique, pour en dissimuler l'amertume, on y mêle du miel, et qu'on le verse dans des coupes précieuses.

On considéra d'abord l'astre des nuits dans son apparition, et ses phases offrirent à la fois, comme je vous le disais, un phénomène et une mesure du temps [2].

On observa ensuite les divers mouvemens de la lune dans l'écliptique, et la course qu'elle décrivait en douze mois, revêtue des attributs

[1] Sur le culte d'Isis ou de la lune. *Voyez* Dupuis, t. II et IV. Diod. Plutarq. Lact. de fals. relig. Sainte-Croix, rech. sur les myst. du pag. p. 94, 513, etc.

[2] Eratosth. Hygin. Manil. Firmicus, astrol. passim.

et de la parure des signes où elle semblait recevoir l'hospitalité dans ses voyages éternels : elle partageait l'empire de la lumière, elle parut partager celui des saisons.

On fut conduit naturellement à examiner son influence sur la nature, que l'on attribuait à l'ordre de ses rapports avec l'action du soleil et l'état de la terre.

Placée aux dernières bornes, et, pour ainsi dire, sur la frontière qui sépare l'empire élevé de la cause active, du théâtre où gît la cause passive, dernier des corps divins et premier des corps terrestres, elle fut regardée comme dépositaire de la force organique, comme la mère du monde, comme la matrice des êtres ; elle sembla couver l'œuf symbolique [1].

Suspendu entre les corps fixes, éternels, qui ne reçoivent aucune altération, et une planète où les générations momentanées et corruptibles subissent des métamorphoses perpétuelles, et semblent rentrer dans le néant, cet astre fut comme le terme posé entre le mortel et l'immortel [2].

[1] Plutarq. de Isid. Cette opinion des Egyptiens se retrouve chez les Perses. Zend-Avest. t. II.

[2] Proclus ad Platon. Ocell. Luc.

Pressant sur les mers qu'elle refoule [1], alimentée de vapeurs, la lune fut considérée comme le principe de l'humidité; et vous n'ignorez pas que c'est à l'union de l'eau et du feu que les anciens philosophes attribuent la force vivifiante de la fécondité, et qu'ils font entrer ces deux principes dans l'hymen mystérieux de la nature.

Ces observations servirent de bases à son culte et à ses fêtes : il fut appuyé sur la physique. Depuis quelque temps, des rêveurs, des esprits qui ont le besoin de s'élancer au-delà des objets sensibles, et à qui il faut des abstractions et des fantômes, ont cru apercevoir que les différens élémens tendaient à se résoudre et à s'élever vers les plus subtils : ils ont cru que le principe de la vie tendait, comme l'air et la flamme, à rejoindre ce ciel où circulent des corps éternels et plus purs, dont ils semblent émanés.

Ils ont appliqué ce système à nos intelligences; ils ont prétendu qu'elles devaient remonter à leur source. L'hémisphère supérieur, ou l'empire de la lumière physique, voilà leur élysée, leur ciel : l'hémisphère inférieur, ou

[1] Les Egyptiens attribuaient à la pression de la lune les inondations du Nil. — Pausanias.

l'empire de la nuit, voilà leur tartare, leur enfer [1].

En ramenant le culte à son premier objet, à la saine et exacte physique, je fais mon devoir d'homme, de citoyen, de philosophe, ô mon cher Xénophane.

Les préjugés dénaturent les cœurs, faussent les esprits, rapetissent les ames; voilà ma réponse à ceux qui m'accuseraient de les détruire.

Vous possédez maintenant le secret; je viens de remettre en vos mains la clef qui ouvre tous les sanctuaires d'Isis, de Cérès, de Proserpine, de Minerve, de Diane, d'Hécate, de la Vierge mère, etc. car toutes ces divinités sont les mêmes. Dans le système de l'antiquité, tous les dieux femelles [2] sont ce principe passif que représente alternativement la lune, la terre, ou la nature fécondée.

Lorsque vous voudrez résoudre le problème des fables relatives à l'antique Isis, il vous suffira d'examiner « dans quels signes la lune était nouvelle, ou pleine et en quadrature; l'époque du commencement de l'année et des quatre saisons; quelles constellations se liaient à son

[1] Proclus ad Platon. Ocell. Luc.

[2] Court de Géb. hist. du cal.

apparition ou à sa marche, par leur lever ou par leur coucher; et sur-tout quelle était la température de l'air; s'il était chaud, froid, sec ou humide; quel spectacle présentait la terre stérile alors ou féconde, couverte de neige ou de fleurs, de gazons naissans ou d'épis mûrs, dans sa pompe ou dans sa nudité.

» Vous fixerez sur-tout vos regards sur le passage de la lune aux limites équinoxiales, lorsqu'elle monte dans la partie supérieure du zodiaque, ou lorsqu'elle descend dans la partie inférieure, et pendant quelle phase; si c'est lorsqu'elle croît ou lorsqu'elle décroît; dans quels rapports elle est avec le soleil; si tous deux, par exemple, sont dans l'hémisphère supérieur et inférieur en même temps, ou si chacun d'eux occupe un hémisphère séparé; si la lune est pleine ou nouvelle; si tous deux sont aux équinoxes.

» N'oubliez pas d'observer son passage au lieu de son domicile et de son exaltation.

» Enfin suivez-la dans tous les points du zodiaque; saisissez ses rapports avec toutes les constellations, avec celles qui sont dans le zodiaque, avec celles qui sont hors de ce cercle; tout se manifestera alors à vos regards : les fables les plus inintelligibles auront un sens;

les attributs les plus bizarres, un motif; les cérémonies les plus ridicules, une excuse.

» Vous entrevoyez déjà, et pour la première fois, l'explication des voyages d'Isis, séparée d'Osiris, qu'elle cherche par-tout, et qu'enfin elle retrouve [1] ».

C'est ainsi que vous interpréterez les courses de Cérès et la fable de Proserpine; l'union du culte de Cérès avec celui de Bacchus, d'Esculape, de Sérapis; c'est-à-dire du soleil, sous différentes formes et sous différens noms; les emblèmes qui l'accompagnent; les images de la chèvre et des pléïades qui président au printemps; ses autels rapprochés de ceux du Zéphire [2], de la Terre nourrice [3], de Vénus et de Pan [4]; les formes monstrueuses de la Cérès de Phygallie [5]; les vêtemens de deuil, ou la parure ténébreuse que revêt Cérès Mélanie, ou la Vierge noire; la naissance du jeune dieu couronné de rayons, qui repose sur son sein, et qui doit réparer la nature, en foulant le ser-

[1] Dupuis, origine des cultes.

[2] Pausan. Corinth. p. 35.

[3] *Ibid.* p. 20.

[4] Pausan. Attic. p. 41.

[5] Divinité à tête de cheval, et dont la crinière est formée par des serpens entrelacés.

pent qui rampe sous ses pieds ; de ce dieu qui porta successivement les noms d'*Horus*, d'*Ies*, d'*Iou*, de *Jupiter*, d'*Apollon sauveur* ; ses miracles : ici, *la fontaine de la vérité* [1], et là, *la montagne merveilleuse* [2], car le mensonge pieux et les fraudes sacerdotales se retrouvent par-tout ; l'antre de Pluton, ou le tombeau du soleil d'automne ; les tableaux des enfers, ouvrage de Polygnote, et qu'on admirait sous les portiques du temple de Delphes [3] ; enfin le secret des initiations et l'énigme des mystères ; la promesse d'une vie meilleure et éternelle [4], etc.

Je pourrais décrire la solennité de la fête d'Isis dans ces contrées, et vous expliquer l'énigme de ses cérémonies mystiques, et de ses emblèmes (*r*) expressifs.

Je ne veux vous entretenir que de vos propres usages. Vous surprendrez même au milieu de vous les traces d'une doctrine qui vous est inconnue. C'est ainsi qu'un voyageur ignorant foule, d'un pied insensible, les débris d'une architecture savante, que l'artiste, d'un regard, saisit à chaque pas, et recompose de la

[1] Pausan. Achaïc.
[2] *Id.* Arcadic.
[3] Pausan. Phocid.
[4] Apulée, mét. l. II. Plat. Phæd. Æneid. l. VI.

pensée, avant de les relever sous son crayon.

Vous vous rappelez, sans doute, mon cher Xénophane, une de nos courses dans la Phocide. Un autre sentiment que celui de la religion, mais non moins fanatique, peut-être, vous entraînait à ces solennités; et moi, nouveau Pylade d'un autre Oreste, je volais avec lui sur les traces de son Hermione. Ce fut là, qu'après avoir erré long-temps sous les tentes et sous les cabanes de chaume et de roseaux, que la piété, ou plutôt l'esprit de commerce élève autour du temple, nous découvrîmes enfin la belle Myrtho, dont les yeux chargés de pleurs et de tendresse, dont les bras accablés d'indignes fers s'élevèrent aussitôt vers vous. Cette expression de son amour la ravit au vôtre, et ce jour ne vous rapprocha que pour vous séparer à jamais. Hipponax, le plus immisericordieux de tous les vendeurs d'esclaves, et le plus intéressé commerçant de tout l'Archipel, éleva le prix de sa rançon aussi haut que vos transports, et plaça sur votre passion le plus lourd impôt, la spéculation la plus déraisonnable : il devint fou par avarice, comme vous l'étiez par amour.

O que vous dûtes maudire alors cette envie démesurée de plaire et de briller, qui vous avait

fait emprunter une robe de pourpre longue et traînante, et louer un esclave pour nous suivre avec des plians!

Le corsaire vous prit pour un satrape, ou du moins pour un des officiers du trésor public d'Athènes; il ne put imaginer qu'il avait affaire à ceux que Plutus n'a jamais favorisés, à un grammairien et à un géomètre. Le prix des ouvrages de toute notre vie n'aurait pu suffire à payer la douzième partie de cette rançon. Il refusa même de nous recevoir au rang de ses esclaves, en ajoutant, l'impitoyable railleur! qu'il ne trouverait rien ni sur mes chiffres, ni sur vos phrases.

Vous n'en fîtes point. Un noble désespoir vous saisit; nous sortîmes en silence, et comme des héros de théâtre. Myrtho s'évanouit.

Ce dernier spectacle acheva de vous ôter le peu de raison qui vous restait.

C'était le moment où la multitude se précipitait vers le temple. La nuit était sombre : tout-à-coup une vaste clarté remplace le jour. Au milieu de torrens de fumée, les flammes étincelantes sillonnaient les airs; elles s'élançaient, avec les cris d'une foule de victimes, du sein d'un bûcher immense [1], où la supers-

[1] Diod.-Sic. Pausan. Phocid.

tition barbare avait entassé, sans ordre et sans choix, des arbres et des animaux que l'on brûlait en pompe.

Égaré, vous alliez augmenter le nombre des victimes, et vous précipiter sur cet Œta, nouvel Hercule, pour une autre Omphale. Je vous retins par ce long manteau de pourpre, et vous montrai Myrtho, la perfide Myrtho, qui, sous une tente à l'écart, donnait des baisers à Hipponax.

La physionomie de votre douleur prit à cette vue un autre caractère. Dans un premier accès de colère, ou d'amour propre outragé, vous voulûtes vous borner à déchirer votre robe; mais je vous fis remarquer qu'elle était d'un grand prix, et que Myrtho avait perdu tout le sien. Cette saillie vous fit rire; et plus puissante que la lyre d'Orphée, elle enchanta vos douleurs, et suspendit leur fougueux torrent.

Je traitai alors avec un des marchands de cette foire, d'une outre qui renfermait le vin le plus parfumé de Lemnos; nous nous assîmes sur des touffes de gazon; le feuillage hospitalier d'un platane, où murmurait, sans doute, un zéphyr jaloux, protégea notre repas, notre ivresse et notre sommeil; votre délire s'épuisa avec la dernière libation en l'honneur de Bacchus.

Je vous fis faire une réflexion sur la fatalité. Voyez, vous disais-je, que d'événemens attachés à un manteau de pourpre; dans la même journée, il aide à vous perdre et à vous sauver. Mais revenons à l'objet de cette lettre.

Dès que vous fûtes revenu à vous-même, nous reprîmes le cours de notre conversation philosophique. Tout est emblématique dans cette fête, ajoutai-je : ce bûcher, que j'appellerais impie, est consacré au renouvellement de la lumière et de la nature. Cette cérémonie [1] a lieu le soir; c'est l'heure où la nouvelle lune se lève. Une profonde obscurité, semblable à celle qui s'étendait sur la nature avant sa régénération, enveloppe les mystères au fond du sanctuaire [2].

Le premier jour on purifie en secret le temple; on rassemble les débris des offrandes, les dépouilles des victimes; on les porte plus loin, à la distance de deux stades, et là on les enterre.

C'est une allusion à la vieillesse et à l'expiration de l'année.

[1] Cette cérémonie rappelle celle qui s'observait dans la fête du Feu, célébrée par les Syriens en l'honneur de Cybèle. — Lucian. de deâ syriâ.

[2] Pausan. Phocid.

Semblables aux chœurs errans des astres, qui accourent dans les plaines de l'éther sur les pas de leur souveraine brillante, et composent sa cour, on voit alors se répandre autour du temple où elle est adorée, des bandes de dévots ou de marchands, qui, chargés des offrandes solennelles de la piété ou du luxe du commerce, arrivent des différentes parties de la Grèce, de l'Asie et de l'Europe.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces coutumes superstitieuses, c'est que d'abord on retrouve des usages semblables, et une espèce de religion unanime, chez des peuples éloignés et divisés; c'est qu'ensuite il n'est pas un seul de ces cultes qui ne présente des taches de sang, et la trace horrible, soit de cérémonies toujours cruelles, soit de sacrifices humains.

On les retrouve, qui le croirait! chez les adorateurs de la nature. Peut-on souiller ainsi les hommages rendus aux deux astres bienfaisans dont cet univers reçoit sa couleur, sa parure et sa vie!

J'ai cherché pendant long-temps la raison de ces épouvantables écarts de l'esprit humain.

Ces autels élevés à un génie malfaisant par la terreur, n'auraient-ils pas leur base sur cette distinction qui partage l'univers entre deux

principes [1], celui du bien et celui du mal? Cette distinction ne serait-elle pas née de l'opposition de la lumière et des ténèbres, de celle de la chaleur et du froid; phénomènes auxquels se rallient ceux de l'existence et de la mort, tous les bienfaits qui embellissent, tous les fléaux qui ravagent le théâtre du monde?

On attribua donc aux astres qui présidaient à la désolation de l'automne et de l'hiver, un sentiment de cruauté aveugle. On crut plaire à ces dieux inhumains en les imitant. Qu'il soit voué à l'exécration universelle, celui qui, le premier, eut cette atroce pensée, et en répandit la contagion sur la terre! Dès ce moment, l'autel de la nature ne cessa d'être ensanglanté.

Ne soyez plus étonné de voir nos prêtres immoler des victimes, et même des hommes, en l'honneur d'une jeune vierge, de cette chaste Diane, dont le disque n'est si souvent voilé aux yeux des mortels, que pour exprimer son indignation.

Un nouvel événement vint interrompre cette conversation. Hipponax, accusé d'avoir acheté les vases sacrés que l'on avait volés pendant la

[1] Plutarq. Isid. Beausobre, hist. du manich. Bayle. August. de civit. Zend-Avest. Origèn. philos. Porph. vit. Pythag. Ocell. Lucan! etc.

cérémonie, était traîné par des gardes, et suivi d'une multitude immense. Elle nous enveloppa; vous n'eûtes pas l'héroïsme d'abandonner votre rival à son humiliation; vous le suivîtes, son procès s'instruisit, et vous résolûtes d'en attendre l'issue.

Voilà l'homme : tel est incapable d'occasionner le malheur de son semblable, qui va jouir, avec une maligne curiosité, du spectacle de sa misère.

Je n'approuvai point votre démarche, et je continuai ma route.

Je reprends aujourd'hui le texte de nos entretiens.

Le symbole donné à Diane, le croissant, désigne les fonctions de cette déesse [1].

« Comme on voit l'astre des nuits errer, pour ainsi dire, dans les plaines du ciel, ainsi la fille de Latone parcourt sans cesse les campagnes. Elle fuit de même les cités; elle préfère à leur bruyant séjour, les bois, les montagnes, et leurs retraites inaccessibles. Des nymphes, qu'elle a choisies [2] parmi les plus belles de l'océan, forment sa cour; elle les mène en chœur sur le Taygète, baigné par les eaux de

[1] Jablonski, panth. égypt. l. III.

[2] Hym. de Callim.

l'Eurotas, ou dans les riantes vallées du Cynthus [1]. Ses flèches redoutables, que les cyclopes ont forgées de leurs mains divines dans les antres de Lipare, ne sont pas destinées seulement à percer les monstres des forêts, elle les fait encore servir à sa vengeance. « Que de maux » attendent ceux qu'elle a regardés dans sa co- » lère ! Leurs champs seront dévastés, leurs » troupeaux périront ; ils ne verront pas croître » leurs enfans autour d'eux ; ou s'il leur reste » un fils pour être le soutien de leur vieillesse, » avant de descendre eux-mêmes au tombeau, » ils verseront des pleurs sur sa cendre. L'heu- » reux mortel, au contraire, que Diane chérit, » passe des jours paisibles, comblé de biens et » de richesses. Aucun orage ne trouble le cours » de sa longue carrière, Une famille nombreuse » est assise tous les jours avec lui à la même » table ; et ils bénissent ensemble la divinité » bienfaisante, qui entretient parmi eux la paix » et l'abondance [2] ».

» Ainsi l'on attribue à la lune l'influence la

[1] Qualis in Eurotæ ripis aut per juga Cynthi,
Exercet Diana choros, quam mille secutæ,
Hinc atque hinc glomerantur Oreades....
VIRG. Æneid. l. 1.

[2] Imitation de Callimaque.

» plus

plus marquée, et elle est regardée comme la cause prochaine et immédiate de tout ce qui arrive : c'est à la clarté de ses rayons que s'opèrent les enchantemens, les évocations, et tous les prodiges de la magie. L'opinion de son pouvoir sur les corps a toujours été universellement répandue, et subsiste même encore aujourd'hui que toutes les influences devraient être proscrites, si ce n'est celles qui sont fondées sur les véritables loix de la nature, et qu'une philosophie éclairée n'admet l'action de la lune que pour balancer les eaux de l'océan [1] ».

Puisque j'ai prononcé le nom de Diane, et que les souvenirs de ses fêtes viennent s'offrir en foule à mon imagination, je vais, mon cher Xénophane, les évoquer.

J'abrégerai cette nomenclature, qui deviendrait fastidieuse si elle était prolongée ; car il n'y a point de divinité dont le culte soit plus universel que celui de la lune, sous le nom de Diane. Ses temples couvrent la Grèce ; vous les saluez à chaque pas.

Parlerai-je de son culte chez les Lacédémoniens, des danses [2] des jeunes filles autour de

[1] Essai sur la religion des anciens Grecs, p. 76.

[2] *Caryas. Karua.*

sa statue [1] à Caryas, ou aux pieds du mont Issorien [2], ou sur le bord de la mer, près du promontoire où s'élève le temple, sous le nom d'*édifice sacré*, à Diane Dyctinne [3] ?

Parlerai-je des jeux et des combats qu'ils établirent en son honneur [4] ?

Indiquerai-je les cérémonies du culte de Diane chez les Phygalliens [5], où je remarque la singularité de fermer pendant toute l'année son temple, qui ne s'ouvrait qu'au jour de la fête ; à Orchomène et à Mantinée [6], où cette fête est annuelle ; à Trézène [7], à Stymphale [8], à Milet [9], à Syracuse dans l'Attique [10], où les

[1] Pausan. Lacon. Diomed. grammat. l. III. Lutatius ad Thebaïd. l. IV.

[2] Hésychius. *Issoria.*

[3] Pausan. Lacon. Antonin. Libéral. métamorph. XL. *Dyctinnia.*

[4] Hésychius. *Kalaoïdia.*

[5] Pausan. Arcad. *Eurunomeia.* A *Diane Eurynome.* Eurynome est fille de l'Océan, selon la mythologie.

[6] *Id.* Arcad. *Umnia.* A *Diane Hymnie.*

[7] *Id.* Corinthiad. *Saronia.* A *Diane Saronienne.*

[8] *Stymphalia.* A *Diane Stymphale.*

[9] Plut. de virt. mul. Polyænus, l. VIII. *Néléis.*

[10] Scoliast. Callim. hymn. in Dianam. Athénée, l. XIV, *Chitonia.* A *Diane Chitonienne.*

danses sacrées s'exécutent au son des flûtes ; chez les Athmoniens [1], les Érythriens [2], les Cérynthiens [3], à Amarynthe dans l'Eubée, où on livre des combats dans des jeux solennels [4] ?

Rappellerai-je les solennités de Diane Lymnatide [5], et la cruelle flagellation des adolescens sur ses autels [6] ?

Chaque année ramène ces sanglantes solennités : on y accourt en foule [7].

Les jeunes gens se déchirent [8] sous des fouets en l'honneur de Diane Orthia. Ils sont étendus sur l'autel de la déesse [9].

Le sang coule, la chair tombe en lambeaux ; ils sourient : ils peuvent mourir, mais non se plaindre [10].

[1] Pausan. Attic.

[2] Strab. de Cret. l. x.

[3] Livius, l. xxxv.

[4] Strab. Pausan. Scol. de Pind. od. XIII, olymp. *Amarunthia.*

[5] Pausan. Achaïc. *Lymnatis.*

[6] *Diamastigosis.*

[7] Philostrate, vie d'Apollonius, l. VI, c. X.

[8] Plutarq. Lycurg.

[9] De-là l'expression *bomoneikai.* Hyginus, fab. 261.

[10] Cicer. tusc. 2 et 5. Lucian. de gymn.

L'athlète qui expire plutôt que de céder, est honoré par des funérailles publiques [1]; il est couronné dans le tombeau, il revit sur le marbre et sur l'airain [2].

Les pères, les mères, les amis, assistent à cette lutte affreuse : ils nourrissent, ils enflamment le courage des victimes par des applaudissemens [3], et même par des reproches [4].

La prêtresse est présente; elle soutient une petite statue de Diane. Si les bourreaux s'attendrissent, s'ils respectent la beauté, le courage ou le rang, la prêtresse sévère gourmande leur faiblesse, et se plaint de ce que leur lâcheté lui rend pesante la statue de la déesse [5]. Ces épreuves barbares durent un jour entier [6].

[1] Interpret. vit. Lutatius. Lucian. loc. cit.

[2] . . . . . Dilecta genis morientis oberrant,
Taygeta et pugnæ laudataque verbera matri.
STACE, Théb. l. VIII.

[3] Lucien. Senec. de provid. c. IV. Martial, l. VII, épig. 79. Tertull. ad mart. c. IV.

[4] . . . . . Mortis honore,
Dulce sacrum gaudent natorum in funere matres,
Hortanturque mori; deflet jamque omnis ephebum
Turba; coronato contenta est funere mater.
STACE, Théb.

[5] Pausan. Lacon.

[6] Plut. Lacon. inst.

Le vainqueur était couronné et couvert de gloire [1]. On n'admit d'abord à ces épreuves que l'élite de la jeunesse lacédémonienne [2]. Mais le temps relâchant les institutions, le champ en fut ouvert aux derniers citoyens et aux ilotes [3].

Cet usage, qui avait sa source dans ces rites cruels de la superstition, contre lesquels je viens d'élever ma voix, devint une institution politique sous le génie de Lycurgue.

Lycurgue [4] voulut ôter à la douleur sa pointe et sa prise sur le sage; et plaçant son héros hors de l'homme [5], le retirant de ses sensations, et en quelque sorte de lui-même, il l'éleva, par la force de l'opinion, dans une sphère supérieure, d'où il vit à ses pieds l'espérance et la crainte, ces mobiles du monde. Le législateur ne sembla laisser au citoyen qu'un sens moral sur les ruines des sentimens naturels. Un Lacédémonien n'eut plus d'existence que dans le devoir et la gloire de sa patrie : hors

[1] Plutarq. Lucien.

[2] Simplicius in Epict.

[3] Themistius, philos. or.

[4] Nicet. comment. in Nazianz. or.

[5] *Voyez* les mœurs des Scandinaves, la législation d'Odin. — Mallet, hist. de Danem.

de là il ne dut pas vivre. Si Lycurgue [1] eût commandé la conquête à un tel peuple, il aurait étrangement influé sur les destinées de la Grèce, et par conséquent sur celles du monde. Qui aurait pu résister à des hommes qui plaçaient la sensualité dans les supplices, et la volupté dans la mort [2]?

La même barbarie a institué les fêtes suivantes : Avez-vous jamais eu le triste courage d'assister aux thargélies, ou au sacrifice humain, surnommé *l'expiation?*

Elle a lieu le 6 et le 7 du mois thargélion, consacré à Diane et à Apollon.

On sacrifie aux heures et à l'astre du jour [3].

Alors les enfans portent en pompe des *eiresionè* [4].

Ils nomment cette fête la *supplication* [5].

Le sixième jour est marqué par une cérémonie bizarre et cruelle [6]. On purifie la ville. J'ai vu avec horreur conduire en expiation,

[1] Lycurgue ne prescrivit que la guerre défensive.

[2] *Voyez* Volney, hist. citation des Scandinaves, rapprochemens, etc.

[3] Scol. Aristoph. equit.

[4] Porph. peri apoch. l. II.

[5] *Iketerian.* Hésychius.

[6] *Harpocration.*

hors des murs, un homme et une femme [1], chargés, à la voix du prêtre, des iniquités communes [2].

Ils ont été nourris aux frais du trésor public [3].

On avait suspendu à leur cou des figues sèches : l'homme en portait des noires, et la femme des blanches [4]. On avait placé dans leurs mains un morceau de pâte et des figues [5]. Je les vis parcourir le tour des murs, après avoir été frappés sept fois de la main, et fustigés avec des tiges sèches [6].

Les malheureux étaient parés [7] comme des victimes ; et c'était au bruit des hymnes et des instrumens [8], que l'on préludait à leur mort affreuse.

[1] Suivant d'autres, deux hommes.

[2] Hésychius. *Expedit unum mori pro populo.* Evang. Bouc émiss. des Hébr.

[3] On les nomme *pharmakoi*, ou *sumbakoi.* Suidas.

[4] Helladius. Crestomath. l. III, apud Photium in biblioth.

[5] Joannes Tzetzès, chil. V, c. XXV.

[6] De figuier, des squilles. — Hipponacte.

[7] Suidas.

[8] Hésychius, *Kradies nomos.*

Le prêtre s'avança, et leur fit porter un vase pharmaceutique [1].

Après ces cérémonies, on les brûla en pompe, et leurs cendres furent jetées aux vents et dans la mer [2].

Puisse le feu du ciel tomber, par représailles, sur le prêtre ! m'écriai-je en frémissant. Mes plaintes se perdirent dans les airs ; on se couronna de fleurs, et le septième jour on offrit aux divinités, d'une main sanglante, des présens innocens et, sans doute, rejetés, des fruits portés en pompe [3].

Tel est le caractère des *lithobolies* [4].

Plein d'une mélancolie profonde, je me trouvai au milieu des jeux sans m'en apercevoir. L'avouerai-je, à ma honte? le tumulte de la joie universelle m'étonna d'abord, et m'entraîna ensuite. Ces sombres impressions s'effacèrent insensiblement ; je me mêlai même au chœur circulaire. Mon frère fut vainqueur ; il reçut un trépied, et le consacra, selon l'usage, dans le temple que Pisistrate a élevé à Apollon.

Comment peut-on rapprocher ainsi des jeux

[1] *Chêtra pharmakê.*

[2] Tzetzès, loc. cit.

[3] Hésych. Suid. Lysias, apolog. Parth. erotic. IX.

[4] *Lithobolia.* La lapidation. Pausan. Corinth.

et une tombe, des danses à la suite d'un assassinat! Eh! comment celui même qui n'est que simple spectateur de ces atrocités, peut-il passer si rapidement du sentiment exalté d'une indignation profonde, à une distraction voluptueuse?

Je l'éprouvai alors; la nature n'a placé près de nous les distractions et l'oubli, que pour nous faire supporter patiemment une vie, que l'on prendrait en haine à l'aspect de cette foule de crimes sous lesquels la triste humanité succombe.

En faisant ces réflexions philosophiques, je me laissai conduire par l'archonte chargé d'ordonner la fête [1], et je vis présenter aux tribus les enfans adoptés [2].

Plus loin, je vis un holocauste. L'autel était environné d'arbres verts [3]: au centre, on avait disposé des matières résineuses, et des piles de bois sec.

On plaça sur l'autel les prémices des fruits et du froment. On précipita ensuite dans l'enceinte une foule d'animaux vivans, des oiseaux, des cerfs, des sangliers. On y mit le feu, qui

[1] Pollux, l. VIII.

[2] Isæus in orat.

[3] *Laphria.* Pausan. Achaic.

dévora en un instant les offrandes et les victimes.

Je rencontrai aussi des dévots qui marchaient pieds nus sur des charbons ardens, en l'honneur de Diane Perasia, ou Tauropole [1].

Ils se rendaient en foule à une veillée nocturne [2], dans laquelle une vierge faisait les fonctions de prêtresse. Leurs mystères [3] sont impénétrables aux profanes.

Je m'accostai de l'un de ces pélerins que je reconnus : c'était le jeune Philostrate, qui fréquenta pendant quelque temps mon école, mais que je déclarai, jadis, incapable de faire jamais aucun progrès dans les sciences exactes. Son père, dadouque d'Éleusis, l'avait depuis rappelé dans sa maison. Ce fut là que, n'entendant parler que de sombres mystères, d'initiations magiques, de cérémonies extraordinaires, et que, frappé sur-tout de ce grand concours de dévotes que le dadouque recevait en secret (car

[1] *Tauropolia.* La purification.

Pineus ardor acervo
Pascitur, et medium freti pietate per ignem,
Cultores multâ premimus vestigia prunâ.
VIRG. Æn. l. XI.

[2] *Pannuchydes.* Fête ionienne, en l'honneur de Diane Triclarie.

[3] *Cnacalêsia.* Pausan. Arcad.

on le voyait toujours au milieu des femmes ou des marchands, embarrassé des caresses des unes, et accablé des présens des autres), il acheva de perdre l'esprit, dont la nature avait déjà été si économe à son égard.

Il se fit recevoir dans toutes les confréries. Il avait baisé, je crois, les marches de tous les temples. Il était désolé lorsque deux ou plusieurs processions sortaient de la ville à la même heure; il aurait voulu paraître à la tête de chacune d'elles. Ses épaules témoignaient, en longs sillons, qu'il avait coutume de les fustiger très-régulièrement.

Il portait à son manteau une agrafe qui représentait un cancre béni, et qu'il n'aurait pas cédé pour tous les trésors de la sublime Perse, ni même pour un baiser de la plus jolie femme d'Athènes.

Après avoir accompli le vœu qu'il avait formé de visiter tous les temples de Diane, il devait se faire recevoir parmi les Galles, et combler ses extravagances en déposant sur l'autel de la déesse une offrande assez impure, les dépouilles de sa virilité.

Il me montra même le couteau sacré destiné à ce pieux service; il le portait suspendu à sa ceinture, dans un étui enrichi d'or et de pier-

reries, et qui devait ensuite renfermer son offrande.

J'admirai l'air serein et le sourire de ce fanatique. Un amant qui se précipite dans les bras d'une maîtresse, ne paraît pas plus heureux.

Je m'attachai aux pas de cet homme, dans l'intention d'achever mes observations sur les travers de l'esprit humain. Je lui demandai d'abord des nouvelles de son père, que j'avais connu. Comment a-t-il pu consentir à se séparer d'un fils qu'il aimait? A-t-il pu voir, sans indignation, que celui qui était né pour les premiers emplois de la république, se trouvât confondu avec des vagabonds et les derniers des hommes? — Les derniers dans l'opinion humaine et vulgaire, les premiers devant l'œil de la divinité : je m'élève devant elle par la bassesse; je m'ennoblis par l'humiliation.

Je changeai la conversation; mais il était impossible de nous entendre : il répondait à la raison par l'enthousiasme; et au milieu de la dissertation la plus intéressante, il m'interrompait pour me réciter une fable, ou pour se livrer à une pratique superstitieuse.

Je m'aperçus qu'il était complètement aliéné; je déplorai son sort, et maudis particulièrement

l'affreux calcul de l'hypocrisie de son père, auquel la dégradation même de son fils devait servir de moyens de considération auprès de sa secte.

Cependant, ne voulant point perdre entièrement cette occasion de m'instruire, je mis le dévot sur le récit des fêtes de Diane; c'était lui faire plus de plaisir, mon cher Xénophane, que vous n'en ressentez vous-même, quoiqu'auteur, au moment où l'on vient vous faire l'éloge de votre production nouvelle, et vous en redemander la lecture.

Pour obtenir ces détails, il fallut feindre de grands sentimens de religion. J'assistai le soir à l'une de ses prières; il me fit tenir, pendant une heure, les genoux en terre, les mains en l'air, et le visage tourné vers la lune.

Satisfait de ma complaisance, il apposa sur mes lèvres, en signe d'initiation et de silence, son cancre béni; nous nous relevâmes, et il commença en ces termes :

« Il y avait, dans l'Attique, un lieu nommé *Braurôn* [1]. Là, suivant une ancienne tradition, Diane se plaisait à descendre : elle préférait ce lieu à tous les autres [2].

[1] *Braurônia.* Hésych. Suidas. Aristoph. scol.

[2] Athén. l. II, cit. Dyphile.

» Là, Iphigénie rapporta de la Tauride une statue de la déesse [1], qui fut enlevée dans la suite par Xercès.

» De-là vient le surnom de *Diane Brauronienne*.

» Tous les cinq ans on y sacrifie, ainsi qu'à Delphes [2].

» Dix officiers publics [3] président aux cérémonies.

» On immole à la déesse une chèvre : des rapsodes y chantent les poésies d'Homère.

» On choisit des vierges pour la célébration des mystères [4] : elles ne doivent pas avoir moins de dix ans, ni plus de quinze [5].

» Elles sont vêtues de robes jaunes [6] : on les nomme les *ourses* 7.

» Celles qui veulent ensuite se marier, sont obligées, pour appaiser Diane, de célébrer les canéphories ».

[1] Pausan. Attic. it. Arcad.

[2] Pollux, l. VIII, c. IX, sect. XXXI.

[3] Nommés *hieropoiai*.

[4] Herodot. ad fin. l. VI.

[5] Suidas.

[6] *Crocotes*.

7 *Arktoi*. Hésychius. Harpocr. Pollux, l. V. Eurip. Hypsiph. Aristoph. Lemn. Lysistr.

A ces mots, un long soupir s'échappa de son sein : je crus en connaître la cause. — Cette fête vous rappelle, sans doute, lui dis-je, cette piquante Aglaé, dont l'image vous donnait tant de distractions quand vous fréquentiez mon école? — Il soupira encore. — Je l'avais engagée à consacrer, ainsi que moi, sa virginité à Diane. Le croiriez-vous? un sourire méprisant fut sa réponse. Depuis ce moment elle m'évita; je fus signalé à toutes ses compagnes, et l'expression de leur physionomie, en me voyant, semble encore plus ironique que la salutation de leurs amis, qui, vingt fois par jour, m'environnent en me félicitant sur ma piété.

Quelque temps après, Aglaé reçut les vœux de l'athlète Diagoras, et célébra les canéphories [1]. J'étais alors assis sur les degrés du temple : je la vis s'avancer; elle portait, selon l'usage, une corbeille, dans laquelle étaient renfermées des offrandes, les jouets ou les travaux de son enfance, des toiles, des broderies précieuses, des guirlandes [2].

C'est ainsi qu'elle croyait appaiser le courroux de la déesse qui préside à la virginité. — Dites plutôt : c'est ainsi qu'elle espérait se rendre

[1] *Kanêphoria.* Castellan.

[2] Théocr. idyll. II et XXVII. Scoliast. *ibid.*

favorable, cette déesse qui, quoique vierge, se plaît à venir au secours des femmes en couches.

En ce moment, des réflexions impies vinrent se présenter à mon esprit. Cette virginité de Diane me parut aussi suspecte que celle de nos prêtresses. Je me rappelai les baisers donnés à Endymion [1], ces vers d'un poète :

Diane, tu frémis que ton berger fidèle,
Las des vertus qu'en lui tu te plus à former,
N'abjure les rigueurs que tu lui fais aimer.
La nuit qui, sur tes pas, semble s'être hâtée,
Etend son voile; et toi, sur la nue argentée,
Pâle et belle, tu cours, évitant les témoins,
Revoir ce favori, que surveillent tes soins.
Entre un feuillage épais, ta divine lumière
Cherche ses yeux fermés d'une noire paupière;
Sur sa bouche entr'ouverte un rayon égaré
T'apprend qu'amour l'agite, et qu'il a soupiré, etc *.

N'avait-elle pas eu des aventures avec Virbius [2], avec Pan métamorphosé en belier blanc, avec Priape qui la séduisit sous la forme d'un âne?

[1] Plin. hist. nat. l. II. Alex. Aphrod. in probl. poetæ passim.

* Lemercier, métam.

[2] Servius in Virg. æn. l. VIII.

Il

Il en était ainsi de toutes les autres vierges célestes. « Vesta, la plus ancienne, était représentée avec un enfant : où l'avait-elle pris ? Minerve avait par-devers elle Érichtonius, d'une rencontre avec Vulcain, et des temples en qualité de mère. Les chastes muses ne furent pas plus sévères. Myrtillus les accuse de complaisances fortes pour un certain Mégalion, et leur donne à toutes des enfans, qu'il nomme noms par noms [1] ».

Je me gardai bien de lui communiquer ces remarques. Il poursuit : — Aglaé m'aperçut, détourna la tête, et rougit. J'invoquai sur elle la vengeance de la déesse ; elle m'a, peut-être, déjà exaucé ; car vous savez que les flèches de Diane frappent les femmes de mort subite [2].

Cette déesse a toujours favorisé les Grecs. On a observé que, dans la fameuse journée de Salamine, la lune était dans son plein [3].

On rappelle cet événement dans la fête célébrée le 16 du mois de munichion. On offre à la divinité des gâteaux circulaires, composés de

[1] C'est peut-être pour cette raison que l'abbé Carteaux les appelle *les filles de l'Opéra de Jupiter.* — Mirabeau, notes sur Tibulle.

[2] Eusthat. ad iliad.

[3] Plutarq.

fromage et de miel [1]. Ils sont illuminés de cierges qu'ils supportent, et rivalisent alors, par leur forme et par leur éclat, avec le disque de l'astre auquel ils sont consacrés.

L'assistance de la déesse fut visible chez les Phocéens. Ils combattaient les Thessaliens près d'Hiampolis : Diane inspira aux femmes [2] l'héroïsme ; elles se précipitèrent dans les rangs ennemis. Ils fuient alors de tous côtés comme une bande de cerfs timides.

L'institution solennelle des élaphobolies [3], rappelle l'événement. La reconnaissance offre à Diane un gâteau pétri de miel, de graisse, de sésame, et auquel on imprime la forme d'un cerf [4].

C'est Diane qu'adorent, sous le nom d'*Hélène* [5], les fiers Spartiates.

Son temple s'élève [6] près du tombeau du célèbre Alcman, qui sut assouplir et dompter la rudesse de la langue parlée à Lacédémone.

[1] Suidas. Pollux, l. VI, c. XI. Athén. l. XIV. Hesych. etymolog. aut. Eusthat. ad iliad. v.

[2] Plut. de virt. mulier.

[3] *Elaphobolia.* Eusthat. ad odyss. X.

[4] Athén. l. XIV.

[5] *Elénia. Elénê* pour *Selénê.*

[6] Pausan. Lacon.

Elle partage ses autels avec Ménélas, Pâris et Déiphobe [1].

Cette Hélène prit le nom de *Némésis* [2]. On la rend propice par des présens, par des hymnes et des sacrifices [3].

Le char sur lequel s'avancent les vierges appelées à cette solennité, est couvert [4].

Cet usage me rappelle cette Hélène que l'on porte dans les hélénophories à Athènes [5], et qui n'est autre chose qu'une ciste d'osier dont les rebords sont en bois, dont l'intérieur renferme des objets destinés aux mystères.

Cette obscurité ne figurerait-elle pas celle de la nuit elle-même, et la virginité consacrée à la déesse, celle de la Nature avant son hymen avec le Printemps?

C'est ainsi que l'on retrouve, dans les cérémonies, des fêtes en l'honneur de Diane Bendis [6];

[1] Æneas, Gazæus. Théophrast. Euripid. Théodoret, l. III, græc. affect.

[2] Athenagoras.

[3] Isocrat. in eneoni.

[4] Hésychius.

[5] Pollux, l. x, c. LIII.

[6] *Bendidia.* Palephat. Suidas. Favorinus. Xénoph. C'est par erreur qu'on lit, dans Strabon, *Mendidia.* *Voyez* Angel. Politian. et Grég. Gyrald.

que la déesse portait deux lances [1], emblèmes par lesquels on a exprimé les traits, ou plutôt la réflexion de la lumière [2].

Les Thraces ont les premiers transporté culte à Athènes [3].

La fête de Diane Bendis se célèbre au Pyrée [4], avant les panathénées.

On trouve, dans ces cérémonies, les élémens de la doctrine platonique [5], et plusieurs usages des fêtes de Bacchus [6]. C'est ainsi qu'on honore la puissante Artemis [7] à Syracuse, par des orgies et par une ivresse qui dure trois jours [8].

[1] De-là ce surnom de *Dyloukos*, que lui donne le poète Cratinus.

[2] Hésychius.

[3] Plat. de rep. l. I.

[4] Proclus in Tim.

[5] *Ibid.*

[6] Strabon, l. IX.

[7] *Artemis*, la Vierge, selon Platon et Strabon. *Voy.* Grég. Gyrald. sur les différentes étymologies du mot *Artemis.* Syntagm. XII, p. 343. Nous adoptons l'opinion de Macrobe : *Artemis dicta quasi areotomé quòd scilicet aera secet.*

[8] Plut. in Marcel. l. XXV.

Ces solennités se reproduisent avec la plus grande pompe chez les Cyrénéens [1]. —

Au milieu de cette conversation, Philostrate s'interrompit tout-à-coup ; je vis son visage pâlir, et ses yeux s'égarer. Il tourna plusieurs fois sur lui-même avec rapidité. Je le pris alors pour un lunatique [2]. Bientôt j'observai qu'il pratiquait les cérémonies en usage, pour maudire la mémoire de quelqu'un.

Dès que son transport fut calmé, je lui demandai le nom de celui qu'il venait de dévouer aux furies. — Érostrate : Érostrate, dont la fureur voulut anéantir le plus beau monument de la piété des hommes [3]. Diane était alors absente : elle avait quitté son temple pour assister aux couches d'Olympias, mère d'Alexandre [4]. L'insensé livra à des flammes sacriléges ce temple, le chef-d'œuvre de Ctésiphon et de Scopas, et l'une des merveilles de la terre. Mais je l'ai vu sortir plus brillant de ses ruines. Mille mains religieuses ont relevé ces antiques colonnes, que le génie de Dinocrate a replacées

[1] Athén. l. XII.

[2] Cette maladie est décrite par Galien et Hippocrate. Grég. Gyrald.

[3] L'an 356 avant l'ère vulgaire.

[4] Strab. l. XIV.

sur leurs bases, et les femmes mêmes ont consacré à sa restauration leurs ornemens les plus chers [1].

J'ai parcouru sa vaste enceinte, longue de quatre cent vingt-cinq pieds [2], sur deux cent vingt de large [3]; j'ai compté cent vingt-sept colonnes de soixante pieds de haut [4], et dont trente-six sont couvertes de bas-reliefs : la charpente est de bois de cèdre, et les portes de cyprès.

Je me suis prosterné devant l'effigie hiéroglyphique de la déesse : elle est gigantesque, et semble réunir seule les attributs de tous les dieux [5]. Je l'observai long-temps dans un muet recueillement. Touché de ma dévotion, le prêtre auquel j'avais été recommandé par le dadouque, son collègue, me prodigua les explications suivantes :

« La lune est une planète habitée ; elle nour-

[1] Timée. Plin.

[2] Cent trente mètres environ.

[3] Soixante-sept mètres deux décimètres. Plin. Mém. du marq. de Polini, insérés parmi ceux de l'acad. de Cort.

[4] Dix-sept mètres huit décimètres.

[5] Panthée. Menetr. symb. recueil d'antiquit. Bellor. symb. des Syr.

rit, comme notre terre, des hommes, des animaux, des plantes [1]. Vous voyez pourquoi on les rassemble autour de Diane, ou plutôt pourquoi ils composent sa statue. La multitude de ses mamelles exprime sa bienfaisance, sa fécondité [2]. Son sein est de marbre blanc; sa tête, ses mains et ses pieds sont d'un noir d'ébène [3]. Ces points argentés qui se détachent sur un fond obscur, rappellent l'image de ce disque qui, dans une nuit sombre, ressemble à une boule de cristal enchâssée dans des saphirs [4]. Ce voile [5] jeté autour d'elle, est l'emblème de l'obscurité qu'elle dissipe, ou de la pudeur qui lui est chère.

» Elle porte sur sa tête deux couronnes; l'une murale, ou composée de tours, et l'autre de guirlandes de fleurs : la première représente son empire sur la terre [6]; on choisit, pour la

[1] Pythag. placit. Menetr. symb. Dian. Ephes. Antiq. greeq. t. VII, p. 360.

[2] *Polymamma.* Macrob. l. I, c. II. Hieron. in epist. Paul. ad Ephes.

[3] Plin. Pausan. Arcad. Jornand. reb. Gert.

[4] *Noctiluca.* Menetr. *ibid.*

[5] Pausan. Achaïc.

[6] *Ibid.* hymn. d'Orph. Porphyr. Athénag. Fulgent. Diod. de Sic. Apul. métamorph. VI. Macrob. saturn. l. VII. Halicarn. *Voyez* les art. *Cérès, Cybèle, Isis.*

seconde, et de préférence, les roses et l'hélicryse, dont l'or et la pourpre semblent reproduire son éclat, et la forme, son disque [1].

» Les victoires qu'elle tient dans ses mains, ou suspendues au milieu de ces images, sont le symbole de celle qu'elle remporte sur les ténèbres [2].

» Ces sphynx, ces lions, ces taureaux, ces serpens, sont des emblèmes astronomiques, relatifs à l'association des effets solaires et lunaires, et aux époques où s'exerce leur influence [3].

» Le cerf léger, et dont le bois se renouvelle, dut être consacré à l'astre dont les phases se succèdent, et qui, dans sa course, semble chasser tous les autres devant lui.

» On grava sur ce monument des abeilles, soit parce qu'elles s'éveillent avec le jour et se reposent sur la rose consacrée à Diane, soit à cause de leur chasteté [4], ou de la légéreté de

[1] Plin. l. XXI, c. XXV. Lil. Gyrald.

[2] *Numismata*, passim. *Vid.* apud Menestr. de palmâ.

[3] Dupuis, orig. des cult.

[4] Petr. Damian. epist. XV, l. I. Virg. géorg. l. IV. Quintil. Eucher. Albert. mag. l. XVII de ann. tract. interpr. Pind. in Pyth Porph. antr. nymphar.

leur vol [1], soit par allusion à la douceur et à l'utilité de leurs ouvrages, soit enfin par suite de cette tradition des poètes, qui appellent les abeilles filles de l'air, de la rosée et de la lune [2].

» Ne méprisez point ce cancre suspendu à son cou : si on le considère comme un signe céleste, c'est celui sous lequel, selon l'histoire sacrée des Egyptiens, la première lune, ou celle du printemps, éclaira la terre. Si on ne le regarde que comme un symbole, on retrouve dans sa configuration, dans son développement et dans sa marche, quelques rapports avec ceux de cet astre [3] ».

Le prêtre détacha alors un de ces derniers emblèmes, et m'en fit présent; je le porte en agrafe, et cette amulette rend ma personne en quelque sorte sacrée.

J'eus le bonheur d'assister à la fête, moins célèbre encore par la magnificence du temple, par la majesté des cérémonies, que par le concours des peuples [4].

Je ne vous parlerai point du sacrifice, des

[1] Ovid. Ger. poetæ passim.

[2] Alcman. Macrob. saturn. l. VII.

[3] Observ. de Rondelet. Manil. Golt. Platonic.

[4] Thuc. l. III. Strab. l. XIV.

festins, de l'ivresse, des jeux, des combats [1], des mystères, des initiations [2]; je vous ferai remarquer seulement que l'entrée du temple est interdite aux femmes; elle n'est permise qu'aux jeunes filles et aux hommes [3], ou à l'esclave infortunée qui vient accuser son maître.

Au-delà du temple est un antre mystérieux [4], près d'un bois sacré.

La statue de la déesse y est adorée : elle est remarquable par le nombre prodigieux de ses mamelles [5]; et, par un contraste assez bizarre, on ne consacre à son culte que des prêtres eunuques [6]. Ce sacerdoce a ses degrés.

On compte, dans le temple, le prêtre émérite, l'officiant, et le prêtre disciple [7].

On mesure sept stades du temple à la ville. On s'y rend en foule. Des flots innombrables de spectateurs inondent la route.

On voit luire les flambeaux; la pompe s'approche; on découvre la statue de la déesse, les

[1] Achilles Tatius, l. VI.
[2] Strab. Tacit. l. III annal.
[3] Achilles Tatius, l. VII.
[4] *Idem.*
[5] Minutius-Felix. Hieronimus.
[6] Heraclit. epist. ad Hermod.
[7] Plutarchus, an sene gerenda respubl.

vases, les corbeilles, les instrumens des sacrifices. On traîne à la suite, des chevaux, des chiens, des épieux, des armes : on présente, dans la paix, l'appareil de la guerre : un chœur de jeunes filles ferme la marche ; chacune, dans sa parure, semble avoir cherché ou consulté l'œil d'un amant.

On entend retentir de tous côtés cet hymne célèbre :

« Salut ! ô déesse vénérable, déesse de mille cités, déesse du Chésius, de l'Imbrasus ; déesse de Chitoné, véritable citoyenne de Milet ; car ce fut toi que Nélée prit pour guide en quittant les rivages de Cécrops !

» C'est à toi qu'Agamemnon consacra le gouvernail de son navire pour appaiser ton courroux, lorsqu'enchaînant les vents, tu retenais les Grecs impatiens de saccager Ilion et de venger leur Hélène !

» C'est à toi que Prœtus éleva deux temples ; l'un sous le nom de *déesse favorable aux vierges*, parce que tu lui ramenas ses filles errantes sur le mont Azénien ; l'autre dans la ville de Lussa, sous le nom de la *douce déesse*, parce que tu sus calmer la rage féroce qui les possédait.

» C'est à toi que, jadis, aux rivages d'Ephèse,

les Amazones érigèrent une statue sur le trone d'un hêtre. Là, tandis qu'Hippo t'offrait un sacrifice, ces femmes, amantes des armes, dansèrent d'abord la pyrrhique en choquant leurs boucliers, puis se réunirent en chœur autour de ton autel. Leurs mouvemens agiles faisaient résonner leurs carquois, et retentir la terre sous leurs pieds.

» La flûte de Minerve n'était pas encore inventée; mais le son des chalumeaux leur marquait la cadence, et l'écho le répétait jusque dans Sardes et dans Bérécynthe.

» Dans les âges suivans, on construisit autour de cette statue un vaste temple; le soleil n'en verra jamais de plus beau ni de plus riche: il l'emporte sur le temple même de Pytho.

» Jadis l'insolent Lygdamis menaça d'en piller les trésors. Du fond des climats hyperborées, que la fille d'Inachus a rendus si célèbres, traînait à sa suite ces fiers hippimolges, qui égalaient en nombre les grains de sable de la mer.

» O le plus malheureux des rois! quel était son espoir! ni lui, ni aucun de ces barbares dont les chars avaient foulé les rives du Caystre, ne devait revoir sa patrie; car tes flèches ont toujours défendu ton Ephèse.

» Gloire à la déesse de Munychie ! à la déesse des ports et de Phérès !

» Mortels, craignez de ne pas honorer Diane ! Si jadis Oïnée négligea de parer ses autels, vous savez quels combats il eut à soutenir.

» N'allez point la défier dans l'art de lancer un cerf, de brandir un javelot ; cet orgueil coûta cher aux Atrides.

» N'aspirez point aux faveurs d'une déesse toujours vierge ; Orion, Otus, en ont trop éprouvé le danger.

» Ne refusez point de danser dans ses fêtes ; Hippo, ce refus te coûta bien des larmes.

» Salut, ô puissante déesse ! sois propice à ton poète [1] ».

Je voyageai deux jours avec Philostrate ; il venait de terminer ce récit, et, soit fatigue de la route ou de sa narration, je m'endormis profondément. Je fus tout-à-coup réveillé par l'événement le moins plaisant et le plus inattendu.

Je me trouvai dépouillé jusqu'à la ceinture ; et le dévot, dans la même situation, me caressa tout le corps, de la discipline dont il administrait largement, à ses épaules et aux miennes, les coups redoublés. Dans ma fureur, que la sienne avait allumée, j'arrachai de ses mains le

[1] Callim. hymn. trad. de Dutheil.

pieux instrument, et, achevant son office, je lui escomptai, en un quart d'heure, la pénitence d'une année entière.

Je m'habillai; et me promettant bien de ne jamais me trouver en pareille compagnie, je repris le cours de ma route et de mes méditations.

Je vais continuer, mon cher Xénophane, de vous les adresser sans ordre, et avec cette négligence qui fait le charme de l'amitié et celui de l'esprit.

Je mêlerai, ainsi que je viens de le faire, à cette confidence de réflexions, celle de mes actions; ma vie ne vous appartient pas moins que mes principes. Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est étranger.

Vous trouverez donc une page de libertinage à côté d'une page de morale, des vers légers auprès d'une pesante analyse, et à la suite d'un grave raisonnement, une saillie inattendue.

Vous ne me jugerez point sévèrement, mon cher Xénophane, parce que la philosophie vous a rendu indulgent et bon: mais tout ce qu'il y a de mauvais sujets dans Athènes, ne manqueraient pas de réclamer, au nom des vertus qu'ils n'ont jamais pratiquées, contre mon œuvre, moitié sérieuse et moitié frivole, si jamais elle venait

à surnager sur ce vaste fleuve du Léthé, où leurs productions et les miennes s'abîment, et dans les bienfaisantes ondes duquel je bois à longs traits l'indifférence, qui me rend d'avance insensible à la persécution des critiques, dont l'on aurait toute la valeur, si, au lieu de ce nom, on leur donnait celui de rivaux mécontens.

Je ne sais par quelle indiscrétion mon premier secret a été trahi. Serait-ce en vain que j'aurais, nouvel Alexandre, apposé mon cachet sur les lèvres de mon Ephestion! Je n'accuse, au surplus, que moi-même. Le Pénée n'est pas plus transparent que mon cœur; et une noble et indépendante franchise que je n'abjurerai jamais, l'expression même de ma physionomie, trahissent mes sentimens.

J'ai confié ma doctrine à quelques-uns de ces voyageurs qui promènent leur ennui de muséum en muséum, et qui passent leur vie à visiter les hommes célèbres, sans prétendre jamais le devenir.

Dût le collége des prêtres de Memphis écrire au roi, et me faire perdre ma place de conservateur du muséum d'Alexandrie, je dirai ce que je crois être la vérité.

J'ai cherché d'abord à sauver mon intérêt et

mes principes; mais s'il fallait enfin abjurer l'un ou l'autre, je n'imiterai pas la lâcheté de presque tous les hommes que j'ai connus; je sacrifierai mon propre intérêt.

Cette lettre est longue, et hérissée des épines qui entourent les roses de mon sujet. Je vous réserve les fleurs dans ma première. Je vous rendrai compte des plus charmantes fictions de nos poètes; quand le tableau a peu d'éclat, il faut en donner beaucoup à la bordure.

TROISIEME LETTRE.

ÉRATOSTHÈNE A XÉNOPHANE.

Résumé. — La volupté et le sentiment ont divinisé l'astre des nuits. — Description d'un clair de lune. — Des trois Dianes. — Explication de leurs emblèmes par l'astronomie. — Sens de la fable d'Europe. — Poëme de Moschus.

AVANT de rassembler de nouveaux rapprochemens, résumons ceux que nous venons de parcourir.

Ces tables indicatives, ces moyens de reconnaissance, sont, pour les excursions de l'esprit, ce que de bonnes tables de latitude et de longitude sont pour les voyageurs.

Vous

Vous avez vu que l'universalité du culte lunaire avait été fondée sur l'ordre et la variété, sur les rapports et l'influence des aspects de cette planète. Si j'en crois l'imagination de tous les poètes, l'impression de tous les cœurs sensibles et la mienne, la voix de la volupté a proclamé l'empire de la souveraine des nuits.

Si l'on admire l'éclat majestueux du dieu qui remplit de torrens de lumière l'immensité, on chérit le demi-jour d'un astre plus sensible, qui semble modérer, par égards pour notre faiblesse, la violence des feux qui nous brûlent pendant le jour. Faisant cesser la discorde de l'ombre et de la lumière, les tempérant l'un par l'autre, distribuant la fraîcheur et le silence, ramenant dans le ciel l'harmonie, et le repos sur la terre, il adoucit toutes les nuances, accorde toutes les dissonnances, et prépare, en les conciliant, le passage du jour à la nuit, du calme à l'activité. Les étoiles émaillent sa route, tandis que sa clarté mélancolique glisse sur tous les objets; cette lueur magique, incertaine, vacille, tantôt sur le front gigantesque des monts, sur la chevelure des forêts, sur la solitude des campagnes, ou sur l'immensité des vagues blanchissantes. On n'entend que le souffle du zéphyr qui réveille quelquefois le feuillage,

ou le gazouillement des sources tombantes.

Cependant la déité plane avec amour sur la nature; elle semble la couver de ses regards: mère bienfaisante, elle exprime de ses mamelles la rosée féconde qui alimente et rafraîchit la végétation.

Les plantes reconnaissantes exhalent vers elle leur ame embaumée; plusieurs même ne s'épanouissent que pour elle. Cet encens balsamique, ce silence mystérieux, cette lumière obscure et ses romantiques accidens, cette fraîcheur des eaux, des bois, de l'éther, tout porte au cœur de l'homme qui contemple ce spectacle, une émotion d'autant plus sensible, que rien ne vient l'en distraire. Du recueillement naît la rêverie, et de la rêverie la foule des sentimens tendres. C'est aux rayons de la lune que le philosophe médite, que le poète est inspiré, que l'amant espère, gémit ou triomphe, et que la volupté recueille les larmes de la pudeur moins farouche.

Et tandis que les nymphes, les mains entrelacées, la chevelure flottante, le sein nu et la robe entr'ouverte, dansent sous la feuillée qu'argente une timide lumière, les cyclopes font gémir l'enclume embrasée, les moissonneurs achèvent leurs pénibles travaux, la mère

de famille veille et travaille près d'un berceau.

L'habitant des campagnes repose cependant auprès de l'animal rustique, compagnon de ses travaux accoutumés; et les remords, les spectres vont réveiller en sursaut les tyrans sur leur lit de pourpre (*r*).

Si le sentiment divinisa l'astre des nuits, la raison ordonna les différentes parties de son culte. On compte trois Dianes [1], soit par allusion à ses phases ternaires [2], soit parce qu'elle a trois mouvemens dans les cieux [3], soit parce qu'elle préside aux trois saisons [4]; opinion que j'embrasse. En effet, on suppose que la première Diane est fille de Jupiter et de Proserpine. Cette fille du soleil et de la lune d'automne, est la lune du printemps. Voilà pourquoi une tradition ajoute qu'elle enfanta Cupidon [5]; et c'est ainsi que ses fêtes se confondent avec celles de Vénus. Voilà pourquoi on trouve

[1] Cic. de nat. deor. l. III ad finem.

[2] Macrob. Phurnut. Cleomed. de mundo, l. II. Horat. Orph.

[3] In altitudinem, latitudinem et longitudinem. — Varron. Interpr. latin. Arat.

[4] Les saisons orientales étaient au nombre de trois; printemps, été et automne.

[5] Cicer. *ibid.*

les statues de Diane libératrice ou de la Vierge, auprès de celle de Bacchus sauveur [1].

La seconde Diane, nommée *Lucine* ou *Junon*, est la lune d'été, qui semble assister la nature en ses productions, au moment où elles atteignent leur maturité.

Enfin la troisième Diane, qu'on appelle *Ops*, et qui par ce nom semble se confondre avec Rhéa, Cybèle ou la Nature-mère, est la lune d'automne.

Tout ce qui est dit de la Diane terrible, d'Hécate, se rapportera aux rigueurs de l'hiver. Vous aurez alors l'énigme de toutes les pratiques absurdes inventées par la superstition, qui considéra cette divinité, tantôt comme un génie bienfaisant, et tantôt comme un démon redoutable.

Vous sentirez la justesse des expressions (*s*) dont se sont servis les poètes [2].

Si vous interrogez l'astronomie, elle vous expliquera l'histoire et les emblèmes de Diane.

La chèvre est une des constellations qui brillent au printemps. L'épisode lascif, l'hymen

[1] Pausanias.

[2] At triviæ lenis facies et multus in ore
Phœbus erat.

CLAUDIAN.

de cette vierge et de Pan, sont les tableaux de la fécondation de la nature à cette époque. Ses chiens sont Procyon et Sirius, placés sous le signe du cancer, dans lequel la lune a son domicile. Ainsi la flèche céleste, qui fixe les derniers degrés du même signe, arma ses mains redoutables. En prenant son exaltation dans le signe du taureau, elle devient Diane, ou Vénus Tauropole, Isis, Io, Europe, etc.

On célèbre, en Crète, la fête d'Europe [1].

Tandis que l'on promène en pompe le tombeau dans lequel est renfermée, dit-on, sa dépouille mortelle, et que l'on porte à sa suite une immense couronne de myrte, dont le contour a dix coudées [2], l'astronome vous fait remarquer que cette couronne est celle que l'on voit parmi les astres; que ce taureau ravisseur, sur lequel on remarquait le croissant de la lune, est placé dans les cieux; qu'on y voit se lever le soir le serpentaire Cadmus, et qu'enfin cette fable exprime le moment où le soleil entre dans le signe du taureau, où la lune a son exaltation.

Vous préférerez, sans doute, à ces résultats de la science, le roman du poète.

[1] *Ellotia*, à verb. *ellotis*; vierge en langue phénicienne.

[2] Athén. l. xv. Hésych.

D'un pied impétueux fendait les flots émus;
Elle est génisse : on suit et sa course égarée,
Et les replis mouvans de la vague azurée.
Ici, l'amant d'Io, réparant ses malheurs,
De sa divine main vient essuyer ses pleurs :
Il lui rend et sa forme et sa grâce première.
Le Nil, précipitant son onde nourricière,
Paraissait applaudir, et d'un cours mugissant,
Superbe, roule et fuit par sept bouches d'argent.
On distinguait, plus loin, le terrible Mercure;
Argus vient sous ses coups d'expier son injure;
Tous ses yeux sont chargés d'un sommeil éternel.
O prodige! semblable au phénix immortel,
Un oiseau s'élançait de la terre féconde
Son plumage embrassa la corbeille profonde,
Voile immense, étoilé de feux éblouissans,
Où les cent yeux d'Argus brillent en diamans.

Cependant, à l'envi, les nymphes animées
Se disputent des fleurs les moissons embaumées,
Et du lis virginal la tige au front d'argent,
Et du sombre souci le disque jaunissant,
Et l'éclatant pavot, et la triste hyacinthe,
Tendre fleur! où revit une amoureuse plainte;
La pâle violette, ornement de Vénus,
Parfume de leur sein les trésors demi-nus.

Belle, ignorant, hélas! sa triste destinée,
Europe s'avançait, de roses couronnée,
Et plus brillante encore, et reine de ses sœurs,
Efface, en paraissant, les nymphes et les fleurs

C'est Vénus triomphante au milieu des trois Grâces:
Que l'innocence, Amour, désarme tes menaces!

Jupiter, de son trône élevé dans les cieux,
Sur ses jeunes attraits vient de jeter les yeux.
Soudain de l'univers le maître redoutable
Sent au fond de son cœur la flèche inévitable;
Il brûle. Il faut tromper la jalouse Junon,
De la nymphe ingénue égarer la raison....
Et soudain dépouillant la grandeur souveraine,
Le dieu-taureau mugit et bondit dans la plaine.
Il n'a point du lien subi l'indigne affront,
Ni sous un joug pénible humilié son front.
De son corps souple et fier la couleur jaunissante
Semble étaler les feux de l'aurore naissante,
Et sur l'or de son front une étoile d'argent
Annonce au loin l'orgueil de son double croissant,
Dont les contours polis, superbe diadême,
Pourraient être enviés par Diane elle-même.
Il approche; sa marche est calme.... dans ses yeux
Brille languissamment un azur amoureux.

Les nymphes folâtraient, et la troupe imprudente
Sourit, et près du dieu vole sans épouvante.
Plus doux que les parfums qui s'épanchent des fleurs,
Son corps de l'ambroisie exhale les odeurs.
On approche, on le flatte, il cède à son ivresse;
Il a biasé les pieds de sa belle maîtresse,
Et sa langue amoureuse effleure mollement
L'albâtre de sa main et de son cou charmant.
Europe ose essuyer l'écume de sa bouche,
Elle imprime un baiser sur ce front moins farouche....

Le taureau fait entendre un doux mugissement ;
L'harmonieux roseau frémit moins tendrement.
Fléchissant les genoux, et retournant sa tête,
Il sourit à la nymphe, objet de sa conquête,
Et de son vaste dos étalant les contours,
Tranquille, semble offrir un trône à ses amours.

« Venez toutes, venez, mes fidelles compagnes,
» Sur ce facile char parcourons les campagnes ;
» Ce taureau s'offre à nous : son regard caressant
» Est paisible, son front n'a rien de menaçant ».
Elle dit, et s'assied avec un doux sourire.
Le taureau fuit, déjà touche au liquide empire....
Les nymphes ont pressé leurs pas trop incertains.
Europe leur tendait ses suppliantes mains.
Dans l'espace écumant le taureau qui s'élance,
Nouveau monstre des mers, franchit leur gouffre imm
De Neptune aussitôt le sceptre complaisant
Aplanit sous ses pas le flot obéissant :
Le dieu guidait son frère, et sur leurs chars humides
En pompe s'avançait le chœur des néréides :
Les tritons, élevant leurs conques dans les airs,
Du cantique d'hymen réjouissaient les mers.

Europe cependant, en triomphe portée,
Sur le divin taureau s'appuie épouvantée.
Et tandis que le flot timide et murmurant
Vient jouer à ses pieds, qu'il baise en expirant,
Elle tient d'une main la corne menaçante,
De l'autre ressaisit sa robe éblouissante,
Dont la pourpre mobile en ses plis inconstans,
Semble une voile heureuse abandonnée aux vents.

« O palais de mon père ! ô ma douce patrie !
» O ma mère ! ô mes sœurs, troupe aimable et chérie !
» Seule, hélas ! loin de vous, dans ma témérité,
» Je ne vois que des mers la sombre immensité * ».

« Belle nymphe, calmez cette importune plainte,
» Il est temps d'abjurer une trop longue feinte ;
» A tant d'éclat, sur-tout à l'excès de mes feux,
» Europe, connaissez le souverain des dieux.
» Déjà du sein des mers je vois sortir la Crète,
» Où j'ai reçu le jour, où notre hymen s'apprête.
» C'est de là que vos fils, race d'un immortel,
» Etendront sur le monde un sceptre paternel ».
Il dit, touche à la Crète, et, quittant l'imposture,
D'Europe qui soupire enlève la ceinture.
Les Heures ont dressé le lit mystérieux ;
Lucine à leur amour sourit du haut des cieux,
Et, bénissant bientôt leur ardeur fortunée,
Voit de nombreux enfans embellir l'hyménée.

* J'ai supprimé la partie faible de ce discours. Moschus est ici inférieur à lui-même. C'est dans Horace qu'il faut lire et admirer le discours d'Europe, liv. III, od. XXVII, ad Lœl. Gall. (*t*)

QUATRIÈME LETTRE.

ÉRATOSTHÈNE A XÉNOPHANE.

De Diane aux deux sexes, et de Vénus barbue. — Des Hermaphrodites. — Aventure de Salmacis. — Explication de cette fable.

MES regards distraits tombent souvent sur les configurations étranges des divinités égyptiennes. J'admire ces monstres avec effroi, et mon esprit aime à déchiffrer l'énigme de ces sphynx. Ici, je retrouve, dans leur composition, les traits mêlés et confondus des héros, des princesses, et de tous les animaux du zodiaque.

Pour résoudre le problème, il suffit de dégager successivement tous ces élémens, et j'arrive alors à une solution qui me donne l'état du ciel et de la terre, selon la position de la sphère que je consulte [1].

Après avoir brouillé toutes les physionomies, les Egyptiens ont uni souvent les deux sexes dans la personne d'une seule divinité [2]. Ils

[1] Horus-Apoll. Chérémon. Synésius. Jambliq. Dupuis. Rabaut-Saint-Etienne.

[2] Euseb. Diod. Serv. ad æneid. l. II. Macrob. saturn.

exprimaient alors, par le même emblème, l'union du principe actif et du principe passif, ou l'univers.

Ce système porte la lumière sur quelques-uns de vos monumens.

Vous vous rappelez, sans doute, mon cher Xénophane, cette statue de Diane aux deux sexes [1], sur la base de laquelle on avait gravé ce passage d'un hymne d'Orphée, adressé à la lune : *Je te salue, astre mâle et femelle.* Vous vous rappelez encore cette Vénus barbue que nous vîmes dans l'île de Chypre, où les mauvaises plaisanteries qui vous échappèrent alors, faillirent nous faire chasser du temple.

Vous n'avez pas oublié ce bel hermaphrodite, chef-d'œuvre du ciseau de Praxitèle, et dont les formes ravissantes ont excité tour-à-tour l'envie ou les désirs.

Cette union des deux sexes est le symbole expressif de l'union des deux forces de la nature, ou des deux principes de la création. C'est sur ce fond philosophique que nos poètes ont légèrement brodé les aventures de Thirésias, et l'anecdote un peu scandaleuse de la

[1] Pausanias. *Diana sive Jana, et Janus; sicut Luna, ita et Lunus deus colebantur.* Æl. Spartian.

nymphe Salmacis. Je vous souhaite une amante aussi passionnée.

LA NYMPHE SALMACIS*.

Près du fleuve orgueilleux qui d'un pas mesuré
Roule des flots d'argent sur un sable doré;
. . . . . .
. . . S'étend l'émail d'une verte prairie,
Où l'herbe est toujours fraîche, et riante, et fleurie.
La féconde rosée entretient ses beautés,
Que cent petits ruisseaux baignent de tous côtés;
Un tertre y nourrissait, sur une pente douce,
L'éternelle fraîcheur d'une odorante mousse;
Là, de ses flancs ouverts et creusés en canal,
S'échappe en bouillonnant un liquide cristal;
Les différentes fleurs qui bordent le rivage,
Dans ce miroir flottant rencontrent leur image;
. . . . . .
Une nymphe habitait cet asile enchanté,
. . . . . .
Jamais l'astre du jour n'en a vu de si belle
Sur le bord des ruisseaux, ni sur l'herbe nouvelle,
Ni parmi cette troupe errante dans les bois,
Qui porte, après Diane, et l'arc et le carquois.
Jamais un trait parti de sa main vigoureuse,
Ne traversa le flanc de la biche peureuse;
Car son cœur, ennemi de ces rudes plaisirs,

* J'emprunte la traduction du sieur de Rampalle, poète, contemporain de Boileau, entièrement ignoré aujourd'hui. *Voyez* les Idylles de Rampalle, publiées en 1688.

Aux ondes de ce lac bornait tous ses désirs;
Ce lac que mille amans, esclaves de ses charmes,
Ont accru tant de fois par d'inutiles larmes.

. . . . . .

. . . . . .

Tantôt le sein penché sur le cristal mouvant,
Elle parait de fleurs cet ivoire vivant:
Puis couchée à demi sur la tendre prairie,
Elle entrait à dessein dans quelque rêverie,
Où les plus doux plaisirs qui chatouillent les sens,
Remplissaient son esprit de crimes innocens.
Tantôt, pour divertir cette molle pensée,
Nu-pieds, cheveux épars, la robe retroussée,
Sur l'émail du gazon peint de mille couleurs,
Sa main allait cueillant une moisson de fleurs,
Sans pouvoir rencontrer une rougeur pareille
Au cinabre animé de sa bouche vermeille;
Sans, parmi tant de lis ramassés à dessein,
En rencontrer un seul aussi blanc que son sein.

. . . . . .

C'est ce qu'elle admirait lorsqu'abordant ces lieux,
Le beau fils de Cyllène apparut à ses yeux;
A ce divin objet son ame toute émue,
De tous ses sentimens n'occupe que la vue.
Ses avides regards nagent dans le plaisir,
Et boivent à longs traits l'amour et le désir.
C'était en la saison que l'astre de lumière,
Brûle même dès-lors qu'il entre sa carrière;
A l'ombre d'un ormeau, qui s'offrit à propos,
Le voyageur s'étend pour trouver le repos.
L'herbe du mou gazon, qui lui servait de couche,

Semblait se relever pour approcher sa bouche
Et l'on eût dit que l'arbre essayait d'abaisser
Ses rameaux amoureux afin de l'embrasser;
De ces moites cheveux les gouttes descendues,
Semblaient dessus son front des perles répandues,
Et ne luisaient pas moins que font ces riches pleurs
Que l'Aurore au matin épanche sur les fleurs.

. . . . . .

De la prochaine source il entend le murmure,
Il y vient; et trouvant l'eau si belle et si pure,
Pose ses brodequins, et, marchant doucement,
Interroge du pied le liquide élément,
Qui rit à son approche, et sent que sa venue
L'émeut jusques au fond d'une ardeur inconnue.
Enfin, sollicité par la clarté de l'onde,

. . . . . .

Vaincu par la chaleur, le bel adolescent,
Aussitôt sur le bord posant son vêtement,
De sa robe envieuse à regret se dégage,
Tel éclate Apollon lorsqu'il sort d'un nuage:
Le ciel en est charmé, l'air en est amoureux;
Et les yeux de la nymphe, à ce coup trop heureux,
Avides, dévoraient cette rare merveille;
Son teint s'est coloré d'une rougeur vermeille.
Cependant cet Hylas, d'un saut vif et léger,
Se jette au sein de l'onde, et commence à nager;
Tout le lac en devient plus beau que de coutume;
Les flots voluptueux soulèvent leur écume.
Ses bras, demi-courbés, glissent en s'alongeant,
Quand l'un sort du cristal, l'autre s'y va plongeant,
Et leurs retours suivis du pied qui les seconde,

Soutiennent

Soutiennent ce beau corps sur la face de l'onde.
Ses membres délicats, que le froid a pâlis,
Semblent, sous le cristal, une touffe de lis.
Salmacis trop craintive, ose, espère, entreprends;
Quel obstacle t'arrête? accours et le surprends.
Ne délibère plus; et devant qu'il te voie,
Fond sur lui, tel qu'un aigle abattu sur sa proie.
A ces mots, son courage éclate ranimé,
Sur son teint par l'amour et l'audace enflammé.....
Accusant la pudeur qui la rendait trop lâche,
Elle s'élance enfin hors du bois qui la cache;
Et courant vers son bien, elle semble voler;
Mais la peur la retient, son pied demeure en l'air.

. . . . . .

Tantôt elle s'avance, et tantôt s'arrêtant,
Dans la crainte et l'ardeur son esprit va flottant.
Enfin ses sens émus d'une fureur plus forte,
Cèdent aux mouvemens du dieu qui les transporte.
Elle arrache son voile, et, bacchante d'amour,
Rompt sa robe, et fait voir mille beautés au jour;
Puis, sans plus différer, cette amante enflammée
Court au lac pour se joindre à son idole aimée,
Qui se voit dans ses bras, devant que seulement
Il puisse revenir de son étonnement.
En vain ce beau nageur, éloigné de la rive,
S'efforce d'échapper des mains de sa captive.
Sa résistance fait un inutile effort,
Elle l'étreint toujours, et le serre plus fort:
Et pour mieux arrêter les cris de ce farouche,
Tâche, avec ses baisers, de lui fermer la bouche,

Unit son sein au sien, et combat son courroux
Avec tout ce qu'amour peut inspirer de doux.
Mais lui, qui ne sent point le feu qui la dévore,
Ignore qu'il est homme; et la déçoit encore.
Il demeure insensible auprès de tant d'appas;
Il ne peut cependant sortir d'entre ses bras,

. . . . . .

Lors, pleine de désir, d'espérance et de crainte,
La nymphe vers le ciel exhale ainsi sa plainte :
« Serons-nous donc toujours vainement enlacés,
» Et n'aurai-je jamais que des baisers forcés?
» Ah! je brûle! ah! je meurs! ô puissance suprême!
» Jupiter, sois propice à mon ardeur extrême;
» Et si, jadis, piqué d'un désir amoureux,
» Tu fus de cent beautés possesseur bienheureux,
» Fais-moi fléchir l'esprit de l'ingrat que je touche;
» Unis-nous sein à sein, cœur à cœur, bouche à bouche;
» Et sans que nous soyons de nos baisers lassés,
» Fais que jamais nos bras ne nous serrent assez;
» Que le destin respecte une chaîne si belle,
» Et rende en ma faveur cette étreinte éternelle ».
Le souverain des dieux, qui du ciel l'entendit,
Dans ce lac à l'instant leur sexe confondit :
Lors, par une merveille aussi prompte qu'étrange,
De ces deux corps unis l'un à l'autre se change.
Ainsi de deux sujets d'un divers sentiment,
Ce lien invisible en fait un seulement;
Elle se change en lui, lui se transforme en elle,
De leur double nature en sort une nouvelle :
Si bien que sans erreur, même encore aujourd'hui,
Personne ne peut dire, ou c'est elle, ou c'est lui;

Car, pour parler au vrai du nœud qui les assemble,
Ce n'est ni l'un ni l'autre, et c'est tous deux ensemble [1].

P. S. Puisque j'ai commencé à vous expliquer les fables lunaires, je n'oublierai point celle d'Hypermnestre, dont la fête est célébrée à Argos.

On allume des flambeaux [2]. *Uper-men-estre* signifie mot à mot la nouvelle lune de l'année, ou celle qui surmonte les autres [3] : telle est la fête de Vénus Nicéphore. Cela est plus exact, mais est moins dramatique, il faut en convenir, que la tragédie de Danaüs; et si l'esprit gagne à cette explication, le cœur regrette un monument touchant et exemplaire de la piété conjugale.

CINQUIÈME LETTRE.

ÉRATOSTHÈNE A XÉNOPHANE.

Suite du culte lunaire. — Fêtes de Cérès au printemps.

Cérès est, comme Isis, l'emblème de la

[1] *Voyez*, à la fin des notes, la même fable traduite par Saint-Ange. (*u*)

[2] Cette fête rappelle la fête égyptienne des *lanternes*. — Manéthon. Syncel. — Les *chandelles des rois*, qu'on allume en Angleterre sur le haut des collines. La *chandeleur*, etc.

[3] Court de Gébelin.

nature fécondée. Si vous êtes initié à ses mystères [1], vous serez convaincu de l'exactitude et de la simplicité de ces rapprochemens.

Dès que le printemps renaît, on promène la vache sacrée, en invoquant la terrestre Cérès [2].

Une foule religieuse suit la pompe : elle est précédée par de jeunes enfans, revêtus des couleurs de l'innocence et de la joie, doux symboles de la jeunesse de l'année.

Les mystères se célèbrent au fond du temple, et sont couverts d'un voile impénétrable.

Des matrones sont chargées du sacerdoce : elles tiennent le glaive sur lequel la vache doit se précipiter [3].

Plus loin, on sacrifie à Cérès verdoyante [4]; à la Terre couronnée de l'herbe naissante.

On immole un belier [5].

[1] *Voyez* les Éleusinies et les Thesmophories, FÊTES D'AUTOMNE.

[2] *Ktonia*; fête argienne. — Pausan. Attic.

[3] *Voyez* l'hymne dans Elien, histoire des animaux, l. XI, c. IV.

[4] Cette fête répond à celle que les Romains célébraient en l'honneur de Cérès, le 19 avril.

[5] *Kloeia*. Phurnutus. Eupolide. Pausan. Attic. Eusthat. iliad. Soph. Œd. Colon.

Accourez donc, innocentes bergères!
Venez, amans; venez, jeunes pasteurs!
Le beau printemps passe couvert de fleurs,
Environné des jeux et des mystères [1].

Ici s'élève le temple de la *Terre nourrice* [2]. On célèbre des jeux [3] en son honneur.

De-là cet usage de se prosterner au retour d'un long voyage, et d'embrasser le sol hospitalier.

De-là ce nom de *mère*, donné à Cérès [4].

Je ne vous parlerai point de ses autres fêtes [5]; toute la Grèce les célèbre.

Le temple de la Terre fut d'abord séparé de celui de Cérès; mais on réunit par la suite ces deux divinités, qui furent tellement confon-

[1] Léonard.

[2] Dans la citadelle d'Athènes. — Thucyd. l. II.

[3] Pindar. Pyth. IX. *Ibid.* scoliast. Didym.

[4] *Demêtêr* pour *Gemêtêr*. *Mouth*, *mère*, lang. égypt. *Man-tho*, it. chez les Cophtes. *Isi*, en cophte, signifie *la fécondité de la terre*. Jablonski, panth. égypt. Sainte-Croix, myst.

[5] *Pulaia*; fête à Pylos, dans la Thessalie. Là, Cérès a un temple, et reçoit des sacrifices. Stéph. Strabon. *Eurûthiônion*. Hésychius. *Epicleidia*; fête à Athènes. Id. *Epikrênia*; fête à Lacédémone. Id. *Erkênia*. Id. *Voyez* les FÊTES D'AUTOMNE.

dues, qu'on employait indistinctement leurs noms pour désigner la déesse de la nature, celle qui donne les richesses, la mère de toutes les plantes et de tous les animaux [1], etc.

De-là cette belle allégorie d'Hésiode. Cérès accorde ses faveurs à Jasion sur un champ labouré trois fois. Plutus naquit de cet hymen [2].

On a remarqué que tout ce qui regarde l'agriculture, fut appelé des mêmes noms que tout ce qui concerne le mariage [3], et que les épis, les pavots et les grenades que l'on place dans sa main, exprimaient, par la multitude de leurs grains, celle de la population, qui s'accroît toujours en raison des moyens de subsistance.

On a remarqué encore que le culte des dieux s'établit lorsque les habitans commencèrent à être civilisés, et sur-tout lorsqu'ils eurent connu l'usage du fer.

[1] Sainte-Croix. Eurip. Orph. Pseud.-Orph. Philon. — La nature tient lieu de l'épouse : c'est elle qui reçoit l'action du principe générateur ; c'est le récipient universel, la déesse aux mille noms, parce qu'elle reçoit toutes les formes, et revêt tous les caractères. — Plut. de Isid. et Osir. *Panaiolos phusis pantôn mêter.*

[2] Hésiod. théog. v. 969 et 970.

[3] Court de Gébelin.

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage; et de la propriété une fois reconnue, les premières règles de justice [1]. Aussi disait-on que Cérès avait posé les limites des champs, et qu'elle avait institué les loix [2].

Les Athéniens conservaient avec vénération celles qu'elle-même avait dictées. Ces loix simples, au nombre de trois seulement, consistaient : la première, à honorer ses parens; la seconde, à honorer les dieux en leur offrant les fruits de la terre; et la troisième, à ne faire aucun mal aux animaux [3] ».

Je me suis borné à vous rappeler les usages pleins de fraîcheur que le printemps ramène; ces fêtes sont alors brillantes comme les premiers rayons du soleil : elles semblent emprunter les couleurs dont il revêt la nature, qui sourit comme une jeune vierge au moment où elle se pare pour l'hyménée.

Les solennités de la saison des moissons sont graves et religieuses. Cette vierge est devenue mère, et ce nouvel état donne aux cérémonies un caractère sacré, et je ne sais quoi de matronal.

[1] J.-J. Rouss. inégalité des condit. part. II.

[2] Ovid. métam. l. V, v. 341.

[3] Sainte-Croix.

La nourrice du genre humain s'épuise, se flétrit, devient inféconde, et semble, conduite par la vieillesse, descendre au tombeau. Le deuil succède, et la nature veuve se couvre d'un crêpe.

NOTES.

(*a*) SUR LE SYSTEME ALLÉGORIQUE.

« On a remarqué de tout temps, dans les histoires primitives, un certain langage métaphorique et animé qui leur est commun; mais ce que l'on avait trop négligé jusqu'à nos jours, c'était d'en rechercher la cause. Ce langage brille particulièrement dans les origines grecques. Tout y est personnifié, tout y a de la vie et de l'action. Le soleil qui éclaire le monde est un dieu plein de jeunesse et de vigueur : porté sur un char et traîné par des chevaux qui soufflent la flamme, il répand des flots de lumière dans l'univers; ses rayons sont des flèches dont il perce ses ennemis; un arc est dans ses mains, et son carquois retentit sur ses épaules. Quand ce dieu paraît le matin pour éclairer la terre, il sort de son palais, les portes s'ouvrent, une jeune déesse le précède, dont les doigts de rose sèment des fleurs, et dont les beaux yeux versent des larmes. Douze jeunes filles qu'on reconnaît aisément pour être des sœurs, accompagnent sa marche. Ce sont les heures qui, courant avec lui, mesureront ses pas et diviseront la journée. Arrivé à la fin de sa course, le palais d'une autre déesse s'ouvre à lui, et Thétis le reçoit dans son sein. Alors deux autres déités prennent sa place dans le ciel : la Nuit aux ailes noires, au char lugubre parsemé de saphirs, et Phébé, sœur aimable du blond Phébus, armée comme lui d'un arc et de flèches, et qui, poursuivie, par les astres, ses

amans, leur échappe toujours dans sa course incertaine.

Ce langage métaphorique dont les peuples anciens se servirent pour parler des grands phénomènes de la nature, ils l'employèrent aussi pour exprimer de moindres phénomènes. Chaque peuple employa même une métaphore différente pour exprimer les mêmes objets. Ici, le soleil fut frère de la lune; là, il fut son époux qui la fécondait de ses rayons. Sa course journalière était décrite d'une manière un peu différente chez les Perses. On le voyait traîné sur un char, précédé d'un jeune homme portant un flambeau allumé, et suivi d'un autre portant un flambeau éteint; on l'appelait *Mithras*, comme Vénus était nommée *Mithra*.

On commence à soupçonner que ce langage métaphorique dut être celui d'une époque où on le parla; mais on en sera entièrement convaincu, quand on verra que ce style avait été appliqué à tous les objets. On ne s'était point borné, en effet, à dépeindre ainsi la course journalière du soleil, tous ses pas, toutes ses apparences, tous ses changemens, son arrivée au nord, ses pas rétrogrades vers le midi; tout fut noté sous des figures différentes. Les changemens mêmes qu'il éprouvait d'heure en heure, offrant une apparence nouvelle, se dépeignaient sous d'autres traits. On peignait, on racontait, on *chantait* les voyages du roi céleste d'orient en occident, ceux du nord au midi, sa descente chez Pluton et son retour sur la terre. Navigateur aérien, il s'embarquait en orient; et soumettant tous les peuples dans sa course, il arrivait en occident qui en était le terme. Là, il plantait des

colonnes, bornes qu'il était impossible de passer. Héros invincible, il parcourait le zodiaque, route pénible où douze travaux l'arrêtaient successivement, et qu'il achevait en conquérant victorieux. Tour-à-tour enfant, jeune homme, homme fait et vieillard, on voyait les peintures qui le désignaient porter la forme et les attributs de ces différens âges. A chaque saison, il changeait de nom et d'attributs. « Annonce, disait un oracle ancien, que le plus grand des dieux est *Iao*, que l'on nomme *Adès* en hiver, *Jupiter* au printemps, *Helios* en été, et dans l'automne *Iao* ». Par où nous voyons, pour le dire en passant, que, dans des temps postérieurs, l'on fit quatre dieux d'un seul et même personnage; que Pluton, Jupiter, Helios et Bacchus sont les quatre soleils des quatre saisons.

« Cette manière de parler et d'écrire appartient visiblement à une époque où les astres avaient été observés. Chacun sait que les planètes furent également dépeintes ou écrites avec le pinceau, et qu'elles avaient chacune sa figure, son char et ses attributs. Le reste de l'*armée des cieux* fut également personnifié, et ce firmament, où nous ne voyons que des étoiles, fut rempli dans l'antiquité de personnages et d'animaux, d'où il faut nécessairement conclure que l'on mettait des animaux et des personnages par-tout, et que c'était la manière d'écrire de ces temps. Qu'on jette les yeux sur la sphère, on y verra tous les êtres dont je parle : le zodiaque partagé en douze maisons, dont chacune est habitée par un animal; deux *ourses* au pôle; un *bouvier* qui paît le *troupeau du ciel;* un *chien* qui le garde; un *char* au nord, et son *charretier* qui le

conduit, cet impie *Salmonée* qui tourne sous le pôle et se croit l'égal de Jupiter : d'une autre part, on y voit des guerriers, des géans, des rois et des princesses, par lesquels on figura des constellations différentes. Et ce qui n'a pas été assez observé, les simples étoiles furent représentées par des figures. Les sept étoiles qui composent la *pléïade*, étaient peintes sous la forme de sept sœurs, dont *Plêione* était la mère, et dont *Atlas* qui porte le ciel était père. Les *hyades* ou pluvieuses étaient représentées versant des larmes pour désigner leur influence. Elles déploraient la perte du malheureux cocher *Phaéton*. Ce fils infortuné du soleil qui aurait dû se contenter du *char septentrional* dont il était le guide, voulut conduire celui de Phébus; il s'égara dans sa route. La *voie lactée* qu'il traversa, et qui se termine dans la constellation de l'*Éridan*, est encore brillante de son passage; mais Jupiter le foudroya et il tomba dans ce fleuve, destinée pareille à celle de cet autre charretier, de ce *Salmonée* qui fut aussi foudroyé par Jupiter.

» Les peuples qui dépeignirent ainsi sous des figures animées les astres et les constellations, employèrent la même écriture et le même langage pour désigner leur aspect, leurs conjonctions, leurs oppositions et tous les phénomènes journaliers qu'ils présentent. Ils ne pouvaient s'écarter de l'analogie, et parlant des astres comme de personnages, ils dûrent parler de leurs rapports comme d'aventures. Le lever de ces astres, qui était attendu pour régler les travaux de la campagne, leur départ de dessus l'hémisphère, étaient annoncés comme une naissance et comme une

mort. Celui qui, en se levant, en faisait disparaître un autre, le tuait. Ce personnage disparaissant, descendait dans les enfers, tandis que ceux qui régnaient en son absence sur l'hémisphère, y éprouvaient autant d'aventures qu'il leur arrivait de changemens; et ces changemens étaient appelés des *métamorphoses*, mot qui, en grec, a précisément ce sens.

» Par une suite du même langage, les rapports que les constellations avaient entr'elles par leur position, les attributs significatifs qu'on leur donnait, étaient récités en forme d'histoires que les Grecs prirent ensuite à la lettre. *Persée* avec son glaive et son égide, *Céphée* avec son sceptre, la brune *Cassiopée* assise sur son trône, et la malheureuse *Andromède* attachée à un roc près de la *baleine* qui va la dévorer, ce groupe de constellations voisines fournit aux Grecs la fameuse histoire connue de tout le monde. Le planisphère céleste est rempli de ces rapports, ou physiques, ou qui naissent simplement de la liaison des constellations à l'œil, et qui ont servi à charger la mythologie, et même l'histoire des Grecs.

» Nous ne serons donc pas surpris de leur voir désigner des choses abstraites par des êtres physiques: le pôle, par des gonds sur lesquels tourne le monde; les points solsticiaux où s'arrête le soleil, par les colonnes que plantèrent Hercule, Bacchus, Sésostris; l'écliptique, par deux serpens et ses nœuds, par leur étranglement entre les mains du petit Hercule; l'horizon qui voit les deux hémisphères, par Anubis qui garde les deux côtés du ciel; le ciel étoilé, qui a toujours les yeux ouverts sur la lune, par Argus aux

cent yeux qui garde la vache Io ; l'équinoxe, par une balance ; le zodiaque qui ceint le ciel, par une ceinture ; les autres cercles du ciel, par des ceintures aussi ou des zones, terme dont nous nous servons d'après les anciens.

» Il n'y eut pas jusqu'aux cycles, qui ne devinssent des personnages dans cette écriture et ce langage animé. Le cycle hebdomadaire était figuré par Saturne, planète du sabbat ou du jour du repos, et qui fut depuis une divinité dont la statue était liée de cordes de laine qu'on lui ôtait aux saturnales. Le cycle annuel fut figuré, entr'autres manières, par Janus au double visage, qui voyait devant et derrière lui et dont la clef ouvrait l'année. Le cycle de 1461 ans était désigné par le bel oiseau qui renaissait de ses cendres, comme l'a expliqué M. de Gébelin. En un mot, tout ce qui se passe dans le ciel fut écrit et peint en image.

» Les Grecs auxquels ces connaissances étaient étrangères, les avaient reçues du dehors, sous ces élémens. Eusèbe nous apprend que c'était l'usage des Egyptiens, usage qui, conservé par leurs prêtres, dans la langue sacrée ou primitive, se perpétua long-temps dans les temples. Cet auteur cite un passage de ce Jamblique qui, pour justifier la théologie du paganisme contre les reproches des chrétiens, l'expliquait par le langage figuré usité dans l'antiquité. « Chéré-» mon, dit-il, et plusieurs autres ne reconnaissent » d'autres dieux chez les Egyptiens, que le monde » visible, les planètes, les signes du zodiaque, les » étoiles et leurs aspects, les sections des décans et

» les horoscopes. Ils les nomment les chefs et les vaillans; leurs noms et leurs fonctions, leur lever et » leur coucher sont contenus dans leurs almanachs. » Chérémon s'était bien aperçu que ceux qui disaient que le soleil est le grand architecte de l'univers, avaient rapporté à cet astre, non-seulement » tout ce qu'ils contaient d'Osiris et d'Isis, mais » encore tout ce que renfermaient leurs fables religieuses. Une partie avait rapport aux étoiles, à leur » aspect, à leur retraite, à leurs courses; d'autres, » à la lune, tantôt jeune et tantôt vieille; d'autres, » au soleil et à son cours; aux hémisphères diurnes et « nocturnes, ou au fleuve du Nil. Toutes étaient relatives aux phénomènes de la nature, et aucune à » des êtres réels et animés.... »

« Or ces images peintes sur les murs des temples et des édifices publics, étaient les livres de la nation. C'était là que l'on venait apprendre à régler les travaux de la campagne, et s'instruire des époques des fêtes; et comme ces travaux et ces fêtes étaient fixés au retour de certaines étoiles, en Egypte l'on annonçait le retour des étoiles au peuple par des signes hiéroglyphiques....

» Les vents étaient des personnages ailés, qui, sortant de la caverne où leur roi les tenait enfermés, se répandaient sur la terre et les mers. L'arc-en-ciel, signe du calme qui doit succéder à la tempête, était la messagère ailée de Junon; sa robe était peinte de mille couleurs. Les vents pestilentiels étaient des harpies sales et infectes. L'aurore et le crépuscule, le matin et le soir, le levant et le couchant, étaient

figurés par des personnages ; et leurs rapports physiques donnèrent lieu à ces récits d'aventures amoureuses dont la mythologie est pleine, et que nous représentons encore sur nos théâtres. Les fleuves étaient des personnages aussi, dont le front était couronné de roseaux, et qui, *appuyés d'une main sur leur urne penchante* (1) répandaient leurs ondes dans les campagnes. Les fontaines étaient des nymphes dont l'union mystérieuse avec les fleuves donna lieu de parler de leurs amours allégoriques, et dont les rois postérieurs se firent une gloire de descendre.

» C'est par une suite de ce langage nécessaire et universel, que les villes, les provinces, les royaumes, les îles, les montagnes, les volcans, les gouffres, les rochers, les écueils devinrent, ou des personnages, ou des monstres, ou des géans, selon leurs qualités physiques. La mer, peinte comme une femme avec ses attributs, devint avec le temps la déesse *Thétis* ou la belle *Amphitrite;* mais, figurée comme un homme, ce fut le vieil *Océan*, père des fleuves, ou *Nérée*, le Dieu sincère et qui laisse pénétrer tout ce qu'il a dans le sein; ou *Neptune* qui heurte la terre et l'ébranle; ou le vénérable *Pontus*. La terre figurée comme une mère féconde, fut *Rhéa;* et quand, le front orné de tours, elle représentait cette terre couverte de villes, ce fut la vénérable Cybèle. Les villes, les provinces, les royaumes, les îles étaient peintes sous la figure d'une femme ou d'un homme, selon que leur nom était masculin ou féminin, usage prouvé par les médailles anciennes, et conservé dans les

(1) Boileau.

nôtres.

nôtres. Les fleuves étaient figurés par un homme ou par un serpent, à cause de leur tortuosité; ou par un taureau, à cause de leurs cornes qui furent les premiers vases à boire qui précédèrent les urnes; les promontoires ou *caps*, par des têtes de géans ou par des monstres; les montagnes, par des géans; les volcans, par des monstres gigantesques qui vomissaient des flammes, par des cyclopes qui n'avaient qu'un œil au milieu du front pour désigner le cratère, et qui forgeaient la foudre, emblème très-significatif de la foudre qu'ils lançaient eux-mêmes; par des géans énormes qui jetaient des montagnes contre le ciel, dans le dessein impie de l'escalader et de détrôner les dieux.

» C'en est assez, je pense, pour prouver que l'écriture dont je parle fut l'écriture universelle des peuples primitifs, et que tout ce qu'ils écrivirent fut représenté sous des images. Mais il en résultera cette conséquence : c'est que les élémens du discours étant des figures, la contexture du discours dut être en figures aussi. Ainsi le peuple qui, dans son langage, représenta le soleil comme un jeune héros armé d'un arc et de flèches, et l'hiver comme un monstre gigantesque dont la tête était hérissée de serpens, ou les *marais* pestilentiels comme un serpent venimeux, ce peuple dut dire que le héros avait percé le monstre de ses dards. Et quand il voulut écrire ces mêmes choses, il fit un de ces tableaux qui nous ont été transmis d'âge en âge, et dont nous avons encore un fragment dans le superbe Apollon du Vatican. De cet usage naquirent les histoires sans nombre

de combats, de siéges, de chasses, de voyages, de courses dont est remplie l'histoire primitive des Grecs et des autres peuples. De même, si le peuple primitif figura l'*agriculture* par une femme chargée d'épis, et les *semailles*, par une fille qu'enlève le soleil d'hiver, qui reste une partie de l'année avec lui, et ne paraît au jour qu'au retour du printemps, il fallut absolument que toute cette histoire fût écrite du même style; et c'est encore ici la clef de tant de mariages, d'amours, d'adultères, d'incestes et de meurtres dont le bizarre récit est inadmissible dans l'histoire.

» Non-seulement donc les idées des hommes furent écrites en figures, mais encore, et par une conséquence naturelle, leurs discours furent peints en tableaux. Telle fut l'écriture universelle de cet âge. Les pierres ou les briques servaient de livres; les êtres de la nature, de caractères; et le pinceau ou le ciseau, de plume. Tous les édifices publics furent chargés de sculptures et de peintures. On trouve encore aujourd'hui, dans les cantons reculés de l'Egypte, de ces tableaux primitifs qui ont conservé toute leur fraîcheur. Les temples sans nombre, dont la Grèce était remplie, étaient peints depuis le pavé jusqu'au dôme; et les explications que l'on donnait de ces peintures étaient presque toutes relatives à l'agriculture, à l'astronomie et à la physique; elles étaient les monumens visibles du savoir des âges antérieurs. Il est évident, en effet, que les monumens hiéroglyphiques et pittoresques doivent être rapportés à l'époque où l'écriture pittoresque était en usage. Si on les trouve dans les siècles

subséquens, ils n'y ont pas été inventés, mais ils leur ont été transmis.

» Cet âge brillant et étendu, qui remplit tout l'orient de sa lumière, depuis le Gange jusqu'au Danube, fut donc l'âge de l'*allégorie*....

» On croyait que les anciens n'avaient fait des allégories que par plaisir, et nous voyons qu'ils les firent par besoin; qu'ils écrivaient *avec des figures*, par la même raison pour laquelle nous écrivons avec des lettres: c'est que cet usage leur était familier, et que c'était leur manière d'écrire. On attribuait enfin l'allégorie aux Grecs modernes, on la regardait comme le long et puéril badinage d'un peuple oisif; et alors, sans contredit, elle était ridicule; mais nous voyons qu'elle fut le langage nécessaire d'un peuple antérieur, et alors elle devint digne de notre examen.

» Je me représente donc les hommes primitifs comme des sauvages fortement organisés et sortant du néant pour ouvrir les yeux à la nature. Ils n'ont rien appris de leurs aïeux, puisqu'ils sont primitifs, et ils sont livrés à leurs propres observations. Ils sentent fortement et sont vivement frappés des objets, comme nous pouvons l'observer dans les enfans et les muets que nos instructions n'ont pu envelopper, et qui sentent et éprouvent autrement que nous. Ils voient et jugent par leurs organes, car cette faculté précieuse par laquelle nous rectifions les rapports des sens, n'est pas encore née chez eux; elle est le fruit de l'expérience, et l'on ne songe à corriger ses erreurs qu'après qu'on les a reconnues. Leurs idées ne sont donc pas des jugemens, elles ne sont que des images. Etres passifs, ils reçoivent

des impressions, mais ils ne les comparent pas. Ce ne sont, comme on l'a dit ingénieusement, que des enfans robustes ; ils en ont la mobilité, la docilité, la crédulité, l'imagination; et cette époque de la nature humaine peut être comparée à tous égards à l'âge de l'enfance. Environnés de la nature, de ses effets et de ses phénomènes qu'ils voient, qu'ils sentent et qu'ils n'observent pas, ils reçoivent toutes les impressions qu'elle leur communique, avec l'étonnement de l'ignorance.

» De tels hommes doivent nécessairement parler par images, car ils n'ont que des images dans l'esprit, et la parole n'est jamais que l'expression de nos sensations et de nos idées. Il est même dans la nature de l'homme de se faire des images de tout ; et nous-mêmes, entourés de l'art comme d'un précepteur qui nous forme, nous pétrit et nous moule sur les idées et les conventions reçues, nous ne sommes jamais plus forts et plus éloquens, que lorsque nous avons réduit en images nos idées les plus abstraites. Ce sont les figures qui touchent, qui émeuvent, qui attendrissent, qui entraînent ; et la dialectique la plus exacte ne produira jamais ces grands effets et ces révolutions étonnantes qui modifient les hommes, et qui changent les nations. Ce langage naturel nous est si familier, que nous l'employons tous les jours. C'est celui de l'amant enivré, de l'amante passionnée, de la mère désolée qui a perdu son fils unique, et qui, par des figures animées et des images vives, fait passer ses sentimens dans l'ame de ceux qui l'écoutent. Le poète qui veut exprimer les diverses passions, sort du

discours artificiel et compassé que nous avons mis à la place de celui que parle la nature; il emprunte la langue des dieux, expression que nous avons retenue des anciens peuples chez lesquels le langage primitif avait conservé cette sublime dénomination. Enfin la plus légère attention suffit pour nous convaincre que, dans nos discours ordinaires, nous parlons presque toujours par métaphore, tant ce langage nous est naturel. Et si l'allégorie n'est autre chose que l'art de peindre ses pensées sous des images correspondantes, nous serons obligés de convenir que nous mettons de l'allégorie par-tout.

» Tout le monde connaît le langage pittoresque et animé des sauvages de l'Amérique, lesquels néanmoins sont éloignés des premiers temps, et de l'influence primitive de la nature. Moins un peuple est civilisé, et plus il parle par images; et chez les nations civilisées même, c'est dans la classe des citoyens la moins éloignée de la nature, que l'on retrouve le plus souvent ce langage. Le solitaire le parle, parce que la société ne lui a point appris à soumettre ses sentimens à la discussion. Qu'un homme accoutumé au ton des sociétés les plus polies, soit réduit par les circonstances à habiter un pays sauvage, où, seul avec la nature, il en voit les grands et superbes effets, il prendra une autre manière de sentir, et par conséquent de s'exprimer. Si les peuples de l'Orient, quoique civilisés, ont encore l'habitude des expressions figurées, c'est que, placés sous un soleil plus vif, et doués par conséquent d'organes plus délicats, ils sont plus vivement affectés que nous;

que les images des objets font chez eux des impressions plus profondes, et que, lorsqu'ils ont à parler, ils mettent dans leurs discours ce qu'ils ont dans l'esprit, et ils peignent ce qu'ils sentent. Il n'est point rare de trouver dans nos provinces méridionales de ces hommes à imagination vive, auxquels le langage vulgaire ne suffit pas, qui ne s'expriment que par des images brillantes, et qui, mécontens encore de leurs expressions, s'efforcent de parler, et par les mains, et par les yeux.

» Mais si, après avoir observé les hommes neufs qui peuplèrent les premiers notre globe, nous considérons la nature neuve, au milieu de laquelle ils furent placés, nous verrons qu'elle a dû leur inspirer un langage puissant, énergique et animé.

» Essayons donc de nous transporter dans ces temps où tout était nature, où elle n'était point ce que nous la voyons aujourd'hui, altérée par l'art, et soumise à notre compas et à notre cordeau. Les montagnes s'offrent avec toute leur aspérité, les forêts avec toute leur horreur. Les fleuves mugissans inondent, submergent, ravagent avec un fracas proportionné aux obstacles accumulés qu'ils rencontrent. Les vents ailés qui parcourent des forêts immenses, soufflent avec une impétuosité bruyante, et semblent prêts à tout détruire; et quand les orages, les ouragans et les tempêtes se montrent au milieu de cette scène sauvage, l'homme presque nu est épouvanté de ces horreurs; il fuit, il se cache dans des cavernes, il se réfugie dans *le sein de sa mère*, pour échapper aux *fureurs de ses ennemis* : sur ce théâtre, tout est

grand, sublime; et cette grandeur qui nous paraît gigantesque, dans le style primitif n'est que l'expression même imparfaite des sensations que l'homme éprouve.

» Nous ne voyons la nature qu'en miniature, si je puis m'exprimer ainsi. Nos torrens sont encaissés; nos fleuves sont des canaux paisibles; nos campagnes sont des jardins; nos montagnes mêmes sont accessibles, et l'industrieuse main de l'homme les cultive jusqu'au sommet: des millions de citoyens emprisonnés dans nos villes, ne connaissent la nature que par leurs tapisseries, par les arbres des promenades et les fleurs de leurs jardins. Mais il n'en est pas ainsi dans l'époque où je me transporte: la nature y peint ses tableaux à grands traits; elle n'y frappe que de grands coups. Errant dans ces déserts immenses, l'homme est obligé de gravir les rocs escarpés, de franchir les torrens qu'embarrassent les arbres, les plantes aquatiques et d'énormes quartiers de roches. Il est arrêté par de profonds marécages, qu'habite une multitude de serpens et d'animaux venimeux. Les forêts, les arbres énormes, ces *enfans gigantesques de la terre*, les broussailles dont le sol est hérissé, les bêtes féroces contre lesquelles il est obligé de combattre sans cesse, la difficulté de se procurer une nourriture grossière, tout lui présente de grands efforts à faire, et de grands obstacles à surmonter. Or, je demande si de tels hommes ne doivent pas avoir un langage à eux, et créé d'après les fortes impressions qu'ils éprouvent.

» Mais, quand ces hommes voudront écrire, n'ayant

comme je l'ai prouvé, que des images dans l'esprit, ils traceront des images; et l'énergie de la peinture sera toute pareille à celle du discours qu'elle représente: comme toutes les images qu'ils se sont formées sont grandes, les signes leur seront proportionnés. Ils peindront les volcans, les monts escarpés comme des géans terribles, le soleil comme un libérateur glorieux, l'hiver comme un monstre acharné à poursuivre l'homme, les marais comme des dragons venimeux qui empestent tout de leur souffle; en un mot, ils traceront toutes ces peintures, dont j'ai donné une esquisse, et qui ne sont que le tableau frappant de l'imagination des premiers hommes.

» Le langage figuré fut donc un langage naturel dans cette époque primitive; et si la terre était détruite, et que le cours du monde recommençât, c'est encore ainsi que commenceraient à parler ses nouveaux habitans.

» Je suppose qu'il vienne un temps plus perfectionné encore que le nôtre (et les progrès rapides que font aujourd'hui les sciences, nous autorisent à le prédire); je suppose que les sciences soient beaucoup plus approfondies, les rapports qui en unissent les parties, mieux connus, les grandes notions qui en embrassent une multitude de petites, généralisées d'une manière très-exacte, et, par conséquent, les définitions infiniment justes et précises; que la métaphysique des sciences ou l'art de les réduire en abstractions, soit porté à un haut point de lumière; que les hommes sachent ramener à un petit nombre de principes un très-grand nombre de conséquences, de

manière qu'un mot, une définition renferme une multitude de choses : en admettant, dis-je, cette supposition, qui n'a rien de chimérique, il arrivera nécessairement que la langue, et sur-tout l'écriture actuelle, seront insuffisantes, pauvres, obscures, pleines d'amphibologies ; que les mots auront sans cesse besoin d'être expliqués ; que la lenteur avec laquelle se traîne aujourd'hui notre discours, sera pénible à des hommes très-exercés, qui franchiront toutes les idées intermédiaires. On cherchera donc une écriture plus philosophique, qui dise beaucoup de choses avec peu de signes. Les signes primitifs prendront les idées-principes, et leurs combinaisons les idées-résultats. Un mot sera une de nos phrases, une page sera un traité. C'est une époque future dans l'histoire de l'homme, que le génie de Leibnitz avait pressentie, mais pour laquelle son siècle n'était pas mûr.

» En continuant cette supposition, il arrivera encore que l'écriture, plus parfaite, sera préférée à l'ancienne ; que celle-ci tombera insensiblement en décadence, au moins dans l'étude des sciences ; et que nos livres auront besoin d'être traduits, ou plutôt réduits à une mesure plus philosophique. Sous le règne de cette écriture nouvelle, les hommes feront beaucoup plus de progrès dans les sciences, parce que les instrumens seront beaucoup plus fins, plus exacts et plus sûrs ; et que les signes étant eux-mêmes des définitions, porteront avec eux un sens juste et complet. On aura moins d'idées fausses, parce que qui dira *signe*, dira *vérité*, et que l'alphabet sera, en quelque manière, une collection d'axiomes. De la combinai-

son de ces caractères premiers, naîtront des vérités certaines ; car il y aura nécessairement dans le tout ce qu'il y aura dans les parties, comme tous les signes qui entrent dans un calcul algébrique donnent un résultat sûr. Et quoique cette plus grande perfection ne puisse que se ressentir des bornes de l'intelligence humaine, on ne peut nier au moins qu'il y aura dans cette méthode une supériorité frappante sur la nôtre. Mais cela n'empêcherait point que nos livres ne méritassent d'être lus, nos méthodes étudiées, et que, lorsque le temps aura fait disparaître et évanouir le souvenir de notre existence, les monumens qui auraient échappé à ses ravages, ne méritassent l'attention des siècles à venir.

» Or, ce pas que fera l'esprit humain dans les âges futurs, c'est celui qu'il fit dans les siècles passés, lorsque l'écriture alphabétique fut inventée. On avait commencé par peindre le petit nombre d'idées qu'on avait, sous des figures sensibles ; et c'en était assez pour des peuples naissans qui ne prévoyaient pas tous les besoins futurs, dont les sens étaient neufs, dont la réflexion était peu exercée, et qui pensaient, si je puis m'exprimer ainsi, par leurs organes. Mais on s'aperçut, avec le temps, que cette écriture était insuffisante, incommode, et sur-tout inexacte. Les idées et leurs rapports, en se multipliant, demandaient, pour les peindre, une infinité de caractères ; la nature qui les donnait, s'épuisa pour y fournir, et l'on fut obligé de se servir des mêmes signes pour peindre des idées différentes. Alors on sentit le besoin d'écrire d'une manière plus exacte. Quelques écrivains

ont conjecturé que les peuples marchands firent cette révolution, à cause de l'exactitude que demandent les opérations du commerce : et cette conjecture s'accorderait avec la tradition, qui attribue aux Phéniciens le don des lettres fait aux Grecs. Quoi qu'il en soit, cette grande révolution eut lieu. On peignait ci-devant les *idées*, et les caractères étaient infinis comme elles : on imagina de peindre les sons, et de-là naquit l'alphabet, dont les élémens renferment précisément les sons de la voix, et dont le nombre devait être borné comme eux. L'on était sûr alors, que, puisque les mots sont composés de sons, il n'y avait point de mots que les signes représentatifs des sons ne pussent exprimer. A cette époque, l'esprit humain fit des progrès rapides; la voix fut notée; les mots qui peignent les pensées à l'oreille, furent peints eux-mêmes aux yeux, et l'on renferma beaucoup plus de choses dans un plus petit espace. Les transitions fines du discours, les nuances des pensées, les signes des passions, leurs cris, ou éclatans, ou concentrés, les grâces de l'éloquence, toutes ces ressources ingénieuses ou subtiles de la parole, qui existent chez les peuples perfectionnés, tout cela fut écrit, et le papier insensible excita la haine, la colère, la vengeance, l'admiration et l'amour.

» L'influence de cette écriture nouvelle dut être prodigieuse; car, en changeant la manière de représenter les objets, elle changea celle de les voir. Une carrière différente s'ouvrit aux écrivains et aux observateurs. Si la première écriture avait été plus animée, la seconde fut plus simple, mais plus précise. Une

étoile ne fut qu'une étoile ; une ville ne fut qu'un amas de maisons ; un empire ne fut qu'un amas de villes. Le soleil en se levant ne fut qu'un globe lumineux, qui éclairait un autre globe, et la lune un astre qui le remplaçait. Ainsi disparut l'enchantement, ainsi finit le règne des prodiges : mais la mémoire en resta long-temps gravée chez les hommes. Lié avec la religion et avec ses fêtes, qui étaient à la fois religieuses et civiles, le style primitif fut conservé par les hiérophantes, par les vatès, par les brachmanes, par les bardes ou poètes. Il y eut deux langages à la fois ; le langage figuré, que ses images et sa beauté rendaient cher à des hommes encore neufs et d'une imagination ardente ; et le langage simple, que son exactitude rendait nécessaire dans les affaires communes de la vie. Et tel est le charme attaché à la langue et à l'écriture figurées, qu'elles font encore nos délices. Les tableaux allégoriques de nos peintres exercent et satisfont agréablement l'imagination. Les inscriptions, en caractères vulgaires, nous plaisent infiniment moins que les figures allégoriques, gravées sur les médailles et les édifices publics. On aime à voir sur une fontaine la naïade paisible, qui incline son urne et épanche les eaux ; et jamais, peut-être, nos poètes ne sont plus brillans que lorsqu'ils empruntent ce langage animé, qui fut celui des premiers humains.

» ..... Dans cette époque de l'esprit humain qui n'a jamais été observée, dans cet instant où les hommes, changeant en quelque manière et de génie et de langage, s'assujettirent à l'exactitude de l'écriture alpha-

bétique, le règne brillant de l'imagination disparut: à cet âge naïf, à ce siècle de l'allégorie, succéda l'âge de la raison. On peignait ci-devant les idées; et ces pensées fugitives, en se *corporifiant*, prenaient, sous les yeux des lecteurs, une forme, une figure qui en fixaient le souvenir dans leur mémoire. Mais, quand on en fut venu à peindre les sons, comme ce qui est du ressort de l'oreille ne peut être jugé par les yeux, et que des syllabes, en se dissipant dans les airs, ne laissent après elles aucune image, ce ne fut pas sous des images qu'on représenta les sons qui devaient être fixés sous les yeux. Ajoutons que les mots étant composés de plusieurs lettres et de plusieurs syllabes, et chaque mot ne représentant cependant qu'une idée, ce ne pouvait plus être sous une seule figure que chaque pensée devait être représentée. Ci-devant un seul caractère servait à désigner un mot; maintenant il faut autant de caractères qu'il y a de lettres dans ce mot. Ainsi morcelé, si je puis le dire, et subdivisé en plusieurs signes, dont chacun est insensible et inanimé, un mot n'est plus une image, il n'est qu'un amas de sons réunis.

» Ce fut ainsi que les hommes prirent insensiblement un autre génie. L'écriture fut toujours consacrée à fixer le discours; mais ce que je crois nécessaire de répéter d'une autre manière, parce que c'est ici le principe, d'après lequel tout doit être expliqué, l'écriture rappela les sons, elle ne rappela pas les idées: l'homme qui écrivait n'avait donc plus d'images dans l'esprit; sa tâche était de copier fidellement son alphabet de sons, et de tracer, non pas ce que le mot

disait à l'imagination, mais ce qu'il disait à l'oreille. Les figures animées, ces signes uniques d'un mot et d'une phrase, furent donc nécessairement bannies d'une écriture où chaque mot devait être représenté par *plusieurs figures* d'une nature absolument différente.

» Dès-lors on cessa d'écrire en images; destinée à représenter aux lecteurs les sons variés de la voix qui, réunis, forment le discours, l'écriture fut en quelque manière un livre de musique, dont l'alphabet était les notes. Dès-lors on cessa de personnifier les êtres divers de la nature; le narcisse ne fut plus qu'une fleur, la marjolaine qu'une plante; et le règne des métamorphoses prit fin (1)».

(*Lettres à Bailly, sur l'histoire primitive de la Grèce; par* RABAUT-SAINT-ÉTIENNE.)

(*b*) Ninon perdit son père et sa mère à l'âge de quatorze ans. Maîtresse de sa destinée dans une grande jeunesse, elle se forma seule. Son esprit s'était développé par la lecture des ouvrages de Montaigne et de Charron, qu'elle avait lus dès l'âge de dix ans. Elle était déjà connue dans Paris par son esprit, ses bons mots et sa philosophie. Elle savait parfaitement la musique, jouait très-bien du clavecin et de plusieurs autres instrumens, chantait avec tout le goût possible et dansait avec beaucoup de grâces.

La beauté sans les grâces était, selon elle, *un hameçon sans appât*.

(1) L'intérêt et la rareté de l'ouvrage, d'où cette note est extraite, m'ont engagé à l'étendre.

Avec de tels agrémens, elle ne dut manquer ni d'amans, ni d'époux. Un goût décidé pour sa liberté l'empêcha de se prêter à aucun engagement solide.

Une femme sensée, disait-elle, *ne doit jamais prendre de mari sans le consentement de sa raison, ni d'amant sans l'aveu de son cœur.*

Jouissant de huit à dix mille livres de rente viagère, elle avait toujours une année de revenu devant elle pour secourir ses amis dans le besoin. Le plan de vie qu'elle se traça n'avait point eu d'exemple; elle ne voulut pas faire un trafic honteux de ses charmes, mais elle résolut de se livrer à ceux qui lui plairaient, et d'être à eux tant que le prestige durerait.

Constante en amitié, scrupuleuse en matière de probité, d'une humeur égale, d'un commerce charmant, d'un caractère vrai, propre à former les jeunes gens et à les séduire, spirituelle sans être précieuse, belle jusqu'à la caducité de l'âge, il ne lui manqua que ce qu'on appelle la *vertu* dans les femmes; mais elle agit avec autant de dignité que si elle l'avait eue.

Jamais elle n'accepta de présens de l'Amour.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette passion qu'elle préférait à tout, lui paraissait une sensation plutôt qu'un sentiment, un goût aveugle purement sensuel, une illusion passagère, qui ne suppose aucun mérite dans celui qui le prend, ni dans celui qui le donne.

Elle pensait comme *Épicure*, et agissait comme *Laïs*.

Tout le monde connaît l'histoire de la Châtre, qui lui fit signer une obligation de l'aimer pendant son

absence. L'infidelle s'écria dans le moment le plus décisif de sa trahison : « Ah ! le bon billet qu'a la Châtre ! » Ce mot a fait proverbe.

On connaît aussi l'aventure de Gourville. Il confia un dépôt sacré, partie à un prêtre qui jouissait d'une réputation de sainteté, et partie à Ninon, son amie. A son retour, le prêtre nia le dépôt que la courtisane lui rendit en lui faisant de tendres reproches d'avoir tardé si long-temps à le redemander. C'est sur ce fond que Voltaire a fait la comédie de *la Prude*.

Sa réputation d'inconstance et de galanterie ne l'empêcha point d'avoir d'illustres amis. Les femmes les plus aimables et les plus respectables de son temps la recherchèrent.

Madame de Maintenon voulut, dit-on, l'engager à se faire dévote et à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur et de la vieillesse. Ninon préféra son obscurité voluptueuse à l'esclavage brillant de la cour.

Vous savez, dit-elle à Fontenelle, *le parti que j'aurais pu tirer de mon corps ; je pourrais encore mieux vendre mon ame : les jansénistes et les molinistes la disputent.*

Personne ne possédait mieux qu'elle la théorie de cette décence si nécessaire dans le monde.

Sa maison fut le rendez-vous de ce que la cour et la ville avait de plus poli, et de ce que la république des lettres avait de plus illustre. Scaron la consultait sur ses romans, Saint-Evremont sur ses vers, Molière sur ses comédies, Fontenelle sur ses dialogues.

Elle

Elle disait que *si elle avait assisté au conseil des Dieux, au moment de la création, elle aurait opiné pour qu'ils plaçassent les rides des femmes où ils avaient mis le faible d'Achille.*

Elle mourut, le 17 octobre 1705, âgée de 90 ans.

Les approches de la mort n'altérèrent pas la sérénité de son ame. Elle conserva jusqu'au dernier moment les agrémens et la liberté de son esprit.

Si l'on pouvait croire, disait-elle quelquefois, *comme madame de Chevreuse, qu'en mourant on va causer avec tous ses amis dans l'autre monde, il serait doux de penser à la mort.*

(*b* idem.) Louise Charly, dite *Labbé* et surnommée la *belle Cordière*, naquit à Lyon, vers l'an 1526, de Charly-Labbé.

En nous annonçant que sa beauté n'était point remarquable, voici le portrait que nous en ont laissé les éditeurs de ses œuvres, en 1762:

« Louise Labbé était assez grande, d'une taille aisée, bien faite; elle avait de l'embonpoint, la peau très-blanche, de belles couleurs, les bras et la gorge admirables, les cheveux blonds, les sourcils noirs, de beaux yeux, le front grand, les lèvres vermeilles, de belles dents, le rire gracieux, un air distingué; des manières engageantes, de la gaieté, de la finesse et du jugement dans la conversation ».

Combien de nos jolies femmes seraient flattées de se reconnaître dans un pareil portrait!

Louise Labbé ne négligea rien pour ajouter encore aux agrémens qu'elle tenait de la nature. Elle

savait très-bien le français, l'espagnol, l'italien, le grec, le latin, etc. Elle écrivait en vers et en prose, chantait, jouait du luth et montait fort bien à cheval. En un mot, elle excellait à la fois dans tous les ouvrages de son sexe, et elle s'était rompue à tous les exercices du nôtre. Telle était Louise Labbé, au sortir de l'enfance.

La première passion qui l'anima fut celle des armes. Son père, loin de s'opposer à son inclination, la mena lui-même au Champ de Mars. Louise Labbé sous les habits de notre sexe, se trouva, avant sa seizième année, au siége de Perpignan, où elle se distingua par sa valeur, sous le nom de capitaine *Loïs*.

C'est au milieu des armes que l'amour vint blesser le cœur de cette amazone. Après avoir subjugué les cœurs les plus rebelles, elle devint elle-même la conquête d'un guerrier pour qui elle conserva toujours le plus tendre attachement. On ignore si c'est la passion de l'amour qui bannit de son cœur celle de la guerre; on sait seulement qu'elle renonça aux armes après sa première campagne.

Les partis se présentèrent en foule pour obtenir sa main; elle l'eût donnée, sans doute, à celui qui avait déjà son cœur; mais l'état de sa fortune la força de préférer un riche négociant qui faisait un gros commerce de cables et de cordes. De-là vint à Louise Labbé le surnom de la *belle Cordière*.

Si elle s'engagea contre son gré, il paraît que son esclavage ne fut pas long. La mort de son mari, déjà vieux, lui laissa bientôt la liberté du veuvage.

Les talens de Louise Labbé, jeune, jolie et veuve,

dûrent sans doute rassembler autour d'elle la cour la plus brillante. Aussi sa maison fut-elle le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué par la naissance ou les talens; et Louise Labbé devint la muse de tous les savans et de tous les poètes qui célébrèrent ses louanges dans toutes les langues mortes et vivantes.

« Elle ne refusa, dit Duverdier, à aucun poète le don de l'amoureuse merci ».

Son mérite personnel, sa réputation littéraire, et la cour assidue qui l'environnait, éveillèrent bientôt l'envie, et de suite la calomnie. On ne pouvait lui contester son mérite; on tenta de noircir ses mœurs. Sa conduite eût-elle été irréprochable, Louise Labbé fournissait trop d'armes à la séduction pour être à l'abri du soupçon; mais il faut bien pardonner quelques faiblesses, quand elles sont rachetées par tant d'heureuses qualités.

Elle mourut, au mois de mars 1566, âgée de 39 à 40 ans.

Sa poésie est quelquefois négligée sans être dépourvue d'élégance. Aux grâces qui caractérisent son sexe, elle réunit souvent une sorte d'énergie, beaucoup de vivacité et de mouvement dans son style. On voit qu'elle a senti ce qu'elle a exprimé, et que sa verve était bien moins dans sa tête que dans son cœur. Enfin, de toutes les illustres françaises, c'est celle qui, par son talent et ses grâces, a le plus approché de la célèbre et malheureuse Sapho.

Parmi les vers que cette muse inspira à ses adorateurs, on remarque une ode pleine de fraîcheur

et de la naïveté du temps où elle fut composée. Nous nous contenterons d'en rapporter les fragmens suivans :

Celui qui voit son front si beau,
Voit un ciel, ainçois un tableau
De cristal, de glace ou de verre ;
Et qui voit son sourcil bénin,
Voit le petit arc ébénin
Dont Amour ses traits nous desserre.

Celui qui voit son teint vermeil,
Voit les roses qu'à son réveil
Phébus épanit et colore ;
Et qui voit ses cheveux encor,
Voit dans Pactole le trésor
Dont ses riches sablons il dore.

Celui qui voit ses yeux jumeaux,
Voit au ciel deux heureux flambeaux
Qui rendent la nuit plus sereine ;
Et celui qui peut quelquefois
Ecouter sa divine voix,
Entend celle d'une syrène.

Celui qui flaire, en la baisant,
Son vent si doux et si plaisant,
Flaire l'odeur de la Sabée ;
Et qui voit ses dents en riant,
Voit, des terres de l'orient,
Mainte perlette dérobée.

Celui qui contemple son sein
Large, poli, profond et plein,
De l'Amour contemple la gloire ;
Qui voit son teton rondelet,
Voit deux monticules de lait,
Ou bien deux boulettes d'ivoire.

Celui qui voit sa belle main,
Se peut assurer tout soudain
D'avoir vu celle de l'Aurore;
Et qui voit ses pieds si petits,
S'assure que ceux de Thétis,
Heureux il a pu voir encore.

Quant à ce que l'accoutrement
Cache, ce semble, expressément,
Pour mirer sur ce beau chef-d'œuvre,
Nul que l'ami ne le voit point....

(*c*) M. de..... M. fit bâtir, dans son parc, à l'endroit où il avait été heureux, une église desservie par un honnête chapelain. C'est là que le jour anniversaire de celui où il avait obtenu les faveurs de la belle E....., il faisait marier ceux de ses jeunes vassaux qui s'aimaient.

C'est le même qui disait à sa maîtresse contemplant une très-belle étoile : « Ah ! ne la désire pas, car je ne puis te la donner ».

(*d*) « On a eu beau déclamer contre les écrits obscènes, on n'a jamais obtenu que désormais ils serviraient à discerner les honnêtes gens d'avec les malhonnêtes gens. Il s'est toujours conservé, dans la république des lettres, un droit ou une liberté de publier des écrits de cette nature. On n'a jamais laissé prescrire ce droit. Plusieurs personnes de mérite en ont empêché la prescription par la liberté dont elles se sont servies pour cette sorte d'ouvrages, sans que cela leur ait attiré aucune note, ou les ait rendues moins dignes de jouir de tous les honneurs et de tous les priviléges de leur état, et de parvenir aux avancemens que leur fortune pouvait leur promettre.

» On se ferait siffler, si l'on prétendait convaincre Bocace de n'avoir pas été honnête homme, puisqu'il a fait le Décaméron ; ou si, sous prétexte que la reine de Navarre, sœur de François I, écrivit quelques nouvelles galantes, on voulait conclure qu'elle n'a pas été une princesse d'une vertu admirable, et dont les éloges retentissaient de toutes parts. Antoine Panormita ne perdit rien ni de sa fortune, ni de sa bonne réputation, pour avoir écrit fort salement le poëme de l'Hermaphrodite. Disons-en autant de Benoît le Court et du célèbre André Tiraqueau. Celui-là, en composant un Commentaire sur les Arrêts d'amour de Martial d'Auvergne, se donna beaucoup de licence : *Nonnunquam etiam*, dit-il dans son épître dédicatoire à un conseiller au parlement de Paris, *quod in amore jocatus sim lasciviente calamo ;* et personne n'ignore combien de sales recueils André Tiraqueau a fait entrer dans son Commentaire sur les loix matrimoniales. Scipion Dupleix chercha-t-il quelques détours ou quelques ménagemens dans l'ouvrage intitulé : *La Curiosité naturelle rédigée en questions, selon l'ordre alphabétique ?* n'expliqua-t-il point les choses avec les termes les plus naturels du monde ? Que perdit-il par cet ouvrage ? rien du tout.

» Les Hollandais jetteraient la pierre sur quiconque voudrait diffamer Secundus sur le pied d'un scélérat et d'un fripon, ou le rayer pour le moins du catalogue des honnêtes gens, sous prétexte qu'il a fait des vers lascifs jusqu'à l'excès.

» Ramirez de Prado, qui a fait des notes sur Martial,

imprimées à Paris en 1607, et parsemées d'explications impudiques, n'a rien perdu, pour cela, ni de sa réputation, ni de sa fortune, non plus que Gonzalez de Salas, pour son Commentaire de même genre sur un écrivain impur. Joubert, chancelier de l'université de Montpellier, et médecin du roi de France et de celui de Navarre, quels honneurs, quels appointemens, quelles dignités perdit-il, pour avoir mêlé des obscénités dans son livre des Erreurs populaires? est-il moins compté pour cela parmi les hommes illustres, et parmi les hommes de bien et d'honneur? La Callipédie de Quillet l'empêcha-t-elle d'être gratifié d'une abbaye par le cardinal Mazarin ?

» Feramus, avocat au parlement de Paris, n'éprouva pas que son mérite fût moins loué, ni moins reconnu, depuis qu'il eut fait des vers contre Montmaur, où il s'égaya sur des fictions bien obscènes. Et pour nous approcher davantage de notre temps, M. La Fontaine, auteur d'une infinité de contes lascifs, a-t-il cessé d'être chéri de tout le monde, à la cour et à la ville? Au pis aller, on doit rendre aux auteurs la justice qu'ils demandent, qu'on ne juge pas de leur vie par leurs écrits. Il n'y a nulle conséquence de l'une de ces deux choses à l'autre. Il y a des poètes qui sont chastes, et dans leurs vers, et dans leurs mœurs; il y en a qui ne le sont, ni dans leurs mœurs, ni dans leurs vers; il y en a qui ne le sont que dans leurs vers, et il y en a qui ne le sont point dans leurs vers, et qui le sont dans leurs mœurs, et dont tout le feu est à la tête. Toutes les licences lascives de leurs épigrammes sont des jeux d'esprit : leurs

Candides et leurs Lesbies sont des maîtresses de fiction.

» Que l'on condamne Catulle, Lucrèce, Juvénal et Suétone tant qu'on voudra, on ne pourra point condamner un écrivain qui les cite. Ce sont des auteurs exposés en vente chez tous les libraires; ils ne peuvent pas faire plus de mal, par les passages que l'on en rapporte, que dans leur source : et il y a une différence extrême entre les premiers auteurs d'une obscénité, et ceux qui ne la rapportent que comme la preuve d'un fait ou d'une raison, que la matière qu'ils traitent les oblige de mettre en avant».

Bayle, Dict. hist.

(*e*) « On ne doit pas douter qu'après avoir honoré Vénus, on ait aussi rendu un culte religieux à l'Amour son fils. En effet, leurs temples, leurs autels étaient les mêmes. Cependant Platon, qui fait si souvent parler Socrate de ce dieu, introduit dans son Banquet Phædrus, qui se plaint qu'aucun poète n'ait chanté des hymnes et des pæans en l'honneur d'une si grande divinité; ce qui doit s'entendre seulement à l'occasion des festins, pendant lesquels on avait coutume d'en chanter en l'honneur de Bacchus. Mais Phédrus s'est trompé ici, lorsqu'il a prétendu que les poètes avaient oublié ce dieu, lorsqu'il a avancé qu'il n'avait point de parens..... L'autorité seule de Pausanias déciderait la question, puisqu'il dit que ce dieu était honoré à Thespis d'un culte particulier..... »

Sabatier, verb. Amour, *p.* 341, *tom.* II. *Dict.*

L'Amour était adoré à Thespis en Béotie, depuis un

temps immémorial, sous la forme d'une pierre brute (1).

Il y a un hymne d'Orphée à l'*Eros cosmogonique*, où, parmi beaucoup d'interpolations hétérogènes, se retrouve le véritable esprit orphique.

(*f*) Chez tous les anciens peuples, on célébrait une fois l'année la fête de la divinité principale; et tous disaient qu'elle descendait ce jour-là sur la terre, pour honorer les mortels de sa présence, d'une manière particulière.

Tel est le caractère de la Fête-Dieu des catholiques.

Cette fête de l'exaltation du soleil se confond souvent avec celles de la résurrection, de la rédemption, parce que le commencement de l'année fut fixé, tantôt à l'équinoxe du printemps, et tantôt au solstice d'été.

(*g*) HERSÉ AIMÉE DE MERCURE.

Le fils de Jupiter, loin des vallons de Pyle,
S'envole, et, dans les airs planant d'une aile agile,
S'élève sur l'Attique, où la ville des arts,
Athène, et le lycée attirent ses regards.
Ce jour-là de Minerve on célébrait la fête,
Dans des corbeilles d'or qui couronnent leur tête,
Trois cents vierges en pompe, à l'autel de Pallas
Apportaient des présens moins purs que leurs appas.
Le dieu qui dans son vol les voit sortir du temple,
Sur son aile en suspens s'arrête, les contemple;
Et formant dans les airs cent tours et cent retours,
Vole, revole en cercle, et revole toujours.
Tel l'avide milan, si, dans son vol sublime,
Il voit du haut des airs le cœur d'une victime
Palpiter sur l'autel des prêtres entouré,
Retenu par la peur, par l'espoir attiré,

(1) Plin. l. XXXVI, c. IV, v.

Il s'élève, il s'abaisse, il va, revient, tournoie,
Et des regards, au moins, il dévore sa proie.
Autant reluit Vénus entre mille astres d'or,
Autant plus que Vénus Phébé reluit encor,
Autant dans cette pompe auguste et solennelle,
Hersé, par sa présence, efface la plus belle.
Frappé de ses attraits, le fils de Jupiter
La voit, l'aime, désire, et s'enflamme dans l'air :
Tel le plomb qu'a lancé la fronde d'un Numide,
Vole, siffle, s'embrase en sa course rapide,
Et trouve sous la nue un feu qu'il n'avait pas.
Il descend sur la terre, observe et suit ses pas.
Jeune, aimable, il paraît sous sa propre figure;
Mais le désir de plaire ajoute à sa parure.
Une odeur d'ambroisie embaume ses cheveux :
Sa robe, qui retombe à replis onduleux,
Développe avec grâce une frange perlée.
Il rehausse l'éclat de sa chaussure ailée;
Son sceptre entrelacé de deux serpens divins,
Se joue avec les vents, balancé dans ses mains.
Au dedans du palais est un lieu magnifique,
Des filles de Cécrops retraite domestique :
Là, s'ouvre pour Pandrose un riche appartement;
Ici demeure Aglaure, et dans l'enfoncement,
Placée entre ses sœurs, Hersé demeure encore.
Mercure, sur le seuil, est aperçu d'Aglaure;
Et quoiqu'elle ait pu voir le sceptre ailé du dieu :
« Qui te rend si hardi que d'entrer en ce lieu,
» Dit-elle? Dis ton nom, et quel sujet t'amène »?
« Que ma témérité n'ait rien qui vous surprenne,
» Répond le dieu : je suis le fils de Jupiter;
» Je porte ses décrets par les chemins de l'air;
» Hersé m'amène ici; confidente fidelle,
» Soyez tante des fils que je veux avoir d'elle.
» Je suis amant et dieu.... »

Ovid. Métam. traduct. de Saint-Ange.

(*h*) On dirait que, pour plaire, instruit par la nature, Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.

BOILEAU.

Hé, kai apo steethesphin elusato keston himanta
Dixit et à pectoribus solvit acupictum cingulum
Poikilon : entha de oi thelkteeria panta tetukto :
Varium : in eo autem ei illecebræ omnes factæ sunt :
Enth' eni men philotees, en d'himeros, en d'oaristus
Ibi inest quidem amor, inest autem desiderium, inest colloquium
Parphasis heet' eklepsenoon puka per phroneontoon.
Blandiloquentia quæ decipit mentem valde etiam prudentium
Ton ra oi embale chersin; epos t'ephat, ec t'onomadze.
Hoc ei imposuit manibus, verbumque dixit et compellavit.

Le Tasse les a imités dans ces vers :

Teneri s'degni, e placide e tranquille
Repulse, cari vezzi, e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille,
Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci;
Fuse tai cose tutte, e poscia unite,
Ed al foco temprò di lente faci :
E ne formò quel si mirabil cinto,
Di ch'ella aveva il bel fianco succinto.

(*i*) « Les idées lugubres des prétendues sibylles trouvaient, dans les payens mêmes, des esprits disposés à les recevoir. En effet, l'attente de la destruction était un sentiment presqu'universel chez eux ; les philosophes eux-mêmes n'en étaient point exempts. L'an 139 avant J. C., le préteur chassa de Rome et de l'Italie tous les astrologues et ne leur donna que dix jours pour sortir, parce qu'ils abusaient des esprits faibles par les pronostics qu'ils tiraient des astres (1),

(1) Val. Max. l. I, c. III.

Lucien console César, qui n'avait pu faire les funérailles de ses braves soldats tués à Pharsale, par la raison que le feu qui doit embraser le monde les réduira en cendres, et qu'ils auront l'univers pour bûcher et pour cercueil (1). Ovide console l'impératrice Livie de la mort de Drusus, en lui disant que tout est périssable, et que voilà qu'on annonce déjà que le ciel, la terre et la mer vont périr. Sénèque paraît avoir fait de ces événemens sinistres l'objet chéri de ses méditations. On trouve un ton lugubre dans la plupart de ses ouvrages; on y voit une tête échauffée, qui ne se repaît que d'horreurs et qui s'en occupe avec une joie et une fermeté vraiment stoïque : ce qu'il y a de plus extravagant dans ses peintures, c'est qu'il dit que ces choses ne tarderont pas à arriver (2). Plutarque nous montre que, de son temps, par une folie épidémique, on aimait à s'entretenir de la fin du monde, et chacun cherchait l'époque de l'embrasement de l'univers dans les œuvres d'Orphée, d'Hésiode et d'Héraclite (3).

» En effet, Lucien, dans ses *Philosophes à l'encan*, représente Héraclite épouvanté à la vue du prochain incendie de l'univers; et son *Philopatris* est un tableau complet de la frénésie de son temps. La philosophie n'était devenue d'elle-même qu'une curiosité superstitieuse pour tout ce qu'il y avait de frappant et d'extraordinaire dans la nature. Tout était magie,

(1) Lucan. phars. l. VII.

(2) Senec. quæst. nat. l. III, de benef. l. IV, de consol. ad Marcian. epist. XCI.

(3) Plut. de oracul. quæ cesser. par. IX.

astrologie, prédiction; il n'est donc point surprenant si les philosophes furent chassés de Rome si souvent par les empereurs, qui les confondaient alors avec les Chaldéens, les sorciers, les astrologues, et qui les enveloppaient dans la même disgrace. Jamais on n'avait été plus soigneux de remarquer les phénomènes de la nature; les comètes, les éclipses, les météores, les tremblemens de terre, les inondations réveillaient toutes sortes d'idées sinistres dans les esprits préoccupés de la fin des choses.

» Les païens avaient l'injustice d'accuser les chrétiens de tous les maux qui leur arrivaient. Si le Tibre se débordait, si le Nil ne fécondait pas l'Egypte, si le ciel refusait de la pluie, si la terre tremblait, s'il y avait une peste, on criait aussitôt : *Jetez les chrétiens aux lions.* On les regardait comme les plus odieux des hommes, comme les ennemis des mœurs, des empereurs, des loix, des dieux, et de toute la nature (1).

» En effet, on ne peut nier qu'un grand nombre de chrétiens ne fissent leurs délices de leurs funèbres espérances (2) : de-là ce goût pour le célibat, et ces opinions sur le mariage, sur la résurrection, sur la fin du monde; de-là ces hérésies, et sur-tout celle des millénaires, qui souillèrent la pureté de l'église, et qu'il n'y a que le temps et l'expérience qui aient pu faire disparaître ».

BOULANGER, Antiq. dévoil. l. III, c. III.

(1) Tertull. apolog. Arnob. adversùs gentes, l. I. Lactant. de mort. persecutor. par. I. *Id.* l. V, c. IX. Institut. Tacit. annal. l. XV, c. XLIV.

(2) Hist. eccléc. de Fleury, t. I, l. IV; t. II, l. VII.

« Qu'il nous soit permis de réfléchir sur la vanité et sur la gloire passagère de ce monde habitable. Un seul élément rompt ses barrières, et déjà les productions de la terre, les chef-d'œuvres de l'art, et les travaux des hommes, sont anéantis. Il n'existe rien de ce que nous avons admiré, de ce qui nous a paru grand et magnifique. Les objets de notre culte se sont évanouis. Tout a changé de face. La nature, au lieu de ces formes variées qui l'embellissaient, ne présente plus qu'un seul et même aspect; une triste uniformité couvre l'univers, et confond tous les êtres. Où sont maintenant ces monarchies fameuses, et ces villes superbes qu'elles renfermaient? où sont leurs édifices, leurs trophées, et les monumens de leur gloire? Montrez-moi la place qu'elles ont occupée. Pourrez-vous découvrir quelqu'inscription? pourrez-vous me dire le nom du vainqueur? quelles traces, quels vestiges peut-on apercevoir dans cette masse de feu?

» Rome elle-même, qui se vantait d'être immortelle, Rome, cette cité orgueilleuse, si long-temps maîtresse du monde, dont les conquêtes et la superstition font presque seules les annales du genre humain, qu'est-elle devenue? Fière de ses sept collines fière de la richesse de ses palais somptueux, elle s'enorgueillissait. La joie et les plaisirs régnaient dans son enceinte. Elle disait en son cœur : *Je suis reine; aucun orage ne troublera mon repos.* Mais son heure est venue; elle a été enlevée de dessus la surface de la terre, et elle est plongée dans le plus profond oubli.

» Ce ne sont pas seulement les villes ni les ouvrages élevés par la main des hommes, qui ont été détruits;

les montagnes, dont la durée semblait éternelle, les rochers les plus durs se sont écroulés, comme on voit la cire fondre devant les rayons du soleil. Ici, étaient les Alpes, ornement du globe, qui couvraient un si grand nombre de régions, qui s'étendaient depuis l'Océan jusqu'au Pont-Euxin; ces masses énormes de pierre ont été dissoutes, semblables aux nuages légers qui se résolvent en pluie. Là, s'élevaient les montagnes de l'Afrique, et l'Atlas, dont le sommet allait se perdre dans les nues; là, le Caucase, l'Imaüs, le Taurus, et cette chaîne de montagnes qui coupaient l'Asie. Plus loin, vers les contrées septentrionales, étaient les monts Riphées, toujours couverts de glaces. Tous ont disparu; tous se sont affaissés avec la neige qui blanchissait leur cime, et ils ont été engloutis dans une mer de feu ».

BURNET.

(*j*) « Toute pyramide dont la base est un carré parfait, et dont les quatre faces sont des triangles équilatéraux, peut être inscrite dans une demi-sphère, ou peut être regardée comme une moitié de globe taillée en pyramide, de manière que sa base se prenne dans le quadrilatère inscrit dans le cercle qui forme la base de l'hémisphère, ou dans l'équateur d'une sphère coupée en deux, et que les faces se prennent dans la masse même de la demi-sphère taillée à facettes, de façon à faire aboutir le sommet des quatre faces triangulaires, au sommet d'un axe élevé perpendiculairement au centre de la base, et qui devient l'axe de la pyramide.

» Par exemple, prenons l'hémisphère visible, ou cette calotte céleste qui nous couvre, et qui s'appuie sur tous les points du cercle de notre horizon. Supposons que l'on tire deux lignes en croix, qui aient leur direction, l'une du midi au nord, et l'autre de l'orient au couchant, telle enfin qu'une méridienne coupée à angles droits par une ligne qui va du levant au couchant, les quatre extrémités de ces deux lignes marqueront exactement les quatre points cardinaux du monde. Joignons ces extrémités par d'autres lignes droites, nous aurons un carré inscrit dans le cercle de l'horizon, et les quatre lignes qui le formeront auront des cordes qui soutendront chacune 90 degrés; voilà donc la base de la pyramide.

» Du centre de la base, et sur la croisée des lignes, supposons qu'il s'élève une ligne perpendiculaire à l'axe de l'horizon, qui nécessairement aboutit au zénith; cet axe est un rayon de la sphère, égal à celui de chacune des branches de la croix. Donc tous les cercles que nous décrirons du centre de cette base, et qui passeront par le sommet de cet axe, seront parfaitement égaux à ceux qui passent par les extrémités de la croix. Donc les cordes qui soutendent des arcs égaux à ceux du cercle de la base, sont égales. Donc les lignes menées du sommet de cet axe aux extrémités de la croix, sont égales à celles qui unissent ces extrémités entr'elles; car elles soutendent toutes des arcs de 90 degrés, ou des angles droits, puisque l'axe fait, avec les deux lignes qui se croisent, et auxquelles il est perpendiculaire, un angle droit, comme les deux lignes forment des angles droits en se coupant.

» M

E D

TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

» Mais les lignes menées du sommet de l'axe élevé au centre, et conduites aux extrémités des quatre branches de la croix, sont les côtés des faces triangulaires : donc, puisqu'elles sont égales entr'elles, et égales aux côtés du quadrilatère, ou aux lignes qui unissent les extrémités de la croix, et qui, soutendant des arcs de 90 degrés ou des angles droits, forment un carré qui est la base de la pyramide, il résulte que les faces de ces triangles sont terminées par des lignes égales, et que les triangles sont conséquemment équilatéraux, comme les faces de la pyramide égyptienne. Donc la grande pyramide d'Egypte a toutes les proportions d'une pyramide inscrite dans une demi-sphère; elle peut être regardée comme l'hémisphère supérieur et visible taillé en pyramide, ou représenté par la pyramide taillée dans la masse d'un hémisphère, dont le zénith forme le sommet, et les quatre points cardinaux les angles d'un quadrilatère qui en serait la base.

» En faisant tourner sur son axe une telle pyramide, de manière à lui faire faire un mouvement de 45 degrés, alors ce ne sont plus ses angles, mais ses faces qui regarderont les points cardinaux de l'horizon, comme celle d'Egypte, et elle lui sera en tout semblable, et dans ses proportions, et dans sa position. Donc c'est là ce qu'ont voulu représenter les Egyptiens, en réduisant à la pyramide taillée dans une demi-sphère, toute la circonférence concave des cieux qui couvre notre horizon, et qui forme la partie du monde dans laquelle se montrent à nous le soleil, la lune et les astres.

» Cela supposé, examinons les propriétés d'une telle

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

» Mais les lignes menées du sommet de l'axe élevé au centre, et conduites aux extrémités des quatre branches de la croix, sont les côtés des faces triangulaires : donc, puisqu'elles sont égales entr'elles, et égales aux côtés du quadrilatère, ou aux lignes qui unissent les extrémités de la croix, et qui, soutendant des arcs de 90 degrés ou des angles droits, forment un carré qui est la base de la pyramide, il résulte que les faces de ces triangles sont terminées par des lignes égales, et que les triangles sont conséquemment équilatéraux, comme les faces de la pyramide égyptienne. Donc la grande pyramide d'Egypte a toutes les proportions d'une pyramide inscrite dans une demi-sphère; elle peut être regardée comme l'hémisphère supérieur et visible taillé en pyramide, ou représenté par la pyramide taillée dans la masse d'un hémisphère, dont le zénith forme le sommet, et les quatre points cardinaux les angles d'un quadrilatère qui en serait la base.

» En faisant tourner sur son axe une telle pyramide, de manière à lui faire faire un mouvement de 45 degrés, alors ce ne sont plus ses angles, mais ses faces qui regarderont les points cardinaux de l'horizon, comme celle d'Egypte, et elle lui sera en tout semblable, et dans ses proportions, et dans sa position. Donc c'est là ce qu'ont voulu représenter les Egyptiens, en réduisant à la pyramide taillée dans une demi-sphère, toute la circonférence concave des cieux qui couvre notre horizon, et qui forme la partie du monde dans laquelle se montrent à nous le soleil, la lune et les astres.

» Cela supposé, examinons les propriétés d'une telle

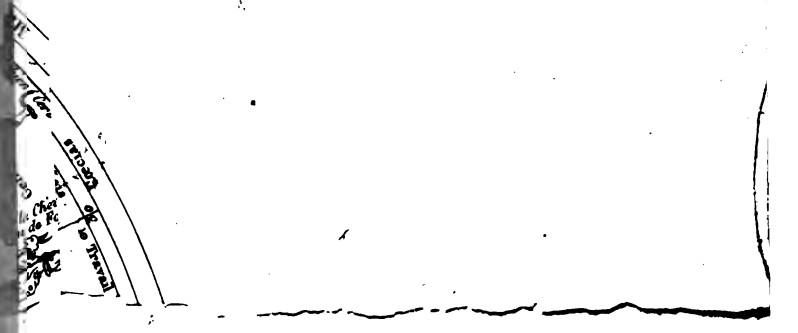
En réduisant en tableau le système mythol
j'ai cru rendre service à tous ceux qu'il intéress
historiens, aux poètes, aux artistes, aux antiqu
aux jeunes gens.

Dans le culte solaire qui servit de base à c
tème, il faut distinguer, 1°. les formes astronomi
ou tirées des rapports célestes; 2°. les formes a
riques, ou tirées des rapports terrestres.

Les premières donnent la clef de la combi
des types, c'est-à-dire des figures monstrueuses o
roglyphiques, des panthées, etc. Les secondes don
la clef de la combinaison des fables principales,
tragédies divines, de la création, des rénovations,

Dans le premier cas, l'iconographie sacrée consi
selon Jamblique, à peindre le soleil avec les for
ou les attributs des animaux célestes qui occupent
signes du zodiaque qu'il semble parcourir, enfin à v
rier les formes et les attributs des images du dieu
selon les divers caractères des saisons. Dans le seco
cas, l'allégorie se rapporte à ces changemens pér
diques qui se lient à l'apparence des mouvemens
l'astre qui échauffe et vivifie la nature. Ce contras
frappant du double état où se trouve la terre lorsqu
le soleil paraît s'approcher ou s'éloigner de notre hé
misphère, a été peint dans toutes les fictions théol
giques de tous les peuples, et a fait la base de tous l
mystères.

Tom. I. Pag. 356.



(*l*) Hercule était la grande divinité des Tyriens; et les traditions sacrées du pays portaient qu'il était le même que le soleil (1), et que la fable des douze travaux exprimait la course de cet astre dans les douze signes du zodiaque.....

La doctrine d'Orphée sur Hercule, et sur ses rapports avec le soleil, est encore mieux développée dans un des hymnes qu'Orphée lui-même adresse à ce dieu.

L'auteur (2), qui paraît avoir été dans les mêmes principes théologiques que Nonnus a consacrés dans ses dionysiaques, qualifie Hercule de dieu générateur du temps, dont les formes varient (3); de père de toutes choses, et qui les détruit toutes : de dieu qui ramène tour-à-tour l'aurore et la nuit noire, et qui, de l'orient au couchant, parcourt la carrière des douze travaux; valeureux titan, dieu fort, invincible et tout-puissant, qui chasse les maladies et délivre l'homme des maux qui l'affligent.

Peut-on, à ces traits, méconnaître l'astre bienfaisant qui vivifie la nature, et qui engendre l'année, que divisent les douze mois figurés par la carrière des douze travaux, que, de l'orient au couchant, cet astre parcourt éternellement? Aussi les Phéniciens n'ont-ils pas oublié ce rapport qu'avait Hercule avec le soleil, et que ses douze travaux avaient avec la marche de

(1) Euseb. præcept. evang. l. 1.

(2) Hymn. Orph. poet. græc.

(3) On remarquera que les Egyptiens supposaient que le soleil varie ses formes dans les différentes saisons, et dans les douze signes.

cet astre dans les douze signes qui partagent le cours de l'année en mois.

On donna, dit Porphyre (1), le nom d'*Hercule* au soleil, et on désigna sa marche à travers les douze signes, par la fiction des douze travaux qui lui furent imposés. L'explication de cette fable des douze travaux par l'astronomie et par la course du soleil à travers les signes, prouve complètement la vérité de cette ancienne tradition que Porphyre nous a conservée.

Servius, commentateur de Virgile, a aperçu ce rapport du nombre des travaux d'Hercule avec celui des signes du zodiaque (2), quoiqu'il n'ait pas saisi le rapport qu'il y avait entre les figures mêmes qui, dans le ciel, fixaient la succession de ces mêmes signes.

Le scoliaste d'Hésiode a été plus loin, et il nous dit (3) que le zodiaque dans lequel le soleil achève sa course annuelle, était la véritable carrière qu'avait parcourue Hercule dans la fable des douze travaux, et que par Hercule qui, se rajeunissant, épouse Hébé, on devait entendre le soleil et l'année qui se renouvellent et se rajeunissent à la fin de chaque révolution.

Cette régénération du soleil ou d'Hercule qui se rajeunit à la fin de chaque période, et reprend une nouvelle vigueur en renaissant, pour ainsi dire, de ses cendres, après s'être brûlé sur un autel, n'a pas

(1) Porph. præcept. evang. l. III.

(2) Serv. in æneid. l. VI.

(3) Johan. Diacon. scol. ad Hesiod. theog.

échappé à Nonnus (1) qui, parmi les divers noms qu'il donne à l'Hercule tyrien, se sert de celui de *Phénix*, image du temps, dit-il, qui détruit dans le feu sa vieillesse, et qui sort de ce même feu avec une nouvelle jeunesse, *Hébé*.

Aussi Hercule, en épousant Hébé, était-il censé acquérir l'immortalité et en recevoir d'elle le gage le plus précieux, après avoir terminé sa glorieuse carrière.

De-là l'opinion consacrée dans la théologie secrète des Egyptiens, qu'Hercule était un dieu qui n'avait jamais eu de commencement, et qui représentait la force invincible des dieux.

Ce qui rapproche ici l'Hercule des Orphiques, ou celui dont parle Athénagore, du fameux dieu Cneph des habitans de Thèbes en Egypte, ville où Hercule était spécialement honoré, c'est que la peinture de ce Dieu nous le représente à-peu-près sous les traits de l'Hercule d'Athénagore, ayant, comme lui, dans sa bouche l'œuf symbolique du monde; et on disait de ce dieu Cneph des Thébains, qu'il n'avait jamais eu de commencement et qu'il était immortel (2), opinion qui était absolument la même que celle que les Egyptiens avaient d'Hercule, d'après les idées les plus saines de leur théologie, la plus ancienne et la plus auguste, au rapport de Macrobe.

Ajoutons encore à cela, que le serpent ou le dragon symbolique qui accompagne l'Hercule ou le dieu du temps, dans le passage d'Athénagore, était aussi un

(1) Nonn. Dionys. l. XL.
(2) Plut. de Isid.

Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée
Adonis s'endormait auprès de Cythérée,
Dont les yeux enivrés par des charmes puissans,
Attachaient au héros leurs regards languissans.
Bien souvent ils chantaient les douceurs de leurs peines;
Et quelquefois assis sur les bords des fontaines,
Tandis que cent cailloux luisans à chaque bond,
Suivaient les longs replis du cristal vagabond,
« Voyez, disait Vénus, ces ruisseaux et leur course,
Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source :
Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger;
Mais, vous autres mortels, le devez ménager ».
Consacrant à l'amour la saison la plus belle,
Souvent pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansaient aux chansons, de nymphes entourés:
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés !
Et couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie !
Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux !
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.

. . . . . .

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours.
Adonis s'y repose après mille détours.
Les nymphes, de qui l'œil voit les choses futures,
L'avaient fait égarer en des routes obscures.
Le son des cors se perd par un charme inconnu;
C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.
Ne sachant où porter sa course vagabonde,
Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.
Mais les nymphes ont beau s'opposer aux destins;
Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.
Adonis en ce lieu voit apporter Palmire :
Ce spectacle l'émeut et redouble son ire.
A tarder plus long-temps on ne peut l'obliger;
Il regarde la gloire, et non pas le danger.

. . . . . .

Mais Capis, l'arrêtant, s'écrie : « Où courez-vous?
Quelle bouillante ardeur au péril vous engage?
Il est besoin de ruse, et non pas de courage.
N'avancez pas, fuyez; il vient à nous, ô dieux »!
Adonis sans répondre au ciel lève les yeux :
« Déesse, se dit-il, qu'adore ma pensée,
Si je cours au péril, n'en sois point offensée;
Guide plutôt mon bras, redouble son effort,
Fais que ce trait lancé donne au monstre la mort ».
A ces mots, dans les airs le trait se fait entendre.
A l'endroit où le monstre a la peau la plus tendre,
Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs,
De rage et de douleur, frémit, grince les dents,
Rappelle sa fureur, et court à la vengeance.
Plein d'ardeur et léger, Adonis le devance.
On craint pour le héros; mais il sait éviter
Les coups qu'à cet abord la dent veut lui porter.
Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage,
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
. . . . . .
Courez, courez, chasseurs, un peu trop tard vaillans,
Détournez de vos noms un éternel reproche,
Vos efforts sont trop lents, déjà le coup approche.
Que n'en ai-je oublié les funestes momens!
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monumens!
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire!
Enfin de ces forêts l'ornement et la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux,
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ses armes,
Et d'un coup aussitôt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne sont pas impunis :
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et, lui poussant au flanc sa défense cruelle,
Meurt, et porte en mourant une atteinte mortelle.

Ainsi l'honneur des prés, les fleurs, présens de Flore,
Filles du blond Soleil et des pleurs de l'Aurore,
Si la faulx les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.
La troupe des chasseurs au héros accourue,
Par des cris redoublés lui fait ouvrir la vue.
Il cherche encore un coup la lumière des cieux ;
Il pousse un long soupir, il referme les yeux :
Et le dernier moment, qui retient sa belle ame,
S'emploie au souvenir de l'objet qui l'enflamme.
On fait pour l'arrêter des efforts superflus.
Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.
Prêtez-moi des soupirs, ô vents qui sur vos ailes
Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles !
Elle accourt aussitôt, et, voyant son amant,
Remplit les environs d'un vain gémissement.
Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle,
Quand l'adroit giboyeur a, d'une main cruelle,
Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours.
Elle passe à gémir et les nuits et les jours,
De moment en moment renouvelant sa plainte,
Sans que d'aucun remords la parque soit atteinte.

. . . . . .

Vénus l'implore en vain par de tristes accens ;
Son désespoir éclate en regrets impuissans,
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes,
Sous d'humides torrens ils resserrent leurs charmes,
Comme on voit au printemps les beautés du soleil
Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
Après mille sanglots, enfin elle s'écrie :
« Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie !
Tu me quittes, cruel ! Au moins ouvre les yeux ;
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux :
Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte :
Hélas ! j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte.
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter ;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.

Encor si je pouvais le suivre en ces lieux sombres !
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !
Destins ! si vous vouliez le voir sitôt périr,
Fallait-il m'obliger à ne jamais mourir ?
Malheureuse Vénus ! que te servent ces larmes ?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes ;
Ils n'ont pu du trépas exempter les Amours ;
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandais pas que la parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle ;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment et ne puis l'obtenir.
Noires divinités du ténébreux empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon amant,
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point : le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.
Quoi ! vous me refusez un présent si léger ?
Cruels ! souvenez-vous qu'Amour peut m'en venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes,
Grottes qui tant de fois avez vu mon amant
Me raconter des yeux son fidèle tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,
Déserts, rendez-le-moi. Deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame !
Emporte chez les morts ce baiser plein de flamme ;
Je ne te verrai plus ; adieu, cher Adonis ».
Ainsi Vénus cessa. Les rochers, à ses cris,
Quittant leur dureté, répandirent des larmes ;
Zéphire en soupira, le jour voila ses charmes.
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

(n) PRÊTRES D'ATYS.

Ibunt semimares et inania tympana tundent,
Æraque tinnitus ære repulsa dabunt.
Ipsa sedens molli comitum cervice feretur,
Urbis per medias exululata vias.
Scena sonat, ludique vocant, spectate, quirites,
Et fora Martè suo litigiosa vacent.
Quærere multa libet : sed me sonus æris acuti
Terret, et horrendo lotos adunca sono.
Da, dea, quas sciret, doctas, Cybeleia, neptes,
Audit, et has curæ jussit adesse meæ.
Pandite mandati memores, Heliconis alumnæ,
Gaudeat assiduo cur dea magna sono.
Sic ego, sic Erato (mensis Cythereïus illi
Cessit, quod teneri nomen amoris habet) :
Reddita Saturno sors hæc erat : optime regum
A nato sceptris excutiere tuis.
Ille suam metuens, ut quæque erat edita, prolem
Devorat; immersam visceribusque tenet.
Sæpe Rheâ quæsta est toties fœcunda, nec unquam
Mater, et indoluit fertilitate suâ.
Jupiter ortus erat. Pro magnâ teste vetustas
Creditur, acceptam parce movere fidem.
Veste latens saxum cœlesti viscere sedit :
Sic genitor fatis decipiendus erat.
Ardua jam dudum resonat tinnitibus Ida;
Tutus ut infanti vagiat ore puer.
Pars clypeos sudibus, galeas pars tundit inanes :
Hoc Curetes habent, hoc Corybantes opus.
Res latuit patrem priscique imitamina facti
Æra deæ comites raucaque terga movent.
Cymbala pro galeis, pro scutis tympana pulsant :
Tibia dat phrygios, ut dedit ante, modos.
Desierat. Cœpi : Cur huic, genus acre, leones
Præbent insolitas ad juga curva jubas?

Desieram. Cœpit : Feritas mollita per illam
Creditur, id curru testificata suo est.
At cur turritâ caput est ornata coronâ ?
An phrygiis turres urbibus illa dedit ?
Adnuit. Unde venit, dixit, sua membra secandi
Impetus ? Ut tacui, Pieris orsa loqui :
Phryx puer in sylvis, facie spectabilis, Attis
Turrigeram casto vinxit amore deam.
Hunc sibi servari voluit, sua templa tueri :
Et dixit : Semper fac puer esse velis.
Ille fidem jussis dedit, et, si mentiar, inquit,
Ultima, quam fallam, sit Venus illa mihi.
Fallit ; et in nymphâ Sangaride desinit esse
Quod fuit. Huic pœnas exigit ira deæ.
Naïda vulneribus succidit in arbore factis.
Illa perit. Fatum Naïdos arbor erat.
Hic furit, et credens thalami procumbere tectum
Effugit et cursu Dindyma summa petit.
Et modo : Tolle faces ; remove modo verbera, clamat,
Sæpe palæstinas jurat adesse deas.
Hic etiam saxo corpus laniavit acuto ;
Longaque in immundo pulvere tracta coma est.
Voxque fuit : Merui ; meritas dem sanguine pœnas.
Ah ! pereant partes quæ nocuere mihi !
Ah ! pereant !.. Dicebat adhuc, onus inguinis aufert ;
Nullaque sunt subitô signa relicta viri.
Venit in exemplum furor hinc, mollesque ministri
Cædunt jactatis vilia membra comis.

Ovid. Fast, l. iv.

Illud in his obsignatum quoque rebus habere
Convenit et memori mandatum mente tenere :
Nil esse in promptu, quorum natura tenetur,
Quod genere ex uno consistat principiorum :
Nec quicquam, quod non permisto semine constat ;
Et quam quidque magis vis multas possidet in se
Atque potestates : ita pluria principiorum

In sese genera ac varias docet esse figuras.
Principio tellus habet in se corpora prima,
Unde mare immensum volventes flumina fontes
Assiduè renovent : habet ignes unde oriantur.
Nam multis succensa locis ardent sola terræ.
Eximiis verò furit ignibus impetus Etnæ.
Tum porrò nitidas fruges, arbustaque læta
Montivago generi possit præbere ferarum.
Quare magna deûm mater, materque ferarum
Et nostri genitrix hæc dicta est corporis una.
Hanc veteres Graium docti cecinere poetæ
Sublimem in curru bijugos agitare leones:
Aeris in spatio magnam pendere docentes.
Tellurem; neque posse in terrâ sistere terram.
Adjunxere feras, quod, quamvis effera proles
Officiis debet molliri victa parentum;
Muralique caput summum cinxere corona:
Eximiis munita locis, quia sustinet urbes.
Quo nunc insigni per magnas prædita terras
Horrifice fertur divinæ matris imago.
Hanc variæ gentes antiquo more sacrorum
Idæam vocitant matrem, phrygiasque catervas
Dant comites, quia primum ex illis finibus edunt
Per terrarum orbem fruges cœpisse creari.
Gallos attribuunt, quia numen qui violârint
Matris, et ingrati genitoribus inventi sunt:
Significare volunt indignos esse putandos,
Vivam progeniem qui in oras luminis edant.
Tympana tenta tonant palmis, et cymbala circum
Concava, raucisonoque minantur cornua cantu,
Et phrygio stimulat numero cava tibia mentes,
Telaque præportant violenti signa furoris,
Ingratos animos, atque impia pectora volg
Conterrere metu quæ possint numine divæ.
Ergo cùm primùm magnas invecta per urbes
Munificat tacitâ mortales muta salute:

Ære atque argento sternunt iter omne viarum
Largificâ stype ditantes, pinguntque rosarum
Floribus, umbrantes matrem, comitumque catervas.
Hic armata manus (Curetas nomine Graii
Quos memorant Phrygios) inter se fortè catenas
Ludunt, in numerumque exultant sanguine fleti:
Terrificas capitum quatientes numine cristas
Dictæos referunt Curetas: qui Jovis illum
Vagitum in Cretâ quondam occultasse feruntur,
Cùm pueri circum puerum pernice choreâ
Armati in numerum pulsarent æribus æra,
Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
Æternumque daret matri sub pectore volnus.
Propterea magnam armati matrem comitantur,
Aut quia significant divam prædicere, ut armis
Ac virtute velint patriam defendere terram:
Præsidioque parent, decorique parentibus esse.

Lucret. l. II. v. 585 et seq.

Sic ait, et fulvis serpentibus attigit Idam.
Hic ædes augusta deæ, templique colendi
Relligiosa silex, densis quam pinus obumbrat
Frondibus, et nullâ lucos agitante procellâ,
Stridula coniferis modulantur carmina ramis.
Terribiles intus thyasi, vesanaque mixto
Conventu delubra gemunt, ululatibus Idæ
Bacchatur, timidas inclinant Gargara sylvas.
Postquam visa Ceres, mugitum tympana frenant,
Conticuere chori, Corybas non impulit ensem,
Non buxus, non æra sonant, blandique leones
Summisere jubas: adytis gavisa Cybelle
Exilit, et pronas intendit ad oscula turres.

Claudian. de rapt. Proserp.

(o) Bacchus considéré, 1°. comme Dionysus; 2°. dans ses rapports avec Christ.

« Dionysus est le génie qui fait mouvoir cet astre

(le soleil), qui l'accompagne dans ses brillantes demeures et qui parcourt avec lui le zodiaque. Il ne différait pas d'Osiris, le soleil des Egyptiens, et qui signifiait aussi, dans leur langue, la cause du temps. Ce Dieu naquit au printemps avec l'année elle-même, lorsque le taureau céleste était le premier des signes. Aussi fut-il nourri par les hyades, les étoiles les plus brillantes de cette constellation, et il était souvent peint avec des cornes de bœuf. Il reçoit le jour au milieu du tonnerre, parce que la foudre qui, pendant l'hiver, avait été éteinte, se rallume alors de nouveau. Ses voyages durent trois ans : ce nombre était, en Orient, celui des saisons. Menant à sa suite une armée nombreuse de satyres et de centaures, il vole à la conquête de l'Inde. Son arrivée au solstice est figurée par ses amours avec la belle Nicé, dont le nom est celui même de la *victoire*, et qui demeurait sur une haute montagne, ayant auprès d'elle un lion apprivoisé. C'est à l'équinoxe d'automne, sous le signe du scorpion, qu'il aborde chez Lycurgue, roi de Thrace, et que, pour éviter les embûches de ce prince, il est forcé de se jeter dans la mer. Cette partie de son histoire s'explique facilement avec la sphère, aussi-bien que la mort d'Icare et d'Erigone, et le sort funeste de Penthé déchiré par les mains de sa propre mère. A mesure que Dionysus s'avance, son visage change de forme et passe successivement par tous les degrés de l'âge, pour marquer les différens états où le soleil se montre. Jeune d'abord, et d'une beauté ravissante, ses traits deviennent bientôt plus fortement prononcés. Ils sont ensuite défigurés

par les rides de la vieillesse. Au solstice d'hiver, ce n'est plus qu'un enfant que d'insolens matelots méprisent, et dont ils croient pouvoir se jouer impunément. Le dauphin se lève dans le ciel pour être le monument de leur punition. Après avoir soumis les régions les plus éloignées, il reprend le chemin de l'Europe; et la nymphe Aura dont il est amoureux, annonce son heureux retour ».

(*Essai sur la religion des anciens Grecs.*)

Bacchus meurt comme Osiris; il est mis, comme lui, en pièces par les géans, et ensuite il est rendu à la vie. Telle était la doctrine qu'on enseignait dans les mystères du soleil, sous le nom de *Bacchus* (1), en qui les théologiens reconnaissaient l'intelligence, *noûs*, ou le *logos* de la Divinité, en tant qu'elle est unie à la matière, et, pour ainsi dire, incorporée, jusqu'à ce qu'elle soit rendue ensuite au principe éternel et unique du sein duquel elle était descendue, idée qui rentre fort dans celle du *Logos* incarné, mis à mort ressuscité et retourné au sein de son père.

« Tu ne peux prétendre à l'immortalité, dit l'oracle » à Bacchus, qu'en devenant le bienfaiteur des hommes (2) ».

Animé par cette réponse, Bacchus s'empare de l'Egypte à qui il apprend l'art de planter et de cultiver la vigne.

Sa réputation de bienfaisance lui prépare d'avance le cœur de tous les peuples qui s'empressent d'aller

(1) Macrob. somn. Scip. l. 1, c. XII.

(2) Diod. c. CXLV.

au devant de lui, le reçoivent et lui rendent des hommages comme à un dieu. Il parcourt tout l'univers qu'il enrichit de plantations, et s'attache tous les hommes par des services signalés, de manière que tous les peuples s'accordent à reconnaître son immortalité.

C'est avec des femmes armées de simples thyrses, qu'il cherche à conquérir l'univers.... Il établit partout des assemblées ou fêtes publiques (1).

Comme Bacchus, il achevait son triomphe, monté sur l'âne placé dans les étoiles de la constellation du cancer (2)..... La voix de ces ânes avait effrayé et mis en fuite les géans ou les suppôts du principe des ténèbres, devant les satyres et les silènes, compagnons de Bacchus, qui les montait (3).

Le soleil a été adoré en Egypte, dès la plus haute antiquité. On célébrait sa naissance, on écrivait sa vie, on chantait ses bienfaits, on pleurait sa mort pendant plusieurs jours sur son tombeau, et ensuite on célébrait son retour à la vie. Or, rien de tout cela ne convenait au soleil qui ne naît, ni ne meurt. Cette mort, ce tombeau, cette résurrection ne sont que des fictions mystiques, communes à toutes les religions qui ont pour objet le culte du soleil, telles que celle de Christ.

Il en est de même de Bacchus qu'Hérodote, Plutarque, Macrobe et tous les anciens confondent avec Osiris, et conséquemment avec le soleil. Bacchus

(1) Diod. l. III, c. CXLV.

(2) Isid. orig. l. III, c. XXVII. Eratosth. c. XXVII. Hygin. l. II in Capric. German. Cæs.

3) Hygin. l. II.

donc naît, meurt, descend aux enfers, et ressuscite comme Osiris, comme Christ.....

Comme Christ, Bacchus prenait l'épithète de *Saotes* ou de *sauveur* (1); comme lui, il faisait des miracles, guérissait les malades (2) et prédisait l'avenir (3).

Non-seulement on enseignait dans les mystères la mort et la résurrection du soleil, sous le nom de *Bacchus*, mais on parlait aussi de sa descente aux enfers; en sorte que, comme Christ, Bacchus est mort, descendu aux enfers (4) et ressuscité....

Nous concluons donc, malgré la différence des légendes et des noms, que Christ n'a rien qui n'appartienne à Bacchus et à Osiris, c'est-à-dire au soleil honoré sous ces noms. Bacchus, dès son enfance, fut menacé de perdre la vie (5). On lui tendit des piéges, comme Hérode en tendit à Christ.

Bacchus, comme Christ, établit des initiations et n'y admit que des gens vertueux. Les initiés attendaient son dernier avénement, comme les chrétiens celui de Christ; ils espéraient qu'alors il reprendrait le gouvernement de l'univers et rétablirait l'ancienne félicité (6).

On le peignait souvent à côté de la vierge sa mère, ou de Cérès appelée la *Sainte-Vierge*, autrement *Isis*, ces deux noms étant ceux de la vierge de nos cons-

(1) Pausan. Corinth.
(2) Pausan. Messen.
(3) Pausan. Phoc.
(4) Pausan. Corinth.
(5) Pausan. Achaic.
(6) Fréret, acad. des inscr. t. XXIII.

tellations ou de celle qui se lève à minuit, au moment de la naissance de Christ. On l'appelait alors le *Bacchus Mystès*, ou le dieu des mystères (1).

On donnait à Bacchus le nom de *Fils de Dieu*. On l'exposait dans les mystères sur le van mystique, sous l'emblème d'un enfant naissant. Enfin le Bacchus des orphiques ou des mystères, qui naissait au solstice d'hiver, comme le dit Macrobe, mourait, descendait aux enfers et ressuscitait. Ce dieu, fils de Dieu, comme l'appelle Euripide (2), et intelligence de Dieu, a donc le caractère mystérieux de Christ ou du dieu lumière de la fête mithriaque ou de la secte des chrétiens. Ses adorateurs furent persécutés comme ceux de la secte de Christ et de Sérapis, et leur culte mystérieux fut souvent proscrit en Italie (3).

Hérodote, qui nous donne la description du temple de Minerve à Saïs, place derrière la chapelle, contre la muraille, un tombeau assez semblable aux tombeaux de Christ, qui se trouvent au fond de nos églises, derrière l'autel... (4) Les Egyptiens célèbrent, pendant la nuit, ce qu'ils appellent leurs mystères, dans lesquels on donne la représentation du dieu Osiris mis à mort par les typhons, dieu descendu aux enfers et ressuscité.

Athénagore observe, sur ce passage d'Hérodote, que les Egyptiens célébraient des fêtes de deuil en l'honneur de leurs dieux, dont ils pleuraient la mort, et

(1) Pausan. Arcad.
(2) Eurip. in Bacchis.
(3) Tit.-Liv. l. XXXIX. Tertul. apolog.
(4) Herodot. Euterp. c. CLXXI.

qu'ensuite ils leur faisaient des sacrifices comme étant passés à l'immortalité : ce qui répond à l'idée de mort et de résurrection qu'on attribuait à Osiris, à Horus, à Bacchus, à Adonis, etc..... (1)

Dans les mystères de Phénicie, établis en l'honneur d'Adonis, ou du soleil connu sous ce nom, on donnait aux initiés le spectacle de sa mort et de sa résurrection. On faisait une figure représentant un jeune homme mort (2); on jetait des fleurs sur son corps; des femmes le pleuraient; on lui élevait un tombeau (3).

Dans l'Asie mineure, on pleurait la mort du dieu soleil ou de Mithras, et on célébrait, par l'expression de la joie la plus vive, sa résurrection. On présentait aux initiés le cadavre de Mithras mort (4), et on annonçait ensuite sa résurrection : après quoi, on invitait les initiés à se réjouir de ce que le dieu mort était ressuscité, et, par ses souffrances, avait fait leur salut. Trois mois auparavant, on avait célébré sa naissance, sous l'emblème d'un enfant né le 25 décembre, ou le 8 avant les kalendes de janvier (5). C'est ainsi qu'on le représentait à Naples et dans toute la Campanie.

En Grèce, on donnait la représentation de la mort de Bacchus tué par les titans, descendu aux enfers, ensuite ressuscité et retourné vers son principe, ou

(1) Athenag. leg. pro Christ.

(2) Meurs. græc. feriat. l. I.

(3) Plut. in Alcibiad. et in Niciâ.

(4) Julian. Firm. de err. prof.

(5) Macrob. sat. l. I, c. XVIII.

le séjour pur, d'où il était descendu pour s'unir à la matière (1).

En Phrygie, la mutilation et les souffrances du même dieu soleil, sous le nom d'*Atys*, donnèrent pareillement lieu à des scènes tragiques, dont on offrait tous les ans le spectacle dans les mystères de la mère des dieux (2).

A Samothrace, on donnait la représentation d'un des cabires ou grands dieux. Cette mort était célébrée par les pleurs et les gémissemens des initiés. Le jeune cabire dont on pleurait la mort, était le même que le Bacchus des Grecs... (3)

Apollon avait son tombeau à Delphes, où il avait été déposé après que le fameux Python l'eut mis à mort (4). Trois femmes étaient venues pleurer sur son tombeau, comme les trois femmes Marie Magdeleine, Marie Jacobé, et Salomé, sur celui de Christ, chef de lumière, mis à mort et ressuscité....

En Crète, Jupiter Ammon, ou le soleil d'*Aries*, que Martien-Capella dit être le même qu'Osiris, Adonis, Atys, Bacchus, etc. avait aussi un tombeau et une initiation religieuse, dont une des principales cérémonies consistait à revêtir l'initié de la peau d'un agneau noir pendant les mystères de la nuit... (5)

Toutes ces morts et ces résurrections, tous ces emblèmes funèbres, ces fêtes de deuil et de joie, ces

(1) Macrob. somn. Scip. c. XII.
(2) Euseb. præp. ev. l. II, c. I. Diod. Sic. l. III, c. LVIII.
(3) Athenion, apud scol. Apoll. l. I.
(4) Porph. vit. Pythag.
(5) *Voyez* le tableau ci-joint.

cénotaphes élevés dans différens lieux au dieu soleil, honoré sous différens noms, avaient un même but; l'histoire allégorique du sort qu'éprouve ici-bas la lumière de la nature.... la mort et la résurrection fictives du soleil.

On célébrait des fêtes en l'honneur de Bacchus à l'équinoxe du printemps (1), au coucher du scorpion, domicile de Typhon et des géans, ses ennemis (2). On invoquait en lui le saint taureau, que l'on priait de descendre du ciel. Telles étaient les prières des femmes éléennes (3). Les chrétiens invoquent l'agneau qui a remplacé le taureau au point équinoxial.... On portait en cérémonie la boîte dans laquelle son cœur avait été renfermé, comme on porte, au jeudi saint, le ciboire où repose le corps de Christ.

Julius Firmicus, qui s'obstine à faire de Bacchus un prince, comme il croyait aussi que Christ était un homme qui avait effectivement vécu, qui était mort et ressuscité, convient cependant que les païens expliquaient tout cela par la nature, et regardaient cette aventure comme une fiction mystique sur le soleil (4). Mais bientôt il reproche aux hommes de déshonorer cet astre par des fables impertinentes, tantôt en le submergeant dans le Nil, comme Osiris et Horus; tantôt en le mutilant comme Atys; tantôt en le faisant cuire dans une chaudière, ou rôtir à la broche comme

(1) Pausan. Lacon. Theod.-Gaza, c. IV.

(2) Ovid. fast. l. III.

(3) Plut. de Isid.

(4) Jul. Firm. de prof. error. relig.

Bacchus; tantôt en le peignant comme un cocher. Il aurait pu ajouter : tantôt en le faisant pendre comme Christ. « Pleurez Bacchus, dit le Soleil; pleurez Atys; » pleurez Osiris (ajoutons, pleurez Christ), sans me » déshonorer par vos fables ». Ainsi parle le Soleil dans Firmicus.

On donne au soleil le surnom mystique de *Bacchus Yes*, que les chrétiens grecs ont alongé en *Yesous*, en ajoutant la terminaison de leur langue. Ce nom mystique est composé de trois lettres, dont la valeur numérique exprime le nombre 608, *y* valant 400, *s* valant 200, et *e* valant 8; ce qui est exprimé dans les deux vers suivans :

> Octo et sexcentis numeris, cui littera trina
> Conformet sacrum nomen, cognomen et omen.
> *MART.-CAPEL. Hymn. ad Sol.*

Dans les omophagies, ou représentations de la mort tragique de Bacchus, on mangeait quelquefois des viandes crues, et l'on mettait des hommes en pièces (1), en représentation de ce que les géans avaient fait à Bacchus (2).

Non-seulement on faisait couler un serpent d'or dans le sein des initiés aux mystères de Bacchus, mais encore les ministres de l'initiation pressaient, comme Ophiucus, des serpens dans leurs mains, les élevaient sur leur tête, et criaient de toutes leurs forces ce mot oriental *Eva* (3), qui est le nom du serpent en gé-

(1) Plut. de oracul. defect.

(2) Clem. protrep. p. 9.

(3) Demosth. contr. Ctes.

néral, et en particulier celui du serpentaire, ou de la constellation dans laquelle les Perses placent Eve et son serpent. Les Arabes l'appellent *Hevan* ou *al-Hevan*, titre de Bacchus. Les Hébreux l'appellent *Chaia* ou *Chava*, nom hébraïque d'Eve et du serpent. Les Arabes y peignent un serpent femelle, qu'ils appellent *Haiva*, et dont la tête s'avance dans la division de la balance, par laquelle se fait l'introduction du mal (1).

C'est cette invocation faite au serpentaire *Hawa*, prononcé *Evoë*, et au serpent qu'il tient, que les initiés aux mystères de Bacchus adressaient à *Evan*, cette Eve par laquelle le mal s'est introduit dans le monde, car ce mot désigne le serpent femelle (2) : or, c'était lui que les Arabes plaçaient entre les mains du serpentaire, et qu'ils appelaient *Haiya*, et, suivant Kircher, *Evan* (3). C'est sous le nom d'*Evoë* qu'Amate invoque Bacchus, dont elle va célébrer les orgies à la tête des bacchantes qu'elle conduit, tenant en main une torche allumée (4), comme les initiés de Cérès en portaient.

C'est au printemps qu'il sortait des enfers, et qu'il fabriquait, en bois de figuier, ce membre viril si célèbre dans son aventure avec Prosomnus, qui lui avait servi de guide en descendant aux enfers, où, comme Hercule, il avait vu le Styx, Cerbère et les furies (5).

(1) Theon. Hyd. comm. ad Vlugbeigh.
(2) Clem. protrept.
(3) Œdip. t. II.
(4) Virg. æneid. l. VII, v. 389.
(5) Arnob. l. II.

A Phelloë, près d'Égine (1), à Pellène (2), Diane était honorée avec Bacchus : elle y prenait le titre de *Soteira*, conservatrice; et Bacchus le surnom de *Lamptère*, ou lumineux. On y célébrait, en son honneur, la fête des lumières, pendant laquelle on portait de nuit des flambeaux allumés à son temple, et on dressait dans toute la ville des coupes pleines de vin.

C'était dans une fête éléenne que se faisait le miracle des noces de Cana, ou un miracle à-peu-près semblable, et dont celui de Cana n'est qu'une copie (3). Les prêtres prenaient trois cruches vides, qu'ils enfermaient dans une chapelle, après y avoir apposé le sceau devant tout le monde. Le lendemain, on allait reconnaître les cachets, on les trouvait entiers, et les cruches néanmoins pleines de vin. Ce miracle était cru et attesté par tous les honnêtes gens de la ville : citoyens, comme étrangers, l'attestèrent à Pausanias.

Ces sortes de miracles n'étaient point rares; car ceux d'Andros avaient chez eux une source de vin qui coulait aussi tous les ans du temple de Bacchus, le jour de la fête du dieu. Ces supercheries étaient fort familières aux prêtres, qui, sachant que le peuple aime les miracles, lui en faisaient.... Je ne parlerai point de ceux des Juifs, nation la plus crédule du monde; ils dûrent se multiplier chez elle en raison de sa stupidité.

(*p*)..... « Les Grecs empruntèrent leur Vénus des Orientaux, qui avaient plusieurs systèmes de philo-

(1) Pausan. Achaïc. p. 234.
(2) *Id.* p. 235.
(3) *Id.* Heliac. l. II.

sophie, d'après lesquels étaient inventées leurs fables. Les uns voulaient que l'air fût le principe de tout; d'autres prétendaient que ce fût l'eau; d'autres enfin assuraient que le feu était la force vivifiante de la nature. Lorsqu'ils voulaient représenter la cause universelle sous l'emblème de Vénus, ils en firent de même, tantôt l'air, tantôt la mer, et tantôt une semence ignée qui tombe du ciel dans les eaux; ce qui n'était d'abord qu'un emblème, devint un être réel : de-là les fables....

» Le culte de la déesse Mylitta, ou d'Uranie, était pur dans l'origine; mais il dégénéra, et les endroits où l'on s'assemblait pour lui rendre hommage, devinrent des lieux de prostitution....

» L'île de Chypre était consacrée tout entière à Vénus. De-là les descriptions charmantes que l'on en a données. On y jouissait, disent les poètes, d'un printemps éternel; la terre fertile y prévenait tous les souhaits; les troupeaux y paissaient sans nombre; les vents semblaient n'y régner que pour y répandre partout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantaient sans cesse; les bois y semblaient harmonieux; les ruisseaux murmuraient dans les plaines; une chaleur douce faisait tout éclore; l'air ne s'y respirait qu'avec la volupté....

» Le palais de Vénus, ouvrage de Vulcain, son mari, était à Idalie, autre ville de Chypre; le dieu l'avait construit dans les premiers transports de son amour, lorsqu'il reçut la déesse des mains de Jupiter. Le palais était sur un mont escarpé, inaccessible..... La rigueur des hivers, l'ardeur brûlante des étés ne se

fait jamais sentir sur ce mont. Les orages craignent de s'en approcher; un printemps perpétuel y règne; une plaine spacieuse en occupe le sommet; une muraille d'or l'environne et en interdit l'entrée; des fleurs éternelles y croissent sans culture, et connaissent seulement la douce haleine des zéphyrs. On voit en ces beaux lieux un bocage touffu, où ne sont admis que les oiseaux qui ont remporté le prix du chant au jugement de la déesse; les vaincus vont ailleurs cacher leur honte: les arbres y sont sensibles à l'amour; ils aiment et sont aimés: le palmier se baisse sur sa compagne; le peuplier soupire pour le peuplier, le plane pour le plane, et l'aulne répond au doux murmure de l'aulne. Là, coulent deux fontaines; l'une est douce, et l'autre communique même au miel l'amertume de ses eaux. C'est, dit-on, dans leurs ondes que Cupidon trempe ses flèches; mille petits Amours, le carquois sur l'épaule, jouent sur leurs bords; ils sont frères et se ressemblent; les nymphes leur ont donné le jour. Vénus reconnaît seulement Cupidon pour son fils; c'est lui qui gouverne l'époux de Junon avec la houlette de Vénus; c'est lui qui, l'arc à la main, se fait obéir des dieux, du ciel et des astres; c'est lui qui perce de ses traits les maîtres du monde. Dans ce beau lieu habitent la licence sans contrainte; la colère des amans, si facile à appaiser; les veilles égayées par le vin; le sommeil acheté par les plaisirs; les larmes qui n'ont point encore appris à couler; la pâleur touchante des amans; l'audace chancelante dans un premier combat; les craintes douces et chères, et la volupté timide. Les parjures voltigent sur leurs ailes

légères, et la jeunesse altière et folâtre interdit à la vieillesse l'entrée du bocage.

» Le palais de la déesse réfléchit de mille manières les rayons du soleil; il est d'or et de pierreries enchâssées avec art; les poutres en sont d'émeraudes, les colonnes d'hyacinthe, les murailles de beril, le seuil des portes de jaspe, et l'on foule aux pieds l'agathe; on y respire les plus doux parfums; les Grâces sont debout à côté de la déesse; l'une lui verse le nectar, et les deux autres donnent à sa chevelure ces charmes enchanteurs et cette voluptueuse négligence qué l'art n'égala jamais. Telle est à-peu-près l'idée que Claudien nous donne du palais de Vénus....

» Si l'on orna Vénus Uranie des vertus des femmes honnêtes, on distingua Pandémos par les vices des courtisanes, les miroirs, la toilette, les parfums: bien éloignée de la chaste Pallas, qui se baignait et ne se parfumait pas, Vénus aimait les parfums. Celui dont elle relevait sa beauté, s'appelait, par excellence, *beauté*. Les anciens la représentaient avec un miroir. On voit, dans les antiquités d'Herculanum, une jeune femme, que l'on croit une Vénus assise, tenant un miroir dans lequel elle se mire, et de l'autre main soulevant une tresse de ses cheveux. Vénus avait un soin particulier de sa belle chevelure, et se servait d'un peigne d'or. Une réflexion de Lucien sur les deux Amours, nous montre assez ce que les anciens pensaient des deux Vénus. L'un, dit-il, impétueux, excite une agitation violente; il est orageux comme la mer dont il tire son origine, et les passions qu'il produit, peuvent être comparées à des tempêtes occasionnées

par Vénus populaire. L'autre est céleste; il nous attire comme avec une chaîne d'or: bien loin de faire des blessures incurables et profondes, il nous conduit à la jouissance d'une beauté pure qui ne souffre point d'altération. Ses transports ne font qu'élever l'esprit et nous rapprocher des dieux.

» Mais Vénus populaire était, comme il est assez simple, plus adorée que Vénus céleste; et il n'est point d'excès qu'on n'eût, en quelque sorte, sanctifiés par elle. Il y avait à Abyde un temple consacré à Vénus courtisane.....

» Mais que dire, par exemple, de Vénus *Peribasia* ou *Divaricatrix*, que l'on ne peut guère traduire que par Vénus la *remueuse*? car c'est à l'art de varier les mouvemens de la volupté, et, pour tout dire, la souplesse de ses cuisses et de ses reins, que cette épithète était consacrée. En un mot, tout ce qui avait rapport à la passion de l'amour, dépendait absolument de Vénus. C'est ce qui a fait attribuer à la vengeance de cette déesse la fureur utérine, qui a porté certaines femmes à des excès incroyables, et les désordres honteux de quelques hommes.

» Le lis était odieux à Vénus, quoiqu'Anacréon le lui compare, parce qu'il lui disputait de beauté: aussi, pour s'en venger, dit-on, fit-elle croître au milieu de ses pétales le membre de l'âne. D'autres appellent cette fleur les *délices de Vénus*, et c'est précisément à raison de cette empreinte que l'on voudrait en faire la punition du lis .....

» La prédilection de Vénus pour les colombes vient de leur tendresse, de leur aptitude au plaisir, de leur singulière

singulière fécondité, et de la volupté de leurs caresses..... Sapho qui se connaissait en amour, et en estimait apparemment les plaisirs plus que le moral, a mieux aimé faire servir la déesse de la beauté par des moineaux.....

» Le miroir, et tout ce qui a trait à la toilette, était au nombre de ses attributs; les courtisanes lui offraient aussi les instrumens de leur profession, entr'autres quelques-uns que l'on trouverait plutôt aujourd'hui chez nos religieuses, que chez nos prêtresses de Vénus Dans une épigramme d'Antipater de Sidon, il est dit que Bitinise consacra à Vénus Uranie, une chaussure charmante; Philœnis, une coiffure élégante; Anticléa, un éventail; la belle Héraclée, un voile comparable pour la finesse à une toile d'Arachné; et Aristotélia, un serpent d'or qui lui embrassait le pied: quelques femmes lui dédiaient des cheveux postiches, et des bandes pour retenir le sein. Ces offrandes ne devaient pas être communes; il y avait peu d'amour propre à les consacrer.....

» Que conclure de toutes ces fictions? L'Asie, que l'on croit le berceau de la philosophie et des superstitions qui en ont arrêté les progrès, cacha ses systèmes sur l'origine des choses sous le voile aimable de l'allégorie. Le principe vivifiant fut peint sous les traits d'une déesse, dont l'empire s'étend sur tous les êtres. Les yeux du vulgaire ne purent percer ce voile. Il prit l'allégorie pour une histoire réelle, cessa d'apercevoir cette force motrice de la nature, et ne vit plus que Milidath, Alitath, Mithra, Vénus, etc ».

Mirabeau, notes sur Tibulle.

(*q*) La licence de la description de Lucien nous a paru devoir être jetée en note.

Nous parcourons, dit-il, le portique de Sostrate, les lieux et les objets les plus agréables. Nous allons visiter le temple de Vénus, Chariclès et moi, avec une joyeuse dévotion : Callicratidès, assez indifférent pour des charmes féminins, aurait, je crois, préféré le Cupidon de Thespie à la Vénus de Gnide. On sent, on reconnaît, en approchant du temple, l'influence de Vénus. L'air est parfumé, le vestibule du temple n'est point formé de marbre superbe et stérile ; mais, comme il convient au temple de Vénus, enrichi des fruits les plus doux. Là, s'étend une longue avenue, dont le feuillage vert présente un doux et voluptueux abri ; là, croissent des forêts de myrte, dont les tiges amoureuses semblaient se multiplier pour leur déesse. Ces berceaux naissans sont déjà épais ; les arbres les plus élégans mêlent leur feuillage au leur. La vieillesse ne flétrit point leur tête chenue : ils semblent puiser dans ce lieu une nouvelle vigueur, et s'embellissent de jeunes rameaux. Le goût avait aussi planté ces arbres, dont le port majestueux fait oublier la stérilité ; le cyprès pyramidal, le platane à l'ombrage étendu, et le laurier, transfuge de Vénus, ici ramené dans son empire. Autour de ces arbres serpentait entrelacé le lierre amoureux, ou pendait la vigne chargée de grappes fécondes. En effet, Vénus est embellie par son commerce avec Bacchus. Le divorce de ces deux divinités est triste. On avait disposé d'espace en espace, dans ces bois délicieux, des retraites charmantes, destinées aux repas ou à de plus doux

usages. Le peuple s'y rendait en foule et y sacrifiait à Vénus.

Après nous être égaré sous ces doux ombrages, nous arrivâmes au temple. Au milieu s'élève, en marbre de Paros, une merveille admirable. On reconnaît Vénus à son sourire gracieux. L'œil contemple et dévore tous ces charmes sans voiles; elle est entièrement nue; seulement, oubliant son caractère, elle abaisse une main pudique sur le sanctuaire des plaisirs.

L'art a imité la nature; la dureté du marbre semble avoir cédé au ciseau; il a la transparence et la mollesse des chairs. Alors Chariclès, hors de lui, délirant: « Mars, ô le plus heureux des dieux, d'avoir subi pour elle, avec elle, de douces chaînes »! Et se précipitant aussitôt, le cou tendu, la bouche dévorante et enflammée, il lui imprimait le baiser le plus passionné.

Callicratidès restait muet et interdit. Le sanctuaire est partagé en deux parties, et l'on peut passer dans la dernière, pour admirer, sous tous les aspects, les beautés de la déesse. Il nous convenait de la connaître tout entière, nous passons dans le fond du sanctuaire. Introduits par la prêtresse, nous fûmes éblouis par tant de charmes. Ce grec, tout-à-l'heure muet, à l'aspect de ces charmes socratiques, s'écrie encore avec plus de feu que Chariclès: « Que ce dos est délicieux! quels contours! comme la main embrasse l'éminence adoucie qui se prolonge sur ses côtés! que ces deux monts sont arrondis savamment! leur légéreté n'approche point de la maigreur, et leur saillie prononcée n'a point trop d'étendue. Qui pourrait exprimer le

charme de ces formes, le doux sourire de cette chute de reins ! Quelle harmonie de proportions ! comme cette cuisse arrondie, comme cette jambe élégante, comme ce pied charmant s'enchaînent l'un à l'autre ! Tel est, sans doute, Ganymède, lorsqu'il verse à Jupiter le nectar qui lui semble plus doux! A sa place, je ne le recevrais pas de la main d'Hébé ».

Au moment que Callicratidès prononçait ces mots avec inspiration et comme rempli de la divinité, Chariclès, troublé, sembla éprouver une légère convulsion ; ses yeux humides et chargés d'une légère expression de douleur, se fermèrent à demi.

Lorsque nous eûmes satisfait notre admiration, nous remarquâmes, en examinant de plus près, une tache sur une autre partie de la cuisse, et que faisait ressortir davantage la blancheur générale du marbre. Je la regardai d'abord comme un de ces accidens qui se rencontrent souvent dans la formation de la pierre; et croyant que cette tache avait été ainsi formée, j'admirais d'autant plus l'art de Praxitèle qui avait caché ce défaut dans l'intérieur des parties où il devait être le moins apparent. Mais la prêtresse nous raconta, à ce sujet, une histoire qui doit paraître incroyable. Elle nous dit qu'un jeune homme d'une famille illustre (l'aventure oblige de cacher son nom) avait coutume de venir souvent au temple. Son mauvais génie le rendit amoureux de la déesse ; et comme il passait les jours entiers dans le temple, on admira d'abord sa piété profonde. En effet, il devançait l'aurore pour s'y rendre ; et le soir, lorsqu'il fallait se retirer, il accusait la rapidité de la course du soleil. On le

voyait tous les jours, assis devant la déesse, fixer éternellement sur elle des yeux enflammés : il parlait seul et tout bas. Les mots qui lui échappaient, étaient des plaintes amoureuses. Quelquefois, pour charmer l'ennui de sa passion, il s'adressait à la déesse, prenait quatre dés, et cherchait un augure favorable dans les chances que le jeu amenait. Lorsque le dé était heureux, il l'adorait, et la remerciait d'avance du succès de ses vœux. Si le jet était malencontreux, désolé de l'oracle, il s'emportait en imprécations, il souhaitait mille malheurs à la ville de Gnide, comme un furieux qui a tout perdu; et bientôt reprenant les dés, il réparait et corrigeait son infortune par un coup plus heureux.

Cependant sa passion s'irritant de plus en plus, il couvrait de ses expressions et les murs et les arbres; toutes leurs écorces redisaient : Que Vénus est belle! Praxitèle lui paraissait aussi puissant que Jupiter, et tout ce qu'il avait de cher et de précieux, il l'apportait en don aux pieds de la déesse.

Enfin son idolâtrie devint du délire, et on trouva les traces trop matérielles du dernier degré de transport amoureux. Au couchant du soleil, il se glissa, sans être aperçu, dans le temple, et se cacha derrière la porte. Il se tapit et retient son souffle; le soir, les gardiens du temple, tirent et ferment la porte, selon l'usage. Voilà ce nouvel Anchise enfermé avec l'objet de ses vœux. Comment vous exprimer les mystères audacieux que les ténèbres de la nuit voilèrent? On découvrit le lendemain ces indices outrageux d'un insolite hyménée; une tache accuse sa victoire

sur la déesse. Ce jeune homme disparut, et l'on croit qu'il fut précipité d'un rocher dans les flots de la mer.

« O femmes! s'écrie alors Chariclès, femmes! votre image, lorsqu'elle n'embellit qu'un marbre inanimé, verse encore dans les cœurs les flammes de l'amour! O dieux! si vous animiez une pareille statue, qui ne donnerait, pour une de ses nuits, tous les sceptres de Jupiter »!

(1) Qu'il soit maudit cent fois, l'apôtre sacrilége,
Qui des morts, le premier, blessant le privilége,
Au nom d'un dieu vengeur les tira des tombeaux,
Et les montra souillés de sang et de lambeaux!
Ou s'il voulait du moins que sa noire imposture
Punît l'homme oppresseur et vengeât la nature,
ne réservait-il ce salutaire effroi
ce tyran paré du nom sacré de roi,
Dont les avares mains et les loix homicides
Écrasent les sujets du fardeau des subsides?
Oui, voilà le mortel que la voix de l'erreur
Doit, dans l'ombre des nuits, assiéger de terreur.
Qu'alors, près de son lit, un fantôme apparaisse,
Lui montre des enfers la flamme vengeresse,
Et que, le déchirant de remords superflus,
Il lui crie en fuyant : Tu ne dormiras plus.

L'histoire nous fait voir de grands criminels, qu'une terreur superstitieuse a punis au milieu du triomphe de leur scélératesse. Après le meurtre d'Agrippine, « Néron, dit l'éloquent auteur de la vie de Sénèque, tombe dans un silence stupide. La terreur le saisit; sa conscience se révolte: tandis qu'il fait courir le bruit que sa mère, con-

vaincue d'un attentat sur sa personne sacrée, s'est défaite elle-même, il voit son image, il en est poursuivi. Il voit les euménides avec leurs fouets et leurs torches, il essaie en vain de fléchir ses manes par un sacrifice magique : son supplice durait encore lors de son voyage en Grèce; il n'osa se présenter à l'initiation des mystères d'Éleusis, effrayé et retenu par la voix du crieur, qui ordonnait aux impies et aux scélérats de s'éloigner».

« Théodoric, dit aussi l'auteur de l'*Essai sur les éloges*, dans les derniers momens de sa vie, croyait voir la tête sanglante de Symmaque qui le poursuivait». Et il ajoute: «Il serait à souhaiter, pour le bonheur du genre humain, que cette histoire fût vraie, et qu'après les grands crimes, des spectres vengeurs poursuivissent du moins ceux qui, par leur place et leur pouvoir, sont au-dessus des loix ».

Roucher, poëme des Mois, c. IX.

(*s*) At Triviæ lenis species et multus in ore
Frater erat, Phœbique genas et lumina Phœbi
Esse putes, solusque dabat discrimina sexus.
Brachia nuda nitent, levibus projecerat auris
Indociles errare comas, arcuque remisso
Ocia nervus agit. Pendent post terga sagittæ,
Crispatur gemino vestis cortynia cinctu,
Poplite fusa tenùs. Motoque in stamine Delos
Errat, et aurato trahitur circumflua ponto.

Claudian. de rapt. Proserp.

(*t*) Sic et Europæ niveum doloso
Credidit tauro latus; at scatentem
Belluis pontum mediasque fraudes
Palluit audax.

Nuper in pratis studiosa florum, et
Debitæ nymphis opifex coronæ,
Nocte sub lustri nihil astra præter
Vidit et undas.

Quæ simul centum tetigit potentem
Urbibus Cretam: « O patris, ô relictum
Filiæ nomen, pietasque, dixit,
Victa furore!

Unde, quò veni? Levis una mors est
Virginum culpæ. Vigilansne ploro
Turpe commissum? An vitio carentem
Ludit imago

Vana, quam portâ fugiens eburnâ
Somnium ducit? Meliùsne fluctus
Ire per longos fuit, an recentes
Carpere flores?....

Si quis infamem mihi nunc juvencum
Dedat iratæ, lacerate ferro et
Frangere enitar modo multùm amati
Cornua monstri.

Impudens liqui patrios penates:
Impudens orcum moror. O deorum
Si quis hæc audis, utinam inter errem
Nuda leones!

Antequam turpis macies decentes
Occupet malas, teneræque succus
Defluat prædæ, speciosa quæro
Pascere tigres.

Vilis Europe, pater urget absens,
Quid mori cessas? Potes hâc ab orno
Pendulum zonâ benè te secuta et
Lidere collum.

Sive te rupes et acuta leto
Saxa delectant; age, te procellæ
Crede veloci; nisi herile mavis
Carpere pensum,

Regius sanguis, dominæque tradi
Barbaræ pellex ». Aderat querenti
Perfidum ridens Venus, et remisso
Filius arcu.

Mox ubi lusit satis : Abstineto,
Dixit, irarum calidæque rixæ,
Cùm tibi invisus laceranda reddet
Cornua taurus.

Uxor invicti Jovis esse nescis.
Mitte singultus; benè ferre magnam
Disce fortunam : tua sectus orbis
Nomina ducet.

(*u*) Aux forêts de l'Ida, verts palais des dryades,
Un enfant fut jadis nourri par les naïades :
Tendre fruit des amours d'Aphrodite et d'Hermès,
Il en avait les noms, il en avait les traits.
A peine un doux coton ombragea son visage,
Loin des vallons d'Ida, berceau de son jeune âge,
Aux prés, aux bois, aux monts qu'il ne connaissait pas,
Un instinct curieux avait guidé ses pas.
Des peuples de Carie il visita les villes,
Et voulut parcourir leurs campagnes fertiles :
C'est là que le hasard découvrit à ses yeux
Un canal immobile aussi pur que les cieux.
Là, ni les joncs aigus, ni le glaïeul profane,
Ne verdissent des eaux le cristal diaphane.
Un gazon toujours frais qui borde le bassin,
D'une verte ceinture environne son sein.
La nymphe Salmacis en habite la source.
Jamais on ne la voit suivre un cerf à la course.

Un arc, un javelot eût fatigué son bras.
Diane sait son nom et ne la connaît pas.
De sa vie indolente accusant la paresse,
Ses compagnes, en vain, condamnant sa mollesse,
Lui disaient : « Salmacis, prends un arc, un carquois ;
Mêle à tes doux loisirs les jeux sanglans des bois ».
Salmacis craint des bois l'exercice trop rude,
Et de son seul repos goûte la solitude.
De son urne tantôt les humides trésors
A flots purs épanchés arrosent son beau corps :
Et tantôt consultant le miroir de son onde,
Elle noue avec art sa tresse vagabonde.
Quelquefois ses appas, sur la mousse étendus,
Se voilent à demi sous de légers tissus :
Et quelquefois de fleurs dépouillant la verdure,
Elle aime sur ses bords à cueillir sa parure.
Ce doux soin l'occupait, quand, prompte à s'enflammer,
Elle vit le jeune homme ; et le voir fut l'aimer.
Elle veut l'aborder ; elle hésite, elle n'ose ;
Son maintien s'étudie, et son air se compose :
Le langage des yeux prépare ses discours,
Et sa main avec art rajuste ses atours.
Elle s'avance enfin. « Bel enfant, lui dit-elle,
Ah ! parle ; de quel nom faut-il que je t'appelle ?
Es-tu dieu ? Si tu l'es, tu dois être l'Amour.
Serait-ce une mortelle à qui tu dois le jour ?
Ah ! combien est heureux le destin de ta mère !
Heureuse encor la sœur qui te nomma son frère !
Mais heureuse sur-tout, heureuse mille fois,
L'épouse, s'il en est, digne, hélas ! de ton choix !
Si je dois renoncer à devenir ta femme,
Au moins qu'un doux larcin récompense ma flamme » !
La naïade se tut. Il se trouble ; il rougit :
Mais son trouble lui sied : sa rougeur l'embellit.
Son visage ressemble à la pomme vermeille,
A la rose dont Flore embellit sa corbeille,
Au rouge de Phébé, quand l'airain dans la nuit

Appelle à son secours et résonne à grand bruit.
La nymphe implore au moins cette faveur légère,
Ces baisers qu'une sœur donne et reçoit d'un frère.
« Que faites-vous, dit-il? C'en est trop, arrêtez;
Et je quitte ces lieux si vous ne les quittez ».
Elle a pâli de crainte. « Ah! demeurez, de grâce,
Demeurez, c'est à moi de vous céder la place ».
Elle dit : et feignant de sortir du vallon,
A travers le taillis se glisse en un buisson,
Et là, sous des rameaux, le voit sans être vue.
Il se croit sans témoin : sa jeunesse ingénue
A des jeux innocens amuse ses loisirs :
Libre et dans l'âge heureux si facile en plaisirs,
Il effleure ces eaux dont le charme l'attire,
Y pose un pied, puis l'autre, et soudain le retire.
L'onde tiède et limpide invite à s'y plonger.
Il cède; et détachant son vêtement léger,
Dévoile d'un beau corps la nudité touchante.
La naïade le voit; sa beauté qui l'enchante
A redoublé le feu de ses désirs brûlans;
Ses yeux sont des flambeaux d'amour étincelans;
Semblables aux rayons de lumière embrasée
Que reflète une glace au soleil exposée.
Elle brûle, désire, et ne se contient plus.
Son cœur impatient, plein d'un trouble confus,
Du plaisir qu'elle attend palpite en espérance.
Dans l'onde au même instant le jeune homme s'élance :
Ses membres déployés sous le voile des eaux,
Imitent le poli du marbre de Paros,
Et la blancheur du lis que le cristal recèle.
« Victoire! je triomphe! il est à moi, dit-elle »!
La naïade, dans l'onde élancée à son tour,
Soudain saisit l'ingrat rebelle à son amour,
Embrasse le cruel qui résiste et qui lutte,
Dérobe avidement des baisers qu'il dispute,
L'enlace dans ses bras, s'enlace dans les siens,
De ses mains, de ses pieds resserre les liens,

Et, pressant sur le sien son corps souple et flexible,
L'enchaîne malgré lui d'une étreinte invincible.
Tel un serpent qu'un aigle emporte dans les airs,
Entoure en le pressant de longs anneaux divers,
Et sa tête, et ses flancs, et ses serres cruelles,
Et de nœuds redoublés embarrasse ses ailes :
Tel au tronc d'un érable ou d'un chêne noueux,
Serpente et s'entrelace un lierre tortueux;
Tel encor resserrant les réseaux qu'il déploie
Un polype sous l'onde enveloppe sa proie.
« Trop insensible amant, en vain tu te débats,
Dit-elle, je te tiens, tu n'échapperas pas.
Fasse le ciel vengeur que jamais rien, barbare,
Te sépare de moi, ni de toi me sépare » !
La naïade a parlé; ses vœux sont entendus :
Leurs deux corps à la fois unis et confondus
Ne sont homme ni femme, et sont les deux ensemble:
Et l'un et l'autre sexe en un seul se rassemble.
Tels deux jeunes rameaux, serrés de nœuds étroits,
Ne forment qu'une tige et croissent à la fois.
Le jeune hermaphrodite étonné de lui-même,
Soupire ; et s'affligeant de sa mollesse extrême :
« Écoutez votre fils, ô dieux dont je suis né !
Dit-il, d'un ton moins mâle et presqu'efféminé;
Si quelqu'homme descend dans cette source infame,
Puisse-t-il en sortir à la fois homme et femme » !
Ses vœux sont exaucés d'Aphrodite et d'Hermès;
Cette source fameuse est impure à jamais.

Ovid. Métamorph. traduction de Saint-Ange.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

PRÉFACE. Page j
INTRODUCTION. *Première Lettre. Du dessein de cet ouvrage, et du génie de l'antiquité.* 1
Suite et fin de l'Introduction. Seconde lettre. Sur la division générale des Fêtes, et sur leur système. 21
CHAP. Ier. *FÊTES DE LA NATURE. Fêtes du Créateur, ou de l'Amour.* 37
Chant d'amour et de douleur. 43
CHAP. II. *Fêtes de la vierge Minerve, ou de la Lumière. — Tablettes d'un Grec de la Confrérie de la Vierge.* 59
CHAP. III. *Fêtes du Feu. — A Vulcain, artiste universel; époux de la Nature féconde. — Conversation de Solon avec un prêtre égyptien.* 78
CHAP. IV. *Fête du Soleil du printemps. — Suite de la conversation du législateur d'Athènes, et de l'hiérophante de Memphis. — Phénomène. — Révélations.* 92

CHAP. V. *Fêtes du Soleil du printemps. — Drame mélangé de tristesse et de joie. — Mort et résurrection d'Adonis. — Tombeau d'Hyacinthe. — Passion d'Atys.* Page 106

Le tombeau d'Adonis. 111

Tombeau d'Hyacinthe. 120

Hyacinthe en fleur. ibid.

Passion d'Atys, ou d'Atta. 124

Supplice d'Atys. 131

CHAP. VI. *Fêtes du Soleil du printemps. — Les Dionysiaques, ou les fêtes de Bacchus. — Les fêtes de Cotys, et en rapprochement celles de la bonne Déesse. — Scènes d'ivresse et de lasciveté.* 135

Les Dionysiaques, ou les fêtes de Bacchus. 140

Fêtes de Cotys (Kotuttia). 157

Fêtes de la bonne Déesse. 159

Les Flagellations. 161

Priapées. 162

CHAP. VII. *Suite des fêtes du Printemps. — Le retour de l'Hirondelle.* 171

Chœur d'enfans à la porte des maisons. — La chanson de l'Hirondelle. 173

CHAP. VIII. *Suite des fêtes du Printemps. — Fêtes de Vénus. — Prix décerné à la*

beauté. — Invocation à Vénus. Page 175
Fêtes de Vénus. 176
Prix décerné à la beauté. 213
CHAP. IX. *Suite des fêtes de Vénus. — L'Anagogie, ou les Danses. — L'Ustérie, ou le Sacrifice du Sanglier. — La première Feuille du Printemps, ou la Veillée. — Les Fleurs.* 222
Sacrifice du Sanglier. 223
La première Feuille du Printemps, ou la Veillée. 225
La Veillée de Vénus. 226
Les Fleurs; fête célébrée en l'honneur de Proserpine, qui, au printemps, reçoit le nom et les honneurs décernés à Vénus. 231
CHAP. X. *Fête de la Lune du Printemps. — Fragmens des lettres d'Ératosthène, astronome d'Alexandrie, à Xénophane, sophiste d'Athènes. — Première Lettre.* 234
Suite de la correspondance entre Ératosthène et Xénophane. — Deuxième Lettre. 241
Troisième Lettre. — Ératosthène à Xénophane. — Résumé. — La volupté et le sentiment ont divinisé l'astre des nuits. — Description d'un clair de lune. — Des trois Dianes. — Explication de leurs emblèmes par l'astronomie. — Sens de la fable d'Eu-

rope. — Poëme de Moschus. Page 288
L'enlèvement d'Europe. 294
Quatrième Lettre. — Ératosthène à Xénophane. — De Diane aux deux sexes, et de Vénus barbue. — Des Hermaphrodites. — Aventure de Salmacis. — Explication de cette fable. 300
La nymphe Salmacis. 302
Cinquième Lettre. — Ératosthène à Xénophane. — Suite du culte lunaire. — Fêtes de Cérès au printemps. 307
Notes principales. — Sur le Système allégorique. 313
Système des Pyramides. 351
Tableau du Culte Solaire. 356
Comparaison de Bacchus avec Christ. 369
Sur Vénus; complément du Chapitre qui lui est consacré. 380

FIN DE LA TABLE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 410

- 2 1928